MOST. REV. JOHN J. WRIGHT DD

RESONARE CHRISTUM

THE BOSTON PUBLIC LIBRARY

JOAN OF ARC COLLECTION

JEANNE D'ARC

1920

Tous droits de reproduction et de traduction
partielles ou totales sont exclusivement réservés.

Il a été tiré de cet ouvrage :

700 exemplaires sur vélin.

100 exemplaires sur Hollande numérotés.

30 exemplaires sur Japon numérotés.

To Bishop Wright - 1958
Daniel S. Ranke

1914 - 1918 - 1920

A LA SAINTE DE LA PATRIE

JEANNE D'ARC

PIEUX HOMMAGE

DE

L'ÉPISCOPAT FRANÇAIS

PENDANT LA GRANDE GUERRE

Ouvrage honoré d'une Lettre de S. S. le Pape Benoît XV

PRÉFACE

de

Mgr Alfred BAUDRILLART

de l'Académie française

98 COLLABORATIONS RÉUNIES, PRÉPARÉES ET MISES AU POINT

PAR

AMÉDÉE RICHARDET

Camérier de S. S. le Pape régnant,
Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand

19, Rue Monsieur, Paris (7e)

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

D'aussi loin que je puisse me rappeler mon passage à l'école du village, il y a déjà un demi-siècle, je me vois rempli d'une naïve admiration, d'un respect instinctif pour la belle figure de Jeanne d'Arc.

Comme j'aimais à lire, comme j'aimais à apprendre ces petits récits d'histoire, coupés de dates, qui allaient de Domremy à Rouen, en passant par Vaucouleurs, Chinon, Orléans et Reims ! Reims surtout, avec la description du Sacre, remplissait mon imagination enfantine.

Les Voix de la bergère me suivaient. Chaque jour, à la messe du vieux pasteur, je fixais, avec une particulière insistance, la vieille statue de sainte Catherine se dressant au chœur, sur un socle, une roue à la main.

Dès que je connus mieux la vie et les exploits de la Vierge lorraine, les conquêtes d'un Charlemagne, les victoires d'un Napoléon, dont on nous entretenait, et que l'on nous faisait apprendre en phrases lapidaires, me paraissaient bien pâles, bien ternes, à côté des épisodes miraculeux de la vie de Jeanne d'Arc. Cette vie fulgurante de la bergère, de la guerrière, de la martyre, de la sainte, s'était en quelque sorte emparée de mon esprit, à mesure que j'avançais en âge. L'histoire merveilleuse de Jeanne me poursuivait comme une sorte d'obsession d'apothéoses.

En 1871, après avoir vu passer et repasser les Prussiens, qui, hélas ! n'ont pas changé, ou plutôt qui se sont montrés encore plus barbares, plus cruels hier qu'il y a un demi-siècle, je fis ma première communion. La guerre et ce grand acte excitèrent davantage, si possible, ma confiance en la Vierge de Domremy. Je dus bien souvent, avant et après, en servant la messe et en regardant sainte Catherine, prier la grande libératrice de nous susciter un libérateur, puisqu'elle ne pouvait elle-même descendre du Ciel !

L'adolescence avec tous ses jeux, la jeunesse avec tous ses soucis d'avenir, ne me firent oublier, à aucun instant, cette belle et suave figure, et mon souvenir y fut invariablement fidèle. Plus tard, Paris, avec ses labeurs et ses distractions, n'affaiblit, ni ne voila l'image de la sainte Pucelle dans mon esprit tout bouillonnant d'ardeur et d'activité.

Aussi, lorsque, bien jeune encore, les circonstances me mirent en main une petite revue, je voulus tout aussitôt en offrir le très humble et bien imparfait hommage à la Vierge libératrice. Mais ce n'était guère qu'un balbutiement, et j'attendais qu'une voix autorisée, digne de la Sainte, en chantât la louange dans les colonnes de cette modeste publication.

J'eus le bonheur d'obtenir et l'honneur de publier à la gloire de la Vierge lorraine de belles et magistrales pages épiscopales : de l'évêque de Domremy comme de celui d'Orléans, aussi bien que de celui de Vaucouleurs, ainsi que des études d'écrivains autorisés, des sonnets de poètes connus, même d'académiciens.

Je n'étais pas satisfait. J'ouvris une souscription dans la *Revue Idéaliste* pour aider à l'édification d'un monument à la sainte bergère, et j'eus la joie d'en constater la parfaite réussite. Mon culte pour la Vierge ne fit qu'augmenter au fur et à mesure de ces manifestations encourageantes, et je tressaillis d'une discrète et profonde allégresse lorsque, en 1909, Pie X, de sainte mémoire, proclama sa béatification.

Je sentis alors le besoin, au plus profond de mon cœur, de mettre le couronnement à ma vieille dévotion, à mon vieux culte pour la « Sainte de la Patrie », et de me préparer, avant les jours entrevus et espérés de la canonisation dont la Sacrée-Congrégation serait bientôt saisie, à cette œuvre nationale d'union patriotique et chrétienne.

J'y pensais souvent, j'y pensais toujours, d'autant que, à partir de cette année 1909, j'eus la joie de faire fréquemment le voyage de Rome et d'approcher du grand et saint Pontife qui avait proclamé la béatification de la Pucelle.

Il me vint la pensée, quelque peu présomptueuse, d'un hommage collectif de l'Épiscopat français à la Libératrice de notre pays. Ce serait, me disais-je non sans quelque témérité, une couronne digne de la Martyre et de la Sainte.

Je m'en ouvris à l'un de nos plus illustres prélats, qui, à plusieurs reprises, avait bien voulu me marquer tout son bienveillant intérêt. Je dois à la vérité de dire que je ne reçus pas précisément un vif encouragement.

Je m'adressai, un peu plus tard, à plusieurs de nos vénérés évêques et je recueillis, cette fois, quelques promesses. Je les enregistrai avec une joie indicible, car elles me prouvèrent que je devais avoir vu juste. Je me mis à l'œuvre.

La grande guerre vint, et les Germains se ruèrent sur cette malheureuse Belgique, menaçant ensuite de nous exterminer.

Ils furent arrêtés en Champagne, le jour même où le mot de passe donné était précisément le nom de notre chère Bienheureuse, circonstance providentielle, miracle de la Marne !

Depuis, je me donnai tout entier au projet conçu et tant caressé. Après avoir réuni un assez grand nombre d'adhésions épiscopales et consulté l'un de nos plus grands évêques et l'un de nos plus éminents religieux, je courus à Rome. Je me jetai aux pieds de notre Saint-Père le Pape, l'illustre Benoit XV. Je m'ouvris de mon projet au Père de tous les Fidèles. Sa Sainteté voulut bien me bénir, m'encourager, et me dire combien Elle serait heureuse de me voir mener à bonne fin ce monument épiscopal en l'honneur de la glorieuse Pucelle d'Orléans. Elle daigna me laisser le plus auguste et le plus gracieux témoignage de Son intérêt à cette œuvre : la belle lettre autographe qui précède immédiatement les hommages épiscopaux, et qui est, elle aussi, un hommage insigne à la gloire de la Vierge lorraine et en même temps la plus précieuse des faveurs et la plus douce des récompenses.

Telle est la genèse de cet ouvrage consacré à « l'Ange de la France », à la « Sainte de la Patrie », en des heures d'angoisse nationale. Tel est le motif de ces pages inédites des Eminentissimes cardinaux, archevêques et évêques français, qui, dans les circonstances douloureuses que nous venons de traverser, ont célébré les vertus de Jeanne d'Arc, exalté en traits merveilleux sa mission divine, invoqué sa toute-puissance et montré dans la Libératrice de la France du XVe siècle, le salut et la résurrection de celle du XXe siècle.

Nul doute qu'elle ne se soit unie à sainte Geneviève, à sainte Clotilde et à saint Louis pour nous donner la victoire finale, la paix juste et durable.

Malgré toute mon indignité à présenter cet hommage solennel de l'Épiscopat français, à parler de ce concert des voix les plus vénérables, les plus éloquentes et les plus autorisées de notre pays en l'honneur de la glorieuse Jeanne d'Arc, j'ai dû faire taire mes scrupules les plus intimes pour expliquer le développement naturel de la pensée qui inspira et put mener à bien ce projet plein d'attirance, quoique rempli de difficultés de toute sorte, grâce à la haute collaboration des évêques de notre pays.

Je leur en exprime très respectueusement ma vive reconnaissance et les prie de me permettre d'avoir ici un pieux souvenir pour l'artiste sûr et délicat qui a encadré leurs brillantes pages avec la plus discrète élégance et l'art le plus achevé, et que Dieu a rappelé à Lui au moment où il achevait ce travail.

Paris, le 15 février 1920.

Richard

PRÉFACE

Oui, c'est un beau, un très beau monument que la foi d'un homme vient d'élever à notre Jeanne d'Arc et il s'achève juste à l'heure où le Pontife romain rend la sentence suprême qui la consacre sainte aux yeux des hommes. Je dis bien la foi d'un homme, foi qui l'a saisi dès sa petite enfance, qui a grandi avec lui, dont le flambeau toujours allumé a jeté des lueurs de plus en plus vives, au fur et à mesure que grandissaient les épreuves et les espoirs de la patrie. Cette foi a triomphé de tous les obstacles, comblé toutes les vallées, renversé toutes les montagnes. Les obstacles même semblent n'avoir été semés sur la route que pour permettre à l'œuvre entrevue d'éclore en des circonstances d'où elle devait tirer un éclat et une portée incomparables.

Certes, c'eût été quelque chose en tout temps que de faire entendre la voix de l'épiscopat français tout entier sur l'héroïne et la sainte que l'univers envie à la France : *non fecit taliter omni nationi.* Mais que, par la volonté de Dieu, cette voix ait retenti précisément au cours de la grande guerre, quand Jeanne était pour tous le symbole, le lien, le stimulant du patriotisme français, le trait d'union entre notre terre meurtrie et le ciel imploré, et cela même pour ceux qui avaient perdu l'habitude de tourner vers le ciel des regards suppliants ! Que l'évêque de Domremy nous ait conduits au berceau de la bonne Lorraine, à la suite des pèlerinages de guerre qui y firent affluer nos soldats ! Que l'évêque d'Orléans ait vu couronner les efforts de vingt-cinq ans d'épiscopat, en grande partie consacrés à l'exaltation de celle qui délivra sa ville au quinzième siècle, au moment béni où le sol français était de nouveau libéré ! Que le cardinal de Reims ait célébré le don de Dieu à la France, au lendemain du martyre de la cathédrale où la Pucelle victorieuse avait fait couronner son roi, le vrai roi de France ! Que l'archevêque de Paris, de ce Paris où la fortune avait semblé abandonner la conductrice de nos armées, ait rappelé le sens profond et permanent de sa mission surnaturelle, aux heures en apparence désespérées de la surprise du Chemin des Dames et ranimé l'espoir par ces mots : « La Vierge libératrice semble être revenue vers nous pour nous redire : Bataillons ! au temps marqué, Dieu nous donnera la victoire ! » Que l'indomptable évêque de Nancy, celui qui volontiers s'appelait lui-même l'évêque de la frontière, ait chanté son hymne à la Vierge lorraine, peu avant que la mort ravît à ses yeux le spectacle d'une revanche si longtemps attendue ! Que les évêques de toutes nos provinces aient redit les traditions locales, les souvenirs, les services, le culte de Jeanne d'Arc en chacun de leurs diocèses, tandis que les enfants de tous ces pays de France versaient leur sang à flots pressés pour arracher la patrie au joug de l'envahisseur ! Que les évêques français de Metz et de Strasbourg aient pu joindre leur témoignage à celui de leurs frères et dire à Jeanne la gratitude de leur peuple délivré ! Que ce livre enfin ait été écrit alors que, suivant le vœu prophétique de la Pucelle, Anglais et Français marchaient la main dans la main, entraient ensemble à Jérusalem et à Constantinople, et rendaient à la chrétienté le tombeau du sauveur près duquel priait, ces jours-ci même, au cours d'une patriotique mission, le cardinal-archevêque de Rouen, la ville du bûcher. Oh ! la belle merveille, le précieux bienfait, la touchante grâce de Dieu ! Oh ! que Pie X avait bien vu ce

qu'allait être pour la France celle qu'il béatifiait en 1909, et de quelle bonté clairvoyante avait fait preuve Benoît XV lorsqu'en pleine guerre, il bénit l'œuvre destinée « à accroître dans les âmes la dévotion en la bienheureuse Jeanne d'Arc, protectrice de la France ! » Le Pape, qui, aux heures lumineuses de la victoire, annonçant la prochaine canonisation de l'héroïne française, disait éprouver comme une sorte de regret de n'être pas né Français afin de se réjouir plus encore d'un tel événement, n'avait pas craint, aux sombres heures de 1916, de tracer ces lignes : « Tout ce qui peut contribuer à augmenter la gloire de la Vierge lorraine nous est une véritable joie. »

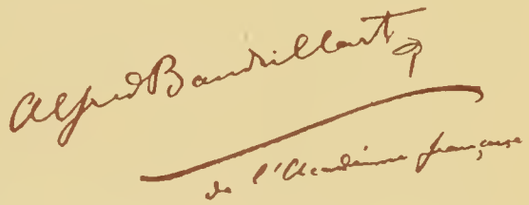
Avant la guerre, je l'avoue, j'avais douté du succès d'une telle entreprise. Quelle serait l'originalité, la puissante unité d'une telle mosaïque de déclarations ? L'originalité, elle est née du tragique des circonstances, et l'unité est sortie du cœur même de la France qui a battu dans le cœur de chacun de nos évêques, transformé en défenseur de la cité.

Inclinons-nous avec reconnaissance et respect devant celui qui, non content de porter en lui durant tant d'années ce projet grandiose et généreux, en a surveillé l'exécution avec un tel souci de la perfection.

Voyez ces pages joliment encadrées, ce frontispice délicat qui donne l'illusion d'une belle fresque décorative, ces quatre-vingt-dix armoiries épiscopales, exécutées par un de nos plus distingués artistes de la plume, qui se détachent, en un relief saisissant, au bas de chaque signature autographe ; enfin tout cet ensemble de motifs d'une finesse et d'une simplicité de composition rarement égalées. L'artiste est mort à la peine ; l'auteur y a mis une bonne part de sa fortune ; mais le livre est entièrement beau et sera recherché des bibliophiles les plus avertis, comme des plus fervents patriotes.

Les restes de Jeanne d'Arc, ces pauvres restes calcinés, ce cœur qui avait triomphé de la flamme du bûcher, ont été jetés à la Seine. De cette sainte, il n'est point de reliques.

Il y aura du moins un reliquaire. Ce reliquaire, tout plein de pensées pieuses, patriotiques, chrétiennes et françaises, dira au monde que la grande dette contractée au xve siècle envers Jeanne par un évêque égaré est payée aujourd'hui, non seulement par celui qui occupe le siège de Beauvais, mais par tout l'épiscopat du doux pays de France ; il montrera, bien mieux encore que de vénérables débris, même ranimés par un esprit de gratitude et de foi, tous les sublimes aspects de la sainte qui incarnera désormais aux yeux des hommes de tous les temps et de tous les pays la pure et sublime vertu du patriotisme chrétien.



ET REPLETI SUNT OMNES
SPIRITU SANCTO

Pasce agnos meos.
pasce oves meas.
(St. Joan. XXI-15)

Nous avons appris avec une vive satisfaction l'hommage solennel que l'Épiscopat français veut rendre, dans les douloureuses circonstances présentes, à la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

Tout ce qui peut contribuer à augmenter la gloire de la Vierge Lorraine, à répandre son culte et à exciter à l'imitation de ses saintes vertus, nous est une véritable joie.

C'est donc de grand cœur que nous bénissons, en le félicitant, celui qui, le premier, conçut l'idée de ce monument, les membres de l'Épiscopat français dont la collaboration a permis de l'édifier ainsi que tous ceux qui, par la diffusion de cette œuvre, auront aidé à accroître dans les âmes la dévotion en la Bienheureuse Jeanne d'Arc, protectrice de la France.

Du Vatican, le 23 Juillet 1916.

Benedictus PP XV

Signor Amedeo RICHARDET,

Parigi.

Vos estis
sal terræ
et lux mundi
(St Matthew 5)

REIMS

JEANNE D'ARC ET REIMS

De tous les dons que le Ciel a faits à la France, il n'en est pas de plus merveilleux et de plus manifestement surnaturel que celui de l'illustre héroïne qui fut sa libératrice au XVe siècle.

Gracieuse et douce comme Esther, inspirée et brave comme Déborah, généreuse et sainte comme Judith, Jeanne d'Arc réunit tous les mérites de ces femmes immortelles et les couronne par le sacrifice de sa vie accepté avec une angélique résignation et avec la magnanimité des martyrs.

Or, deux villes seulement ont eu l'honneur d'être nommées à Jeanne d'Arc par ses Voix dans les visions qui la préparèrent à sa vocation : Orléans et Reims ; Orléans, dont la délivrance devait être le signe de sa mission ; Reims, où elle devait conduire le Dauphin recevoir « Son Saint Sacre. »

Cette mention nominale de la ville des Sacres est doublement glorieuse pour notre cité, et parce qu'elle en faisait le point culminant de l'épopée et de la gloire terrestre de la noble héroïne, et parce qu'elle était la consécration par le Ciel même de la tradition nationale du Sacre de nos rois, et du privilège en vertu duquel les successeurs de Clovis devaient venir recevoir à Reims, dans l'église du Baptistère national, l'onction royale avec le baume de la Sainte-Ampoule, de la main du successeur de saint Remi.

C'est à Reims donc que Jeanne d'Arc avait mission de conduire le Dauphin ;

C'est à Reims qu'elle fit avec lui son entrée triomphale, le 16 juillet 1429 ;

C'est à Reims, dans notre cathédrale actuelle, que, le jour du Sacre, elle tint à l'honneur l'étendard qu'elle avait porté à la peine pendant toute la campagne de la Loire et de la Champagne.

Aussi Jeanne d'Arc aimait-elle notre ville, comme en font foi les lettres qu'elle écrivit « à ses bons et féaux amis de Reims. »

D'autres souvenirs encore rattachent la cité rémoise à l'histoire de la Pucelle.

C'est un enfant de l'Église de Reims, Jean Gerson, le célèbre chancelier de Notre-Dame et de l'Université de Paris, qui, des premiers, se prononça en faveur de la céleste Envoyée, en publiant un Mémoire où il résume son sentiment sur elle en ce texte de l'Écriture : « *A domino factum est istud.* »

C'est un archevêque de Reims, Regnault de Chartres, qui présida, à Poitiers, l'assemblée des Docteurs chargés par le Dauphin d'examiner la Voyante de Domremy, et qui proclama que l'on pouvait avoir confiance en la mission dont elle se disait investie « de par le Roy du Ciel. »

C'est encore un archevêque de Reims, Jean Juvénal des Ursins, qui dirigea les travaux de la Commission pontificale déléguée par le pape Calixte III, pour réviser le procès de Rouen, et qui prononça la sentence de réhabilitation de l'innocente victime, en déclarant nuls le procès et la sentence qui l'avaient envoyée au bûcher.

Ne peut-on pas dire que ces deux archevêques de Reims furent les premiers ouvriers de l'œuvre dont la Béatification de Jeanne d'Arc fut le couronnement en 1909, l'un en reconnaissant canoniquement comme digne de confiance la mission divine de la Pucelle, l'autre en réhabilitant l'illustre héroïne, au nom de l'Église, par une procédure en laquelle il semble permis de voir comme le préliminaire de celle qui se termina par son inscription au nombre des Bienheureux ?

Quelle indignation la Sainte Triomphatrice de Reims n'a-t-elle pas dû ressentir contre les hommes qui ont osé lancer leurs bombes sacrilèges sur l'illustre cathédrale qui lui rappelle tant de glorieux souvenirs, sur cette église de Notre-Dame qu'elle a vue, où elle est entrée triomphante, où, son étendard à la main, elle assista au couronnement de son œuvre !

Avec quel plaisir, au contraire, elle doit voir la nation qui était alors pour nous l'ennemi, combattant aujourd'hui fraternellement avec nous,

la nation qui l'avait condamnée au bûcher reconnaissant noblement son erreur et s'unissant à nous pour lui rendre hommage ! Ses pontifes sont venus la fêter ; ses orateurs lui ont fait amende honorable et ont célébré ses louanges dans notre cathédrale. Un tel retour ne nous autorise-t-il pas à croire qu'elle a voulu répondre aux hommages confondus de la France et de l'Angleterre, en brandissant en tête de nos armées son épée victorieuse, et en les couvrant de la protection de son glorieux étendard ?

Un des buts providentiels de sa mission était, en restaurant l'indépendance de la Patrie, de lui assurer aussi dans l'avenir la conservation de la foi catholique, dont la France a la vocation d'être l'apôtre, appelée qu'elle est à porter partout le flambeau de l'Évangile et de la civilisation chrétienne. Fille de France, elle a sauvé sa Patrie ; Fille de Dieu, elle lui a conservé sa foi religieuse. L'Église déclare dans l'oraison de la messe de la Bienheureuse que c'est pour cette double fin qu'elle nous a été donnée : « *ad fidem ac patriam tuendam,* » pour la défense de la Foi et de la Patrie.

Or, hier encore, nous avons combattu non pas seulement pour l'intégrité du territoire national, mais aussi pour la sauvegarde de la civilisation chrétienne. Sans l'avoir prévu, en effet, nous avons dû combattre pour préserver l'Europe de l'hégémonie politique et intellectuelle à laquelle prétend une race ambitieuse, dont la politique est fondée sur ce principe que la force crée le droit, et dont l'esprit a été imprégné d'une philosophie qui, en niant ou en mettant en doute la valeur de la raison, conduit logiquement au scepticisme universel et à la ruine de toute foi religieuse.

Mais si, pour nous concilier le secours de Dieu et la protection de Jeanne d'Arc, nous nous prévalons du rôle de défenseurs de la civilisation chrétienne, la logique nous oblige à ne pas persécuter chez nous la religion sur laquelle est fondée cette civilisation. Comment nous poser devant le monde en champions de la civilisation européenne, qui est la civilisation chrétienne, si nous proscrivions de chez nous la religion chrétienne, si nous refusions à Dieu sa place dans nos institutions, sa part dans notre vie nationale, si nous chassions de chez nous le Christ, dont cette civilisation a pris le nom, parce qu'elle en a reçu ses principes et son esprit ?

Jeanne d'Arc n'eut qu'une ambition : restaurer et affermir le règne de Jésus-Christ sur la France. Pour elle, le vrai roi de France, c'était

Notre-Seigneur Jésus-Christ, le souverain de France n'était que son lieutenant. Elle demanda un jour à Charles VII de lui remettre son royaume ; le roi y consentit ; alors Jeanne en fit hommage et le donna à Notre-Seigneur comme à son véritable souverain, puis elle le rendit à Charles comme au Lieutenant de Jésus-Christ.

On ne peut se réclamer de la protection de Jeanne et renier son Dieu. « Osez-vous bien renier votre Père et Créateur ? disait-elle un jour à un prince de la cour qui blasphémait. En nom Dieu, vous vous dédirez avant que je parte d'ici. » C'est le langage qu'elle tiendrait encore aujourd'hui à ceux qui, tout en prétendant l'honorer, feraient profession d'athéisme, qui prétendraient mettre Dieu et la Religion hors la loi, et méconnaîtraient son Christ et son Église. Invoquer Jeanne d'Arc et renier le Dieu au nom de qui, jusque sur le bûcher, elle se disait envoyée vers nous, ce serait lui faire injure. Elle ne voudrait point de ces hommages et les considérerait comme un obstacle au salut du pays.

Si donc nous voulons que Jeanne d'Arc intercède toujours pour nous, comme elle, reconnaissons les droits de Dieu sur nous et sur notre pays ; rendons-lui, à Lui, à son Christ, à son Église, la place qui lui est due dans nos institutions et notre vie nationales.

Reims, le 10 novembre 1916.

+ L. J. Card. Luçon, Arch. de Reims

BORDEAUX

PRIÈRE, TRAVAIL, SACRIFICE

Une prophétie assez répandue dans le peuple annonçait que la France, perdue par une femme, serait relevée par une vierge venue des Marches de Lorraine. Le Christ, qui aime d'un indéfectible amour notre nation, choisit, en effet, sur les bords riants de la Meuse, une jeune bergère, à laquelle il fit dire par l'archange saint Michel : « Va, Dieu le veut, serais-tu fille de roi, aurais-tu cent pères et cent mères, il faut aller. » Jeanne, qui avait dit tout d'abord : « Je ne suis qu'une pauvre fille, je ne sais ni A, ni B, je ne sais ni monter à cheval, ni faire la guerre, » n'hésite plus parce que c'est la volonté divine. Lorsqu'on lui demande à quel moment elle veut partir, elle répond : « Plutôt aujourd'hui que demain, plutôt demain qu'après. »

La voilà chargée, par ordre du Ciel, d'expulser un envahisseur puissant et de rendre la France aux Français. Quelle mission ! Mais Dieu le veut, et quand Dieu le veut, rien ne résiste. N'a-t-il pas triomphé de Sisara par Jahel et d'Holopherne par Judith ?

Jeanne se met en marche en dépit des obstacles de toute sorte que sa jeunesse et son inexpérience redoutent ; elle va à Vaucouleurs, de Vaucouleurs à Chinon, de Chinon à Poitiers, de Poitiers à Orléans, qu'elle délivre, et d'Orléans à Reims, où elle fait sacrer le petit roi de Bourges devenu roi de France. Le résultat est merveilleux, tellement merveilleux qu'on n'ose plus contester son caractère surnaturel.

Et par quels moyens a-t-il été obtenu ? Jeanne priait. Elle priait avant, pendant et après les batailles. L'étendard sur lequel elle avait

arboré les noms de Jésus et de Marie n'était-il pas lui-même une prière? Jeanne n'ignore pas, d'ailleurs, que la prière est bien plus sûre d'être exaucée quand elle part d'un cœur pur. Voilà pourquoi elle répond quand on lui propose un remède superstitieux pour la blessure qu'elle a reçue à l'assaut des Tourelles : « J'aimerais mieux mourir que commettre un péché. » Jalouse de la pureté de son âme, elle remplit scrupuleusement tous les devoirs de la vie chrétienne. Elle assiste au Saint-Sacrifice, elle se confesse, elle communie aussi souvent qu'elle peut et elle se livre aux ministères de la charité avec le même zèle qu'aux exercices de la piété. Jeanne priait et Jeanne travaillait. « Vive labeur ! » Et avec quel entrain elle observait cette noble consigne, après l'avoir donnée à ses soldats ! Jeanne priait, Jeanne travaillait, Jeanne souffrait.

Elle a souffert en quittant les siens. Elle a souffert en se voyant en butte à la suspicion et à la jalousie. Elle a souffert surtout et avec une patience héroïque dans le cachot et sur le bûcher auxquels les juges sans conscience la condamnèrent.

Bordeaux, le 7 octobre 1919.

✠ Aurélien Card. Andrieu
Arch. de Bordeaux

PARIS

LA VIERGE DE DOMREMY

Née dans un humble village des bords de la Meuse, après avoir grandi dans l'innocence et la paix des champs, à dix-sept-ans, obéissant à de mystérieux appels, elle quitte son père et sa mère pour se vouer au salut de la France, que la domination étrangère et les discordes intestines ont réduite à l'agonie. A un prince qui désespérait de lui-même et de sa destinée, elle rend soudain la confiance et le courage, elle lui refait une armée et en prend le commandement ; en quelques jours, elle délivre Orléans assiégé depuis de longs mois ; elle inflige défaites sur défaites à un ennemi fier de cent années de victoires ; et, selon sa promesse, à travers le pays reconquis, elle conduit à Reims, pour y recevoir son sacre et sa couronne, celui qui, jusque là, osait à peine prendre le titre de roi. Puis, après ces rapides triomphes, abandonnée, trahie, livrée à une haine implacable, elle endure, durant une année entière, toutes les rigueurs de la plus odieuse captivité ; et enfin, condamnée par des juges iniques, elle meurt à dix-neuf ans sur un bûcher.

En face d'une telle vie et d'une telle mort, quelle âme droite pourrait ne pas se sentir pénétrée de respect et d'admiration ?

Il y a plus : quiconque étudie, sans parti pris d'incrédulité, cette merveilleuse histoire, est obligé d'y reconnaître une manifeste intervention divine et de vénérer en Jeanne d'Arc une envoyée céleste. C'est à des communications surnaturelles, à des apparitions d'anges et de saintes, à des voix venues d'en-haut, que dès le premier jour et jusque dans son supplice, elle n'a cessé d'attribuer sa mission. Et, en effet, quelle cause purement naturelle pourrait rendre raison, et de l'audacieux

dessein de cette jeune paysanne, et de la constance intrépide avec laquelle elle l'a poursuivi, et de la sagesse prodigieuse dont elle y a fait preuve, et du succès qui l'a couronné ? A moins d'être aveuglé par les préjugés et par la passion, il est impossible de ne pas s'écrier à cette vue : le doigt de Dieu est là !

Mais ce n'est pas tout. Cette admirable et touchante héroïne, cette envoyée de Dieu, choisie par Lui pour accomplir un des plus beaux gestes que racontent les annales humaines, elle a été aussi un de ces chefs-d'œuvre de grâce et de vertu qu'on appelle une sainte : il était réservé à nos jours de pouvoir saluer à son front cette auréole, de toutes la plus glorieuse.

En Jeanne d'Arc, en effet, rayonnent avec éclat les vertus qui font les saints.

Sa foi était profonde et vive : solidement attachée au CREDO que lui avait appris sa mère et aux enseignements de l'Église, elle vivait dans un commerce habituel avec le monde invisible qui se révélait à elle.

Son espérance était ferme, inébranlable sa confiance en Dieu : elle n'ambitionnait pour elle-même que le salut de son âme et attendait tout du Seigneur, de ses promesses, de son secours.

Embrasée d'amour pour Lui, elle manifestait cet amour par les pratiques d'une tendre piété, par l'habitude de la prière et des sacrements, par une insatiable avidité pour la sainte Eucharistie, par une telle soumission à la volonté divine que, pour y obéir, elle eût, disait-elle, « quitté cent pères et cent mères et usé ses jambes jusqu'aux genoux. »

Le nom de Jésus était gravé dans son cœur, avec celui de Marie, comme sur son étendard, et ce nom béni du Sauveur fut le cri suprême qui, par trois fois, s'échappa vibrant de ses lèvres, parmi les flammes de son bûcher.

Par amour pour son Dieu, elle était bonne, compatissante et secourable à son prochain. Dès ses premières années, elle s'était montrée amie des pauvres, auxquels elle cédait volontiers sa nourriture et son lit. Obligée de faire la guerre, elle eût voulu épargner la vie des ennemis ; elle ne se résignait à les combattre qu'après les avoir adjurés d'abandonner d'eux-mêmes le pays qu'ils occupaient indûment. Ce n'était pas seulement le « sang de France qu'elle ne pouvait voir couler sans que les cheveux lui dressassent sur la tête ; » elle pleurait aussi sur les Anglais blessés, pansait leurs plaies et les aidait à bien mourir.

Elle ne supportait pas de voir Dieu offensé et les âmes en danger de se perdre. Avant de conduire ses soldats au combat, elle les pressait de renoncer au péché et de purifier leur conscience. Humble malgré ses triomphes, elle en rapportait à Dieu tout l'honneur et se dérobait elle-même aux louanges.

Dès la première visite qu'elle avait reçue des Anges, elle avait juré de rester pure comme eux et voué à Dieu sa virginité : tel était en elle le rayonnement de cette pureté virginale qu'elle imposait le respect aux hommes les plus dissolus.

Brave comme un lion dans les combats, elle fut courageuse comme une martyre dans sa prison, devant ses juges et dans sa mort. Elle versa des larmes à l'annonce du cruel supplice qu'elle allait subir ; mais, l'heure venue, elle gravit avec calme l'échafaud, plaignant la cité, théâtre de sa mort, comme Jésus s'était lamenté sur Jérusalem déicide, proclamant encore dans les flammes la vérité de sa mission divine, serrant sur son cœur la croix qu'elle avait réclamée, et jetant à la terre et au ciel le nom de Jésus comme un dernier cri d'amour et d'espérance.

Il y a, dans la vie de Jeanne d'Arc, dans ces vertus dont nous venons de retracer la rapide esquisse, des leçons qui conviennent à tous les temps. Si elle peut être appelée la sainte du patriotisme, c'est à tous les peuples qu'en sa personne Dieu montre comment Il inspire, bénit et glorifie l'amour de la patrie.

Mais Jeanne d'Arc est et restera surtout la sainte de notre patrie française. Elle a été suscitée de Dieu pour garder à la France, et son indépendance nationale et sa vocation chrétienne.

Cette vocation, Pie X la rappelait avec la complaisance d'un cœur qui aime notre pays, lorsque, promulguant les miracles de notre Bienheureuse, il citait ces paroles du pape Grégoire IX à saint Louis : « Dieu a choisi la France, de préférence à toutes les autres nations de la terre, pour la protection de la foi catholique et pour la défense de la liberté religieuse. Pour ce motif, la France est le royaume de Dieu même ; les ennemis de la France sont les ennemis du Christ. »

N'est-ce pas là ce que proclamait Jeanne d'Arc, au cours de sa mission ? Pour elle, le véritable souverain légitime de la France, c'était Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui le roi de France devait recevoir sa couronne et n'être que le lieutenant. Si elle fut envoyée pour arracher la France au

joug de l'étranger, n'est-ce pas parce qu'au siècle suivant ce joug eût été celui du schisme et de l'hérésie, et que Dieu voulait y soustraire la Fille aînée de son Église ?

Voilà pourquoi nous estimons faire œuvre de patriotisme non moins que de zèle religieux en travaillant à rétablir dans notre pays le règne de Jésus-Christ, de sa doctrine et de ses lois.

Dieu a voulu glorifier en nos jours ces vertus de notre héroïne nationale : l'Église l'a proclamée Bienheureuse et placée sur les autels. C'est pour notre pays une faveur singulièrement opportune de la Providence. Elle nous encourage à la lutte pour le salut de la Patrie et nous anime à la confiance. La Vierge Libératrice semble être revenue vers nous pour nous redire : « Bataillons ; au temps marqué, Dieu nous donnera la victoire. »

Paris, le 30 mai 1918.

+ Léon Adolphe Cardinal Amette
Archevêque de Paris.

MONTPELLIER

JEANNE D'ARC ET LA LITURGIE [1]

Jeanne est « une petite enfant de treize ans, » « innocente et douce, ignorante de toute autre science » que de celle de la religion et de la piété. Rien ne la distingue de ses compagnes, si ce n'est sa ferveur envers Dieu et son ardeur au travail, soit à l'ombre « du toit domestique, soit dans la paix du champ paternel. »

A cette bergère inconnue, que rien ne distingue au dehors, Dieu envoie une double ambassade, bientôt familière et presque quotidienne, « qui la trouble et l'effraie d'abord, » mais à laquelle elle s'accoutume vite, et dont elle jouit en silence, dans un humble recueillement !

N'est-ce pas là un tableau délicat, qui condense en quelques traits saillants ce que les historiens de Jeanne nous racontent avec plus de détails ? Viennent maintenant les apparitions ! Elles contrastent avec l'état d'inquiétude d'un modeste village où arrivent confusément les bruits de la guerre !

C'est une main visible et sûre — « c'est la main de Dieu » — qui, dans la maison paternelle, où « parmi les brebis du troupeau de Jeanne, » la choisit, la prépare, l'attire et l'invite. Saint Michel est près d'elle l'ambassadeur familier du Très-Haut ; avec lui viennent fréquemment, et vêtues d'une lumière éclatante, deux vierges qui se lient ici-bas et pour le ciel avec leur naïve sœur, et lui communiquent le secret de son avenir prochain.

(1) Méditations sur *l'Office* de Jeanne d'Arc, approuvé à Rome.

Il faut prévoir « des dangers et des obstacles ; » il faut « mettre en Dieu sa confiance ; » il faut vouloir lui obéir sans hésitation ni crainte ; il faut revêtir son armure et préserver son corps d'une solide défense ; il faut devenir enfin le *soldat de Dieu !*

Et alors, sans surprise, mais, au contraire, avec plaisir, tant il est naturel, quand on écrit à Rome, de se souvenir de Virgile et d'Horace, les expressions mélancoliques du pâtre que l'on exile, de l'époux dont l'épouse expire : *dulcia linquimus arva.... linquenda placens uxor,* se placent d'elles-mêmes, comme un souvenir classique. au milieu de ce touchant récit ; Jeanne devra quitter ses douces amies, son humble maison, ses parents, son pays. Dieu commande, l'Archange et les voix marquent le but ; — plus d'incertitude ni de terreur !

Nous nous représentons ce que ces premières pages de l'Office de la Bienheureuse Jeanne produiront dans l'âme de jeunes clercs ou de ferventes religieuses, alors que, pour la première fois, cet Office leur parviendra, soit en France, soit à l'étranger. Quelles émotions profondes, quelle affectueuse sympathie pour la jeune paysanne, sitôt appelée à être une héroïne ! Quelle admiration pour cette forme nouvelle de dévouement et de sacrifice !

Mais voici que la Vocation se déclare et se prouve. Jeanne porte en son cœur une inviolable résolution.: elle n'appartient plus qu'à Dieu et à la France ; elle s'est offerte « comme une virginale hostie. » Tout doute a fui loin de son esprit, elle est sûre d'elle-même parce qu'elle est sûre du but que la Providence lui a assigné. Ni les hésitations du Dauphin. ni les plaisanteries ou les objections des courtisans et des hommes de guerre, ni enfin les intrigues qui l'environnent et qui tentent de la paralyser, rien ne l'émeut. Elle marche en avant dès qu'on le lui permet ; « elle entre à Orléans, » « elle accourt à l'assaut, » « elle reçoit sa première blessure, » elle revient à la charge, et les ennemis déconcertés s'enfuient loin des tours reconquises, la ville est délivrée, et le chemin de Paris est ouvert !

On y arrive en prenant des villes, en cueillant des lauriers ! Les sonneries du Sacre retentissent, « les lys humiliés et noircis se redressent et reprennent leur blancheur, » c'est le triomphe ! Humainement, ce serait pour Jeanne le sommet de la gloire, l'orgueil de l'apothéose ; mais les choses divines ne finissent pas ainsi.

Les heures sombrent se précipitent : c'est l'échec devant Paris ; c'est la trahison et la prise devant Compiègne, c'est le marché qui la vend aux Anglais — et le supplice final va commencer !

Réjouissons-nous de voir l'attitude de Jeanne et d'entendre son langage, dans la suite de notre Office.

L'attitude du poète sacré est celle de l'enthousiasme : *Mira fecisti, generosa Virgo !* Applaudissons la Vierge guerrière et généreuse ! Et son langage est plus remarquable encore ! « Ce sont des cris retentissants : Victoires d'Orléans, de Jargeau, de Patay, oui, certes ! » Mais un nouveau labeur appelle Jeanne, et ce dur travail sera suivi d'un incomparable triomphe ! « *Novus labor et triumphus !* »

Ce labeur, ce sera le procès devant des juges affreusement corrompus : *corruptissimos judices !* Et devant eux, réduits à un silence honteux, la captive prédira l'heureux avenir de la France !

Hélas ! quelle injuste condamnation, — mais accompagnée des signes de la plus vive piété : le désir et l'amour de la Très Sainte Eucharistie, la répétition confiante du nom sacré de Jésus, l'incessante contemplation de la Croix, et, quand s'allumera le bûcher, quand s'élèveront les flammes, des voix célestes murmureront aux oreilles de Jeanne des paroles de consolation et d'espérance : « Au milieu du feu, mon ange ne t'abandonnera pas ; » — « si tu passes par le feu, ses ardeurs n'atteindront pas ton âme, et, même dans ce cruel supplice, tu ne cesseras pas de louer ton Seigneur et ton Dieu !... Colombe innocente, vole vers ton Sauveur ! »

Ce n'est pas tout ; voici que la doxologie de l'Office, aux premières vêpres, chante les œuvres de l'adorable Trinité, avec une admirable et profonde poésie : « Gloire au Père, qui détermine et affermit le sort de chaque nation. » « *Gloria Patri, qui terras statuit* ; » « Gloire au Fils, qui rachète et sauve les peuples. » « *Gloria Filio, qui gentes redemit* ; » — Gloire au Saint-Esprit, qui rend les âmes pieuses et vaillantes, » « *Gloria Spiritui sancto, qui fortes et pias animas fecit !* »

Serait-ce se tromper, que de découvrir dans ces belles paroles l'intention d'inviter la France à ne point douter de sa destinée ?

Non, certes ! Et les hymnes sacrés, les chants d'allégresse que l'Office de la Bienheureuse met sur nos lèvres, ne cessent de nous annoncer que nous avons au ciel, auprès de Dieu, « une tutrice, » « une gardienne » dont la sollicitude fraternelle ne cessera jamais

vis-à-vis de la France ! « *Tutrix et custos,* » « *murus inexpugnabilis !* » « Parmi les grands noms qui honorent l'humanité, celui de Jeanne d'Arc est un des plus grands, aux yeux et pour le cœur des Français, mais aussi aux yeux de tous les peuples. « *Juxta nomen magnorum qui sunt in terra.* » En son honneur, les louanges sortirent de toutes les bouches ; « *non deficiet laus tua de ore hominum !* »

Et qui doutera que, même aux heures les plus sombres, dans l'avenir comme dans le passé, la Vierge de Domremy ne soit toujours prête à renouveler les prodiges de sa céleste et victorieuse intervention !

Les siècles, dans leur cours, l'appelleront du titre glorieux de « Mère et de Soutien de la Patrie. » *Jure te nostræ patriæ parentem sœcla vocabunt !* Et la France vivra, grâce aux mérites d'une si puissante patronne : *Tantæ meritis patronæ Gallia vivet !*

Faut-il ajouter, puisqu'il s'agit d'un hommage épiscopal, que tous les évêques, depuis le grand mouvement suscité par Mgr Dupanloup, continué par son successeur immédiat le cardinal Coullié, et amené par Mgr Touchet jusqu'à la canonisation de Jeanne, ont, sans relâche, écrit, parlé, agi dans le sens d'une fête annuelle et nationale en son honneur ?

Montpellier, le 19 septembre 1919.

+ le Cardinal de Cabrières,
Ev. de Montpellier.

RENNES

JEANNE D'ARC, LIBÉRATRICE DE LA FRANCE

Non fecit taliter omni nationi (Ps. CXL VII). Ne craignons pas de dire avec le Roi-Prophète : Non, « Dieu n'a pas fait de même pour les autres nations ! »

Car, dans sa miséricorde, il a daigné faire pour la France ce que jadis il avait fait pour son peuple, et l'on chercherait en vain dans l'histoire des autres nations une marque aussi signalée de la protection divine.

Une femme, une jeune fille, presque une enfant, va libérer sa patrie et chasser l'ennemi du sol national, quand les plus habiles guerriers auront échoué dans toutes leurs entreprises. Vraiment, notre illustre Gerson, témoin de cette merveille, avait bien raison de s'écrier quelque temps avant sa mort : *A domino factum est istud !*

Je ne sais s'il y eut jamais dans notre histoire une époque plus douloureuse que ce commencement du quinzième siècle, une heure plus critique que celle où Jeanne d'Arc apparaissait pour exécuter les desseins de Dieu parmi nous. Soixante-quinze ans d'invasions et de défaites, un Trésor vide, une noblesse décimée ou captive, les humiliations et les deuils de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, l'ennemi partout maître chez nous, et, par-dessus tout, la France trahie par ses princes et livrée à un roi étranger, tandis que le « *soi-disant Dauphin de Viennois* » est traité en prétendant malheureux; voilà le triste et humiliant spectacle que présentait notre pays lorsque la Vierge de Domremy commença à entendre ses Voix. Déjà, comme s'il n'y avait plus de France, on disait

le parti de France, ou même le parti d'Armagnac, et Charles VII n'était plus pour ses adversaires que le *roi de Bourges*. C'était vraiment la « grande pitié » au royaume.

L'heure était donc bien à Dieu. Lorsque les hommes sont devenus impuissants, il intervient Lui-même pour sauver miraculeusement ceux qu'il aime, ou bien il envoie pour agir en son nom un instrument si faible qu'on est bien forcé d'y reconnaître sa main.

C'est alors, en effet, que soudain apparut la Pucelle au milieu des courages abattus. Quelle mystérieuse épopée que celle qui s'accomplit avec elle dans cet été de 1429 ! Pendant que la prudence humaine hésite et que la politique délibère, Jeanne est déjà aux portes d'Orléans, assiégé depuis sept mois et prêt à se rendre. « Vous avez été à votre conseil, dit-elle aux chefs, et moi j'ai été au mien... Quand mon étendard touchera la muraille, entrez hardiment, tout est vôtre. » Il y touche et l'on entre ; en quelques coups d'épée, cette jeune fille de dix-sept ans a délivré la ville : c'était le 8 mai 1429.

Après la délivrance d'Orléans, le sacre de Reims. Les calculs de la politique essaient bien encore de lui barrer la route, mais son enthousiasme, la force irrésistible qu'elle tient du ciel triomphent à chaque fois de l'apathie du roi et du mauvais vouloir de son entourage. Après une brillante chevauchée à travers les villes reconquises, en moins de trois mois, le roi entre à Reims pour s'y faire sacrer. C'est le 17 juillet 1429 que l'antique et glorieuse cathédrale — hélas ! on n'en peut parler sans que le cœur nous saigne — ouvre ses portes à l'héritier de France et que Charles VII reçoit l'onction des mains de l'archevêque de Reims, redevenant ainsi le chef incontesté de la patrie autour duquel allaient se rallier toutes les âmes françaises.

Quelle leçon pour nous que ces souvenirs d'autrefois, et quel réconfort aussi dans les heures tragiques que nous avons vécues pendant près de cinq ans !

Un ennemi déloyal, plus terrible que celui du quinzième siècle, se jeta sur nos plus belles provinces, détruisit nos villes, renversa nos sanctuaires, massacra nos frères. Jeanne d'Arc ne vint-elle pas au secours de son peuple pour bouter l'Allemand dehors ? Oublia-t-elle la douce France, chez laquelle il y a si grande pitié, à l'heure même où son nom est béni de tous et son culte plus en honneur que jamais, quand tous les bons Français n'ont qu'une voix pour l'acclamer ?

Mais que dis-je ? sa protection ne s'est pas fait attendre. Si la France, surprise par une attaque qu'elle n'avait pas prévue, n'a pas été écrasée par un ennemi qui s'est rué sur elle en masses profondes à travers une frontière qui n'avait d'autre garde que la foi jurée, si elle s'est redressée soudain après des combats malheureux où la vaillance n'avait pu l'emporter sur le nombre, si depuis elle a partout contenu l'adversaire et repoussé victorieusement tous ses assauts, n'est-ce pas que Dieu était avec nous, et que Jeanne d'Arc, du haut du Ciel, a combattu pour nous ? On a dit que, devant la cathédrale de Reims, sa statue était demeurée intacte sous la pluie des obus ; n'est-ce pas un symbole de sa force au milieu de nous ?

Pendant son procès, ses juges demandaient perfidement à Jeanne : « Dieu n'aime donc pas vos ennemis ? » — « Je n'en sais rien, répondit-elle, mais je sais qu'ils seront tous boutés hors de France, excepté ceux qui y mourront. » De même, nous n'avons pas à rechercher si Dieu n'aime pas les Allemands, mais ce que nous savons, c'est qu'il ne les aime pas dans notre pays, qu'ils ont envahi au mépris de tout droit, car Dieu hait l'injustice partout où elle se trouve.

Nous avons combattu pour le droit, et le droit, pour des chrétiens, n'est pas séparable de la loi morale et chrétienne. C'est pourquoi nous comptons sur Dieu, et nous avons confiance que notre Bienheureuse Jeanne d'Arc, de son côté, comme autrefois, combattra pour nous, et nous espérons enfin que la France d'après la « *Grande Guerre,* » comme la France d'après la Guerre de Cent Ans, continuera sa mission traditionnelle de *France chrétienne.*

Je suis donc heureux d'unir ma voix à toutes celles qui ont exalté notre héroïne nationale : à celle d'abord de notre grand pape Pie X, qui, le 18 avril 1909, à Saint-Pierre de Rome, dans une cérémonie grandiose et inoubliable, dont j'eus le bonheur d'être le témoin ému, couronna de l'auréole des Bienheureux la petite bergère que Dieu, à l'une des heures les plus critiques de notre histoire, envoya chercher par ses anges et par ses saintes pour en faire l'instrument de ses desseins miséricordieux ; à celles ensuite de mes vénérés collègues, les évêques de France, qui ont chanté avec une éloquence que je ne saurais avoir la libératrice d'Orléans et la martyre de Rouen ; à celle enfin de tout notre peuple chrétien, qui rivalise envers la Bienheureuse de piété, d'admiration et de reconnaissance.

Au milieu des jours sombres où nous vivons, à l'apogée de l'empire de Satan en un pays qui fut jadis la nation sainte et qui est sous le joug de l'impiété triomphante, cette dévotion croissante des catholiques pour l'humble Vierge de Domremy met dans mon âme un rayon d'indestructible espoir. Je crois fermement que la mission confiée par Dieu à Jeanne n'est pas finie ; je crois que ce glorieux navire qui est la France chrétienne, armé, béni et baptisé par Dieu, miraculeusement sauvé du naufrage au cours des siècles par des interventions directes, visibles et multiples de la Providence, poursuivra sa marche malgré la violence de la tempête et la fureur des flots, et que la glorieuse Enfant, dont l'épée chassa l'envahisseur, nous aidera à ramener en France le règne du Christ Sauveur.

Je prie Dieu, par l'intercession de la « Sainte de la Patrie, » qu'il daigne hâter l'heure de notre repentir, qui sera celle de sa miséricorde, et qu'il donne à tous les chrétiens le courage de « besogner, » de « batailler » pour hâter ce règne béni.

Rennes, le 1er septembre 1919.

+ A. Card. Dubourg
Arch. de Rennes.

ROUEN

JEANNE D'ARC ET L'EUCHARISTIE

Le 13 décembre 1908, Pie X approuvait solennellement les miracles attribués à la vénérable Jeanne d'Arc. Au cours de l'éloquente allocution qu'il prononça en cette mémorable circonstance, le Saint-Père disait : « Elle était tout amour pour l'Eucharistie, comme un chérubin. »

Ces paroles du Souverain Pontife caractérisent bien la piété de Jeanne au cours de son existence : humble villageoise, guerrière, martyre, elle témoigna constamment d'une angélique piété envers la Sainte-Eucharistie et d'un ardent désir pour la Sainte-Communion.

Sa foi profonde lui inspirait le plus grand respect pour les églises. Elle y savait, elle y aimait la présence, très douce à son âme, de Jésus-Christ au Saint-Sacrement. Elle se plaisait à l'y visiter.

* * *

Mais sa piété s'alimente à sa vraie source dans la communion fervente. C'est là qu'elle écoute de plus près la voix de son Seigneur, de « Messire, » comme elle l'appelle ; qu'elle lui dit tendrement son amour et lui voue plus parfaitement son obéissance. Jésus fut sa vie tout entière. Partout où, l'histoire en mains, nous pouvons suivre Jeanne, nous la retrouvons fréquemment à la Table Sainte. Enfant, jeune fille, elle s'en approche au moins une fois par semaine, et c'est beaucoup pour son époque. Ce n'est pas assez pour elle. Quand elle le peut, elle multiplie ses communions, elle n'y manque pas avant d'aller au combat, et elle presse à l'imiter le roi, les chefs de l'armée et les soldats. Et, avant de monter sur le bûcher, elle reçoit une dernière fois — avec quelle admirable piété ! — le Corps sacré de Notre-Seigneur.

Jeanne est un modèle, accessible à tous, de la dévotion eucharistique.

***

O Jeanne, le Souverain Pontife vous a élevée sur les autels au moment même où les fidèles étaient, par son ordre, convoqués d'une façon plus pressante à la Table Sainte. Pie X les a exhortés tous à la Communion fréquente et quotidienne, et, leur montrant l'Eucharistie, il leur a dit : « Là est le salut, » parce que là est la nourriture substantielle des âmes et la source des vertus chrétiennes. Aller à l'Eucharistie, c'est retremper sa vie défaillante dans la Toute-Puissance divine ; c'est participer plus intimement aux bienfaits que l'Incarnation du Fils de Dieu a apportés à l'humanité.

Vous le saviez, ô pure et douce enfant, ô sainte héroïne de notre Lorraine, ô patronne de la France ; et voilà pourquoi, dans votre foi naïve, mais éclairée, vous avez montré à tous le chemin de la Table Sainte.

Obtenez-nous de Dieu de répondre plus fidèlement aux désirs de Notre-Seigneur, d'être dociles aux exhortations du Saint-Père et de fréquenter davantage, à votre exemple, le sacrement de l'Eucharistie.

Rouen, le 30 mai 1919.

+ Louis, Card. Dubois
Arch. de Rouen.

GRENOBLE[1]

JEANNE D'ARC ET LE DAUPHINÉ

Parmi les hommages que la France entière — avec la collaboration de tous ses évêques — veut décerner à la Bienheureuse Jeanne d'Arc, le Dauphiné peut écrire une page glorieuse, en s'inspirant des faits et gestes contemporains de la Pucelle.

I. — Ce sont d'abord plusieurs Chevaliers dauphinois qui continuent les traditions de la Guerre de Cent Ans et viennent, malgré les vides creusés dans les rangs de la noblesse par les batailles meurtrières de Poitiers, d'Azincourt et de Verneuil, se mettre sous les ordres de la bonne Lorraine et lui offrir le secours de leur épée pour la délivrance d'Orléans.

Les noms de ces braves nous sont connus par Guy Allard, et il faut au moins citer Aymar de Poisieu, surnommé Capdorat à cause de sa chevelure blonde ; André de Vallin, qui fut tué devant Orléans et dont Chapelain fait mention dans son poème de la Pucelle ; Hugues de Roesozel, baron de Maubec, dont la devise était « quoi qu'il advienne, » et vingt autres encore.

L'archevêque de Vienne aura lui-même une troupe et la ville vota des subsides pour renforcer l'armée de Jeanne d'Arc et répondre à l'appel de Charles VII, qui se dirigeait alors vers Reims pour le Sacre.

Ajoutons qu'à l'assaut tenté contre Paris, les Dauphinois, sous la conduite de Louis de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, se distinguèrent entre tous, à la porte Saint-Honoré.

(1) Pages écrites par le cardinal Maurin, alors qu'il était encore évêque de Grenoble.

II. — Mais, pour en revenir à Jeanne elle-même, disons que non seulement elle comptait dans son escorte les meilleurs capitaines dauphinois, mais qu'elle eut toujours en Dauphiné les sympathies les plus généreuses. A peine y connut-on ses premiers succès que nul ne douta de sa mission divine. Le clergé de Grenoble, entraîné par l'enthousiasme populaire, inséra dans sa liturgie des oraisons spéciales, où l'on invoquait Dieu qui avait voulu sauver le pays par les mains d'une femme. Le 18 mai 1429, les États, assemblés à Grenoble, apprenaient la délivrance d'Orléans et la marche de l'armée royale sur Reims : malgré la misère du peuple, les trois ordres votèrent à l'unanimité, le 25 mai, un don gratuit de vingt mille florins et décidèrent la levée d'une taille destinée en grande partie à payer les frais de l'ambassade qui devait assister aux fêtes du couronnement.

Plus tard, lorsque la Pucelle fut tombée aux mains des Anglais, d'autres prières furent prescrites en Dauphiné pour sa libération : voici le texte des trois oraisons qui étaient ainsi récitées à la messe, pour que « fussent brisés les fers de la Pucelle et qu'après avoir accompli les œuvres de Dieu par la restauration du royaume de France, elle puisse achever librement le reste de sa mission. »

La première se disait après le *Gloria ;* la deuxième après l'*Offertoire,* et la troisième après l'*Ablution :*

PRIMA ORATIO PRO LIBERATIONE JOHANNÆ PUELLÆ

Omnipotens sempiterne Deus qui tua sancta et ineffabili clementia virtuteque mirabili exaltationem et conservationem regni Francorum ac etiam ad repulsionem, confusionem ac destructionem inimicorum ejus, puellam venire jussisti et eam in sacris præcepti tui operibus vacantem per manus eorumdem incarcerari permisisti, da nobis, quæsumus, intercedente beata semper Virgine Maria, cum omnibus sanctis, illam ab eorum potestate illæsam liberari et quæ per te ei in eodem actu jussa sunt formaliter adimplere per Dominum nostrum, etc.

SECUNDA ORATIO

In hac oblatione pater virtutum et Deus omnipotens, sacrosancta benedictio tua descendatque et in potestate miraculorum tuorum, intercedente beata semper Virgine Maria cum omnibus sanctis, puellam in carceribus inimicorum nostrorum detentam sine læsura liberet, et suæ negociationis det, secundum ea quæ sibi jusseras, operis sui effectum sortiri, per Dominum nostrum, etc.

TERTIA ORATIO

Exaudi, Deus omnipotens, preces populi tui et per sacramenta que sumpsimus, intercedente beata semper Virgine Maria cum omnibus sanctis, Puellæ agentis secundum

opera quæ sibi dixeras, nunc ab inimicis nostris incarceratæ vincula prosterne quod super est negociationis suæ adimplendo sanctissima pietate et misericordia tua illæsam abire concede per Dominum nostrum, etc.

Une autre prière dauphinoise, datant de cette époque et jointe naguère aux prières du procès de béatification, débutait par le psaume 119, puis comportait une antienne avec verset, répons et oraison, à l'effet d'obtenir de « Dieu, auteur et ami de la paix, son intervention en faveur d'un peuple délivré par la main d'une femme, de telle sorte que le Roi Charles soit victorieux et puisse enfin, dans la paix, arriver avec ses sujets à Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie. »

Ces prières n'étaient pas seulement dites à Grenoble, mais dans tout le Dauphiné et jusqu'à Embrun, dont l'évêque, Jacques Gélu, conseillait au roi de faire aussi prier dans toutes les églises de France pour la délivrance de la sainte prisonnière.

III. — Le souvenir de la martyre de Rouen resta vivant en Dauphiné. Ainsi, Mathieu Thomassin, administrateur de cette province et membre du présidial, lors de l'apparition de Jeanne d'Arc, a laissé dans son registre delphinal le témoignage de son admiration pour la jeune héroïne : « sur tous les signes d'amour que Dieu a envoyés au royaume de France, il n'y en a point eu de si grand ni de si merveilleux que celui de cette Pucelle. »

De même, Guy Pape, le célèbre jurisconsulte dauphinois, exalte Jeanne, sa contemporaine, parmi les saints personnages qu'il a connus (Décisiones 84) : « J'ai encore vu, de nos temps, une jeune fille appelée Jeanne, qui, prenant les armes de la guerre par une inspiration divine, a rétabli le royaume de France en l'an de grâce 1430 et replacé sur son trône le roi Charles ; cette Pucelle a régné trois ou quatre ans. »

C'est enfin le vieil historien dauphinois, Aymar du Rivail, qui raconte la vie de Jeanne, sa mission surnaturelle, ses victoires, son emprisonnement et sa mort sur le bûcher ; mais il proteste contre cette exécution inique, faite : « en haine du nom français, » et il ajoute qu'une femme, pour s'être servie de vêtements d'homme, ne devait pas être condamnée à être brûlée vive.

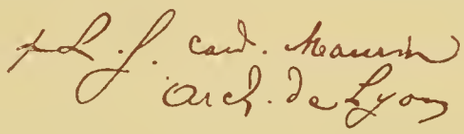
Voilà, en abrégé, ce qu'ont fait, pensé, écrit les Dauphinois contemporains, ses admirateurs, ses apologistes. Selon les termes d'une complainte, retrouvée à Romans, en 1891, ils proclamaient tous que

si les « bons Français » avaient alors triomphé, c'était « par le vouloir du Roi Jésus, et Jeanne, douce Pucelle ; » ainsi triompheront toujours les « bons Français ! »

Cette vieille complainte dauphinoise, dont l'écho a retenti à travers les siècles comme un hommage de reconnaissance envers notre sainte Libératrice, est encore un gage d'espérance divine et de salut national au cours de la « Grande Guerre, » en vue de la victoire décisive et prochaine qui nous est garantie et nous sera donnée.

Par le vouloir du Roi Jésus,
Et par Jeanne, douce Pucelle.

Grenoble, 30 mai 1916, fête de la Bienheureuse.



BIBLIOGRAPHIE

La *Semaine Religieuse* du diocèse de Grenoble, 40e année, Nos 43 et 44, 3 et 10 Juin 1909. 1 p. 730-2 et 743-7. La *Croix de l'Isère,* 18 Mai 1913. Les *États du Dauphiné,* 1915, par l'abbé Dussert, pp. 1878. *Histoire de Grenoble,* 1888, par A. Prudhomme, p. 252. *Histoire de France,* par Lavisse, 18-11 54. *Bulletin de l'Académie delphinale,* 1867.

LYON[1]

JEANNE D'ARC
PROTECTRICE ET GARDIENNE DE LA PATRIE

Le peuple français, disait naguère Pie X, et vingt de ses prédécesseurs l'avaient dit avant lui, le peuple français a fait alliance avec Dieu, aux fonts baptismaux de Reims, et c'est à partir de cette heure qu'il a commencé à servir d'apôtre à l'Évangile et de défenseur à l'Église.

Plus d'une fois, sans doute, il a été infidèle à sa mission, mais Dieu, qui n'a jamais laissé ses fautes impunies, ne l'a jamais abandonné.

Le XIVe siècle avait été plein de nos révoltes. Quelles fautes ! mais aussi quels châtiments ! Il y avait chez nous une grande pitié : tout était meurtri, ruiné ; plus d'honneur, ni même d'espérance, et Charles VII n'était pas moins abattu que son peuple. Le Bon Dieu qui avait châtié nos pères à cause de leurs fautes : *ipse castigavit nos propter iniquitates nostras,* ce Dieu allait les sauver dans sa miséricorde : *et ipse salvabit nos propter misericordiam suam* (Tob. XIII).

Quand tout fut à l'extrémité et que les hommes se furent déclarés impuissants, il tira des champs de Domremy une bergère, et, par une de ces ironies dont il est coutumier quand il veut nous faire sentir notre néant, il la chargea de délivrer la patrie : « Va, disaient à Jeanne d'Arc les messagers du Ciel, va fille de Dieu, il n'y a d'espoir qu'en toi. » — « Moi, aller parmi les hommes d'armes ? » — « Va ! » — « Je ne sais ni chevaucher, ni guerroyer ! » — « Va ! »

Elle partit, et en deux mois, du mois de mai au mois de juillet, elle rétablit à coups de prodiges les affaires de la France.

(1) Pages envoyées par le cardinal Sevin archevêque de Lyon, quelques jours avant sa mort.

Qui, mieux qu'elle, peut ranimer notre confiance ?

Depuis des siècles, quel peuple Dieu a-t-il traité ainsi ? Pourquoi douterions-nous de lui ? Nos fautes l'ont-elles irrité contre nous ?

Nos adversaires se plaisent à les énumérer. N'y contredisons pas. Prêtons plutôt l'oreille à ces paroles de Pie X, s'écriant à propos de notre pays : les vertus de ses missionnaires et de ses martyrs, les prières de ses saints, la générosité chrétienne de ses fils, les gémissements des vierges et des enfants en adoration devant le Tabernacle appelleront toujours sur la France les bénédictions célestes après l'épreuve. La France, fille de tant de larmes et de mérites, ne peut pas périr. Au XXe siècle, comme au XVe, elle vaincra. Confiance !

Qui nous apprendra mieux qu'elle à quel prix s'achète la victoire suprême ?

Le triomphe sur les champs de bataille, disaient les Macchabées, sort de l'union du glaive de Dieu et du glaive de l'homme. Jeanne d'Arc ne l'ignorait pas. Aussi, quand les docteurs lui objectèrent : « Si Dieu veut nous sauver, qu'est-il besoin d'hommes d'armes ? » Elle répliqua : « Les hommes batailleront, et Dieu donnera la victoire ! »

Mais comment unir le glaive de Dieu et le glaive de l'homme ? La Vierge guerrière va nous l'apprendre. Elle prie sans cesse, elle assiste à la messe et communie au matin des batailles ; elle visite les sanctuaires qu'elle trouve sur sa route. Mais il ne lui suffit pas de songer à sa sainteté personnelle, elle entend rapprocher de Dieu ses soldats. « Convertissez-vous, leur dit-elle, *convertimini itaque peccatores... coram Deo,* » et elle leur promet au nom du Tout-Puissant la victoire : *credentes quod faciat vobiscum misericordiam* (Tob. XIII). Dociles à sa voix, ses troupes écoutent la parole divine, et de vieux partisans comme La Hire et Xaintrailles la suivent à la Table eucharistique.

Jeanne ne s'en tient pas là. Elle joint à la prière les œuvres qui la rendent souverainement efficace : le jeûne, la mortification de sa chair virginale, les profusions de la charité envers les pauvres, l'acceptation spontanée de toutes les douleurs.

Enfin, l'union scellée entre son glaive et le glaive de Jésus-Christ, le vrai Roi de France et son droicturier Seigneur, elle pousse ce cri victorieux : « En avant, tout est vôtre ! » Et il en est ainsi toutes les fois que les siens ne s'étudient pas à contrecarrer ses projets.

Mais le sang qui coule de ses veines sur le champ de bataille n'était que la première libation du sacrifice plénier qu'elle devait offrir à Dieu pour son pays. Le bûcher de Rouen fut l'autel de cet holocauste. Elle n'en ignorait pas la vertu. Combien de fois n'a-t-elle pas répété à ses ennemis : « Ma mort vous causera plus de dommages que mon épée et bientôt vous serez tous, à l'exception des morts, boutés hors de France. » Elle mourut en murmurant le nom de Jésus et en affirmant dans les flammes la divine mission qui l'avait consacrée à sa patrie. Quelques années après, Richemont consommait son œuvre et chassait définitivement les envahisseurs.

Jeanne a ouvert la voie où nous devons entrer.

Enfin, *qui a plus de titres que nous à ses intercessions ?*

Les élus s'intéressent sans doute à ceux qui les invoquent ; mais il y a des lieux et des peuples privilégiés qu'ils couvrent d'une protection jalouse.

Domremy, Vaucouleurs, Soissons, Compiègne, Beaurevoir, où Jeanne a connu toutes les extrémités de la joie et de la douleur, ne sont-ils pas au nombre de ces coins de terre privilégiés ?

Au reste, ne sommes-nous pas de sa race et de son sang ? N'est-elle pas Française ? Ses cheveux se dressaient sur sa tête quand elle voyait, selon son beau mot, couler le sang de France. Serait-elle moins émue aujourd'hui où il coule par torrents ?

Mieux encore, ne sommes-nous pas son œuvre ? Elle a reçu de Dieu la mission de défendre chez nous le droit et la justice, de sauver la France au moment où sa nationalité allait disparaître, et d'y affirmer solennellement que Jésus-Christ en est la pierre angulaire et le Roi.

Or, qu'est-ce que la *culture allemande* qu'on nous imposerait demain si nous étions vaincus ? Une civilisation qui a pour caractéristique essentielle la rupture d'avec Dieu, la rupture des idées d'avec Dieu, car elle ne les rattache plus à cette cause suprême ; la rupture des mœurs d'avec Dieu, car elle ne connaît d'autre loi que la force. Imagine-t-on rien de plus opposé au catholicisme ?

On nous objecte, nous le savons, que d'autres peuples ont adopté cette culture et en ont fait passer les principes athées dans leur constitution : c'est vrai ; mais ces peuples ne les ont pas forgé eux-mêmes, ces principes, ils les ont empruntés. Ce sont les universités d'Outre-Rhin qui, après les avoir trouvés dans l'héritage de Kant, les ont vulgarisés ; l'Allemagne en demeure le foyer. C'est la culture allemande qui ruine

dans toutes les nations la croyance en Dieu, en Notre-Seigneur Jésus-Christ et en l'Église.

La France, trop longtemps séduite par les sophismes kantiens, s'insurge contre la culture athée et anticatholique qui en est issue. Par la force des choses, elle reprend, dans cette lutte de la civilisation allemande avec la civilisation chrétienne, la place que quatorze siècles lui ont assignée aux côtés de Jésus-Christ. Tous ses fils ne sont pas religieux, mais tous sont unanimes à défendre les principes de droit, de justice, d'honneur, de vie qui sont à la base du Catholicisme. Bon gré, mal gré, nous avons repris l'œuvre de Jeanne d'Arc. Nos soldats aujourd'hui la continuent, demain nos philosophes la poursuivront ; peut-elle y être indifférente ?

Allons donc à elle et disons-lui avec la liturgie : « *Joanna, Sponsa christi, tutrix et custos patriæ, esto tuis famulis murus inexpugnabilis, assiduis suffragiis ;* » O Jeanne, Protectrice et Gardienne de la Patrie, que votre intercession entoure vos serviteurs d'un inexpugnable rempart !

Lyon, le 15 avril 1916.

+ H.-P. Cardinal Sevin
Archevêque de Lyon et de Vienne

HOMMAGE A JEANNE D'ARC

DE

S. EM. LE CARDINAL BILLOT [1]

JEANNE D'ARC ET LA PAIX
FONDÉE SUR LE RÉTABLISSEMENT DU DROIT

L'article XVIII du réquisitoire de Rouen mettait à la charge de la Pucelle de s'être constamment opposée aux pourparlers de paix entre Charles VII et le parti anglais. Il y était constaté que, « tant que la dite « Jeanne avait été avec le dit Charles, elle l'avait dissuadé de toutes « ses forces de prêter en rien l'oreille à tout traité ou appointement « quelconque avec ses adversaires ; l'incitant toujours au massacre et à « l'effusion du sang ; affirmant qu'on ne pourrait avoir la paix qu'au bout « de la lance et de l'épée, et que, du reste, il en était ainsi ordonné de « Dieu, parce que l'ennemi ne lâcherait pas autrement ce qu'il occupait « dans le royaume. » De quoi Jeanne s'était disculpée en distinguant deux sortes de paix, la fausse qui consacre l'usurpation et le brigandage, et la véritable, fondée sur le rétablissement du droit, laquelle avait été le but constant de ses efforts. Elle disait qu'à l'égard du duc de Bourgogne, elle n'avait cessé d'agir et par lettres et par le moyen des ambassadeurs pour qu'il se réconciliât avec le roi ; qu'à l'égard des Anglais qui n'avaient aucun droit sur la terre de France, la paix qu'il y fallait, c'était qu'ils s'en retournassent dans leur pays en Angleterre ; qu'enfin elle avait toujours de prime abord requis la paix, toujours prête à la donner si on lui faisait raison, comme à l'établir par la force des armes au cas contraire, mais ne visant jamais que *bonne paix ferme qui dure longuement,* parce que solidement assise sur les bases de la justice et du droit.

Cette formule est à remarquer ; on la dirait calculée en vue des circonstances actuelles. En effet, elle définit aussi exactement que possible

(1) Le cardinal Billot, né dans le diocèse de Metz, réside à Rome.

les conditions de la paix qui, en ce moment, fait l'objet de tous les vœux et est visée comme seule conclusion acceptable de l'effroyable guerre où, depuis plus de deux ans, coule par torrents le sang de France. [1]

Mais que les temps sont changés depuis que Jeanne la Pucelle pouvait se présenter au nom de Celui qu'elle appelait *son droiturier et souverain Seigneur, au nom du Fils de sainte Marie, roi du Ciel, roi du monde,* et, en même temps, roi de France, dont le roi Charles n'était que le mandataire et le lieutenant ! Quel renversement du tableau et quel changement de scène ! Je me place en face de la France *officielle* d'aujourd'hui, de son gouvernement, de sa vaste administration, de son parlement, de sa diplomatie, de ses universités, de ses lycées, de ses innombrables écoles, de sa grande presse formant l'opinion de la multitude aussi bien que du grand monde de la politique et des affaires, et je constate, ô malheur ! que, dans cette France-là, on ne connaît plus Jésus-Christ, ni son Évangile, ni son Église ; Dieu est répudié, Dieu est nié, Dieu n'existe plus, et il existerait qu'il en faudrait encore faire abstraction comme de la plus inutile et de la plus encombrante des hypothèses. Alors se présente aussitôt la question : Où est la justice ? Où est le droit ?

Oh ! disait l'autre, juste pour un mot, juste pour un chiffon de papier ! Or, ce chiffon de papier était, ni plus ni moins, ce qui à nos yeux représente le droit, comme en revanche, tout ce qui est pour eux le droit, est pour nous le chiffon de papier, et beaucoup moins encore. Nous voici donc en présence de deux conceptions du droit absolument irréductibles l'une à l'autre, bien plus, tellement opposées entre elles qu'elles ne pourraient l'être davantage : opposées, dis-je, comme le jour l'est à la nuit, comme le oui l'est au non, comme le contraire l'est à son contraire. Et qui va maintenant dirimer le débat ? Où est la règle, où est la norme, où est le critère d'après lequel nous reconnaîtrons le droit authentique et distinguerons d'avec ce qui n'en est qu'une frauduleuse sophistication ? Rien de plus simple, direz-vous peut-être, ni de plus aisé. Voici le code écrit dans la conscience de tous les hommes, qui édicte qu'il faut observer les traités, qu'il ne faut pas usurper le bien d'autrui, que la guerre ne se légitime pas par le seul appétit de la conquête ou de la domination, que, d'ailleurs, autre

(1) Ces lignes étaient écrites au mois de septembre 1916, au moment où la condition de la *paix juste* occupait partout l'opinion.

chose est la guerre, autre chose le brigandage ; que la nécessité, ou vraie ou prétendue telle, n'autorise ni l'emploi de n'importe quels moyens, ni le système de terrorisation par le meurtre, le viol, le massacre, la destruction à outrance ; qu'en un mot la force n'est pas le droit, et qu'elle ne le constitue, pas plus qu'elle ne le prime, ni ne le crée. Encore une fois, voilà le code, et les faits sont connus.

Fort bien, je n'y contredis pas, mais j'observe seulement une chose. C'est qu'en tête du dit code, il est une page, écrite elle aussi au plus intime des consciences d'où se tirent les articles précités, et que cette page d'en-tête, ils l'ont tout simplement déchirée. La page où est inscrit le nom du législateur : le nom de Dieu notre créateur, de Dieu auteur de toute notre existence, de Dieu notre souverain maître, de Dieu sous l'absolue dépendance duquel, à moins que nous n'ayons perdu le sens, nous nous sentons invinciblement placés : de Dieu, dis-je, qui nous commande de tendre à la fin qu'il est lui-même, et en conséquence nous défend tout ce qui s'y oppose, notamment ce qui détruit l'ordre de la société, ce qui rompt ce *fœdus convictus humani* en dehors duquel l'homme, être social, ne peut arriver ni à le connaître, ni à l'aimer, ni à le servir comme il convient ; de Dieu enfin qui, nous ayant faits tous à son image, et nous ayant donné à tous une commune destinée répondant à la communauté de notre origine, nous a aussi imposé des devoirs réciproques, résultant des liens de fraternité et des rapports d'interdépendance que, comme auteur de la nature aussi bien que de la grâce, il a lui-même établis entre nous. Je le répète, c'est la page d'en-tête du code de la conscience. Qui la lit, cette page, entend ensuite les suivantes ; il en saisit le sens et la portée, il sait du même coup ce que veulent dire ces grands mots de loi, d'obligation, de justice, de devoir, de dû et d'inviolable droit. Mais du moment qu'elle est arrachée et supprimée, que peut représenter le reste ? Je vous prie, répondez. Quelle valeur peut avoir le *corpus juris ?* Tout juste la valeur d'une copie truquée de l'exemplaire original, où, au lieu et place du nom de Dieu, on aurait substitué l'impératif catégorique du fondateur de la philosophie allemande, devenue pour le malheur du monde toute la philosophie moderne. Or, toute plaisanterie à part, entre cet impératif, si catégorique qu'ils le supposent, et le chiffon de papier de tout à l'heure, y a-t-il une différence ? Aucune absolument, et la raison en est on ne peut plus simple : c'est que de deux choses l'une : ou c'est moi qui l'édicte, cet impératif, ou c'est un autre. Si c'est moi, j'en suis le maître. Si c'est un autre, qu'il se nomme. O la plaisante histoire que, pour le fait d'un

commandement anonyme dont je ne sais ni d'où il vient, ni d'où il me tombe à dos, je doive me croire obligé à l'observer ! Que si, au contraire, ce n'est ni moi, ni un autre, qui sera-ce ? Qui ou quoi ? Un idéal ? Mais un idéal, c'est une pure abstraction qui n'a de réalité que dans mon moi pensant, et c'est cette abstraction qui aurait la vertu de lier ma liberté en conférant à mon voisin un droit inviolable, un droit absolu, un droit contraire à tous mes intérêts, auquel à tout jamais il me serait interdit de toucher ? Vous vous moquez, je pense. Un instinct de la nature alors ? Oh ! mais, il en est tant, des instincts de la nature ! Saint Bazile parle quelque part des cigognes qui ont l'instinct très tendre de soigner leurs vieux parents, de les réchauffer sous le duvet de leurs plumes, de leur fournir les aliments qui leur sont nécessaires, de les aider même à se mouvoir en les soutenant dans leur vol. Et, d'autre part, Job nous présente l'autruche qui est cruelle et dure pour ses petits, comme s'ils n'étaient pas siens, qui les abandonne sur le sable sans songer qu'ils peuvent être foulés aux pieds ou écrasés par les bêtes des champs. Et je consulte les instincts de la nature humaine, et j'y découvre à la fois les deux instincts opposés de la cigogne et de l'autruche. Lequel des deux devra nécessairement et constamment et toujours l'emporter sur l'autre ? Encore un coup, qu'est-ce que cela veut dire, la justice, le droit ? Je ne le sais pas.

Mais peut-être finirons-nous par le découvrir. Interrogeons les disciples du Maître maintenant, chez qui il y aura chance de trouver, avec le développement de la doctrine, les éclaircissements nécessaires. Voici Fichte, voici Hegel, voici Spencer, voici Nietzsche, voici Comte, voici tous les grands dieux de la philosophie moderne, tous les fameux oracles qui règnent jusqu'en Sorbonne, et qu'il faut forcément révérer sous peine de ne plus même compter dans le monde de la pensée. Eh bien ! dans ce fouillis, dans ce gâchis, dans cette invraisemblable foire aux idées, où le devenir et le devenu, l'être qui devient le non-être, et le non-être qui devient l'être, où la thèse, l'antithèse, la synthèse, la lutte des contraires, mère de toutes choses, paraissent pêle-mêle pour être donnés au choix comme dans les bazars forains à 15 ou 25 centimes : quel est, en fin des fins, le dogme qui se dégage, et la conclusion intelligible surnageant au-dessus de tant d'autres choses qui ne le sont pas ? Il n'en est qu'une, une seule : c'est la primauté de la force, c'est le droit du plus fort. De fait, s'il est un principe où tous conviennent, c'est que l'univers est de soi, et que, n'étant d'ailleurs qu'un perpétuel devenir, il en est venu au point où nous le trouvons présentement, par voie

d'évolution. Assurément, cette évolution dont ils parlent, la pensée aura infiniment de peine à la saisir, puisqu'elle se fait à travers des temps infinis, sans aucun commencement, ni aucun premier point de départ. Mais peu importe pour le moment, passons. D'autant qu'il ne s'agit pas tant de l'univers que de l'homme qui, dans l'univers, est le Dieu suprême, suprême règle et arbitre de la morale. Or, l'homme, d'où le font-ils sortir ? Ils savent qu'il ne s'est pas trouvé tout fait un beau jour sous une feuille de chou. D'où vient-il donc ? Ah ! voici. De la cellule primitive insensiblement transformée à travers des siècles innombrables, sous l'influence de milieux divers, et surtout en vertu de ce qu'ils appellent la sélection naturelle. Mais encore, qu'est-ce que cette sélection naturelle ? C'est une loi en vertu de laquelle la lutte pour l'existence ne laissant subsister que les individus les plus forts, l'espèce se perfectionne graduellement, c'est-à-dire monte de degrés en degrés pour passer à une catégorie supérieure. Certes, il serait plus que curieux de suivre toutes les phases de ces ascensions plus que merveilleuses aussi, mais, pour ne pas aller à l'infini, prenons les choses au moment où paraît l'espèce simienne. Naturellement, il s'y sera trouvé comme partout une grande variété d'individus plus ou moins bien doués : d'une part, les rachitiques, les malingres, les chétifs, et puis de l'autre les grands et beaux types, les individus drus et vigoureux. Et ce sont ceux-ci qui ont supprimé ceux-là ; ainsi le voulait le perfectionnement de l'espèce ; c'est la loi de la nature, loi de prépotence des forts sur les faibles, grâce à laquelle le simien d'abord est passé anthropoïde ; après quoi l'anthropoïde est passé homme. Quelle merveille que maintenant la sélection naturelle continue son cours, et que, dans la phase historique que nous traversons, l'homme en soit venu au point de passer surhomme; encore, toujours, et de plus en plus, de par le droit qui a présidé à la formation de l'espèce, droit irréfragable s'il en fut, puisque c'est celui auquel nous devons l'existence : le droit du plus fort !

Voilà où nous en sommes. Voilà les principes, les doctrines. Ce sont les idées que l'on fait enseigner dans les écoles, que l'on couronne dans les académies, dans lesquelles on élève la jeunesse. *Et me racontait l'Ange la pitié qui était en royaume de France !* Oh ! que grande elle était dans la première moitié du XVe siècle ! Que plus grande elle est encore en ces débuts du XXe ! Car, alors, ce n'était que l'Anglais qui occupait nos provinces : maintenant, c'est la négation kantienne, c'est l'impiété de la Révolution qui ont pénétré les âmes.

Et cependant, pas plus aujourd'hui qu'alors, Dieu ne nous a rejetés de sa miséricorde. De quoi, nous avons pour garant, outre tant d'autres signes que je passe sous silence, le retour de la Libératrice, qui, élevée par Pie X sur les autels, sort enfin de la pénombre où elle était restée jusqu'ici et se prépare à de plus grands exploits que ne furent ceux d'Orléans et de Patay. Selon que l'a si bien observé l'écrivain qui de nos jours a élevé à la mémoire de la Pucelle le splendide monument que tout le monde connaît, « la canonisation confère aux saints une seconde mission, quelquefois plus bienfaisante que la première. » [1] Et si la première mission de la Bienheureuse Jeanne fut le rétablissement au pays de France du droit politique, la seconde, incomparablement plus bienfaisante encore, sera le rétablissement du droit dont tous les autres dépendent : du droit de Dieu. La France se meurt du virus des principes de 89 et de l'impie *Déclaration* qui les promulgua. A nous donc, ô Bienheureuse Pucelle, à nous qui périssons ! A nous, avec l'Archange qui vous assistait en votre carrière terrestre, et qui est précisément celui qui, le premier, s'est élevé contre la Révolution à sa toute première origine, et le premier aussi l'a terrassée de son cri vainqueur : *Quis ut Deus !*

(1) J. B. Ayrolles. *S. J. La Vraie Jeanne d'Arc.* Tome I, l. 6, c. 7.

Rome, le 30 septembre 1916.

L. Card. Billot S. J.

Pro
christo
legatione
fungimur.
(II Cor. V. 20)

AIX [1]

HOMMAGE A JEANNE D'ARC

Il m'est très agréable de joindre mon humble hommage à ceux que décernent à Jeanne d'Arc mes vénérés collègues de l'Épiscopat français.

Le 14 mai 1429, Jean Gerson, chancelier de l'Université, écrivait, à peine quelques jours avant de mourir, dans un *Opuscule sur le fait de la Pucelle,* les lignes suivantes, qui sont encore d'une véritable opportunité : « Que la grâce divine, manifestée en cette Pucelle, ne « tourne point, par notre faute, en vanités, en haines, en séditions, en « vengeance d'injures passées ; mais que, excitant tout le peuple à la « prière, cette grâce nous procure enfin la douce paix, afin que, délivrés, « avec l'aide de Dieu, des mains de nos ennemis, nous adorions le « Seigneur, dans la sainteté et la justice, tous les jours de notre vie. « Ainsi soit-il. Cela a été fait par Dieu. »

L'héroïque Vierge a été la Libératrice par sa vertu et par sa mort. Qu'elle soit aujourd'hui la Pacificatrice.

Nos hommages empressés sont une ardente prière.

La paix, la paix sociale, si étroitement dépendante de la paix religieuse : voilà, je crois ce que nous devons demander et attendre.

(1) L'archevêché d'Aix a parmi ses titres celui d'Embrun, *Embrodunen,* dont Jacques Gelu, qui écrivit un traité consacré à examiner la nature de l'inspiration de Jeanne d'Arc, fut le pieux archevêque après avoir été celui de Tours.

Son cœur de vierge patriote, avec les sublimes accroissements de sa grâce transformée en gloire, aime toujours la France. Elle en voit la grande pitié. Son nom glorieux nous sera un signe de ralliement et un gage d'espérance.

Que la sainte messagère du Christ intercède pour la France !

Que le porte-étendard de Jésus et de Marie soit l'ange du ralliement dans la foi en Dieu et l'amour de la Patrie !

Que la libératrice de la France la délivre des ennemis du dehors et ramène les ennemis de l'intérieur !

Aix, le 20 septembre 1919.

+ François, archev. d'Aix

SENS

LA BÉATIFICATION DE JEANNE D'ARC
ET LE RÉVEIL DU PATRIOTISME EN FRANCE

Le 18 avril 1909, Pie X, de sainte mémoire, proclamait Jeanne d'Arc « bienheureuse. » Dans cet acte du Souverain-Pontife, il est permis d'entrevoir aujourd'hui, à la lumière des événements, certaines opportunités providentielles que nous voudrions indiquer.

Voilà cinq siècles que Jeanne d'Arc a subi son martyre. Un instant, le procès de réhabilitation remit à l'honneur celle qui avait été indiciblement à la peine. Puis son nom sommeilla dans un long silence, trop semblable à l'oubli. Ni dans la littérature, ni dans les arts, la magnifique épopée de la Pucelle n'a inspiré chez nous un seul chef-d'œuvre. Du moins, à défaut des lettrés, le peuple, dont Jeanne était issue et qu'elle aima tant, s'est-il montré plus fidèle au souvenir de la Libératrice? Pour lui, bien des fois, les jours de guerre ont alterné avec les jours de paix. Si ses annales sont glorieuses, il a connu cependant les deuils de la défaite, les tristesses de l'invasion, des convulsions intérieures sans exemple. A ces moments d'angoisse, où les nations se réclament de leurs héros et de leurs saints, comme, instinctivement, le soldat blessé appelle sa mère, il n'apparaît point que la France ait jamais, d'une seule voix, crié vers Jeanne sa détresse, sa confiance et ses espoirs.

Mais un jour vint, et nous en avons tous vécu les sombres heures, où le pire danger s'abattit sur notre pays. Ce n'était pas alors la menace d'outre-Rhin, les ambitions sans scrupule de nos ennemis, leurs prétentions à une dictature mondiale, qui se réaliserait d'abord à nos dépens.

Non, comme au temps de Jeanne d'Arc, le vrai péril était en deçà des frontières, installé au cœur même de la France. C'était, non point chez tous les Français, ni, Dieu merci, chez le plus grand nombre, mais chez les plus bruyants, une étrange aberration de l'esprit ; je ne sais quel suicide de l'âme nationale, le reniement de droits dont la sauvegarde et l'exercice constituent pour un peuple d'imprescriptibles devoirs. Un doute impie s'insinuait dans les âmes, amenant sur les lèvres des questions sacrilèges :

« Qu'est-ce que la patrie ? Qu'est-ce que le drapeau ? »

Depuis le jour où Charles VII lui-même avait aussi douté de son bon droit, jamais, peut-être, en dépit d'apparences prospères, « plus grande pitié » ne s'était vue au royaume de France.

Mais le Christ, qui aime les Francs, allait bientôt les sauver d'eux-mêmes, et la seconde mission de Jeanne d'Arc s'inaugurait.

En effet, à cette heure précise émergeait des brumes du passé l'image, chaque jour plus nette, d'une fille de France qui incarnait en elle l'amour de la patrie, le culte du drapeau, la foi aux destinées de notre peuple, la passion du devoir, le sens du sacrifice. Pendant que les érudits concentraient sur la vie de la Pucelle toutes les lumières de l'histoire, la piété catholique, encouragée par l'introduction de la cause de Jeanne d'Arc en Cour de Rome, plongeait, par de pénétrantes intuitions, dans les profondeurs de son âme. Et comme Jeanne et le patriotisme, ce fut tout un, l'amour de la patrie bénéficia de toute clarté nouvelle projetée sur notre héroïne nationale, de chaque essor nouveau imprimé au culte de la sainte.

Comment, en effet, au pied de la statue de Jeanne, bien dressée dans son armure, étreignant d'une main son épée, de l'autre son étendard, comment souffrir que l'on blasphème encore le drapeau ? Comment douter que la patrie ne soit une réalité profonde, et sainte, et nécessaire, voulue de Dieu pour des fins supraterrestres, digne de tous les amours, réclamant et justifiant tous les sacrifices ?

La patrie ! Mais c'est pour elle que Jeanne a vécu, qu'elle est morte, qu'elle vit à jamais dans la gloire. Sauver la patrie, ce fut le but unique, comme ce fut le résultat immédiat de son œuvre. Rien n'émut la sainte enfant à l'égal des maux de la France, et sur cette détresse s'épancha

toute la compassion de son cœur. Jeanne sait que sa mission, sa raison d'être, les divins secours dont sa faiblesse est armée, tout s'ordonne à une seule tâche : bouter dehors l'envahisseur, rendre la France à son roi, libérer la patrie. « Je suis née pour cela, » dit-elle. Forte de cette conviction, rien ne pourra modérer la hâte qui l'entraîne vers les sommets de son calvaire rédempteur. Elle fera saigner le cœur de ses parents : n'importe, elle va ! Elle serait allée, quand bien même elle aurait eu cent pères et cent mères. Elle rougira de son propre sang le talus des bastilles ; elle le sait, elle l'annonce : elle va ! Elle serait allée, quand elle aurait dû, l'héroïque enfant, user ses jambes jusqu'aux genoux.

De toute évidence, cette jeune fille au clair regard, aux idées lucides, au langage net, aux décisions victorieuses, cette voyante qui est une thaumaturge, ne s'est point éprise d'une vaine idéologie. Ses Voix ne l'ont point trompée, quand elles affirmaient le devoir de rendre à la patrie son intégrité territoriale, d'assurer son indépendance politique, de revendiquer son droit à rester elle-même, libre de toute domination étrangère, vassale de Dieu seul, dont elle réalise une volonté et accomplit les gestes par le monde.

Telle est bien, en effet, la conception hautement morale, religieuse et mystique sur laquelle se fonde le patriotisme de Jeanne. Procédant, chez elle, d'une vue de foi, autant que des profonds instincts de la race, c'est le patriotisme qui donne à la sainteté de Jeanne sa physionomie si particulière. Elle se dit « bien baptisée et bonne chrétienne ; » elle est pure, elle est pieuse, et sa foi est ardente ; elle est courageuse et forte, humble autant que fière ; elle est compatissante et douce. Mais sa vertu dominante, celle qui caractérise et différencie, chez Jeanne, la « charité » commune à tous les saints, c'est l'amour de la patrie, c'est le patriotisme.

C'est donc le patriotisme que Pie X glorifia en plaçant Jeanne d'Arc sur les autels. *Deus qui beatam Joannam Virginem ad patriam tuendam mirabiliter suscitasti...* chante aujourd'hui l'Église. On sait comment Jeanne d'Arc réalisa ce miracle au XVe siècle. Au lendemain de sa béatification, elle vient de le renouveler, en dissipant les sophismes qui avaient pu, aux yeux de trop de Français, obscurcir la notion de patrie.

Tel a été le fruit des exemples de Jeanne, opportunément remis en lumière par le décret du 18 avril 1909. L'intercession de la Bienheureuse a fait le reste.

Depuis sept ans, une incessante prière, à laquelle veulent s'associer des voix qui ne savent pas autrement prier, monte vers celle que Rome désigne à notre culte. Depuis sept ans, la foi patriotique n'a cessé de croître, et c'est la réponse de Jeanne à nos prières. C'est aussi la vérification surabondante de l'axiome théologique : *lex orandi, lex credendi.* La prière pour la patrie a fait plus que d'exprimer la foi des Français en la France, elle l'a comme ressuscitée en des âmes où elle semblait morte.

Quelle est donc l'aberration des puissants du jour, quand, à l'encontre des désirs populaires, ils s'obstinent à dénier à Jeanne d'Arc l'hommage national qu'elle attend depuis cinq siècles !

Laissons ces attardés, et tournons nos regards vers une génération qui remplit nos cœurs d'espoir et de fierté. Voyez passer ceux que la foi en la patrie a mobilisés pour l'honneur de la Pucelle. Ce sont les avant-gardes d'une jeunesse avide de certitude et impatiente d'action, jalouse de garder à la pensée et à l'énergie françaises leur intégrité, leur bon aloi. Tandis que défilent ces jeunes gens, les remous soulevés par leurs bataillons en marche se propagent au loin, faisant courir comme un frisson de vie nouvelle sur l'âme du pays. Pourtant, ce ne sont encore qu'innocentes parades, dont certains, qui se croyaient des sages, ont peut-être souri. Bientôt vont s'ébranler d'autres cortèges...

Sonne maintenant le tocsin du 1er août 1914 ! Qu'il épande en rafales ses appels sur nos blés mûrs ! La France est debout, toute la France. Plus de négations sur des lèvres habituées à nier. Plus de scepticisme dans des âmes façonnées au doute. Partout une ardente foi, un énergique vouloir, des bras qui s'arment, des cœurs aguerris.

Attendrons-nous, pour saluer l'action de Jeanne, le « miracle » de la Marne ? Mais elle est visible, déjà, dans ce sursaut de tout un peuple, dans la confiance qui n'a point déserté ses drapeaux aux pires jours de 1914. En rendant à la France sa foi en elle-même, Jeanne l'a plus sûrement sauvée que si elle eût brandi à la frontière un glaive infrangible et arrêté l'invasion. Elle lui a donné la possibilité de sentir encore grandir son âme, alors que l'ennemi tient sous sa griffe et torture un lambeau de sa chair. C'est à la foi patriotique, raffermie ou retrouvée au pied de la statue de la Bienheureuse Jeanne, que la France devrait d'être encore la grande France, quand bien même il ne lui resterait plus, de son sol envahi, que l'équivalent des saintes parcelles où survit la Belgique martyre.

L'action de Jeanne, saluons-la dans « l'union sacrée, » qui a pu imposer une trêve aux haines de parti. Ni Armagnacs, ni Bourguignons : c'était le souhait de Jeanne. Ainsi, devant le danger, la lutte des classes s'apaise et une seule France fait face à l'ennemi.

L'esprit de Jeanne anime nos soldats. Nous ne sommes point un peuple de proie : pourquoi donc se battent ces humanitaires de la veille ? Pour quel idéal meurent ces pacifiques, — ces pacifistes aussi ? Les croyants vont au combat comme à une nouvelle croisade ; ils savent quelle fécondité surnaturelle peut avoir leur sang répandu, et ils veulent, par leur immolation, préparer le triomphe d'une cause supérieure aux intérêts très légitimes et si saintement chers qu'ils ont mission de défendre. Plus ou moins claire, chez d'autres, et diversement formulée, cette notion s'installe au cœur de tous ceux à qui la défense du pays demande un sacrifice. Ils luttent, souffrent et meurent pour les plus nobles « buts de guerre, » pour le droit, pour la justice, pour la liberté des peuples, pour la civilisation, et non point pour les idées imprécises et creuses que ces mots évoquaient trop souvent dans certains discours d'avant la guerre, mais pour une civilisation, une liberté, une justice, un droit violés en la personne de la France, liés à sa cause, solidaires de son sort, incarnés en elle.

Ces réalités saintes ne peuvent périr : de là notre confiance invincible : « Quand ils seraient pendus aux nues, disait Jeanne d'Arc, nous les aurons. » — « Nous les aurons ! » répète l'écho des tranchées, des dunes de Belgique aux rives du Vardar.

A quel prix les aurons-nous ? « Les hommes batailleront, nous dit Jeanne d'Arc, et Dieu donnera la victoire. » Ils bataillent, nos hommes d'armes : la Marne, l'Aisne, la Champagne, Verdun, la Somme... Que d'héroïsme évoqué ! Daigne Jeanne, qui ne s'intitulait point vainement « chef de guerre, » entraînait ses hommes à l'assaut, réglait les tirs d'artillerie avec un art consommé, appréciait la valeur des armements et ceignait une épée apte à « donner de bonnes buffes et de bons torchons, » daigne Jeanne soutenir par son intercession le moral de nos troupes, présider aux conseils de leurs chefs et nous inspirer à tous, avec la patience commandée par d'inévitables lenteurs, les généreux sacrifices qui hâteront la victoire !

Les hommes batailleront ; mais apprenons de Jeanne que la décision finale appartient à Dieu. Elle priait ; prions avec elle, et sans nous lasser. Elle ne voulait conduire à la victoire que « des soldats confessés et

communiés ; » pour que son vœu reçoive aujourd'hui une réalisation plénière, Dieu a permis qu'une atteinte coupable aux immunités de son Église servît ses desseins de miséricorde, en jetant dans la mêlée ceux dont les mains consacrent le viatique et répandent le pardon. Tout le danger, pour nos soldats, ne vient pas de la tranchée d'en face : puissent-ils entendre la voix de Jeanne leur rappeler que « ce sont les péchés qui font perdre les batailles ! »

Sa prière et son exemple ont suscité partout cette piété tendre et active qui la courbait, en larmes, sur le soldat blessé. Puisse son intercession abréger les jours où tant d'orphelins, tant de mères, tant d'épouses pleurent, parce que « le sang de France coule ! » Puisse bientôt Jeanne nous reconduire, en une chevauchée victorieuse, jusqu'à la cathédrale mutilée de Reims, pour y chanter de nouveau ce *Te Deum* dont les accents de triomphe lui arrachaient jadis des larmes de joie !

Puisse celle qui fit la guerre sans l'aimer, pour fonder la paix sur la justice et sur le droit des peuples, obtenir à la chrétienté tout entière une telle paix, la seule possible et durable : *Ut ecclesia, hostium superatis insidiis, perpetua pace fruatur !*

Sens, le 6 janvier 1917.

+ Jean-Victor-Louis
Arch. de Sens

CAMBRAI

JEANNE D'ARC ET LE PEUPLE

Fille du peuple, Jeanne ne pouvait que le connaître, l'aimer et le comprendre, et, à chaque pas, on la rencontre mêlée au peuple ou penchée vers lui pour entendre la pulsation de son cœur, le gémissement de sa plainte, ou même le chant de sa joie.

A Domremy, elle vit parmi le peuple campagnard et travailleur, partageant ses occupations, conduisant à son tour les troupeaux de la communauté de son village, aimant les pauvres, secourant les malades, mais déjà se distinguant de la foule, pour prier à l'écart ou pour éviter — quand l'aile de l'ange l'eut touchée — les jeux trop ardents ou les délassements trop frivoles : elle vit avec tous, mais se range parmi les meilleurs, et se garde des façons trop vulgaires ou légères.

Son instinct pieux l'inclinait de préférence vers les jeunes filles ou vers les pauvres, qui sont les classes particulièrement chères à Notre-Seigneur. Elle aimait les jeunes filles et elle en était aimée. A Domremy, elle allait avec les enfants de son âge, se livrant aux mêmes jeux qu'elles. Au matin de la première apparition, les historiens nous la montrent rivalisant avec ses compagnes pour remporter à la course un prix gracieux comme elle : une couronne de fleurs des champs. Au dimanche *Lætare,* elle se rendait avec l'enfance du village à un hêtre séculaire qu'on appelait le Beau-May ou l'Arbre des Dames. Des légendes de fées, auxquelles ni Jeanne ni les autres ne croyaient, couraient sur le passé de cet arbre qui n'avait jamais été fréquenté par d'autres fées que les jeunes filles du pays. A l'ombre des rameaux antiques, des rondes déroulaient leurs cercles capricieux, puis les enfants assises au bord d'une fontaine

voisine mangeaient en commun les provisions apportées. Innocentes fêtes villageoises où Jeanne mêlait sa simplicité et sa joie.

Elle aimait les pauvres et en était aimée. Isabellette, femme de Gérardin d'Épinal, raconte qu'elle aimait à faire des aumônes : elle recueillait des pauvres pour la nuit ; elle « voulait coucher dans le foin et céder son lit aux mendiants. » Simon Musnier, laboureur à Domremy, dit qu' « elle allait consoler les malades, faisait des aumônes aux pauvres. Je le sais par expérience. Étant enfant, j'étais malade et Jeanne venait me relever le cœur. »

Dans son voyage vers Chinon, elle est accompagnée d'hommes du peuple qui forment sa troupe : elle vit avec eux, couchée comme eux sur la dure ; les écoute quand ils parlent sagesse ou prudence ; pour acquiescer à leur désir, se prive d'assister à la messe, sa grande dévotion de chaque matin ; mais elle se défend de leurs passions brutales, et non seulement se protège, mais encore fait rayonner jusqu'à eux l'ascendant de sa pureté.

A la respecter, ils apprennent à se respecter eux-mêmes.

Pendant ses campagnes, elle aime le peuple, elle en a le souci ; elle se plaît dans les églises au milieu des fidèles modestes, surtout des enfants. Si une pauvre femme du peuple a perdu son fils sans baptême, elle pleure avec elle, et va parmi les autres jeunes filles du peuple, confondue avec elles, joindre ses prières à celles de ces âmes de foi et obtenir quelques minutes de survie à l'enfant.

Sur le champ de bataille, elle s'appuie surtout sur les gens du peuple, sur ces soldats qui vont à elle avec confiance et la suivent avec héroïsme. Les capitaines se défient d'elle, tiennent conseil à part, ne la suivent qu'à regret ou l'abandonnent au plus fort de l'action ; mais elle a dans la main les soldats, qui, sortis du peuple, sentent en elle une âme simple et naïve comme les leurs, doublée d'un pouvoir surnaturel et d'une merveilleuse sainteté. Elle a, du reste, le souci de ces hommes ; quand elle voit le sang couler, ses cheveux se dressent sur sa tête ; jusque sur le champ de bataille, elle songe à leurs fatigues, les remonte par son assurance, mais aussi par sa sollicitude : « Reposez-vous un peu, leur dit-elle, buvez et mangez, » et quand ils sont réconfortés : « Retournez de par Dieu derechef à l'assaut. »

Elle prend ainsi un ascendant surnaturel sur ses troupes. Par son influence, l'armée est purifiée de tout ce qui est indigne du nom chrétien.

Les femmes de mauvaise vie en sont impitoyablement chassées ; on n'entend plus le blasphème ; les rapines si fréquentes faites par les soldats sans solde cessent sur l'ordre de Jeanne, et les paysans n'ont plus rien à craindre du passage des troupes que commande la Pucelle. Le mal sorti des camps, les éléments du bien y rentrent vite : la discipline refleurit, le patriotisme s'exalte, le surnaturel lui-même reparaît dans ces rudes soldats. Jeanne ne craint pas de leur parler de confession, de communion ; elle met des confesseurs à la disposition de ses compagnies, et les absolutions sacramentelles descendent du ciel sur ces âmes, auxquelles elles apportent, avec le pardon de Dieu, les énergies que la pureté de conscience assure à tout cœur croyant. On voit au matin des batailles un autel s'élever au front des troupes, et le sang du Christ descend là où tout à l'heure coulera le sang guerrier ; le second coulera plus pur et plus généreux après avoir été sanctifié par le premier.

Ces hommes chargeaient à la voix de Jeanne, et Dieu leur donnait la victoire. La sympathie que la Bienheureuse nourrissait à leur endroit était payée de retour. Si les grands étaient souvent inspirés par la jalousie dans leur attitude envers la Bienheureuse, les petits, au contraire, la comprenaient, l'aimaient, l'accueillaient avec joie, l'acclamaient comme une sœur et une libératrice.

Elle se garda cependant toujours d'opposer les petits aux grands, de favoriser la division entre le peuple et l'aristocratie. Nulle part on ne trouve chez elle ces sentiments de défiance, ces procédés d'hostilité qui sont le germe de la guerre des classes. Elle aime tous les chrétiens, elle aime tous les Français, elle les veut unis dans une même foi et dans un même patriotisme. Elle sollicite les grands à prendre la tête du mouvement de libération de la patrie ; s'ils ne marchent pas, elle va avec les petits, mais sans jamais, devant ceux-ci, dénigrer ou même diminuer ceux-là. Le respect de tous et de tous les droits est le grand caractère du sentiment social chez Jeanne d'Arc.

Nous ne pouvons aller à meilleure école qu'à celle de cette fille et amie du peuple. Comme elle, mêlons-nous aux petits, mais tout en nous distinguant ; donnons aux faibles, aux pauvres, aux malades, à tous ceux qui constituent la foule, notre cœur et notre sympathie ; partageons leurs peines, soulageons leurs souffrances ; évitons ce qu'il peut y avoir de léger ou de trivial dans leurs façons. Soyons toujours distingués, sans fierté avec les simples ; élevons-les à nous,

au lieu de nous rabaisser ; condescendre n'est pas descendre. Sachons aussi faire rayonner autour de nous l'ascendant de notre force surnaturelle et de notre vertu. Il y a toujours contagion entre ceux qui se fréquentent : allons aux petits pour leur faire sentir la contagion de notre idéal : et pour cela ayons un idéal, vivons-le. Réalisons-le fortement en nous pour que sa réalité puissante s'impose autour de nous.

Enfin, tout en ayant la sollicitude des petits et des pauvres, gardons-nous d'avoir le mépris des grands et des riches : tous sont nos frères, et si ceux-ci manquent à leur devoir social, c'est que ce sont des malades ; et nous devons aller à tous les malades avec notre affection et non avec notre mépris. Tendons au rapprochement de toutes les classes ; disons à tous leurs devoirs, montrons-leur les torts de leur conduite ; ne rappelons guère leurs droits, ni aux petits, ni aux grands : ils les connaissent suffisamment ; à tous donnons le sens de la fraternité chrétienne. Ce sera travailler à la plus grande France, à la plus heureuse société, à la plus sainte Église.

Cambrai, le 25 septembre 1919.

+ Léon,
arch. de Cambrai.

ALGER[1]
ET CARTHAGE

L'ŒUVRE DE JEANNE D'ARC
ŒUVRE D'UNION

Les cendres de Jeanne jetées à la Seine, son œuvre sembla non pas compromise, mais irrémédiablement détruite. Sa mémoire même était flétrie. Décidément, la France avait été victime d'une imposture. L'ennemi croyait triompher. Mais Dieu veillait.

Du jugement inique de prévaricateurs sans titres, ni mission, l'héroïne en avait appelé au Tribunal de l'Église romaine. Rome revisait le procès et réhabilitait la sainte. Et, tandis que Jeanne recevait au ciel la palme du martyre, son œuvre de salut et d'unité nationale se continuait à travers les siècles. Comme elle l'avait prédit, l'envahisseur était bouté hors de France.

Voici qu'aujourd'hui la Vierge de Domremy nous est présente plus que jamais.

La France, l'Église, l'univers civilisé la regardent et l'écoutent comme jadis elle-même écoutait ses Voix. Le Pape la glorifie, l'Épiscopat l'invoque, les fidèles la prient, nos soldats, même les incrédules, l'admirent et s'inspirent de son courage. L'ennemi du XVe siècle est devenu l'allié d'aujourd'hui, et les fils de ceux qu'elle a chassés de France désavouent leurs pères, lui rendent hommage par la parole, par la plume, par les fleurs déposées aux pieds de son image; bien mieux, par leur sang versé sur les champs de bataille pour la cause de Jeanne, pour la France. L'Amérique se joint à l'Europe et lui élève des statues.

(1) Mgr Combes nous a envoyé cette page avant sa démission d'archevêque d'Alger. Il reste archevêque de Carthage et Primat d'Afrique.

Et notre Afrique, la terre des résurrections, contemple joyeuse l'apothéose de Jeanne ; notre Afrique, devenue française et redevenue chrétienne, prend part à l'œuvre d'union qui se poursuit sous sa glorieuse égide. Dans nos temples, autour de sa statue, les foules viennent prier avec ferveur, foules nombreuses et cosmopolites : parmi les voix qui, chaque jour, implorent le salut de la patrie et la victoire de nos armes, aux voix de France se mêlent celles d'Italie et de Malte : « *Beata Joanna, ora pro nobis.* »

Une des églises de Tunis n'attend que la canonisation pour recevoir le vocable de « *Jeanne d'Arc.* »

Nos jeunes gens, même d'origine étrangère, sont heureux de mettre leurs sociétés sportives ou autres sous sa protection.

Ici aussi, la Vierge lorraine fait l'union sacrée.

Le grain de blé est tombé en terre, il est mort, nous voyons de nos yeux la moisson qu'il a fait naître.

Alger, le 23 novembre 1916.

+ Clément, Archevêque de Carthage et d'Alger

ROUEN[1]

JEANNE D'ARC ET ROUEN

SA MORT, SON SOUVENIR, SON CULTE

Le matin du 30 mai 1431, vers huit heures, Jeanne est hissée sur la charrette d'ignominie. Cent vingt Anglais l'escortent, armés de haches, d'épées et de lances. Les rues de la ville sont sillonnées par des patrouilles. Aux carrefours, les vainqueurs attendent en troupes bruyantes le passage de la sorcière ; les ralliés, qui n'ont pas osé rester chez eux, jettent un regard de pitié sur la rebelle dont la constance est un muet reproche à leur versatilité. Dans chaque maison vraiment rouennaise les femmes agenouillées pleurent et prient. Le lugubre cortège descend la rue Beauvoisine, passe entre Saint-Herbland et l'aître de la cathédrale, pour entrer dans la Grand'Rue. Il s'arrête enfin sur le Vieil-Marché. Huit cents soldats occupent la place et en ferment les entrées. Le peuple, le vrai peuple de Rouen, est écarté. Seule la tourbe ennemie est là, joyeuse, hurlante.

« Jeanne n'entend rien, et enfin, lorsqu'elle en perçoit quelque chose, « elle tombe à genoux et prie à haute voix. Elle prie Jésus-Christ d'avoir « merci de son âme et de la rendre pure afin qu'elle puisse le joindre « dans de courts instants ; elle le prie de lui envoyer encore une fois ses « saints bénis, afin qu'ils ne soient pas loin d'elle quand elle va mourir « et la prennent aussitôt après ; elle le prie de ne la point juger trop « strictement, si, mue par les lâches défaillances de la chair, sa langue a « parlé contre le gré de son âme, et renié avec les bontés de Dieu les « merveilles de sa puissance à elles révélées dans ses visions. Elle le

(1) Envoi de Mgr Fuzet, archevêque de Rouen, depuis décédé.

« prie pour sa chère France, la France de Clovis, royaume de la liberté ! « Elle lui demande que de sa mort puisse naître pour sa patrie une vie « nouvelle, et la paix, et une gloire durable. Elle prie pour eux, même « pour eux, ses exécuteurs, quatre-vingts assassins pour une jeune fille « qui n'a pas vingt ans ! Et si en quelque circonstance, non par un acte « volontaire, mais en accomplissant la mission donnée par Dieu, elle a « fait quelque mal à ses ennemis, elle leur en demande pardon ; et avec « effusion de larmes, les dernières que ses yeux répandront, elle prie « que sa mort ne leur soit pas imputée, de peur qu'une souffrance pire « que la sienne, un jugement plus terrible encore que celui qu'elle a dû « subir, ne les vienne saisir un jour. » [1]

Sur une estrade se tiennent l'évêque Cauchon, le vice-inquisiteur, les assesseurs du tribunal ecclésiastique ; en face, sur une autre estrade, le bailli anglais, les généraux anglais, le chancelier anglais, le régent anglais. Le roi anglais, au nom duquel Jeanne va être brûlée, n'est pas présent : il n'a que dix ans, et il est resté à jouer dans la cour du château que la victime vient de quitter. Il est neuf heures précises ; les formules juridiques sont interminables, le sermon de maître Midy se prolonge, la soldatesque s'impatiente. On abrège par peur ; la sentence est enfin prononcée : Jeanne est remise au bras séculier. Le bailli, lui, ne prend pas la peine de rédiger une sentence ; il crie au bourreau : « Fais vite. » Les houspilleurs saisissent Jeanne. « Donnez-moi une croix, » supplie-t-elle. On lui en fait une avec deux bâtons. Elle la saisit et la place sur sa poitrine. On la fait monter sur l'énorme bûcher, on l'attache au poteau. Elle veut voir une dernière fois l'image de Jésus mourant : elle demande le crucifix. Le clerc de l'église Saint-Sauveur, dont l'ombre se projette sur la place, court chercher la croix de procession. Frère Isambart la tient devant elle ; elle la baise avec amour. Cependant le feu est allumé, les flammes montent et l'enveloppent. « Jésus ! Jésus ! » s'écrie Jeanne. Un grand silence se fait. On n'entend plus que le crépitement du brasier. « Jésus ! Jésus ! » répète la victime.

La terre s'efface, le ciel s'ouvre. Ses Voix ne l'ont pas trompée : elle le sait ; elle les entend ; elle le dit et le redit. Un cri, toujours le même, s'échappe du bûcher : « Jésus ! Jésus ! » Une immense pitié saisit tous les spectateurs. Les curieux s'enfuient, les soldats se taisent, les juges sanglotent, le bourreau tremble. Le feu décroît, et bientôt il n'y a plus qu'un amas fumant de cendres, d'os calcinés et, parmi eux, le cœur intact

(1) *Jeanne d'Arc*, par Robert Steggal, Londres (1868).

de Jeanne. Ni le souffre, ni l'huile jetés à profusion pour ranimer les flammes n'ont pu le détruire. Le bourreau ramasse le tout, précipite ces restes pitoyables dans la Seine, et, haletant, navré de douleur et de remords, va se jeter aux pieds du prêtre en disant : « Je suis perdu, je viens de brûler une sainte ! »

Quand on veut glorifier un saint, ordinairement on porte en triomphe et on vénère ses reliques.

Aujourd'hui, de Jeanne il ne reste rien : la Seine a emporté les cendres du bûcher. La victime disait en allant au martyre : « Rouen ! Rouen ! mourray-je donc ici ?... Rouen ! Rouen ! seras-tu ma maison dernière ? » la ville de Rouen, la ville aux cent clochers, aux rues étroites et sinueuses, aux vieilles maisons à pignon gothique, reste, avec les ruines de son château et les vestiges de son antique manoir archiépiscopal, le reliquaire vivant de Jeanne d'Arc. Là elle fut enchaînée, entendit ses Voix et confondit ses juges. Là elle fut injustement condamnée.

Par ce chemin elle passa, par cet autre elle fut conduite au supplice. Ici elle pria ; là elle souffrit et elle mourut. Quelle intensité de vie prennent, dans la vieille capitale de la Normandie, ses vertus et ses malheurs !

Aussi, l'oserai-je dire, c'est ma ville archiépiscopale qui m'occupait plus que tout à Rome, le 18 avril 1909, dans la mémorable fête de la Béatification. Quand l'image de la Bienheureuse se dévoila au-dessus de la chaire de Saint-Pierre, et que, sous les feux d'une multitude de lampes électriques, Jeanne apparut dans une gloire étincelante, radieux symbole de la gloire des cieux, il me sembla, qu'on me pardonne, que Rouen même, la ville témoin du martyre, se dressait là sous mes yeux. C'étaient les flammes du bûcher, revivant tout à coup, qui se changeaient là-haut, sous les voûtes de la Basilique, en flammes d'apothéose. Et je me rappelais combien, à cette transfiguration triomphale, les générations rouennaises, de 1431 à 1909, avaient unanimement travaillé. Je revoyais les monuments, depuis l'humble croix de bois élevée tout d'abord sur le lieu du supplice, jusqu'à l'édifice récent et magnifique qui se dresse sur la côte des Aigles.

Je constatais le culte immémorial et spontané ; j'énumérais, l'un après l'autre, tous les hommages.

Moi-même, mêlé, dans l'immense abside de Saint-Pierre, aux soixante-cinq évêques français venus pour acclamer la Bienheureuse, je me consi-

dérais comme représentant toute une lignée illustre : celle des archevêques de Rouen, qui s'efforcèrent, de siècle en siècle, d'attacher à son front l'auréole sainte, depuis le cardinal d'Estouteville jusqu'au cardinal Thomas. Enfin apercevant, dans la masse énorme des pèlerins accourus de toutes parts, un groupe de fidèles de l'archidiocèse, les prêtres de quelques paroisses où elle passa, plusieurs notables de la cité, des représentants élus de nos religieuses populations, je ne pus me retenir de m'écrier d'un cœur ardent : « O chère Bienheureuse, nous, postérité du bon peuple qui pleurait à votre mort et dont la compassion vous attendrit vous-même, ne serons-nous pas dans votre affection parmi les premiers ! »

Rouen, le 6 janvier 1915.

+ Frédéric Fuzet arch. de Rouen

BESANÇON [1]

LA MISSION DE JEANNE D'ARC

Jeanne d'Arc fut une sainte par ses vertus. Humilité, obéissance, piété, bonté, patience, sacrifice : tout ce qui fait ressembler une créature au divin modèle de l'Évangile, Jeanne l'a fait voir en elle avec une simplicité qui s'ignorait. Mais il semble que toutes ses vertus peuvent se résumer en un seul mot : l'angélique pureté, comme toutes les couleurs se ramènent au rayon de lumière blanche.

Sa petite enfance a été formée aux leçons de la piété. Comme la pâquerette des prairies de Lorraine, dès qu'elle eut bu la goutte de rosée divine, elle commença à s'épanouir et à se tourner vers le soleil du bon Dieu pour recevoir sa lumière et sa chaleur.

Elle attira bientôt les regards de la prédilection divine, et les plus beaux des anges, les plus douces saintes se penchèrent vers elle pour l'instruire. Pendant quatre années elle fut formée par ces maîtres d'en haut et vécut à travers les ailes des anges et les caresses des vierges. Dans la Lorraine, la tradition populaire que les mères, depuis Isabelle Romée, ont transmise d'âge en âge à leurs filles, c'est que Jeanne fut la fleur de l'humanité et le lis de l'innocence.

Comme la colombe va baigner ses blanches plumes aux eaux limpides, Jeanne entretenait la pureté de son âme aux sources vives de la prière.

Ne croyez pas que Jeanne n'eut qu'à monter à cheval à la voix de saint Michel, escortée par les anges et par sainte Catherine et sainte

(1) Mgr Gauthey, archevêque de Besançon, est décédé en 1918, après nous avoir envoyé ces pages.

Marguerite, qui se firent ses conseillères. Non, Jeannette de Domremy était dans sa treizième année quand elle entendit le premier appel du Ciel, et ce ne fut que quatre ans plus tard qu'elle partit de Vaucouleurs pour aller trouver le roi à Chinon (23 février - 6 mars 1429). Elle fut donc formée, durant quatre années, par le grand archange saint Michel, protecteur de la France, et par les admirables vierges sainte Catherine et sainte Marguerite.

Il n'y a que Dieu pour mettre ses prédestinées à si belle et si sainte école.

Plus tard, à Poitiers, par les docteurs et les évêques, et surtout à Rouen, par les juges et les inquisiteurs, Jeanne fut souvent interrogée sur ses apparitions et sur « ses Voix. » Nous savons donc que l'enfant fut d'abord effrayée ; puis, les apparitions se produisant dans la lumière, le langage des êtres célestes étant clair, leur parler doux et agréable, la jeune fille fut bientôt en confiance : « Quand ils s'éloignaient, je pleurais, et j'aurais bien voulu qu'ils m'eussent emportée avec eux. »

Les Voix lui disaient qu'elle « fût enfant vertueuse et que Dieu l'aiderait. » Elles lui recommandaient de prier, d'aller à l'église, de se confesser et de communier. Elle fit vœu de virginité dès ce moment. Par ces leçons, Jeanne devint une jeune fille admirable de foi, de piété. Elle était bonne aux pauvres, leur faisait l'aumône, alla même jusqu'à leur céder son lit, tandis qu'elle se réfugiait au four. Elle avait une dévotion filiale à la Sainte-Vierge, aimait à aller la prier, le samedi, à son sanctuaire de Bermont. A la maison, c'était une enfant laborieuse, occupée aux soins du ménage ; elle aidait son père aux champs, gardait quelquefois les troupeaux. Elle filait le chanvre et la laine : « Pour filer et coudre, répondit-elle avec une naïve fierté à ses juges, je ne crains aucune femme de Rouen. » C'était une nature droite, franche, vive, ouverte. « Il n'y en avait point de semblable à elle dans la paroisse. » Et bien que jeunes gens et jeunes filles la critiquassent parfois comme trop dévote, tous les habitants du pays l'estimaient et l'aimaient. Jeanne, dans son ignorance et son angélique simplicité, était une créature exquise, tout agréable à Dieu, vraie fille du Ciel et sœur des anges.

Fille du Ciel qui lui donna sa mission. Les incrédules ont imaginé diverses explications pour échapper au surnaturel qui se manifeste avec tant d'éclat dans l'histoire de la Pucelle. Ils ont dit que Jeanne avait

été entraînée progressivement par les récits qu'elle entendait au village sur les malheurs de la France. Son imagination avait travaillé, son jeune patriotisme s'était exalté ; elle avait eu des hallucinations. Pauvres gens d'esprit ! Ils ont écrit, selon le mot d'un critique très avisé, bien que peu chrétien, des chapitres d'histoire « un peu fous. » N'est-ce pas folie de soutenir que la vaillante jeune fille, saine de corps et d'âme, qui a déployé une fermeté virile, une constance inlassable, une persévérance acharnée pour partir de son pays contre l'avis de tous, qui fit l'admiration des chevaliers, ses compagnons de chevauchée ; qui ne se laissa déconcerter ni par les sourires des courtisans, ni par l'examen minutieux des docteurs ; qui parla au roi avec une autorité sans pareille ; qui promit, comme preuve de sa mission, de faire lever le siège d'Orléans ; qui, tout d'un coup, sans apprentissage guerrier, se montra un chef expérimenté auquel les vieux capitaines royaux rendirent hommage ; qui transforma, par ses exhortations et son exemple, les troupes dissolues et indisciplinées qu'on lui donna en vaillants soldats « bien confessés ; » qui, par sa bravoure à l'attaque, devint un objet de terreur pour l'ennemi ; qui entraîna, en dépit de toutes les résistances des jaloux, son « gentil Dauphin » à Reims pour le faire sacrer ; qui, au milieu des ovations du triomphe, resta modeste et simple ; qui, pendant les longues séances du tribunal de Rouen, ne se laissa ni intimider par les menaces, ni troubler par le mensonge, ni prendre dans les pièges tendus à sa bonne foi, ni vaincre par l'iniquité des juges ; qui, plus d'une fois, les confondit par des réponses d'une admirable sagesse et d'un à-propos sans réplique possible ; qui, jusqu'à la fin, soutint qu'elle n'avait rien fait que par l'ordre de Dieu, et que pour tout elle s'en remettait à son Seigneur Jésus-Christ ; qui, enfin, aima mieux mourir sur le bûcher que de renier sa mission divine ; je le répète, n'est-ce pas folie de soutenir que tant de bon sens, de vaillance, de sainteté, que tant de vertus, tant de sagesse et de courage sont le fait d'une hallucinée ? Si une pauvre fille, ignorante et naïve, pourvu qu'elle soit hallucinée, peut soutenir un pareil rôle en face d'un roi et de sa Cour, en face d'une assemblée d'évêques et de docteurs, devant les princes et à la tête d'une armée, dans les entretiens particuliers comme au milieu des acclamations populaires, dans les tortures d'une infâme prison, où elle fut en butte aux avanies et aux outrages, comme dans les interrogatoires d'un long procès, où elle dut tenir tête, sans conseils et sans défenseurs, aux assauts de juges acharnés à sa perte et qui l'enveloppaient de difficultés imprévues, de subtilités perfides et de mauvaise

foi haineuse : c'est un miracle plus incompréhensible que tous ceux auxquels on refuse de croire. Les docteurs d'université, vendus à l'ennemi, avaient trouvé mieux : ils déclarèrent que Jeanne était le suppôt de trois démons ; ils n'hésitaient même pas à les nommer : c'étaient Bélial, Satan et Béhémoth !

Aujourd'hui, les Anglais, nos alliés, honorent la sublime héroïne, et ce sont les Allemands qui l'outragent.

Dans une église qu'ils ont bombardée et ruinée, la statue de la Bienheureuse, patronne de la France, est demeurée intacte au milieu des ruines. Cette céleste créature défie les ennemis de sa patrie, et elle les vaincra une fois de plus : « Les hommes d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire » par l'influence de Celle qu'il a suscitée pour la sauver au XVe siècle et qui est préposée, avec une puissance nouvelle, à la défense et à la délivrance de son pays.

Besançon, le 30 janvier 1918.

+ François. Léon
Archev. de Besançon.

TOULOUSE

PATRIÆ DECUS

C'est dans des tressaillements d'espérance et de joie que nous avons salué sur les autels, pour la première fois, Jeanne d'Arc, la grande Française, au jour inoubliable de sa béatification : « Elle vient à son « heure, disions-nous alors, cette magnifique apothéose, et le moment est « bien choisi pour glorifier et faire resplendir celle qui nous apparaît « comme la plus pure personnification de la Patrie chrétienne. Qui donc, « en la contemplant dans son nouveau triomphe, pourrait désormais « douter de l'avenir de cette France que l'impiété voudrait détruire. »

Depuis cette époque, aux outrages de l'impiété sont venues s'ajouter les terribles épreuves de la guerre, et la France, toujours fidèle à ses traditions de vaillance et de foi, confiante en la protection de la sainte patronne, soutenue par son souvenir et ses exemples, a lutté, avec une indomptable énergie et un courage qui ont fait l'admiration du monde, contre les ennemis de la civilisation et les barbares destructeurs de l'humanité.

Quelque dures qu'aient été nos épreuves, notre espoir, loin de diminuer, s'est affermi de plus en plus à mesure que nous avons vu approcher le jour tant désiré de la canonisation de Jeanne d'Arc, qui sera comme l'action de grâces de la victoire.

En attendant, rendons grâce à la Providence de ce qu'il lui a plu de réserver à notre XXe siècle le culte de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, parce que cette vierge guerrière est pour tous les chrétiens, et en particulier pour tous les Français, un modèle et une espérance. Modèle des vertus simples et modestes qui sont l'honneur des foyers chrétiens

et qui font le bonheur de la vie domestique, elle est aussi le type le plus achevé des grandes âmes qui sont la gloire et le salut d'un pays. Elle unit dans son humble personne tout ce que la vertu a de plus doux, de plus attrayant, de plus aimable, à ce que le patriotisme a de plus éclairé, de plus surhumain, de plus héroïque.

Notre admiration pour la grande Française ne nous fait d'ailleurs point perdre de vue la grande chrétienne, qu'il nous faut imiter si nous voulons lui plaire et obtenir d'elle les secours dont nous avons besoin.

Pour sauver son pays, les yeux toujours tournés vers le Ciel, Jeanne s'inspira avant tout de la volonté de Dieu, faisant passer l'obéissance à ses ordres avant la sagesse des hommes et les calculs de la politique.

Voilà la sainte qu'il faut honorer et prier; alors nous pourrons dire avec vérité, comme au XVe siècle, que la cause de la France est vraiment la cause de Dieu.

Et si, comme pour Jeanne d'Arc, l'âpre labeur, la lutte sans merci sont notre partage, son héritage sera aussi le nôtre et nous recueillerons dans l'allégresse ce que nous aurons semé dans les pleurs.

Toulouse, le 23 septembre 1919.

+ A. Auguste arch. de Toulouse

BOURGES

JEANNE D'ARC A BOURGES

Si la ville de Bourges voulait, un jour, dresser un monument pour fixer dans le marbre ou dans le bronze l'impression qu'elle a gardée des courtes semaines vécues dans ses murs par la Pucelle d'Orléans, elle pourrait s'inspirer de l'idée originale, mais touchante, d'un certain curé berrichon.

Le brave curé de Sainte-Bouise avait un culte pour la mémoire de Jeanne d'Arc, et il s'employait à le faire partager à ses paroissiens. Il avait érigé, à l'entrée du village, une croix dont les bras portaient, non l'image du Sauveur, mais un ange à la figure de femme et aux ailes déployées. Tous les ans, au matin de l'Ascension, il conduisait son peuple au « Calvaire de Jeanne d'Arc, » et, en quelques mots vibrants, il lui expliquait le sens de cette procession à la fois religieuse et patriotique.

Un ange sur une croix ! Voilà bien le symbole que Bourges pourrait graver en tête du chapitre qui raconterait, dans ses annales, les souvenirs de la Vierge libératrice : car c'est à Bourges que Jeanne monta la première marche de ce calvaire dont la dernière station fut le bûcher de Rouen.

Un matin de septembre de cette année 1429, dans la mélancolie naissante de l'automne, le son des trompettes annonçait aux habitants de Bourges l'arrivée de l'escorte royale. Bientôt après, Charles VII faisait son entrée dans la ville, ayant à ses côtés Jeanne la Pucelle. Le roi paraissait indifférent à la curiosité et aux ovations du peuple. Jeanne, la victorieuse, semblait ployer sous le poids d'une tristesse immense.

Naguère, à Selles-sur-Cher, quand le jeune comte de Laval était venu la saluer dans la maison du Chesne, elle lui avait offert un vin exquis du cru, en lui disant : « Je vous en ferai boire bientôt à Paris. » Et, le soir même, elle faisait conduire son grand cheval noir, qui se cabrait, devant la croix, en face de l'église ; elle y montait, toute blanche dans son armure, et entraînait l'indolent Charles VII sur la route de Reims.

Le sacre avait eu lieu dans toute la pompe des anciens jours. Maintenant Charles n'était plus celui que les Anglais appelaient avec dérision le « *petit roi de Bourges.* » Il était à nouveau le roi de France. La capitale, il est vrai, manquait encore à sa conquête. Mais les chemins s'ouvraient devant lui. Il lui suffisait de s'y engager et d'aller de l'avant : Paris, comme tout le reste, reconnaîtrait la force de ses armes.

Hélas ! Jeanne avait compté sans la faiblesse native de son roi et sans les images provocatrices du château de Mehun-sur-Yèvre. Sourd aux supplications de la Pucelle, Charles avait renoncé à sa capitale et, tout humide encore de l'onction sainte, il s'était replié sur le Berry. Jeanne restait navrée ; elle perdait le fruit de ses victoires à l'instant même où elle se flattait de le cueillir. Pourtant, elle ne désespérait pas de ramener le monarque au sentiment de son devoir. Elle se rangea à ses côtés et refit avec lui, l'âme en deuil, les mêmes chemins qu'elle avait faits, quelques jours auparavant, dans l'ivresse de l'enthousiasme et de l'espérance.

Charles avait hâte de gagner le château de Mehun et ses plaisirs faciles. Il confia Jeanne à Marguerite la Touroulde, la femme de Bouligny, son receveur général des finances, qui devait lui donner l'hospitalité sur le Trésor, et il quitta Bourges.

Bourges, dans la joie de posséder la Pucelle, oublia la lâcheté du roi et les angoisses du pays. Tous les cœurs vibraient encore des émotions patriotiques qu'avait données la délivrance d'Orléans ; et « *la notable procession générale,* » qui, par ordonnance du roi, devait être le témoignage de la reconnaissance publique pour cet immense bienfait, parlait encore à tous les yeux.

Cette procession d'action de grâces, certes, la cité reconnaissante l'aurait faite, quand même le roi ne l'eût pas demandée. Quelles heures

inoubliables Bourges avait vécues pendant le siège d'Orléans ! Orléans tombé, c'est tout le Berry ouvert à l'invasion anglaise. Aussi, quand, le soir du 8 mai, les messagers annoncèrent que les Anglais avaient lâché le dernier bastion et se retiraient vers le Nord, la joie devint du délire, et, le dimanche suivant, dès les huit heures du matin, tout Bourges se donnait rendez-vous dans l'immense cathédrale de Saint-Étienne, les échevins avec des cierges écussonnés aux armes de la ville et du roi, les doyens des cinq collégiales et leurs chapitres, les prieurs de tous les monastères et leurs religieux ; et, après le chant de Sexte, dans le bourdonnement des cloches, au son des instruments, le cortège s'organisait et dévalait, par les rues de la cité, jusqu'à l'église des Carmes, par respect pour les préférences que la Pucelle marquait, disait-on, pour les ordres « mendiants. » Là, Mgr Henri d'Avaugour, l'archevêque de Bourges, au nom de tout son peuple, faisait la solennelle promesse de renouveler tous les ans cette grandiose « procession de la Pucelle ». Bourges demeurera fidèle à la parole du pontife jusqu'à l'année des tristesses et des ruines nationales, jusqu'en 1793.

Les Anglais et les Bourguignons, un instant étourdis par les victoires foudroyantes de la Pucelle, commençaient à reprendre leur sens devant l'inaction inexplicable de ses armées. Leurs amis s'enhardissaient à leur tour. A la lisière est du Berry, sur les bords de la Loire, quelques châteaux forts : Saint-Pierre-le-Moutier, Apremont, La Charité, étaient devenus des repaires de brigands. De temps à autre, leurs compagnies franchissaient le fleuve, faisaient une pointe rapide en territoire français, saccageaient tout sur leur passage et couraient abriter le fruit de leurs rapines sous les épaisses murailles de la forteresse.

Jeanne, sollicitée par les victimes de ces raids impunis, priait le roi de lui laisser la liberté d'agir. Elle l'obtint, mais d'une main avare qui mesurait les pouvoirs, les hommes et l'argent. Elle mit sur pied une compagnie et, vers la mi-octobre, vint mettre le siège devant Saint-Pierre-le-Moutier. L'affaire faillit tourner mal. Les soldats de Jeanne, vaincus par le nombre, fléchirent dans un assaut ; ils prenaient déjà la fuite. L'Héroïne, n'écoutant que son courage, s'était avancée, sans casque, jusqu'au bord du fossé. Son écuyer fidèle, Aulon, vit le péril. Il lui cria : « Vous êtes abandonnée ! » Mais Jeanne se retira, et, jetant sur les fuyards un de ces regards inspirés qui figeaient la peur chez les plus timides : « Eh non ! dit-elle, je ne suis pas seule, j'ai encore avec « moi cinquante mille de mes gens. Je ne partirai pas d'ici que je n'aie

« pris la ville. Aux fagots ! Aux claies tout le monde ! Qu'on fasse un « pont sur ce fossé. »

Les fuyards s'arrêtent, honteux de leur lâcheté. Ils retournent à l'action, forcent l'ennemi et pénètrent dans la ville.

Cette victoire de Saint-Pierre-le-Moutier fut la dernière de Jeanne. Désormais, abandonnée de son roi, trahie par les conseillers intimes de la Cour, dépourvue d'hommes et d'argent, elle ira, d'échec en échec, jusqu'aux murs de Compiègne, où elle boira jusqu'à la lie le calice de la trahison.

Au nord de Saint-Pierre-le-Moutier, assise sur la rive droite de la Loire, La Charité narguait la Pucelle. Son seigneur, Perrinet-Grasset, avait l'âme d'un bandit. Il rêvait meurtre et pillage et trouvait auprès des Anglais et des Bourguignons une criminelle complicité. Jeanne résolut de châtier son impudence.

Elle se replia sur Montfaucon, aujourd'hui Villequiers, pour préparer sa prochaine campagne. Tout lui manquait. Elle écrivit au roi. Pour toute réponse, Charles lui dépêcha une aventurière, Catherine de la Rochelle, qui prétendait avoir reçu, en vision, un moyen sûr de se procurer l'argent nécessaire. Une dame, toute d'or vêtue, lui apparaissait la nuit et la pressait de faire crier par le héraut, dans toutes les villes, d'apporter l'argent, sous peine de le voir confisqué. Jeanne perça l'imposture et renvoya l'intrigante au château de Mehun, avec des mots très durs pour ses visions, qu'elle traitait de « folie et de néant. » Messire Regnault de Chartres, le seigneur de la Trémouille et sire de Gaucourt, les monteurs de cette affaire, ne pardonneront jamais à Jeanne d'avoir déjoué leurs desseins et mis en pièces leur machination.

Cependant l'automne s'avançait avec des froids précoces et excessifs. Il fallait se hâter. Jeanne, malgré l'insuffisance des effectifs et des approvisionnements, leva le camp de Montfaucon, et, descendant le cours de la Loire, se dirigea vers La Charité. Elle passa devant le château d'Apremont, dont le seigneur s'était vendu à la cause des Anglais. Pour lui marquer son dédain, Jeanne fit tirer un coup, un seul coup, et le boulet s'incrusta dans la muraille, où il demeure comme un reproche éternel à la félonie de son maître.

Les compagnies de la Pucelle, mal vêtues, mal nourries, mal approvisionnées de poudre et d'armes, se découragèrent vite. Bourges leur restait fidèle, il est vrai. A l'instigation de Pierre de Beaumont, procu-

reur des bourgeois et des habitants, la ville envoyait à Jeanne, sur la ferme du vin, treize écus d'or. C'était une goutte d'eau dans l'abîme. Jeanne ne voulut pas tenter Dieu. Elle leva le siège et retourna à Bourges, l'âme remplie des plus noirs pressentiments.

Dans les semaines qui suivirent, elle vint à Mehun-sur-Yèvre. Le roi pensa consoler son chagrin et la payer de ses services en lui conférant des lettres de noblesse avec des armes parlantes : une épée entre deux lys soutenant la couronne royale.

Le symbole était éloquent, mais Jeanne aurait voulu cette épée, qui soutenait la couronne de son roi, ailleurs que sur un blason.

Elle quitta la Cour et promena çà et là sa tristesse. Elle parut à Vierzon, puis à Culan. Elle descendit même jusqu'à Aigurande et Sainte-Sévère, vers les Marches du Berry, pour s'entretenir de ses espoirs anéantis avec son ancien compagnon d'armes, le maréchal de France, Jean de Boussac. Peu après, elle retourna à Bourges ; et là, ressaisie soudain d'un violent désir d'achever sa mission et de sauver le royaume malgré le roi, elle assembla quelques braves et, à leur tête, s'enfonça vers le Nord. Le 16 avril, elle était à Melun. Le 23 mai, sous les murs de Compiègne, elle tombait entre les mains des Bourguignons. Sa vie de guerrière se fermait. Sur les jours qui vont suivre, l'histoire écrira ce mot : la Martyre.

La ville de Bourges ne perdit pas le souvenir de la guerrière et de la sainte. Tous les ans, jusqu'en 1793, la « notable procession générale de la Pucelle, » le dimanche qui suivait l'Ascension en ravivait la ferveur ; mais c'était l'unique témoignage de la reconnaissance populaire.

Bourges s'est décidé, dans ces dernières années, à reconnaître par un marbre l'effort du grand *argentier* du XVe siècle, Jacques Cœur, pour refaire les finances françaises et ouvrir au commerce national les plus riches marchés du monde. Jeanne, la Libératrice d'Orléans, et, par Orléans, de tout le Berry, n'a pas encore vu ce geste réparateur. Mais ce qu'une main officielle a négligé d'accomplir, la main d'un archevêque, Mgr Dubois, l'a fait.

L'étranger qui visite la cathédrale aperçoit dans une chapelle de gauche, à la hauteur de la grille ouvragée du sanctuaire, un beau marbre blanc, signé d'un maître moderne, Jean Larrivé. Jeanne est debout, le casque sur la tête, l'épée au côté, dans une longue tunique ouverte, les mains jointes devant son visage, dans l'attitude de la prière et de la réflexion.

Sur la paix profonde de ses traits passe un nuage d'intime souffrance. On dirait que deux courants se rencontrent et se mêlent sur son visage comme dans son âme : le courant qui vient du Ciel et qui l'enveloppe d'un calme infini, le courant qui monte de la terre et qui l'envahit d'amertume. C'est ainsi que l'aperçurent, sans doute, nos ancêtres berrichons quand elle venait, dans les jours sombres de cet hiver de 1429, méditer sous les voûtes de la cathédrale et se reposer de la lâcheté des hommes dans les douceurs de l'oraison.

Puisse ce chef-d'œuvre de l'art moderne rester l'expression tardive, mais grandiose, de la gratitude que la ville de Bourges, et, avec elle, tout le Berry doit à Jeanne, à la vaillance de son épée et à la foi invincible de son patriotisme !

Puisse, un jour, l'antique procession « de la Pucelle » entraîner le peuple de Bourges, dans un élan de fervente reconnaissance, vers l'image de l'héroïne nationale dressée, comme un symbole d'union, sur l'une des places de la cité !

Bourges, le 19 septembre 1919.

+ Martin arch. de Bourges

AVIGNON

LE MARTYRE DE JEANNE

Voyons-la en sa prison de Rouen, au soir de cette lugubre journée du 24 mai, où, dans le cimetière de Saint-Ouen, on l'avait tourmentée de tant de manières pour lui faire abjurer ses Voix et sa mission. C'est peut-être le moment le plus triste et le plus douloureux de son supplice, une sorte de Gethsémani ! On venait de la ramener dans la prison de ces Anglais si justement exécrés d'elle. On lui avait promis la liberté, ou, tout au moins, les prisons plus douces de l'Église ; et la voilà de nouveau dans les fers, livrée aux mêmes misérables qui, tant et tant de fois déjà, l'ont abreuvée de leurs grossiers et impudents outrages. Que s'était-il donc passé le long de ce jour néfaste et tumultueux ? Elle se le demande, les yeux noyés de larmes, l'âme accablée et comme étourdie.

Dès le matin, ses Voix lui avaient dit « qu'on chercherait à la tromper. » — Est-ce donc « qu'on y était arrivé, » et se pourrait-il qu'elle eût commis quelque lâcheté ?...

Il est vrai que, devant une foule innombrable, on lui avait montré tout à coup le bourreau, sa sinistre charrette, le feu. — Et cette vue l'avait comme bouleversée...

Et, pourtant, elle avait protesté que « ses dits et faits, elle les avait faits de par Dieu. » Elle avait protesté « qu'elle s'en rapportait à Dieu et à Notre Saint-Père le Pape. » Elle avait protesté « qu'elle croyait aux douze articles du symbole, aux commandements de Dieu, à tout ce que croyait la Cour de Rome, à laquelle elle s'en référait. » — Que devait-elle faire de plus ?

On l'avait sommée d'abjurer. — « Abjurer, qu'était-ce ? » avait-elle demandé... Eh bien, « elle s'en rapportait à l'Église universelle, si elle devait abjurer ou non... »

Elle avait bien vu que ses juges voulaient la « séduire : » elle le leur avait dit tout haut. Et, pour la séduire, que n'avaient-ils pas fait ? Conseils, menaces, prières, ils avaient mis tout en œuvre. Et la foule elle-même, attendrie et compatissante, l'avait pressée de ses supplications. C'était un bruit immense et confus de voix contraires et de cris mêlés, dont elle avait été assaillie, étourdie, épuisée. Et c'est sous la pression de paroles insidieuses et d'une manœuvre satanique qu'elle avait signé, elle ne savait quoi, ayant aux lèvres un sourire de pitié et de réprobation. — Mais non, non, mille fois non, comme elle le déclarera bientôt, « elle n'avait point dit ou entendu rétracter ses apparitions... »

Est-ce donc qu'elle aurait eu peur de la mort ? — Mais, plusieurs fois, elle avait dit à ses juges « qu'elle aimerait mieux mourir que révoquer ce qu'elle avait fait du commandement de Notre-Seigneur, » et, la veille même de ce jour, le 23 mai, elle a déclaré que, « si elle voyait le feu allumé, et même dans le feu, elle ne dirait autre chose que ce qu'elle avait dit au procès... »

Pourtant, la vue du feu l'a effrayée aujourd'hui, et elle a signé la cédule qu'on lui a présentée ; et elle a dit : « Il vaut mieux signer cela que d'être brûlée. » — Était-ce bien vrai ?... Mais, en réalité, qu'avait-on voulu d'elle ? Et qu'était-ce que « cela » qu'on lui avait fait signer ?... Du reste, n'avait-elle point dit, en le signant, « qu'elle n'avait entendu rien révoquer de ce qu'il plairait à Notre-Seigneur ? » Et, puisqu'il ne s'agissait que « de se soumettre à l'Église, de quitter ses habits d'homme, de changer la coupe de ses cheveux et même de ne plus prendre les armes, » et qu'ensuite, elle ne serait plus aux mains des Anglais, n'avait-elle pu, sans forfaiture, tracer son nom au bas d'un pareil engagement ? En revanche, elle serait confiée à la garde de l'Église et elle pourrait de nouveau participer à ses sacrés mystères : il y avait un si long temps qu'elle en était privée et qu'elle n'avait pu manger le pain des forts !

Voilà, sans doute, ce que Jeanne se dit et se redit à elle-même, tandis que la vision de Saint-Ouen passe, va et revient devant ses yeux et son esprit. Vision troublante ! Nuit d'horreur dans ce cachot où elle ne croyait plus revenir !... On vient de lui raser la tête ; elle a revêtu les habits de femme : si, du moins, elle était rendue, demain, à la libre et pure lumière des enfants de Dieu !...

Pauvre sublime Enfant! Demain, on te mentira encore; puis, de nouveau, on essaiera d'attenter à ta foi, à ta vertu, à ton honneur; on voudra te perdre de réputation, t'envelopper dans le mensonge, discréditer ta mission par ton propre aveu, et t'envoyer quand même au bûcher. O Jeanne! Jeanne! Le jour n'est-il pas venu, où va s'accomplir cette parole de tes Voix : « Prends tout en gré, ne t'inquiète pas de ton martyre; tu t'en viendras au royaume du Paradis ? »

Le jour du martyre approche. D'heure en heure, le parti de Satan serre de plus près l'Envoyée de Dieu ; et les embûches se multiplient, autour d'elle, avec les trahisons. Plus d'équivoques : instruite par ses Voix, trompée par ses juges, menacée des derniers outrages, Jeanne a repris ses habits d'homme; et, avec une énergie nouvelle, elle affirme que ses apparitions sont certaines et que sa mission vient de Dieu. Elle avait eu peur du feu, disait-elle ; c'est vrai : mais *jamais elle n'avait entendu rien révoquer.*

En disant cela, elle prononçait son arrêt de mort, et elle le savait !

Elle aura peur du feu une fois encore, le matin du 30 mai, lorsqu'on vint lui annoncer que le jour du supplice était arrivé. « Oh! s'écria-t-elle, j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être brûlée. » C'était donc, non la mort, mais la mort du feu qu'elle craignait. Est-ce que le Christ ne s'était pas épouvanté en se voyant, en son agonie, si près de la mort, et de la mort de la croix? Peut-être même que Jeanne se sentit, un instant, abandonnée de ses Voix; je ne dis point qu'elle en douta. Le Christ, sur la croix ne fit-il point entendre ce cri de suprême désolation : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? » Mais ce fut un instant seulement. Les Voix reviennent, plus douces, plus consolantes, et rappellent à Jeanne leur promesse : « Tu t'en viendras au royaume du Paradis. » — « Oui, dit-elle, avec l'aide de Dieu, j'y serai ce soir. »

Oh! Qu'elle grandit encore à cette heure, et comme son héroïsme l'élève et la transfigure dans les hauteurs sereines de la sainteté! Quelle effusion de piété, dans sa dernière communion! Comme elle prie et pleure en se rendant au lieu du supplice! On dirait une pénitente. Comme elle écoute en patience, sur son échafaud, les exhortations qu'on lui adresse et les mensonges dont on l'accable une fois de plus! On dirait une criminelle. Qu'elle est simple, humble, généreuse, lorsqu'à genoux elle prie encore, demande pardon à tous et pardonne elle-même à ses ennemis, même aux Anglais! Et, quand le moment est arrivé de monter sur le bûcher, quelle fermeté dans sa démarche, et quel air de victime allant à la mort pour consommer sa divine mission! — « Non, non, dit-elle encore, mes Voix ne m'ont point trompée; elles venaient vraiment du Ciel! »

Vous pleurez, cardinal Winchester, vous qui, avec Bedford, avez surveillé le procès infâme ; et vous, évêque Cauchon, qui l'avez conduit pour « le faire beau ; » et vous, d'Estivet, qui en avez été le grand accusateur ; et vous, Nicolas Midi, qui avez rendu l'accusation plus perfide encore ; et vous, Beaurepère, l'interrogateur hypocrite et retors ; et vous, Erard, sinistre et sacrilège prêcheur de cimetière, qui disiez à Jeanne : « Signer tout de suite, ou tout de suite brûlée ; » et vous tous, juges prévaricateurs, vendus aux Anglais, qui avez trempé dans le crime, qui avez condamné la vierge innocente et la douce héroïne : vous pleurez, maintenant !... Ne quittez donc pas vos sièges d'iniquités, au moment où elle va mourir, et voyez comment meurent les martyrs du Christ. Entendez ce cri répété de la victime expirante : « Jésus ! Jésus ! » Et puis, regardez à travers la fumée qui l'étouffe et les flammes qui la dévorent ; regardez plus loin, là-bas, dans les siècles qui vont venir : c'est Saint-Pierre de Rome, où est l'Église de Dieu, cette Église à laquelle Jeanne en appela si souvent. La basilique est magnifiquement parée, et toute ruisselante de lumière, d'harmonie et de fleurs. Le Souverain-Pontife, les cardinaux, les évêques, un clergé nombreux, tout un peuple, la France surtout, sont là, prosternés devant l'image de l'incomparable Libératrice et l'invoquant avec amour. Regardez-la vous-mêmes, suppôts de Satan, et voyez comme elle s'élance de son pied vainqueur, l'oriflamme à la main, escortée de ses Voix, parmi les lys et les palmes, vers la gloire, la gloire des immortels triomphes ! Regardez-la, vous dis-je ; et dans les cantiques de la foule immense, entendez l'écho prolongé, agrandi de la parole qui vient de retentir ici, autour du bûcher élevé par vos mains : « Celle qu'on a brûlée est une sainte ! »

Et maintenant, allez, traîtres et faussaires ; allez dans votre lieu, là où sont reléguées les hontes de l'histoire et les balayures de l'humanité.

O Bienheureuse Jeanne, priez pour nous !

. . . . . .

La prière de Jeanne d'Arc nous est bien acquise, aujourd'hui ; et nous pouvons compter sur elle comme sur une *force nationale.*

Jeanne d'Arc, en effet, est sur nos autels ; elle est entrée dans notre culte ; nous l'invoquons comme la Libératrice et l'Ange de la Patrie ; et c'est l'Église qui nous en a donné authentiquement le droit, le jour

où elle lui a conféré les honneurs de la béatification. Jeanne « la Bienheureuse » est une céleste et puissante protectrice de la France.

En la priant, nous élevons nos âmes au souvenir de ses gestes héroïques et à la vision de ses prodigieuses vertus : ce qui est, pour la France, une source nouvelle de religion et de patriotisme. Et, de son côté, Jeanne d'Arc, en priant pour nous, assure à la France les faveurs d'une éternelle et ardente intercession : ce qui est d'un prix inestimable pour la vie et la grandeur de la Patrie. Un tel patronage est un don insigne de Dieu.

C'est en tout temps qu'une nation a besoin du secours de Dieu pour se tenir à la hauteur de ses destinées, de ses traditions, et, partant, de ses devoirs. Mais c'est un besoin qu'elle ne sent pas toujours dans le cours ordinaire des événements ; et trop souvent, hélas ! il faut, pour la ramener à la sagesse et à la justice, qu'un fléau vienne s'abattre sur elle, et, en la jetant dans quelque péril extrême, réveiller son sens moral et ses énergies. Alors, ce sont des souffrances à supporter, des sacrifices à consentir, de graves résolutions à prendre ; et, pour faire face à toutes ces nécessités, on fait appel aux ressources les plus capables d'inspirer la confiance. La confiance ! c'est le mot magique qui rassure ; c'est le sentiment irrésistible qui unit les esprits, centuple les forces, égale les actes d'une nation aux coups les plus contraires de la fortune.

Or, précisément, parmi les ressources qui sont propres à exciter la confiance dans une nation éprouvée, il n'y en a pas de plus populaire, ni de plus facile à mettre en œuvre que la prière. La prière naît d'une conviction et d'une croyance ; la prière apaise et console ; la prière, en ramenant à Dieu, épure les consciences et fortifie les volontés ; et nul doute que ces divers effets d'ordre moral ne constituent une puissance d'une grande portée pour ceux qui souffrent de la vie ou qui luttent contre la mort. Que si la prière prend le caractère d'une supplication vraiment nationale ; si elle assemble les fidèles dans les églises ; si elle les range en procession dans les rues de la cité ; si elle tire de leurs cœurs et de leurs bouches des chants de pénitence et des hymnes de foi vive et profonde, en y mêlant les invocations accoutumées d'un antique patronage ; on peut dire alors qu'elle atteint ce degré de confiance et de force dont le Sauveur disait lui-même qu'elle est comme « une clameur de jour et de nuit, et que Dieu ne tarde pas à faire justice aux suppliants. » [1] Heureuse la nation qui possède la liberté de cette Litanie publique et qui sait la pratiquer avec toute l'intensité de sa ferveur religieuse !

(1) Luc, XVIII, 7 et 8.

Elle tient en mains ce que M. de Maistre appelle une sorte de « dynamique » que Dieu « confie » à l'homme, et dont « la nature est de ne pas avoir de bornes. » [1]

France ! France ! *Sursum Corda :* Haut les cœurs de tes enfants et réjouis-toi de voir figurer Jeanne d'Arc dans le catalogue des « Vertus Célestes » [2] qui veillent sur toi. « Les dons de Dieu sont sans repentance. » [3] Ce n'est pas pour une seule fois que Dieu te donna ta Libératrice : elle est à jamais à toi comme le divin génie de tes destinées ; et tu es à elle comme un peuple de prédilection, toi qui fus l'objet de sa vie guerrière et de sa douloureuse mort. Prie-la donc sans cesse, afin que sans cesse elle puisse offrir au Très-Haut tes supplications, avec tes épreuves, en y mettant le double poids de ses mérites et de son intercession.

Ta prière, humble et pénitente, et la sienne, chaste et glorieuse, s'uniront dans un de ces concerts de grâce et de beauté qui réjouissent le Ciel et qui peuvent tout sur le cœur de Dieu : *Omnipotentia supplex.*

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg* (5e Entretien).
(2) Expression tirée du « *Journal du Siège d'Orléans.* »
(3) Bossuet.

Avignon, le 27 septembre 1919.

+ Michel-André,
Archevêque d'Avignon

ALBI[1]

JEANNE, LA GRANDE FRANÇAISE

On a tant écrit sur Jeanne d'Arc en ces dernières années, prononcé tant de panégyriques, qu'il est impossible de parler d'elle sans tomber dans des redites, d'autant mieux que la vie de notre Bienheureuse a été fort courte, que les événements qu'elle renferme se condensent dans un espace de quelques mois. Et puis ils sont connus de tous.

Si l'on pouvait, sans irrespect, comparer ce rôle libérateur à celui du Maître, on pourrait remarquer que le ministère de Notre-Seigneur a été bien court aussi. Jeanne a délivré la France en trois ans, depuis Vaucouleurs jusqu'à son martyre. Notre-Seigneur a racheté le monde entier en trois ans de ministère public. Pour Dieu, le temps n'est rien.

Je suis d'autant plus heureux de joindre mon témoignage à celui des éminents et vénérés membres de l'épiscopat, que la première paroisse où je fus curé a été Beaurevoir, où Jeanne, prisonnière, fut enfermée quelque temps dans ses douloureuses étapes de Compiègne à Rouen.

Les canonistes se sont demandé souvent si les nations doivent être regardées comme de simples personnalités fictives, c'est-à-dire irresponsables ; s'il y a des crimes nationaux, une conscience nationale ; si un être abstrait est tenu de réparer les erreurs et les fautes du passé. On le pense de plus en plus. Une nation peut se repentir.

Dans le cas présent, l'Angleterre en est un exemple, et malgré ce prodigieux fascinateur de Shakespeare, qui l'a enivrée de rêves de

(1) Collaboration reçue quelques jours avant la mort de Mgr Mignot, archevêque d'Albi.

gloire, Shakespeare si injuste et si passionné, l'Angleterre d'aujourd'hui rend justice à notre héroïne, l'admire, et regrette la scène de la place du Marché.

La France a trop longtemps oublié sa libératrice, elle l'a méconnue et l'a laissé outrager par des hommes de haute valeur littéraire, qui s'imposaient à l'Europe savante et cultivée, mais étaient plus Allemands que Français.

Grâce à Dieu, la réparation est venue ; elle est venue aussi complète qu'on pouvait l'espérer dans l'état actuel des esprits.

L'union qui s'est faite sur le nom de l'héroïne à partir de 1870 s'est resserrée encore depuis la grande épreuve actuelle. Tous, aujourd'hui, nous la regardons comme la libératrice de la France, mais nous, chrétiens, voyons en elle la libératrice prédestinée, et dans sa mission, unique dans l'histoire, la preuve indéniable de la providence spéciale de Dieu envers notre Patrie.

Il faut fermer les yeux et s'aveugler volontairement pour n'être pas frappé du caractère inexplicable d'une action qui interrompt heureusement le cours logique des événements, et dont nous apprécions les conséquences mieux que ne pouvaient le faire les contemporains.

Ce qui augmente, si possible, notre foi au côté divin de cette mission, c'est que l'Église a placé Jeanne au rang des bienheureuses.

Je reconnais cependant qu'elle est une sainte à part, une sainte à nous, une sainte créée par Dieu pour la France.

Malgré le bûcher, si l'Église ne l'a point placée dans le catalogue des martyrs, c'est qu'en réalité, malgré ses juges qui voulaient en faire une hérétique, elle n'est pas martyre des vérités chrétiennes, que nul ne contestait en France et en Angleterre. Elle est sainte par sa mission et par ses vertus ; elle est, si l'on peut parler ainsi, la martyre du patriotisme.

*
* *

Faut-il regarder les adversaires de Jeanne comme de mauvais Français ? Non, si on se reporte à une époque singulièrement troublée, où il était beaucoup plus difficile de connaître son devoir que de le pratiquer.

L'idée d'une *unité territoriale* de la Patrie était moins vive dans les intelligences et les cœurs qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les provinces, tout en restant françaises, pouvaient passer de main en main. Les Anglais croyaient posséder légitimement l'Aquitaine par l'apport qu'Éléonore en avait fait à Henri II. Plus tard, par un honteux traité, œuvre d'Isabeau de Bavière, la France fut livrée à l'Angleterre par suite du mariage d'Henri V avec Catherine de France. Henri VI fut couronné à Notre-Dame de Paris ; Charles VII était regardé comme illégitime ; le duc de Bourgogne était avec les Anglais ; la presque totalité de la France avait échappé au roi. Qui n'aurait été troublé ?

La France n'aurait pas tardé à s'effriter, à devenir une sorte d'Heptarchie ou de Novempopulanie ! Elle n'était plus qu'un nom : Jeanne en refit une réalité. Elle posa les germes d'une reconstitution de la France, de notre France à nous, de celle dont nous vivons, que nous aimons et qui est notre vraie mère.

* * *

Jeanne fut, certes, une grande chrétienne, mais son rôle fut surtout celui d'une grande Française. Des chrétiennes, il peut y en avoir d'aussi grandes, plus grandes même ; de plus grandes Françaises, je n'en connais pas.

Je ne dis rien de Domremy, d'Orléans, de Reims — la place manque ; — rien de son procès, où le mensonge, la perfidie, la lâcheté, l'avarice, l'ambition se montrent dans toute leur laideur. Laissons à Dieu le soin de discerner les faibles, les timides, les ignorants, les trompés d'avec les coupables, d'avec ceux qui savaient et voulaient.

Avant de monter sur le bûcher, elle se jette à genoux, prononce à haute voix, devant la foule assemblée, les paroles suivantes :

« Sainte-Trinité, ayez pitié de moi, je crois en vous. Jésus, ayez « pitié de moi. Priez pour moi, ô Marie ! Saint Michel, saint Gabriel, « sainte Catherine, sainte Marguerite, soyez-moi en aide !

« Vous tous qui êtes ici, pardonnez-moi comme je vous pardonne.

« Vous, prêtres, dites chacun une messe pour le repos de mon âme !

« Qu'on n'accuse point mon roi : il n'a point trempé dans ce que j'ai « fait ; et, si j'ai fait mal, il est innocent !

« O Jésus ! ô Marie ! benoîts saints et saintes du paradis, protégez-
« moi, secourez-moi !

« Rouen ! Rouen ! seras-tu mon tombeau ? Est-ce ici que je dois
« mourir ? »

Elle demande ensuite que le crucifix des processions de l'église Saint-Sauveur soit, jusqu'à sa mort, continuellement devant ses yeux.

Le feu s'allume et crépite, les flammes s'élèvent et atteignent la victime, l'enveloppent dans un cruel embrasement... « Saint Michel ! « saint Michel ! Non, mes *Voix* ne m'ont pas trompée, ma mission était « de Dieu. » Et la pauvre enfant lève les yeux au Ciel. Son dernier cri n'est pas contre les Anglais, il n'est même pas contre celui dont elle disait : « Évêque, je meurs par toi : » tout cela est oublié. C'est un cri de confiant abandon : « *Jésus ! Maria !* » L'âme s'envole : la grande Française a disparu et fait place à la sainte.

Albi, le 5 janvier 1917.

+ Eudoxe-François
Archevêque d'Albi.

TOURS

JEANNE D'ARC ET LA TOURAINE

Dernier refuge de l'âme française pendant la grande invasion, la Touraine, au printemps de 1429, vit passer dans sa radieuse jeunesse la messagère de Dieu, venue en ambassade à la Cour de Chinon. Elle crut en Jeanne d'Arc, et Jeanne l'aima. L'une et l'autre devaient se convenir.

Sous le ciel lumineux et doux du val de Loire, devant un horizon reposant aux lignes ondulées, le sens de la mesure et de l'à-propos est la qualité maîtresse, servie par un esprit pénétrant et une critique jaillissante. Cette qualité se trouvait portée à sa plus haute perfection dans l'admirable nature de Jeanne d'Arc, si parfaitement mesurée et proportionnée.

Avec une intégrité de vie qui s'imposait comme un prestige, même aux gens de guerre, avec une foi d'apôtre et une piété angélique, Jeanne avait un sens parfait, un esprit lucide, un merveilleux à-propos, où l'on trouvait comme un reflet de la sublime simplicité des paroles du Sauveur. La France du Centre sut y voir le signe divin, et reconnaître en Jeanne une sainte, une de ces images de Jésus-Christ comme il en passe trop rarement dans l'histoire du monde, quand Dieu, par miséricorde, daigne nous donner une idée de sa céleste Cour.

Si l'ensemble du pays, qui accueillit Jeanne avec une confiance émue, ne soupçonna rien de ces hautes négociations, il connut du moins et retint une chose : c'est que Dieu lui-même voulait chasser de France les ennemis. Pas de levée en masse. Dieu n'en avait pas besoin. Pas d'enthousiasme populaire. Il aurait défiguré l'œuvre de la délivrance en lui ôtant son caractère divin. La Touraine donna seulement à Jeanne d'Arc son étendard et son épée, arme mystérieuse découverte sous l'autel

de Sainte-Catherine de Fierbois. Elle lui donna aussi un choix de bons et pieux soldats pour renouveler les vieilles bandes, avec des clercs et des moines semeurs d'héroïsme, pour donner à cette œuvre guerrière l'allure d'une croisade.

Quand partit vers l'Est la dernière armée, celle qui vaincrait par la grâce de Dieu, les bonnes gens de Touraine, au chant des hymnes liturgiques, priaient à genoux et pleuraient d'émotion et d'espérance.

Pour la Libératrice, et bientôt, hélas ! pour la prisonnière, dans les humbles paroisses et les vieux moutiers, dans les chaumières aux toits roux, accrochées au flanc des coteaux, que de larmes, que de prières pendant ces deux années de la mission de Jeanne d'Arc, l'année des triomphes et l'année des douleurs !

Cinq siècles ont passé. L'image de Jeanne la Bienheureuse est partout, dans nos maisons les plus humbles, à côté de celle du Sauveur. Comme aux années terribles, de 1429 à 1431, devant elle on pleure et on prie.

La Touraine a envoyé vers l'Est de bons et pieux soldats, qui ont su braver la mort. Et la Libératrice, par la grâce de Dieu, nous a donné le triomphe.

30 mai 1919.

+ Albert [illegible]
archev. de Tours

AUCH

JEANNE D'ARC
ET SES CHEVALIERS GASCONS

Puisque notre Midi a été un peu trop méconnu peut-être pendant la guerre cruelle, et que certains ont osé suspecter son courage et son loyalisme, il nous plaît, pour son honneur, de rappeler le vaillant et généreux concours qu'il donna à la Libératrice du pays. C'est un témoignage qu'est heureux de lui rendre l'archevêque de la Gascogne.

Pendant la crise terrible que traversait la France au commencement du XVe siècle, notre Midi gascon n'était pas resté indifférent. Les malheurs de la Patrie l'avaient ému peut-être plus que toute autre province, et, avec la fougue de son caractère, chaud comme son soleil, il s'était porté, avec ses chevaliers, au secours de cette France dont l'ennemi insolent menaçait de faire une province anglaise.

C'étaient, pour ne nommer que les plus célèbres, Girault de la Pailhère, Raymond-Arnaut de Coarraze, Jean, seigneur de Xaintrailles, et son illustre cadet, Poton de Xaintrailles, surnommé le vaillant Poton, Odet de Rivière et Galaubie de Panassac ; plusieurs furent blessés à la prise du boulevard des Tourelles par les Anglais.

Bientôt vinrent se joindre à eux La Hire, surnommé le *prince d'honneur,* Thibault d'Armagnac, Bernard de Comminges, Menaud de Castelnau et le seigneur de Verduzan.

On trouvait partout ces hardis Méridionaux, soit pour les messages de la défense nationale qu'il fallait porter au roi à travers les lignes

ennemies, soit dans les sanglantes escarmouches qui se livraient presque chaque jour aux alentours des remparts.

Dans la malheureuse journée de Rouvray-Saint-Remi, les cavaliers gascons furent décimés et deux de leurs vaillants capitaines, Guillaume d'Albret, sire d'Orval, et le seigneur de Verduzan, demeurèrent parmi les morts.

Jusque là, un peu abattus par les revers successifs qui semblaient rendre la défaite irrémédiable, ils manquaient surtout d'unité de commandement, livrés au hasard des initiatives individuelles qui créaient la rivalité et la désunion.

La Hire avait déjà vu Jeanne à Chinon, puis à Blois, le 26 avril ; il lui avait parlé, et, pendant que tous souriaient de pitié ou de méfiance pour cette jeune Pucelle, La Hire, le premier, avec le brillant duc d'Alençon, avait cru en elle et déclaré qu'il la suivrait partout.

Et, en effet, quand Jeanne entra à Orléans, c'étaient La Hire, Thibault d'Armagnac et Coarraze qui chevauchaient à ses côtés, et Jean d'Aulon, un Commingeois, portait son étendard fleurdelisé, qu'il ne quitta plus jamais jusqu'à Compiègne, où il devait être fait prisonnier avec Jeanne.

Le 7 mai, les Tourelles étaient prises, les Anglais mis en fuite, Orléans délivré. La Hire, Xaintrailles, Coarraze et Thibault d'Armagnac s'étaient si bien conduits dans les combats qui avaient donné la victoire, que leur vaillance fut chantée par les chroniqueurs contemporains et les complaintes populaires, dont la célèbre procession d'Orléans répéta longtemps les échos.

Après la délivrance d'Orléans, les Gascons continuent la guerre avec Jeanne. A la bataille de Patay, le 19 juin, c'est La Hire lui-même qui, avec ses cavaliers, par la fougue de ses attaques, empêche les Anglais de se former en bataille et remporte la victoire décisive qui ouvre définitivement la porte de Reims.

Aussi Jeanne disait-elle de ces Gascons intrépides : « Ils étaient tous soldats fols et adventureux qui ne voulaient pas rester *rasibus* des murailles pour éviter les traits, mais allaient jouer de l'espée en pleins champs. »

Et quand, dans la belle journée du sacre, le 17 juillet, on vit dans la cathédrale de Reims ces soldats admirables rangés autour de la

Libératrice, ne pouvait-on pas dire qu'après Dieu et la Pucelle, c'était pour beaucoup l'épée des hommes du Midi qui avait préparé ce beau jour ?

A ces souvenirs déjà si riches pour l'histoire de notre pays, il faut en ajouter deux autres que nous ne relisons pas sans qu'une émotion bien douce fasse tressaillir notre âme gasconne.

La Hire fit plus que croire à Jeanne et mettre sans réserve son épée au service de la cause dont le Ciel l'avait investie. Il voulut lui rester fidèle jusqu'au bout. Et quand la sainte, vaincue, prisonnière à Rouen, abandonnée par tous, oubliée même de ceux qu'elle avait le mieux servis, était à la discrétion du brutal ennemi qui s'apprêtait à la faire monter sur le bûcher, La Hire conçut le projet plus que téméraire de l'arracher à ses mains ; mais il ne put le réaliser.

Thibault d'Armagnac, dont le vieux château de Termes paraît encore dans sa majesté déchue, avec ses ruines imposantes, sur une de nos collines, ne fut pas moins fidèle à la Pucelle ; il voulut, un des premiers, la rejoindre à Chinon ; dès qu'il la connut, il l'aima et s'attacha à elle sans retour.

Cette fidélité, rien ne put l'ébranler, ni l'inique sentence des juges, ni le bûcher ; et quand Charles VII, se souvenant enfin de celle à qui il devait sa couronne, voulut la réhabiliter, ce fut Thibault, surtout, qui apporta à cette œuvre réparatrice l'autorité de son nom et la fidélité de ses souvenirs.

Quelle pieuse émotion pour tous quand on entendit l'ancien chevalier de Jeanne raconter l'empire qu'avait exercé sur lui la jeune guerrière, au milieu même des camps où sa figure lui apparaissait comme auréolée de sainteté ! Il ajoutait qu'au soir des batailles, toujours attiré par ce quelque chose de divin qui se dégageait de la Pucelle, il avait pu la voir plus d'une fois, à travers les toiles mal jointes de sa tente, encore couverte de la poussière de la guerre et de l'armure du combat, ployer longuement les genoux, afin de crier pitié vers le Ciel pour les soldats tombés dans la journée et implorer pour le lendemain la victoire espérée.

Nous évoquons jalousement ces souvenirs, qui sont une gloire pour notre vieille province, et les faisons revivre avec la mémoire de celle qui est désormais sur nos autels.

Ils sont pour nous le gage que Jeanne agréera mieux notre prière et qu'elle laissera tomber sur notre pays gascon les grâces de choix que nous sollicitons par son intercession puissante.

O Jeanne ! deux choses vous furent particulièrement chères : la famille et la Patrie.

Faites que nos foyers ressemblent au foyer de Domremy, où Dieu mit votre berceau ; que, semblables à ce Jacques d'Arc et à cette Isabelette Romée, qui entourèrent votre enfance de tant de soins pieux et préparèrent en vous l'héroïne de la France, nos pères et nos mères façonnent à votre image leurs enfants pour en faire les hommes vaillants de demain dont notre pauvre pays a besoin.

Et à cette France que vous avez tant aimée et au service de laquelle votre sang a coulé, donnez l'union de tous les cœurs capables de la défendre, et par l'union la force qui sera le gage de la victoire. « Ni Armagnacs, ni Bourguignons, » disiez-vous souvent en face des divisions qui ruinaient la France du XVe siècle. Faites qu'en notre France actuelle il n'y ait ni Bourguignons, ni Armagnacs, rien que des catholiques ralliés sous la bannière de Jésus-Christ contre l'éternel ennemi qui a juré sa perte.

Que votre canonisation, ô Jeanne ! soit le gage des bénédictions que Dieu lui réserve pour continuer encore sa mission providentielle à travers le monde !

Auch, 20 septembre 1919.

+ J. T. Lenet, Arch. d'Auch

Spiritus sanctus
posuit episcopos
regere ecclesiam
Dei.
(Act. xx 28)

ANGOULÊME

ESPÉRANCES QUI S'ATTACHENT AU CULTE DE LA BIENHEUREUSE JEANNE D'ARC

Pie X l'a proclamé lui-même : ce n'est pas sans une intention providentielle qu'après cinq siècles, sinon d'oubli complet, du moins de souvenir peu fervent, le culte de Jeanne d'Arc brille d'un éclat souverain au commencement du XXe siècle.

Dieu n'a-t-il pas voulu faire parler, et avec quelle éloquence ! le langage de la foi et de l'esprit surnaturel en opposition avec le langage d'une science orgueilleuse et d'une raison éprise et enivrée d'elle-même ?

Dieu n'existe pas, prononce avec superbe et dédain la science prétendue infaillible ; Dieu, c'est l'*Inconnaissable.*

Et voici que, l'histoire à la main, — une histoire qui ne ment pas, puisque, selon la judicieuse observation du cardinal Pie, elle raconte non seulement « l'événement le plus extraordinaire, le plus surnaturel, qui figure dans les annales humaines, mais encore le plus authentique et le plus incontestable, » une histoire qui consacre autour de cet événement non pas seulement, selon la pensée du même cardinal Pie, la *certitude historique,* mais la *certitude juridique,* celle qui garantit jusqu'aux moindres circonstances de cette vie merveilleuse, — et voici que, l'histoire à la main, l'Église du Christ nous montre, dans cette glorieuse épopée du XVe siècle, comme le passage manifeste de Dieu à travers un des épisodes les plus émouvants de notre histoire nationale.

Ecce transitus domini, c'est l'épigraphe qu'on pourrait appliquer à l'histoire héroïque et toute surnaturelle de Jeanne la Bienheureuse : oui, le passage de Dieu dans un rayonnement de force surhumaine.

L'esprit du Christianisme, a dit Bossuet, est un esprit de courage et de force, de fermeté et de vigueur. C'est pour cela que le Fils de Dieu a voulu faire paraître cet esprit dans un si grand éclat, dès l'origine du Christianisme, en envoyant, dans les conditions que l'on sait, l'esprit de force, *spiritus fortitudinis.*

C'était le prélude du salut du monde, par la croix et par la force surnaturelle.

Or, voici que, pour sauver la France et l'arracher à la *grande pitié* qui la désolait, Dieu a préparé l'âme d'une Vierge lorraine et en a fait l'instrument de ses miséricordes sur notre pays malheureux. Il a mis au cœur de cette Vierge une flamme intime et sacrée, et la force chrétienne débordera d'une vie faible et fragile en apparence, mais qui s'est pleinement donnée à Dieu, pour mieux se donner à son pays.

Telle est l'histoire de la Bienheureuse Jeanne d'Arc : elle sera l'Ange de la Patrie, mettant au service de la France la force surnaturelle dont elle sera comme une admirable vision : force surnaturelle préparée à Domremy ; force surnaturelle s'affirmant, avec quel éclat ! dans l'épopée brillante d'Orléans à Reims ; force surnaturelle s'épanouissant à Rouen, dans le sacrifice et le martyre !

* * *

Dieu était donc passé, avec Jeanne d'Arc, au milieu du peuple de son choix et de sa prédilection, celui-là même dont il a daigné faire l'instrument glorieux de ses gestes divins, *Gesta Dei per Francos ;* et voici que Jeanne nous revient dans l'apothéose d'un culte d'enthousiasme et d'admiration : c'est encore pour nous montrer Dieu et pour nous donner à Dieu lui-même.

Au duc d'Alençon, qu'elle voyait hésiter devant une tâche difficile, Jeanne d'Arc avait dit un jour : « Gentil duc, l'heure est bonne, quand il plaît à Dieu ! »

L'heure est bonne, quand il plaît à Dieu ! La sainteté de Jeanne d'Arc n'est-elle pas là tout entière, dans le succès comme dans l'épreuve ?

L'heure est bonne, quand il plaît à Dieu : bonne dans l'exercice de devoirs modestes et de vertus faciles ; bonne dans l'effort du combat et dans la contrainte du sacrifice ; bonne dans l'éclat rayonnant de la victoire ; bonne dans le déclin apparent d'une destinée brillante ; bonne dans l'abandon des dévouements évanouis ou des amitiés infidèles ; bonne dans les tribulations d'une procédure odieuse et d'une longue captivité ; bonne dans les angoisses de l'agonie et les affres de la mort ; bonne toujours, quand il plaît à Dieu et parce qu'il plaît à Dieu !

Puisse la Bienheureuse Jeanne d'Arc, en nous rendant Dieu, faire sonner pour nous, après l'heure de la souffrance, l'heure de la victoire généreusement préparée !

* * *

Hélas ! qu'elle est longue à venir, cette victoire tant désirée ! Si nous la méritions un peu plus, non pas seulement par le sang et l'héroïsme merveilleux de nos soldats, mais par notre part personnelle prise à la défense nationale, et surtout par le retour de nos âmes à une foi généreuse et à une vie chrétienne sans intermittence !

Il y a bien des facteurs d'une victoire complète et décisive, et, à côté des gros effectifs, des munitions abondantes, des armées intrépides et des chefs vigilants, il ne faut pas mépriser l'effort d'une prière ardente et la force d'un sacrifice chrétien.

« *Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire,* » avait dit Jeanne d'Arc, et cette loi providentielle du succès militaire n'a rien perdu de sa vérité. Les causes secondes s'agitent et Dieu les mène.

Puisse-t-il mener l'effort français au triomphe décisif ! Mais Jeanne nous apprendra toujours que la prière et le sacrifice chrétien pèsent d'un grand poids dans la balance des destinées d'un peuple, et que, pour arracher à Dieu les grâces qui sauvent, il faut savoir soi-même s'arracher aux entraves du péché.

Le péché est l'ennemi de la victoire, et Jeanne d'Arc l'écartait impitoyablement de l'âme de ses soldats. Écartons nous-mêmes cet obstacle aux miséricordes divines, et que nous puissions voir bientôt, par l'influence de la grande héroïne française, refleurir parmi nous la fidélité chrétienne !

Elle sera le gage de la grande victoire. Une fois de plus, par Jeanne d'Arc, Dieu sera passé sur la France. Dans son culte public, inauguré par sa béatification, Jeanne d'Arc sera revenue rétablir son règne au milieu de nous, en renouvelant les gestes de sa merveilleuse épopée.

Angoulême, le 31 décembre 1917.

* * *

Les lignes qui précèdent ne s'éclairent-elles pas de tout l'éclat d'une victoire qui a mis fin à la plus épouvantable des guerres ?

C'est encore Dieu qui est passé, et Celle que nous appellerons bientôt « Sainte Jeanne d'Arc » n'est pas restée étrangère à cette intervention providentielle. Demeurons nous-mêmes les clients fidèles du Christ qui nous aime toujours !

Le 15 novembre 1919.

Henri Marie
Ev. d'Angoulême

CARCASSONNE

JEANNE D'ARC ET SES CONTEMPORAINS

LES BONNES NOUVELLES A CARCASSONNE

(XVe SIÈCLE)

D'aucuns se demandent peut-être de quel prestige la Pucelle d'Orléans, aujourd'hui si glorieuse et si honorée, jouissait au temps où elle bataillait, et quel retentissement avaient, dans les provinces demeurées fidèles au roi, les faits auxquels Jeanne prenait une si large part.

A cette question, les documents historiques répondent en faisant connaître le crédit que, dès le premier jour, la jeune guerrière s'était acquis auprès du roi, de l'armée et du peuple de France.

Ces données générales de l'histoire, on nous saura gré de venir les confirmer, en livrant ici quelques pages peu connues de nos annales languedociennes.

Quand, au carême de 1428 (v. s.), Charles VII, abandonné de tous les siens et n'ayant plus confiance qu'en Dieu et en l'épée de la jeune guerrière qui s'offre à le sauver, demandait partout des prières, voici quel écho sa parole avait à Carcassonne.

La ville, qui depuis deux siècles s'était donnée avec son comté à Saint-Louis, et qui, en retour, avait tout reçu de lui, s'était profondément attachée à la Couronne. Même, elle avait, au début de cette longue guerre, payé, du sang de ses habitants et de l'incendie de ses maisons, sa fidélité à la cause royale et sa résistance aux troupes du prince de Galles, le prince Noir. Son siège épiscopal était alors occupé par

un prélat, Geoffroy de Pompadour, Armagnac de famille, de pays et de tradition.

Ainsi, ville et évêque confondaient leurs sentiments. On devine dès lors quel accueil, en la circonstance, ville et évêque firent à la parole royale.

Nos annales relatent, en effet, que, sans retard, la ville se mit en prières et même que ses habitants, en foule, allaient grossir les rangs de ces milliers de pèlerins, qui, de toutes parts, portaient aux sanctuaires vénérés de Notre-Dame de Rocamadour et de Notre-Dame du Puy leur vœux et leurs patriotiques espérances.

Voici que, le vendredi 8 mai 1429, Orléans est délivré. Par qui et comment ? Le roi, dès le dimanche 10, l'annonce à son peuple et se hâte de lui signaler la grande part que Jeanne a prise à cette délivrance. Le message est remis aux courriers royaux. En telle conjoncture, les courriers vont vite. La semaine n'était pas achevée que, à Carcassonne, toutes dispositions étaient prises pour les manifestations demandées.

Le dimanche 17, tout le peuple est en liesse et l'évêque avec lui. Un vieux registre de comptes, conservé à l'église de Saint-Michel, [1] porte : « 1429. — Ce dimanche XVII de may, fut faite procession générale pour les *Bonnes Nouvelles* du siège d'Orléans. »

« La messe fuct dite par Món-Seigneur de Carcassonne à l'Église de Monsieur Saint-Michel. »

Après Orléans, Patay. Nouvelle victoire de l'armée, nouveau triomphe de Jeanne ; nouveau message du roi, nouveaux courriers en province. A Carcassonne, nouvelles manifestations populaires.

Le vieux registre porte encore : « 1429. — Jeudi ce XXVIII de juin, fut faite procession générale pour les *Bonnes Nouvelles* du roi, notre Seigneur Souverain. »

Après Patay, Reims. Charles, à la veille de son sacre, avait mandé au comte de Foy, son lieutenant en Languedoc, de lui envoyer, sur l'heure, tout ce qu'il possédait en argent, hommes d'armes, bêtes de trait ; et, en même temps, lui avait fait part de son prochain couronnement. Au reçu du mandement royal, les États languedociens, ayant

(1) Vieux registre m. s. du xve siècle, dont de larges extraits ont été publiés dans les *Mémoires de la Société des Arts et Sciences de Carcassonne*, t. I. — On en retrouve aussi de nombreux extraits insérés dans le *Cartulaire des archives de Carcassonne*, publié par M. Mahul, t. VI, 1re partie, 1871.

choisi Carcassonne pour lieu de réunion, s'assemblent dans la ville, votent, sans compter, les subsides réclamés ; mais, voulant eux-mêmes payer de leurs personnes, ils choisissent parmi eux des délégués pour le sacre. Pompadour se met à la tête de ceux-ci ; tous partent sans tarder pour Reims, et là, le jour venu, ils purent, selon leurs vœux, contempler le roi et Jeanne à ses côtés.

Les jours s'écoulent. La fumée du bûcher de Rouen assombrit les gloires de Reims. Jeanne n'est plus, mais son souvenir demeure et, avec lui, la confiance dans sa céleste protection. Bientôt, l'Anglais recule de ville en ville. Déjà, on entrevoit l'aurore d'une paix glorieuse. Carcassonne ne manque pas de célébrer cet espoir. Le Marguillier de Saint-Michel écrit : « 1434. — Vendredi, ce XI d'avril, il y eut procession générale à St-Vincent. Les seigneurs chanoines y portèrent les corps saincts, pour que Notre-Seigneur donne bonne paix à son Église et aussi bonne paix au royaume de France. »

Les victoires se succèdent et s'accentuent. Cette fois, c'est la Normandie qui est reconquise. Du haut du Ciel, l'égide de Jeanne couvre toujours nos armées.

Nulle part dans le royaume on n'en ressent plus qu'ici la joie. Ouvrons encore les vieilles pages de Saint-Michel : « 1435. — Dimanche, ce XIII de février, procession générale ; messe à l'Église des Saincts (Saint-Nazaire et Saint-Celse). Monseigneur de Carcassonne fit faire ladite procession pour ce que tout le païs de Normandie s'est rendu à Notre Seigneur le roi de France. »

Reste que, à son tour, le duc de Bourgogne fasse sa soumission au roi. Cela ne devait pas tarder. Le jour où cela arrive, nouvelles manifestations chez nous. Notre Marguillier en rend compte ainsi : « 1436. — Dimanche, ce V de février, fut faicte procession pour la paix du roi Notre Seigneur avec Monsieur le Duc de Bourgogne. »

Enfin le calme renaît. C'est la paix définitive. Les mêmes pages en relatent l'impression en ces termes : « 1436. — Dimanche, ce XIII de may, il y eut procession générale et y fut Monseigneur de Carcassonne et les seigneurs chanoines, pour les *Bonnes Nouvelles* du royaume. »

En souvenir, et en consécration de tous ces faits, l'évêque du lieu, peut-être Pompadour lui-même, perça le mur roman de sa vieille cathédrale et y souda une chapelle à arcs fleuris, qui est encore debout.

La tradition nous a conservé le vocable sous lequel elle fut érigée, et notre peuple l'appelle toujours : *La Chapelle des Bonnes Nouvelles.*

Nous y avons récemment placé une statue de Jeanne d'Arc, estimant que l'héroïne d'Orléans, de Patay et de Reims serait bien à sa place dans cet oratoire, dont elle a sans doute inspiré l'érection.

Cest vers cette chapelle que, dans ces jours sombres de guerre, nous dirigeons volontiers nos pas. Là nous supplions la Bienheureuse qu'elle nous fasse entendre de nouveau les « *bonnes nouvelles* » d'autrefois ; et aussi nous supplions le Seigneur qu'il accorde bientôt à Jeanne la suprême glorification que lui ont méritée ses vertus plus encore que ses victoires.

Cette double prière, tous les amis de la France et tous les fervents de Jeanne voudront la formuler avec nous.

Carcassonne, le 25 décembre 1917.

+ Paul Ev. de Carc.

NÎMES

LA BIENHEUREUSE JEANNE D'ARC

POURQUOI CET ENTHOUSIASME POPULAIRE ET CES ESPÉRANCES RELIGIEUSES ET PATRIOTIQUES QUE SUSCITE LE NOM DE JEANNE D'ARC ?

A cette heure, très grave, de notre histoire, quel nom sonne plus joyeusement et provoque une plus confiante allégresse dans l'âme française que celui de Jeanne d'Arc, la Vierge libératrice de la Patrie ?

On dirait volontiers que ce nom, magnifiquement ennobli par la double auréole de la sainteté et du patriotisme, éclaire d'un vif rayon de lumière, venu d'en haut, les ténèbres épaisses au sein desquelles s'agite le problème angoissant de nos destinées.

En vérité, dans cette glorification de la Pucelle d'Orléans, aussi surprenante par son universalité qu'elle est merveilleuse par son intensité, la masse du peuple croyant, par une intuition qui n'est pas trompeuse, salue joyeusement les premières lueurs d'une aurore avant-courrière radieuse de jours meilleurs.

C'est que, d'instinct et sans prendre le mot d'ordre de personne, la foule, anxieuse et fatiguée de sa vaine attente d'un secours qui ne vient pas du côté des hommes, s'est enfin retournée du côté de Dieu, d'où lui viendra la délivrance.

Or, Jeanne d'Arc, pour la France qui croit, qui souffre et qui prie, c'est la sainte de la Patrie, la libératrice suscitée de Dieu, dont la mission

n'est pas achevée et qui nous assistera « dans cette grande pitié » dont souffrent les âmes endolories.

Car, dire que la glorification si populaire de la bergère de Domremy n'est que le résultat d'un enthousiasme mystique, sans racines dans le cœur du peuple, c'est n'avoir étudié qu'à la surface ce mouvement très profond qui se rattache aux réalités les plus poignantes de notre histoire nationale et qui se synthétise dans la personnalité de Jeanne d'Arc.

En effet, cette popularité saine et de bon aloi de l'humble Vierge lorraine, c'est le souvenir ravivé de la nationalité française sauvée dans le passé ; c'est, après de dures épreuves, le salut de la France catholique entrevu dans l'avenir.

Dans le passé, c'est une épopée faite de larmes et de victoires inexplicables, pour qui s'obstine à écarter l'élément divin qui les caractérise, que la libération de la France par le ministère de la Vierge lorraine.

Voyez plutôt, en 1429, cette noble patrie épuisée, agonisante sous le coup des défaites subies à Crécy, Poitiers, Azincourt, envahie au midi par l'Anglais, enserrée par la Bourgogne alliée à l'étranger, amputée de la Normandie, de la Bretagne et de l'Ile-de-France, gouvernée par un pauvre insensé, vendue et trahie par Isabeau de Bavière, cette mère coupable qui signa, à Troyes, la déchéance de son propre fils.

Puis, en face de cet abîme de désolation, saluez l'Ange de la Délivrance, que le grand nombre n'espérait plus, que les autres dédaignaient, complices inconscients ou criminels de l'envahisseur.

C'est Jeanne d'Arc, enfant de dix-huit ans, dont la main virginale n'a jamais touché que la quenouille et le fuseau, et qui, au nom de Dieu qui l'envoie, remportera les plus signalées victoires.

« L'amour de Jeanne d'Arc pour sa patrie est marqué d'un triple caractère : caractère de *force :* elle quittera tout, la jeune vierge, pour obéir aux voix divines, renversera tous les obstacles. Caractère de *beauté* : le peuple fasciné par celle qui doit le sauver la salue comme l'image de la patrie. Caractère de *lumière :* Jeanne a des clartés sur les hommes, les événements, qui lui viennent d'en haut et la feront triompher de toutes les difficultés. Regardez-la passer, c'est la fortune de la France !

« La paysanne de Domremy est mise en demeure de donner son signe : la délivrance d'Orléans et le sacre à Reims.

« Orléans, le dernier rempart de notre indépendance, comment sera-t-il désassiégé ? En trois coups d'épée Jeanne dégage la ville. Le premier jour elle enlève avec ses bataillons la bastille de Saint-Loup ; le lendemain celle des Augustins ; le quatrième jour celle des Tourelles. Il n'y avait plus un seul Anglais sous les murs d'Orléans. Maintenant, elle va chercher le roi à Chinon pour le conduire à Reims ; mais il faut qu'auparavant elle débloque toutes les places de la Loire. Jeanne entre en campagne et ses succès sont aussi décisifs que ceux d'Orléans. Trois combats lui livrent Jargeau, Meung, Beaugency. A Patay, l'ennemi laisse le souvenir d'une sanglante défaite. La route de Reims est libre. Les illustres capitaines qui combattent aux côtés de Jeanne lui reconnaissent le génie d'un général consommé.

« Elle a de ces mots héroïques et souverainement français qui enlèvent le soldat : « En avant, en avant, tout est vôtre ! Quand ils seraient pendus aux nues, nous les aurons ! » Elle fait une œuvre divine, mais elle la fait divinement. Elle prie dans le camp, communie avant la bataille, réforme l'armée en en proscrivant le blasphème, le pillage, les mœurs légères. Son patriotisme, pour être ardent, n'est pas borné, sans pitié pour l'ennemi après la bataille. Enfin, au faîte du triomphe, au milieu des ovations enthousiastes et délirantes du peuple, prendra-t-elle le vertige ? Pas une secousse d'orgueil dans son cœur, et son humilité dépasse encore son héroïsme. » [1]

Enfin, à la suite de ces faits glorieux, ce fut le bûcher de Rouen qui consuma la libératrice, et le silence de cinq siècles à peine interrompu par la réhabilitation judiciaire de la douce victime. Silence effroyable, que peut seule expliquer la préoccupation des générations nouvelles pour les intérêts du jour, et qui leur fit cruellement oublier les plus éminents services rendus dans le passé.

Toutefois, l'histoire, avec ses perpétuels retours, devait mettre un terme à ce silence ingrat.

Voici le temps présent, le nôtre, avec ses défaites renouvelées de Crécy, Poitiers et Azincourt, ses provinces perdues, ses étendards captifs, sa vie agitée et incertaine depuis tant d'années.

Chose admirable ! cette grande pitié qui règne au pays de France dilate tous les cœurs, et le nom de la libératrice, trop longtemps oublié,

R. P. Feuillette 1894.

vient de lui-même se poser sur les lèvres du peuple, avec toute l'intensité d'un amour vivant et longtemps contenu.

Surpris du réveil de cette popularité inattendue de Jeanne d'Arc, les sages prétendus discutèrent, les impies s'indignèrent, et la foule des ignorants se mit à ricaner. Mais le rire se figea promptement sur toutes les lèvres, car le vrai peuple, dédaigneux des outrages, passa outre, et sa voix puissante sollicita et implora avec instance, de l'Église, que la libératrice, déjà proclamée innocente et pure, fut élevée aux honneurs de la sainteté.

Le Christ, qui aime les Francs, avait armé jadis le bras de la bergère pour sauver la Patrie, ce Christ béni écoutera la prière de sainte Jeanne d'Arc, qui maintenant lui crie : « Pitié pour nous ! »

Cette grande pensée domine, à l'heure présente, toutes les préoccupations religieuses et patriotiques des meilleurs, et fournit l'explication de la gloire populaire de la Vierge lorraine, libératrice et sainte de la Patrie.

Nimes, le 30 mai 1916.

+ Hélène
Évêque de Nîmes

GAP[1]

JEANNE D'ARC ET L'ARCHEVÊQUE D'EMBRUN

Embrun, ancien archevêché dont le titulaire était prince du Saint-Empire, dépend aujourd'hui de l'évêché de Gap. Héritier des gloires et des traditions de cette illustre métropole, qui vit plusieurs conciles se tenir dans son enceinte, l'évêque de Gap ne peut oublier que Jacques Gélu, archevêque d'Embrun, fut un des premiers à prendre la défense de Jeanne d'Arc et à protester contre les intrigues de ses ennemis.

Jacques Gélu, né à Carignan, avait autant de talents que de vertus. Aussi Charles VII lui demanda, dès le commencement, son avis pour savoir si la mission de la Vierge de Domremy était réellement divine. Il lui fit à ce sujet cinq questions auxquelles l'archevêque répondit par une déclaration écrite favorable.

« Nous conseillons, disait Jacques Gélu, qu'en toutes choses on se guide sur l'opinion de la Pucelle, et que le roi s'attache à suivre les conseils précis qu'elle pourra donner, parce qu'ils viennent de Dieu... Son avis doit être demandé avant tout, et l'on doit le rechercher de préférence à celui de tous les autres conseillers... Que le roi, avec humilité et reconnaissance, courbe la tête et fléchisse le genou devant la majesté divine, et qu'il exécute les ordres de Dieu avec vigilance et promptitude. »

Après avoir été archevêque de Tours, il fut élu à l'archevêché d'Embrun par le clergé du diocèse, qui connaissait sa profonde piété et son grand savoir.

(1) Envoi de Mgr Berthet, évêque de Gap, depuis décédé.

Jacques Gélu administra cette province ecclésiastique avec la même prudence qu'il montra dans les nombreuses affaires politiques qui lui furent confiées au cours de sa longue carrière.

Il demanda au roi de faire dire des prières dans toutes les églises de France pour obtenir de Dieu la délivrance de la Pucelle.

Son cœur fut douloureusement ému lorsqu'il assista impuissant à l'immolation de la libératrice d'Orléans, à laquelle il avait donné toute son admiration et toute son estime.

Fier de cette noble attitude de l'un de ses prédécesseurs, comment l'évêque de Gap ne se réjouirait-il pas de la résurrection de notre héroïne nationale dans l'amour et la reconnaissance de tous les vrais Français ?

A mesure que cette douce et grande figure monte plus brillante et plus harmonieuse sur le ciel de la Patrie, il semble que l'espoir revient au cœur de tous et que sa glorification par l'Église verra aussi notre chère Patrie reprendre son rang parmi les nations pour continuer par elle les gestes de Dieu. C'est là son vœu le plus ardent.

Gap, le 1er septembre 1914.

+ Prosper Amable
évêque de Gap.

AUTUN

JEANNE D'ARC ET NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

La vie des saints n'est qu'une copie de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Chacun, selon les dispositions de la Providence, reproduit d'une manière spéciale tel ou tel aspect de la beauté morale de celui qui est l'homme parfait, le type incomparable de la beauté humaine, transfigurée par son union à la personne du Verbe.

Jeanne d'Arc, proclamée bienheureuse par l'Église, a donc, elle aussi, cette ressemblance avec le divin modèle, sans laquelle il n'y a pas de sainteté. Est-elle plus sainte que beaucoup d'autres et occupe-t-elle un rang très élevé dans la hiérarchie des saints qui forment la Cour céleste ? C'est une question que personne sur la terre ne peut résoudre, et dont l'étude, inutile au point de vue de l'édification, est condamnée par plus d'un maître de la vie intérieure.

Mais, sans essayer de sonder des secrets qui ne sont pas de la terre, et en se contentant de considérer ce qui paraît à l'extérieur dans l'ensemble des faits, on peut dire que peu de vies de saints ont une ressemblance plus frappante avec la vie du saint des saints. Comme l'existence terrestre du Verbe incarné, l'existence de Jeanne d'Arc se partage en trois périodes qui se succèdent, s'enchaînent et se complètent mutuellement pour former un drame d'une incomparable grandeur : préparation ou vie cachée ; accomplissement de la mission dont elle a été chargée ; martyre qui est le complément et le sceau de cette mission.

Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait pas besoin d'être préparé à sa mission de Fils de Dieu revêtu de notre nature : il possède, dès le premier instant, la plénitude de la grâce et de la vérité. Néanmoins, pour être le modèle des hommes, il a voulu passer par les faiblesses de l'enfance et s'élever par degré, comme nous tous, à l'état d'homme parfait. Et, en même temps que son corps grandit et se développe, son âme aussi grandit, au moins dans la manifestation de la sagesse et de la grâce qui sont en Lui.

Jeanne d'Arc aussi a sa vie cachée, préparation directe et merveilleuse à la mission qu'elle a reçue de sauver la France. Pendant cinq ans, l'archange saint Michel, protecteur de la France, la visite fréquemment, et les saintes Catherine et Marguerite lui apparaissent régulièrement plusieurs fois par semaine ; et, en même temps qu'elle la poussent à une piété toujours plus grande, à l'accomplissement scrupuleux de ses devoirs d'État, elles la forment peu à peu à tout ce qu'elle devra savoir pour conduire les armées à la victoire et faire sacrer Charles VII à Reims. Puis, quand l'heure est venue, sa formation étant terminée et la France réduite à la dernière extrémité, la Providence lui ouvre les voies et, malgré tous les obstacles, toutes les oppositions, la conduit jusqu'au Dauphin.

Là, elle est soumise à tous les examens, à toutes les épreuves qui pourront constater la réalité de sa mission ; et, lorsqu'enfin on a reconnu que le doigt de Dieu est là et que ne pas accepter sa mission c'est aller contre la volonté de Dieu, on se décide à lui confier, très timidement d'abord, ensuite d'une manière plus complète, la direction de la guerre contre les envahisseurs.

* * *

Après trente ans de vie cachée dans l'humble demeure de Nazareth, Notre-Seigneur entre dans la vie publique. Pendant trois ans et demi, il parcourt les villes et les bourgades, prêchant la parole de Dieu, multipliant les miracles, formant et instruisant les apôtres qui seront les continuateurs de son œuvre.

La vie publique de Jeanne d'Arc sera plus courte encore que celle de son Maître. Une année seulement lui sera donnée pour accomplir sa mission. Entrée à Orléans avec le premier convoi de secours, le 29 avril 1429, elle sera prise à Compiègne le 23 mai 1430. Mais, pendant ces

treize mois, quelle merveilleuse épopée ! Orléans délivré ; les ennemis battus successivement à Jargeau, à Meung, à Beaugency, à Patay ; Patay surtout, dont la victoire marque le commencement de la déroute des envahisseurs de la France ; Patay qui, trois siècles et demi plus tard, devait voir dans l'oriflamme du Sacré-Cœur, brillant pour la première fois sur le champ de bataille, l'annonce des victoires futures ; enfin, et par dessus tout, Charles VII sacré à Reims.

Voilà la vie publique de la Pucelle : courte par le temps, immense par les conséquences qui en ont découlé et qui se résument dans ce seul mot : la France est demeurée la fille ainée de l'Église !

* * *

Durant la seconde partie de sa vie publique, on voit grandir contre Notre-Seigneur la conspiration de ses ennemis, qui aboutira au drame du Calvaire. La haine monte autour de Lui chez ceux dont sa mission dérange les calculs ou gêne les ambitions. Ils veulent se débarasser de Lui afin de pouvoir continuer à jouir en paix du pouvoir et de ses avantages. Leurs efforts, longtemps inefficaces, finissent par aboutir, à l'heure qu'il avait marquée lui-même. Ils le mettent à mort et, par là, assurent son triomphe.

« Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » Les ennemis, en le clouant sur la croix, ont eux-mêmes et de leurs propres mains brisé leur pouvoir.

Quelle ressemblance Jeanne d'Arc présente avec ce divin modèle ! Elle aussi, dès que sa mission commence à paraître et à être justifiée par le succès, elle voit un parti se former contre elle et contrecarrer l'exécution des ordres qu'elle reçoit du Ciel. Longtemps, elle en triomphe ; mais ce succès lui-même ne fait qu'exciter davantage ses ennemis. Ses Voix l'avertissent que sa carrière ne sera pas longue. Et, lorsqu'elle a fait sacrer Charles VII, elle commence à entrevoir son douloureux calvaire. Elle marche néanmoins, confiante dans le Dieu qui la protège. Prise à Compiègne, sa Passion dure une année entière, au milieu des embûches qui lui sont tendues, et dont le résultat est de faire éclater son innocence en même temps que la perfidie de ses juges. Elle meurt sur le bûcher, consumée par le feu ; mais la foule proclame qu'on a brûlé une sainte, et sa mort, au lieu de rétablir la fortune des ennemis de la France, ne fait qu'accentuer leur défaite. Une à une, les prophéties de

Jeanne s'accomplissent. Ils perdent un plus grand gage qu'Orléans : Paris est repris par les Français. En 1435, vingt-deux ans après la mort de la Pucelle, le roi Charles VII règne sur la France entière.

* * *

Bienheureuse Jeanne d'Arc, après un trop long oubli, la France est revenue à vous ; et le décret qui vous a placée sur les autels nous montre que c'est encore avec vous que nous devons combattre pour être sauvés. Il s'agit de refaire ce que vous aviez fait déjà. La France, séparée de Dieu par les impies, allait périr ; mais, avec votre nom glorieux comme mot d'ordre, elle a remporté la victoire de la Marne qui a brisé la ruée des envahisseurs. Aidez notre cher pays à triompher pleinement de tous ses ennemis, afin que, selon le désir du Souverain Pontife, il « *puisse reprendre avec plus d'éclat que jamais, dans le monde pacifié, la série magnifique des « gesta Dei per Francos !* » [1]

Autun, le 15 janvier 1917.

+ Désiré Hyacinthe
Evêque d'Autun, Chalon et Mâcon

(1) Lettre du cardinal Gasparri à l'évêque d'Autun, 29 septembre 1916.

TARENTAISE [1]

NOS MOTIFS DE CONFIANCE
EN L'INTERCESSION DE LA BIENHEUREUSE JEANNE D'ARC

Si Jeanne d'Arc avait été une libre-penseuse, tous les transfuges du catholicisme n'auraient qu'une voix pour célébrer son patriotisme et sa valeur guerrière, et ils seraient les premiers à solliciter l'institution d'une fête civique en son honneur.

Mais l'Église l'a proclamée bienheureuse et, bientôt, elle lui décernera les suprêmes honneurs de la canonisation. Il n'en faut pas plus pour qu'ils la méconnaissent.

Pourtant, si la Pucelle a été la grande libératrice de la France au XVe siècle, n'est-ce pas uniquement parce que Dieu l'a choisie pour être la preuve tangible de sa prédilection pour notre nation ?

Elle-même a affirmé qu'elle était l'envoyée de Dieu, qu'elle avait reçu sa mission de Lui.

Elle l'a prouvé par le secret révélé au roi, secret qui n'était connu que de lui et de Dieu ; par ses prédictions qui se sont toutes réalisées.

Jeanne n'est qu'une jeune fille de la campagne, elle n'a fréquenté aucune école. Sa mère lui a enseigné le *Pater,* l'*Ave* et le *Credo ;* elle lui a appris à aimer Dieu et à le servir, à coudre et à filer ; c'est tout.

Si Jeanne d'Arc n'est qu'une jeune campagnarde, simple et ignorante, si elle n'a dû compter que sur elle-même, si elle n'est pas l'envoyée de Dieu et l'instrument de sa toute-puissance, comment expliquer sa rare compétence dans les choses de la guerre, ainsi que ses triomphes sur les Bourguignons et les Anglais commandés par les plus illustres

(1) Envoi fait le 8 mai 1918 par Mgr Biolley, évêque de Tarentaise, depuis décédé.

généraux de l'époque ? C'est impossible, car le miracle serait plus grand que celui de l'intervention de Dieu lui-même par son archange saint Michel et ses saintes Catherine et Marguerite.

Non, Dieu n'a jamais rien fait de pareil en faveur d'aucune autre nation ; nous serions des ingrats de ne pas le reconnaître et des insensés si nous négligions de recourir à l'intercession de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, qui fut l'instrument de notre salut à une époque aussi tourmentée et plus triste que la nôtre.

N'attendons pas que Dieu nous envoie une nouvelle libératrice de la Patrie : celle qu'il nous a donnée au XVe siècle suffit. Au Ciel, elle est mieux placée que sur la terre pour nous protéger et nous secourir. Les marques de son assistance abondent dans cette cruelle guerre qui nous a été imposée, depuis la victoire merveilleuse de la Marne jusqu'aux glorieux succès qui l'ont suivie.

Nous croyons à la Providence divine, dirigeant tous événements de ce monde ; efforçons-nous de nous les rendre favorables par nos prières et une conduite résolument chrétienne. Invoquons avec confiance la protection de Jeanne d'Arc, dont la mission sur la terre a été de restaurer l'intégrité de la Patrie en la délivrant de ses ennemis.

+ Jean-Baptiste, Ev. de Saint-Dié

VIVIERS

JEANNE D'ARC

NOTRE LIBÉRATRICE D'HIER ET NOTRE LIBÉRATRICE DE DEMAIN

Nous libérer, fut la mission de Jeanne au XVe siècle ; c'est encore aujourd'hui sa mission.

Suscitée par Dieu à l'une des heures les plus sombres et les plus désespérées de notre histoire, elle accourut ; elle pria, elle batailla et, surnaturellement aidée, elle eut vite fait de relever les courages défaillants, de chasser l'ennemi du sol envahi, de restaurer le pouvoir déchu et de rendre à notre épée son prestige évanoui. Puis, couronnée de la double auréole de l'héroïsme et de la virginité, elle disparut dans un tourbillon de flammes, ajoutant à toutes ses gloires le suprême honneur du martyre !

De Jeanne, il ne restait plus rien sur terre. On put croire que c'en était fait d'elle et de son œuvre, que le bûcher de Rouen avait clos à tout jamais sa merveilleuse carrière.

Et voici qu'elle reparaît après de longs siècles de mystérieux oubli et d'apparent abandon ; voici qu'elle reprend son œuvre de relèvement et de salut.

Des jours mauvais se sont levés sur notre pays. C'est plus grande pitié que jamais au royaume de France. Le péril est extrême et, pour le conjurer, tout effort humain manifestement impuissant. La ruine est fatale à moins que Dieu n'intervienne.

Et Dieu intervient.

Il nous ramène Jeanne, et il nous la ramène transfigurée.

Ce n'est plus la timide bergère de Domremy ; ce n'est plus même la guerrière à l'armure de fer, aux brillantes chevauchées : c'est la Bienheureuse rayonnante de céleste beauté, couronnée d'une splendide auréole, le glaive endormi dans le fourreau, mais les lèvres armées de la force invincible et toujours victorieuse qu'est la prière des saints.

Jeanne nous revient. C'est encore Dieu qui nous l'envoie. Elle vient reprendre et poursuivre son œuvre interrompue. Ne dites pas que la tâche est ardue, l'effort désespéré : il n'y a pas de tâche ardue, il n'y a pas d'effort désespéré quand celle qui a reçu la mission libératrice est *l'inspirée de Dieu, l'envoyée de Dieu, la coopératrice de Dieu.* Or, tel est le rôle providentiel de Jeanne vis-à-vis de la France. Elle est prédestinée à nous faire remonter de nos abaissements, à nous arracher à nos corruptions, à refouler l'ennemi hors de nos frontières, à nous affranchir des oppressions du dedans et du dehors, à nous ramener une ère de paix, de gloire et de sainte liberté.

Viviers, le 30 mai 1918.

+ J. M. Frédéric, Ev. de Viviers

CONSTANTINE [1]

HIPPONE

JEANNE D'ARC ET LA PATRIE

A l'heure où se jouent, sur les champs de bataille, les destinées de la France, il semble à propos de rappeler que l'humble bergère de Domremy, notre héroïne nationale, demeure notre exemplaire vivant, en même temps que notre céleste protectrice, parce qu'elle fut l'incarnation même de l'amour de la patrie.

Hélas ! la France du XVe siècle était réduite à n'être plus qu'un lambeau de territoire, et son roi se consolait trop aisément de n'être plus que le « roitelet de Bourges. »

La misère publique était grande et l'état des populations rurales lamentable :

« Sur beaucoup de points, les moissonneurs ne pouvaient rentrer leurs récoltes, ni les voituriers circuler sur les chemins sans avoir une escorte. On hésitait à mener les bestiaux aux pâturages, les gens d'armes occupant les garnisons qui auraient dû protéger les populations rurales, empêchaient souvent toute culture et répandaient autour d'eux la terreur.

« Les pauvres laboureurs en étaient réduits à abandonner leurs maisons et à se réfugier dans les villes, où ils vivaient de la charité des habitants ; parfois, ils voyaient ceux-là mêmes qui les avaient dépouillés venir vendre sous leurs yeux le produit des vols et des rapines. Quand les pillards ne trouvaient plus rien, ils mettaient le feu aux villages.

« Trop souvent les malheureux paysans qui, fuyant devant l'incendie et la ruine, arrivaient « *à grands troupeaux* » dans les villes, s'en voyaient refuser l'entrée ; on se bornait à leur distribuer aux portes,

(1) Pages envoyées par Mgr Bouissière, évêque de Constantine, depuis décédé.

moyennant finance, du pain et du vin ; ils devaient s'estimer heureux si on leur offrait un asile dans les hôpitaux, mais pour une nuit seulement : dès le lendemain, ils étaient impitoyablement renvoyés.

« Livrée depuis de longues années à des rivalités implacables, aux invasions anglaises, aux courses et aux ravages des gens de guerre de tous les partis, la France était comme épuisée et anéantie. La tempête des guerres civiles s'élevait de toutes parts : entre les enfants d'une même maison, entre les hommes d'un même sang, se commettaient les attentats des guerres les plus cruelles ; les querelles multiples des seigneurs se mêlaient à tous ces conflits. » [1]

Mais voilà que là-bas, à la frontière des Vosges, une modeste jeune fille, sans culture et sans lettres, qui ne sait, dit-elle, ni A, ni B, a pensé « à la grande pitié qui est au royaume de France. » Elle entend l'appel d'en haut : « Va, fille de Dieu, va ! » et, en lui obéissant, elle va entraîner à sa suite la nation tout entière.

Sous le souffle ardent de son patriotisme, la confiance renaît, les courages se relèvent, le peuple l'acclame, l'armée la reconnaît pour chef. Jamais homme n'a commandé comme cette femme : la victoire partout la suit.

Quel est donc le secret de ces incomparables triomphes ? C'est le patriotisme ardent qui l'enflamme. Jeanne aime passionnément son pays, et elle est prête à lui tout sacrifier, même sa vie. Nul obstacle ne pourra l'arrêter : elle sera devant le roi avant la mi-carême, « dut-elle user ses pieds jusqu'aux genoux. »

« Quand bien même, dira-t-elle plus tard devant ses juges, j'aurais eu cent pères et cent mères et que j'eusse été fille de roi, je serais partie tout de même. »

Tel est ce sentiment profond, invincible, générateur de miracles, qui a fait de Jeanne la libératrice de la France. Elle l'avait puisé dans son cœur de Lorraine, dès son berceau placé par la Providence là-même où l'âme française se semble avoir été toujours plus vibrante et plus sensible, sans doute parce qu'elle y a plus souvent et plus cruellement souffert.

Mais ce sentiment s'était développé et exalté encore dans la foi et la piété exquise de la jeune fille, ainsi que dans la conscience qu'elle avait

(1) *Histoire de Charles VII*, de Beaucourt.

de sa mission surnaturelle. Comprendrait-on autrement un aussi mâle courage dans une poitrine d'enfant, un héroïsme aussi indomptable dans une bergère de cet âge, quand on ne les rencontre pas toujours dans l'âme des plus fiers soldats ?

Sans doute, le patriotisme est une vertu naturelle qui naît au cœur de tous les enfants d'un même pays, héritiers du même patrimoine de traditions nationales, attachés au même sol, défenseurs jaloux des mêmes droits et des mêmes libertés. Mais, lorsqu'il est consacré par la religion et ennobli par la grâce, le patriotisme s'excite et s'enflamme : il fait les héros et les martyrs.

On ne les compte déjà plus, au cours de cette longue et atroce guerre, ces nobles victimes tombées sur les champs de bataille qui ensanglantent l'Europe. Mais les plus glorieuses ne sont-elles pas celles qui, sous la bannière invisible de Jehanne, ont couru à la mort au signal sacré et au mot d'ordre qui fut le sien : « Jhésus ! Maria ! »

Il faut bien le reconnaître, il fut un temps, pas encore très éloigné de nous, où, sous prétexte de je ne sais quel rêve de vague humanitarisme et de fraternité universelle, on ne prétendait à rien moins qu'à la suppression de toutes les frontières, au nom de la « social-démocratie. »

Pendant ce temps, l'ennemi, à nos portes, fourbissait des armes contre nous et préparait le plus formidable assaut qui se soit jamais livré d'un peuple contre un autre. Il n'a fallu rien moins que le génie de notre race, que rien ne saurait éteindre, et les trésors latents d'indomptable bravoure accumulés depuis des siècles dans l'âme française, pour triompher de la « kultur, » c'est-à-dire de la barbarie allemande.

Ce sera, devant l'histoire, le plus retentissant échec qu'ait pu subir la doctrine néfaste du socialisme international, et la plus éclatante revanche du vrai et pur patriotisme sur les théories subversives des « sans patrie. »

A quelle hauteur se dresse, parmi ce chaos de démolitions et de ruines, la radieuse et sublime figure de Jeanne d'Arc, dévorée d'une seule ambition : celle de vivre et de mourir pour le salut de la France !

Après huit jours de bataille sous les murs d'Orléans, elle tombe blessée, mais elle arrache de sa propre main la flèche de sa blessure en disant : « Ce n'est pas du sang qui coule, c'est de la gloire ! »

Et lorsque, le 8 mai 1429, les portes de la cité s'ouvrent enfin devant elle, elle s'écrie : « Maintenant, tout est vôtre, et y entrez ! »

Mais parce que Jehanne sait que la France attend un roi et que ce qui fait le roi c'est le sacre, elle conduit le dauphin à Reims, par une audacieuse chevauchée qui devient une véritable marche triomphale. Charles VII est oint par l'archevêque de l'huile de la Sainte-Ampoule : la France a recouvré son roi, sa libératrice pourra monter sur le bûcher de Rouen enveloppée dans les plis glorieux du drapeau. La France est sauvée !

On raconte que, au cours de la cérémonie du sacre, pendant que la foule transportée mêlait ses acclamations au bruit des fanfares, le vieux Jacques d'Arc, le père de Jehanne, perdu dans la foule, pleurait en silence. Cet homme obscur et oublié était le vrai héros de la fête. Il représentait le peuple de France qui, par les mains de sa fille, faisait couronner son roi. Et la foule, à bon droit, eût pu saluer en lui le père du patriotisme de Jehanne, le fondateur de l'autonomie de la France, le sauveur de sa liberté.

Constantine, le 30 mai 1916.

+ Jules-Lebon, Ev. de Constantine et d'Hippone

CHARTRES

JEANNE D'ARC & LE PAYS CHARTRAIN

Le pays chartrain conserve précieusement la mémoire de plusieurs personnages qui furent les compagnons d'armes, les serviteurs ou les défenseurs de la Vierge de Domremy.

C'est ainsi que, parmi les hommes de guerre qui ont bataillé aux côtés de Jeanne, nous pouvons mentionner, en première ligne, le bâtard d'Orléans, héritier du comté de Dunois, qui la seconda si vaillamment dans la délivrance d'Orléans et à la fameuse journée de Patay. Il devait plus tard réaliser la prophétie de Jeanne, en achevant son œuvre d'expulsion des Anglais, par la conquête de la Guienne et de la Normandie.

Il était réservé à la capitale du Dunois, à la cité de Châteaudun, qui a reçu de nos jours le glorieux surnom de *Ville héroïque*, de le mériter déjà au temps de la Pucelle par plusieurs envois de troupes placées sous les ordres de son gouverneur, Florent d'Illiers, qui, avec ses secours, assura le succès de la campagne de la Loire. C'est à la famille de cet intrépide capitaine que se rattachent les deux évêques chartrains, son fils et son neveu, Miles d'Illiers et René d'Illiers.

Pourquoi ne citerions-nous pas encore le comte Louis de Bourbon-Vendôme, à qui le roi Charles VII confia la garde de la Vierge inspirée ? Ce seigneur la suivit dans tous ses combats et la vengea de la trahison de Compiègne. Son souvenir n'est-il pas, d'ailleurs, inséparable de notre cathédrale, qu'il embellit par la fondation de la chapelle qui porte encore son nom ?

A la suite de ces vaillants, nous ne pouvons oublier ce gentilhomme de quinze ans, Louis de Couttes, originaire de Châteaudun, qui fut

attaché, en qualité de page, à la personne de l'héroïne. Il l'accompagna partout et la servit fidèlement jusqu'au siège de Paris. Ce témoin, bien informé de la vie de Jeanne d'Arc, n'a pas peu contribué par ses dépositions des plus circonstanciées au succès de sa réhabilitation.

Pourquoi aussi ne pas rappeler que Jean du Lys, frère de Jeanne d'Arc, fut, dit-on, capitaine de Chartres, en 1454 ? A ce titre, il était chargé de la défense de la ville et commandait à la garnison.

Parmi les hommes d'église qui entourèrent la Bienheureuse de leur respect et de leur protection, nous devons ranger Regnaud de Chartres, ancien dignitaire du chapitre, puis cardinal et archevêque de Reims. Ce prélat approuva, après mûr examen, à Poitiers et à Chinon, la mission de Jeanne d'Arc, et lui assigna dans sa cathédrale une place d'honneur au sacre de Charles VII.

Auprès de lui, c'est encore un Dunois que nous trouvons parmi les défenseurs de la Pucelle, Jean de Saint-Avit, devenu évêque d'Avranches, qui s'éleva hautement, en 1431, contre l'inique procédure de Rouen et paya de plusieurs années de disgrâce et de captivité anglaise sa courageuse protestation. Pour expliquer cette fière attitude, disons qu'un prêtre de Châteaudun, Michel Picheron, qui correspondait avec l'évêque d'Avranches, son compatriote, le renseignait sur les faits et gestes de la Pucelle et l'instruisait fidèlement des prodigieux exploits qui attestaient le caractère divin de sa mission.

C'est ainsi qu'un rayon de la gloire de Jeanne d'Arc resplendit, à des degrés divers, sur les personnages qui ont été mêlés à sa vie. Aussi les annalistes chartrains ont, à bon droit, sauvé leurs noms de l'oubli pour nous rattacher à la Bienheureuse par des liens plus étroits et la rendre encore plus chère au pays chartrain où sa mémoire a toujours été honorée.

Mais n'aurions-nous pas ce motif particulier de célébrer sa mémoire, qu'il nous suffirait de voir en Jeanne d'Arc la grande compatriote et la grande chrétienne suscitée par Dieu pour sauver notre pays et nous laisser l'admirable exemple de ses héroïques vertus.

Dès qu'elle connut, dans sa prière, par les révélations de ses saintes, les maux dont souffraient ses compatriotes opprimés par les Anglais, son jeune cœur s'émut, elle ne songea qu'à se dévouer pour y mettre un terme. « Je les ai entendu pleurer et gémir, dit-elle, je ne peux plus durer où je suis. » C'est en vain qu'on rit de sa mission, qu'on la rebute

à Vaucouleurs, qu'on la traite de folle, qu'on s'oppose à son départ de la maison paternelle, qu'on la menace de la noyer plutôt que de la laisser partir, rien ne l'arrête. « Quand j'aurais cent pères et cent mères, il faut que je parte, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux. Adieu ! Adieu à tout ce que j'aime ! » Tel est son merveilleux patriotisme.

Les vertus chrétiennes pratiquées à un degré ordinaire et commun peuvent suffire pour le salut, mais ne méritent pas les honneurs des autels. L'Église les réserve aux vertus pratiquées à un degré héroïque, c'est-à-dire constamment, promptement, éminemment, malgré les difficultés et les obstacles. Telles furent les vertus de Jeanne d'Arc, comme S. S. Pie X l'a déclaré solennellement le 6 janvier 1904 : « La vénérable servante de Dieu, Jeanne d'Arc, pratiqua dans un degré héroïque les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité envers Dieu et envers le prochain, et les vertus cardinales de prudence, de justice, de force, de tempérance et leurs annexes. »

Dès son jeune âge, la Bienheureuse se distingue par sa *piété,* qui en fait une enfant modèle. Elle aimait à passer de longues heures en prières et volontiers transformait ses promenades en pèlerinages. Un jeune homme qui la vit souvent travailler aux champs rapporte, dans son naïf langage, qu'elle aimait à se séparer de ses compagnes pour « parler à Dieu. » Cet attrait pour la prière ne fait que grandir avec l'âge et sous l'influence des saintes qui lui apparaissent et l'engagent à être bonne et pieuse, à aimer Dieu et à fréquenter l'église. Les témoins de sa vie publique, son page, ses hôtesses attestent qu'on la trouvait souvent à genoux dans sa chambre, arrosant le pavé de ses larmes, qu'elle aimait à assister aux offices canoniaux. Combien de fois, disaient aussi ses compagnes de Domremy, ne l'a-t-on pas surprise prosternée devant les images des saints, devant la croix, immobile, insensible à ce qui se passait autour d'elle !

A ce double titre de grande patriote et de grande chrétienne, elle n'appartient pas seulement aux contrées et à l'époque où elle a vécu, lutté et souffert : elle est à la France entière, à la France de tous les temps, comme elle est à l'Église entière, à toutes les âmes avides de poursuivre un noble idéal de patriotisme et de dévouement. Les traits strictement historiques que nous venons de rappeler suffisent amplement pour faire justice des basses et haineuses attaques dont elle a été l'objet de la part des ennemis de la religion, suffisent aussi pour nous montrer que le chef de l'Église ne s'est pas trompé en autorisant son culte, en

nous permettant de la placer sur nos autels pour rendre hommage à la *Sainte du patriotisme.* Sa statue a été érigée depuis dans la plupart des églises chartraines et de pieuses associations se sont placées sous son patronage.

Mais ne nous bornons pas à l'honorer, à la glorifier, prions-la, invoquons-la ardemment, et surtout efforçons-nous de l'imiter, car elle est un modèle pour toutes les conditions, un modèle pour tous les temps, en particulier pour les Français de nos jours. N'oublions pas que c'est dans sa religion profonde qu'elle a puisé son incomparable amour de notre patrie, et n'en est devenue la libératrice qu'en faisant respecter la loi de Dieu, seule sauvegarde des familles, des sociétés et des peuples.

Dans ces conditions, nous pouvons, devant cette terrible lutte que nous soutenons si héroïquement, espérer un nouvel effet de la protection de la Bienheureuse, au jour surtout prochain où sera proclamée sa canonisation par le Saint-Siège.

Chartres, le 14 décembre 1919

LE PUY

VERTUS DE JEANNE D'ARC A DOMREMY

Il y a deux côtés dans la vie des saints : le côté public et lumineux, et le côté mystérieux et privé où pénètre seul le regard du Père céleste. Quand un saint a guéri un malade ou ressuscité un mort, il fait comme le Maître à la suite du miracle de la multiplication des pains : il se retire dans la solitude. Là, on le voit appliqué à l'exercice des trois vertus théologales, des quatre vertus morales et des devoirs de son état. Les croyances de l'Église sont sa lumière ; il compte sur la grâce pour se tenir au-dessus de la faiblesse humaine ; il aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, et, en cela, il s'acquitte du premier commandement, qui comprend tous les autres. C'est dans la grâce sanctifiante, ainsi entretenue au sein d'une perpétuelle floraison de mérites, que consiste la sainteté. Pour cela, il faut des énergies surnaturelles. Le saint les demande à la prière et aux sacrements. L'Eucharistie, qui le met en rapports intimes avec Jésus vivant et présent sur nos autels, lui est particulièrement chère.

Aussi, lorsque l'Église est saisie d'une cause de béatification, le premier de ses soins n'est pas de s'enquérir des œuvres dont le bruit a peut-être étonné le monde, mais de la mesure dans laquelle le serviteur de Dieu a pratiqué la foi, l'espérance, la charité, la prudence, la justice, la tempérance, la force. Elle sait, comme l'a si bien dit Bossuet dans l'oraison funèbre de Condé, que « ce sont ces choses simples : gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut et souffrir les maux qu'il envoie, » que « ce sont, dis-je, ces communes pratiques de la vie chrétienne que Jésus-Christ louera au dernier jour devant son Père céleste. » Elle sait que « les

histoires sont abolies avec les empires, et qu'il ne se parlera plus de tous ces faits éclatants dont elles sont pleines. » Elle sait que le don du génie et les autres présents merveilleux, le Créateur en fait part à ses ennemis comme à ses amis ; qu'ils ne sont « qu'une décoration de l'univers et un ornement du siècle présent. » Si notre Jeanne ne s'était montrée plus grande par ses vertus chrétiennes que par ses exploits militaires, elle ne serait point appelée à l'honneur des autels. Mais ce fut avant tout une sainte.

Oui, ce fut une sainte, cette enfant dont les yeux, à peine ouverts à la lumière, se dirigèrent vers le Ciel ; dont les lèvres, dans leurs premiers essais précurseurs de la parole, balbutièrent le nom de Jésus.

Ce fut une sainte, cette bergère aussi innocente que les agneaux qui broutaient, sous la protection de sa houlette, l'herbe de la prairie.

Ce fut une sainte, cette diligente ouvrière qui partageait avec sa mère les soins du ménage et avec son père et ses frères les rudes travaux des champs. Combien de fois ne la vit-on pas guider l'attelage pendant que le laboureur aiguillonnait les bœufs et traçait le sillon ?

Ce fut une sainte, cette vierge compatissante qui ne pouvait voir une souffrance sans être émue de pitié. Jeanne rencontrait-elle un mendiant, elle ne manquait jamais de lui ouvrir son humble bourse. Un pèlerin sans abri s'arrêtait-il le soir à la porte de la chaumière, implorant un gîte, elle l'accueillait avec bonté, et, s'il était vieux, malade, elle lui abandonnait sa chambrette, quelquefois même sa modeste couche, pendant qu'elle passait la nuit sur une chaise, devant l'âtre désert.

Ce fut une sainte, cette fille de l'obéissance, qui, à la voix du Ciel, quitte tout ce qu'elle aimait pour aller batailler à la tête des armées.

Obéissance vraiment héroïque ! Elle n'a que seize ans, la pauvre petite ; elle ne sait que coudre, filer, travailler aux semailles et aux moissons. Est-ce bien elle que Dieu devrait charger d'une mission dont les généraux eux-mêmes n'étaient pas capables ? Elle montre naïvement à l'archange ses habits de paysanne, ses mains qui n'ont jamais tenu que l'aiguille, la quenouille, le fuseau, la houe : « Je ne suis qu'une pauvre fille ; je ne connais ni A, ni B. Est-ce que je sais faire la guerre, moi ? Est-ce que je peux monter à cheval ? » — « Va ! va ! va ! Fille de Dieu, je serai à ton aide... Va ! va ! »

Merveilleux dialogue qui rappelle celui de Marie et de Gabriel : « Comment cela se pourra-t-il accomplir ? » avait demandé la Vierge.

Quomodo fiet istud ? — « Ne crains pas, la vertu du Très-Haut sera avec toi » *Virtus Altissimi obumbrabit Tibi.* — *Fiat,* répond Marie. — *Fiat,* répondra Jésus, sous le poids de l'agonie... *Fiat,* répond Jeanne à son tour, oui *Fiat !* — « Ah ! ajoutait-elle plus tard, quand j'aurais eu cent pères et cent mères, quand j'aurais été fille de roi, je serais partie. » Voilà le sublime de l'obéissance. Quelle torture dans ce cœur de jeune fille ! Mais quelle victoire obtenue sur l'affection, la tendresse, la crainte, par la puissance de la foi !

Le bonheur de Jeanne était de visiter l'église de son village. Tantôt elle s'associait aux divins offices qu'on y célébrait, tantôt elle s'oubliait de longues heures devant le tabernacle. On la surprenait souvent prosternée et tout en pleurs, sur le pavé du sanctuaire. Purifier dans la confession son âme déjà si blanche, s'unir à ce Jésus à qui elle s'était consacrée par un vœu de virginité, là étaient sa consolation, sa joie ; là aussi sa force pour accomplir les rudes sacrifices qui faisaient saigner son cœur. Un regard sur la vie militante de l'héroïne nous permettra d'apercevoir ces vertus dans la splendeur de leur épanouissement. D'où viennent les triomphes de notre guerrière ? de sa foi. « C'est par la foi, » suivant le mot de saint Paul, que les grands chefs du peuple de Dieu ont vaincu les oppresseurs, *per fidem vicerunt regna.*[1] Le nom de Jeanne ne déparerait pas le tableau magnifique dans lequel l'Apôtre a enchâssé ceux des Gédéon, des Jephté, des Déborah. Loin de là, il les surpasse de toute la hauteur dont l'Évangile domine la loi antique. Comme la libératrice du genre humain, elle croit aux paroles divines ; elle sait que messire Dieu l'a choisie et proclame sans hésiter que « personne au monde, ni prince, ni roi, ni fille de roi ne peut reconquérir le royaume et qu'il n'y a de secours qu'en elle. » Les victoires de Saint-Loup, des Augustins, des Tourelles, de Patay, de Chalon, le couronnement de Charles VII dans la basilique de Reims sont nés de cette inébranlable certitude.

Au milieu de la gloire la plus enivrante, Jeanne reste l'humble enfant, la vierge pudique, la douce sœur de charité, l'amie des saints Tabernacles que nous admirions tout à l'heure. Elle aime à répéter que « tout ce qu'elle a fait de bien, elle l'a fait par le conseil et le secours de Notre-Seigneur, » et elle ne s'en attribue aucune part.

(1) Hebr. XI. 33.

Son innocence n'est pas moins touchante que sa modestie. Brave comme l'ange des batailles, elle s'élance sur son cheval ardent au plus fort de la mêlée, sans souci de la grêle des flèches ni des coups d'arquebuse ; mais si elle entend tomber des remparts un ignoble outrage, elle rougit et se met à pleurer.

Je l'ai appelée une sœur de charité. N'en possède-t-elle pas la mansuétude, la compassion, le zèle pieux ? Son épée étincelante lui sert à guider les troupes à l'assaut ; jamais elle n'en frappe l'ennemi. Protéger les prisonniers, secourir les blessés, se pencher sur les mourants pour les consoler et susciter en eux le repentir et l'espérance, tels sont les traits sous lesquels nous nous représentons la miséricorde au sein du carnage, telle nous apparaît la miraculeuse guerrière.

Dernier caractère de la sainteté. Au soir de ses triomphes, c'est au pied des autels que l'enfant de Domremy va, comme autrefois, chercher la paix et le repos dans une adoration prolongée de l'Eucharistie.

Le Puy, le 21 décembre 1919.

† Th. François
Evêque du Puy.

ANNECY

LA PIÉTÉ DE JEANNE D'ARC

Personne n'ignore, pour peu qu'on soit au courant de la vie si courte et pourtant si glorieuse de cette héroïne, à quel point elle fut, dès sa première enfance, animée des sentiments d'une vraie et tendre dévotion.

Elevée et formée à la piété par une mère foncièrement chrétienne, elle montra dans les circonstances les plus critiques un invincible attachement aux enseignements sacrés qu'elle avait reçus au foyer domestique et à l'église. On la vit toujours heureuse d'obéir aux préceptes divins et de se soumettre avec empressement à toutes les observances de la religion.

C'est ainsi que Jeanne aimait à se retirer dans la solitude pour s'adonner à la méditation et à la prière. Pendant que ses compagnes se livraient aux jeux, à la danse et aux divertissements de leur âge, elle, au contraire, rentrait en elle-même et songeait aux calamités qui accablaient la France ; elle invoquait en sa faveur le Dieu des armées. Comme la pieuse enfant était remplie d'horreur pour le péché, sa principale préoccupation était d'éviter les occasions et jusqu'à l'ombre même du mal, tant elle avait à cœur de conserver intacte l'angélique pureté de son âme ! Admirables et saintes dispositions qu'elle garda sa vie durant, même au milieu de la licence des camps.

« Oui, a dit Mgr Dupanloup, il y avait dans cette humble et héroïque jeune fille des champs une grande chrétienne. Et lorsqu'on regarde de près cette âme, après le bruit des batailles, quand la poussière du combat est tombée, lorsqu'on cherche dans son fond intime la source

cachée d'où jaillissaient ces grandes actions dont l'histoire est émerveillée, ce qu'on trouve, c'est cette piété qui fait les saints, cette piété prise au fond même du Christianisme ; rien de médiocre : l'amour de Notre-Seigneur, de sa croix, de la Sainte-Eucharistie, du saint sacrifice de la Messe, et aussi la piété envers la Sainte-Vierge et les vierges martyres.

« Jeanne aimait Notre-Seigneur, comme l'ont aimé tous les saints, avec tendresse. Et voyez-en, dans toute sa vie de batailles, les témoignages quotidiens.

« Outre sa bannière, où elle aimait à contempler l'image du Sauveur, maître du monde, elle s'en était fait faire une seconde où était peint Jésus en croix ; et chaque jour, matin et soir, des prêtres se rassemblaient à l'entour, et Jeanne y venait prier pieusement Notre-Seigneur et adorer sa croix. »

Une vertu qui doit s'exercer parmi les plus merveilleux événements a besoin, en effet, de se vivifier à la source de l'amour divin ; d'une excessive fragilité, elle est exposée à perdre son éclat et à se flétrir, si on n'a pas soin de la rafraîchir aux eaux vives de la pénitence et de l'alimenter fréquemment de la céleste nourriture de l'Eucharistie. C'est ainsi que l'humble bergère ne perdait pas une occasion de purifier son âme et de la nourrir du « pain des forts. » Dans ce but, elle se faisait une obligation d'assister tous les jours, autant que possible, au saint sacrifice de la Messe, soit dans l'église de son village, soit plus tard dans ses expéditions guerrières, et principalement la veille des batailles. Elle donnait même à ses soldats, sur ce point, des ordres qui, soit dit en passant, seraient peu suivis de nos jours, mais qui alors étaient généralement exécutés. « C'est, disait-elle, le péché qui fait perdre les batailles. » Aussi, ne pouvant souffrir autour d'elle les désordres habituels aux gens de guerre, avait-elle amené sa petite troupe et ses chefs à ne plus blasphémer, à réclamer le ministère de ses confesseurs et à recevoir avec foi « Celui qui peut tout » et qui dispose à son gré de la victoire. Cette piété et cet amour de Dieu n'avaient pas le moins du monde amoindri dans son cœur les sentiments de charité et de compassion que tout chrétien véritable doit éprouver à l'égard de ses semblables.

Ne l'avait-on pas vue plus d'une fois, au temps de son adolescence, s'apitoyer sur les misères des pauvres errant sans abri à travers les chemins ? Elle s'appliquait à les consoler et à soulager leurs souffrances.

Ayant un jour rencontré un malheureux couvert d'ulcères et se traînant à peine, Jeanne attendrie s'empressa de le conduire sous le toit paternel. Là, de ses mains délicates, elle soigna d'abord ses plaies repoussantes et, pour comble de charité, elle lui céda sa couchette, tandis qu'elle allait prendre son repos de la nuit dans un coin retiré du logis.

Une autre fois, au cours d'une action meurtrière, apercevant un soldat blessé qu'on transportait loin du champ de bataille, Jeanne tout émue s'écrie : « Ah ! Jamais je n'ai vu le sang français couler que les cheveux ne me dressent sur la tête ! »

Touchantes paroles qui montrent en cette jeune fille extraordinaire les trésors de sensibilité, de tendresse, de bonté et, pour tout dire en un mot, de charité chrétienne.

Avec cela, elle aima d'un amour singulier et la France et son roi légitime, ce roi coupable par sa vie molle et son inertie, mais en somme malheureux et intéressant dans sa détresse.

A vrai dire, l'amour de Dieu est la source de tout dévouement et, loin de nuire à l'amour du sol natal et de la patrie, il en multiplie au centuple toutes les puissances.

Il n'est donc pas étonnant que Pie X, en plaçant Jeanne d'Arc sur les autels, l'ait donnée à la France comme protectrice nationale et comme un modèle de courage, de piété et de patriotisme.

Ce grand pape avait entrevu dans une sorte de vision prophétique ce qui se préparait dans l'avenir pour notre pays. Malgré les tristes réalités du moment, il avait foi en notre Patrie ; il la considérait toujours comme la « Fille aînée de l'Église » et comme l'instrument prédestiné des « gestes de Dieu » dans le monde.

Il ne doutait donc pas de son retour à sa glorieuse mission. En lui appliquant les paroles de nos saints livres, il la voyait maintenant indocile et rebelle, mais bientôt, sous la pression du frein, ramenée à l'ordre, à la sagesse, à l'accomplissement de sa mission traditionnelle.

Jeanne béatifiée se présentait comme un signe et une promesse. Elle brillait au Ciel comme une aurore radieuse dont les premières lueurs devaient éclairer les voies tracées par Dieu à la France.

Les catholiques ne s'y trompèrent pas ; ils saluèrent sa béatification avec un enthousiasme qui enflammait les cœurs et ranimait de joyeuses espérances.

La Bienheureuse gagnait peu à peu la sympathie universelle, car elle avait rencontré, sinon des dévots, tout au moins des admirateurs fervents jusque parmi les représentants de la nation. La jeunesse avait les yeux fixés sur l'héroïque Vierge qui avait miraculeusement sauvé la France. Sous son vocable s'organisaient des groupes pieux, des associations, des conférences, de nombreux patronages, des chorales, des cercles d'études. En un mot, jeunes gens et jeunes filles voulaient en foule s'abriter sous sa bannière et apprendre, à son école, l'amour de Dieu et l'amour de la Patrie.

Depuis la guerre, la Bienheureuse Jeanne a eu sa place et ses jours d'invocation parmi les saintes et saints protecteurs de notre chère France. Nos héroïques soldats l'implorent au milieu du danger ; ils s'inspirent de ses exemples pour marcher bravement à l'ennemi et le « bouter dehors ; » ils savent par ses leçons comment il faut « batailler, » comment il faut vaincre, comment il faut parfois mourir pour Dieu et pour la France.

Annecy, le 15 octobre 1916.

+ Pierre-Lucien,
Évêque d'Annecy

PERPIGNAN

LA FOI ET LA PATRIE
UNIES DANS JEANNE D'ARC

La religion a été son inspiratrice, son guide, sa force dans les gestes magnifiques, presque surhumains qu'elle a accomplis en quelques mois, de l'église de Domremy à la cathédrale de Reims, de la prison de Compiègne au bûcher de Rouen. La religion a nimbé son front de l'auréole du martyre, elle l'a fait monter du bûcher à l'autel ; elle la présente aujourd'hui à notre vénération et à nos prières.

La Patrie fut, avec la religion, l'unique et grand amour de Jeanne d'Arc. Cette jeune fille de dix-huit ans a incarné en elle tous les charmes, toutes les énergies, toutes les grandeurs de la nation française. Elle était un capitaine consommé, un entraîneur de foules, une guerrière infatigable, une victorieuse, une héroïne. En moins d'une année, elle a vaincu l'Angleterre à Orléans et à Patay, reconquis cent villages, délivré son pays, fait sacrer son roi à Reims, relevé la fortune désespérée de la France. Elle a donné à son pays son cœur, son sang, sa vie ; elle est morte pour lui sur le bûcher de Rouen, martyre du patriotisme. Ah ! s'il est juste que nous donnions à la sainte notre encens et nos prières, il est juste aussi que la grande patriote reçoive l'hommage de notre admiration et de notre reconnaissance.

Sans doute Jeanne d'Arc n'était point de la race catalane, sans doute les aïeux de nos diocésains n'ont point combattu sous sa bannière, et ses exploits n'ont point profité à notre Catalogne ; mais les descendants de ceux qui ont parcouru triomphalement l'Espagne et le sud de l'Europe, à la lueur des éclairs que jetaient l'épée du Cid Campeador et celle de

Jacques le Conquérant, *ne sont-ils* pas désignés pour marcher en tête du cortège que les peuples héroïques forment autour de la Pucelle d'Orléans ?

La France d'ailleurs les a adoptés depuis deux siècles passés, et depuis deux siècles ils ont fait leurs les joies, les peines, les triomphes, les revers, les espérances de la France. Ils feront leur aussi la sainte qui leur vient des Marches de la Lorraine et des bords de la Loire ; ils feront leur la Vierge inspirée, la femme sublime, l'émule du Cid et du Conquérant, l'héroïne comme n'en a connu l'histoire d'aucun peuple moderne, la Française enfin qui incarna en elle la foi nationale dont elle fut l'inspiratrice la plus entraînante et la martyre la plus sainte. Au jour prochain de sa canonisation, ils lui feront dans leurs murs une réception triomphale : toutes les clocles la salueront de leurs plus joyeuses volées ; toutes leurs maisons seront pavoisées ; le drapeau national et l'étendard de Jeanne mêleront à leurs fenêtres leurs plis et leurs couleurs, comme autrefois aux grands jours des héroïques batailles ; la nuit succédera au jour sans lasser leur enthousiasme, et des milliers de lumières, dissipant les ténèbres, feront encore resplendir dans les rues de notre ville les couleurs françaises et les couleurs de Jeanne. Il faut qu'en ce jour de grande fête tous les partis, comme ils l'ont déjà fait, se taisent et toutes les passions s'apaisent ; il faut que tous fassent la trêve de Jeanne d'Arc et qu'unis dans un même amour de la Patrie, ils n'aient qu'un cri pour acclamer l'héroïne nationale qui, en des temps désespérés, sauva notre pays.

Ne croyons pas d'ailleurs que sa mission soit terminée et que les honneurs que nous lui rendons et les hommages que nous lui adressons soient de sa part sans retour. Elle demeure et sera jusque dans les siècles futurs, tant qu'il plaira à Dieu de faire vivre dans le monde la nation française, la protectrice à laquelle on n'aura jamais en vain recours, l'inspiratrice des nobles pensées, des héroïques dévouements, des gestes généreux dont elle fut et dont elle reste le modèle accompli. Par elle, la France, fidèle à sa double mission de champion de la foi catholique et de défenseur des faibles et des opprimés, continuera à être parmi les peuples de la terre la nation prédestinée vers laquelle se tendront toujours les bras suppliants de tous ceux qui souffrent dans leur conscience, dans leur liberté et dans leur corps.

Et, pour que la France ne faiblisse jamais à sa mission, Jeanne entretiendra dans les profondeurs de l'âme française, comme une lampe qui

vacille quelquefois, mais qui ne s'éteint jamais, les énergies vitales qui, aux heures critiques, que les nations comme les hommes traversent au cours de leur vie, lui permettent de se ressaisir, de se refaire, de se dominer, de se vaincre elle-même et de triompher des ennemis du dehors.

L'unité française est l'œuvre de Jeanne d'Arc. Lorsqu'elle apparut, divine messagère, la France, en proie aux divisions iutérieures, morcelée par les factions anglaises, bourguignonnes et armagnacaises, semblait irrémédiablement perdue ; elle agonisait lamentablement ; aux regards de beaucoup, elle était même déjà morte. Jeanne paraît, elle monte à cheval, elle arbore la bannière, elle brandit son épée, elle prononce de par Dieu les paroles de vie, et immédiatement la France tressaille sur son lit d'agonie, un sang nouveau fait battre ses veines, elle se lève vivante, forte, pleine de jeunesse ; son roi, ses grands, son peuple se groupent, s'arment, s'assemblent en armées et, conduits par la Pucelle, courent à des combats formidables, à des assauts irrésistibles, à des victoires décisives ; en quelques mois, les Anglais sont chassés, les Bourguignons sont vaincus, les Armagnacs sont ralliés, le roi est sacré à Reims, la France est refaite.

Le miracle d'Orléans, de Patay et de Reims s'est renouvelé plus d'une fois au cours de notre histoire. La Bienheureuse Jeanne garde du haut du Ciel cette France qu'elle a reconquise, qu'elle a unifiée, qu'elle a solennellement donnée à Dieu.

Plus d'une fois elle l'a ramenée des bords de l'abîme ; plus d'une fois elle a refermé devant elle la tombe entr'ouverte. Et ne voyons-nous pas, à cette heure, ce miracle s'opérer de nouveau devant nous ? Il n'y a pas de doute que Jeanne nous montre d'une manière éclatante, en ces circonstances tragiques, qu'elle tient toujours notre Patrie sous sa protection.

Il suffit, pour s'en convaincre, de rappeler les événements qui ont marqué les débuts de la guerre : l'invasion de la France, subite, inattendue, en pleine paix ; des hordes barbares traînant avec elle une artillerie formidable, renversant sous leur poussée terrible Liége, Namur, Charleroi ; franchissant nos frontières et prenant une à une, par le fer et par le feu, nos forteresses, nos grandes villes, nos riches provinces du Nord, l'Artois, la Picardie, la Champagne ; nos armées décimées par des défaites successives, épuisées par des fatigues sans nom, refoulées

sur leurs dernières lignes de défense ; les Allemands, enfin, arrivés aux portes de Paris. Il semblait bien que ce fût la défaite irrémédiabe. Or, tandis que l'Europe épouvantée attendait le dénouement, le 6 septembre, le généralissime donne à nos armées le mot de passe : « Jeanne d'Arc, » et tout à coup les prévisions se renversent, nos armées en fuite s'arrêtent, se reforment et font face à l'ennemi ; le soldat français, subitement rendu à lui-même, redevient invincible ; il attaque, il rejette, il poursuit l'envahisseur ; l'effroi s'empare des bataillons allemands, ils rompent le combat, ils fuient : la victoire de la Marne sauvait la France !

O Bienheureuse Jeanne, achevez votre œuvre ! Il y a grande pitié en votre royaume de France, ses frontières sont violées, son sol est dévasté, ses villes sont ruinées, le sang et les larmes y coulent à flots ; la France en appelle à vous de l'injustice, des meurtres, des incendies, des ruines, des sacrilèges dont elle est victime : Lève-toi, fille de France ! Lève-toi, sainte Pucelle, guerrière invincible ! Lève-toi, et venge ton peuple !

Perpignan, le 8 mai 1917.

† Jules Ev. de Perpignan

CAHORS[1]

JEANNE D'ARC
ET NOTRE-DAME DE ROC-AMADOUR

Qui pourra dire le courage et les sacrifices des soldats de la grande guerre ? Qui racontera les prières, les sacrifices obscurs des chrétiens et des chrétiennes de France ? Et pourtant, c'est de toutes ces saintes choses, unies par l'amour de Dieu et de la Patrie, qu'auront été faits le salut national et la victoire définitive.

Lorsque, dans le recul du temps, un écrivain de génie entreprendra d'écrire la formidable histoire de la guerre, ces deux forces parallèles solliciteront sa pensée : les raconter dans leur marche harmonieuse sera son tourment et sa fierté.

Si les événements contemporains sont destinés à mettre en puissant relief ce qu'on nomme, par peur du mot vrai, des « impondérables, » et qu'il faut appeler de son vrai nom : « les forces surnaturelles, » on peut dire que le XVe siècle a déjà fourni une preuve éblouissante de cette loi providentielle qui seule explique tout à fait l'histoire de France.

Jeanne d'Arc obéit à la parole : « Fille de Dieu, va ! » Elle était l'envoyée du Ciel ; elle devait réaliser l'ordre divin et « bouter » l'ennemi hors de France. Sans doute, cette injonction miséricordieuse du Seigneur Jésus avait jailli du cœur divin en faveur du peuple qu'il aime, mais comme elle avait été sollicitée par la prière confiante des populations désolées !

(1) Mgr Cézérac, nommé coadjuteur d'Albi le 2 janvier 1918, a succédé comme archevêque, le 18 mars suivant, à Mgr Mignot, décédé.

Il serait utile à l'histoire, de rechercher dans les documents locaux contemporains les traces de ces manifestations de la foi française. Ce travail, outre qu'il permettrait de saisir sur le vif les émotions de ces années tragiques, montrerait aussi la grande part, la part prépondérante de la prière et de la foi dans le salut d'un peuple et la conquête de la paix.

L'histoire de nos vieux pèlerinages serait, à coup sûr, révélatrice ; et il serait possible, après cette enquête méthodique dans nos antiques dépôts, d'apporter des preuves nouvelles de l'action constante de cette loi.

J'apporte ma modeste contribution à cette œuvre, tout heureux de pouvoir unir le souvenir de Jeanne d'Arc au souvenir de Roc-Amadour. Ce sanctuaire, où depuis tant de siècles retentissaient les douleurs et les gloires de la France, semble avoir été le lieu prédestiné d'où partit la prière puissante et victorieuse qui obtint enfin le salut.

Oui, Jeanne d'Arc a sauvé la France par le miracle de ses exploits. Mais elle-même fut le miracle obtenu de Dieu par la prière des Français.

Ceux qui ont étudié l'histoire des provinces envahies, en particulier de la Gascogne et du Quercy, savent les angoisses, les misères, les douleurs du peuple dans ce temps où les armées rivales prenaient et reprenaient les forts innombrables qui servaient de repaires aux groupes de partisans.

La lutte était partout, chaque village était une forteresse. Les grands chefs armagnacs et leurs troupes combattaient avec le roi ; ceux qui étaient demeurés au pays de Gascogne étaient, suivant les moments, laboureurs ou soldats. Sur les collines de l'Armagnac, les ruines des châteaux anglais et français se font encore face, témoins d'une lutte qui recommençait à chaque pas.

« Mais si Dieu ne protège la maison, c'est en vain que veillent et combattent ceux qui prétendent la sauvegarder ; » aussi, Martin V, le pape, dont l'élection au concile de Constance avait éteint le schisme d'Occident et fait « l'union sacrée » dans l'Église, s'émut de ces malheurs de la France, et il voulut donner à tant d'efforts humains l'appui victorieux du Ciel : il proclama le grand pardon de Roc-Amadour.

Le 3 avril 1428, qui était la veille de Pâques, commencèrent les prières de cette indulgence.

J'emprunte le récit des faits au « Livre *Tanné* » de la Bibliothèque de Cahors (fol. 160).

Le peuple se précipita vers la vallée des miracles ; Français, Anglais vinrent en foule, obéissant à l'invitation du pape, et demandèrent à Dieu, par l'intercession de la Vierge Noire, la fin de tant de maux. Ils étaient si nombreux que, à certains jours, vingt à trente mille personnes se rencontrèrent à Roc-Amadour. Ceux qui connaissent l'aspect sauvage de ces lieux hérissés de rochers, et le péril des sentiers surplombant les abîmes, comprendront que le chroniqueur consulaire ait considéré comme un miracle que, malgré cet entassement de peuple, personne n'y reçut « trouble ni dommage. »

Notre chroniqueur, qui raconte avec plaisir les efforts des soldats français faisant reculer loin de Cahors et de Mercuès les troupes du captal de Buch, déclare que ces succès étaient obtenus « non pas par nos mérites, mais par sa [de Dieu] sainte miséricorde et par les prières des bonnes gens, les seigneurs chanoines de l'église cathédrale, prêtres, religieux et autres, qui multipliaient les sacrifices, les processions générales et autres oraisons. »

Dieu entendit la prière du courage et les appels de la foi. Comme l'avait demandé Martin V, les foules priaient à Roc-Amadour depuis le 3 avril 1428 ; et, vers la mi-carême 1429, le chroniqueur qui rédigeait le livre consulaire apprenait et consignait la nouvelle « qu'était venue vers le roi de France une Pucelle qui se disait envoyée vers lui par le Dieu du Ciel pour jeter les Anglais hors du royaume de France. »

Je transcris le texte roman du « Livre *Tanné* : »

« Lo dissabde, a tres d'abrial l'an MCCCCXXVIII que era la vespra de Pascas, comenset lo perdo que nostre senhor lo Papa avia autregat e donat, a pena e a colpa, en la cappela e oratori de nostra Dona de Roquamador, et hi aneron tantas de gens de totas partz, Frances et Angles et autres, que, moltas vegadas, avia XX e XXX melia personas strangieras a Roquamador ; et duret lo dich perdo... entro lo tertz jorn aprop Pantacosta ; ni home no hi pres desturb ni dampnatge. Enviro miech careme l'an dessus (1429) vent al Rey de Fransa nostre senhor, una puisela que se dizia estre tramesa a lhuy per Dio del Cel, per gitar los Angles del realme de Fransa. »

Voilà les faits. Je constate que Dieu entendit les plaintes confiantes du peuple qui combattait et priait, et qu'il lui donna la libératrice.

Jeanne aime toujours la France, où, comme au XVe siècle, il y a « grande pitié. » Les gens d'armes « bataillent, mais Dieu donne la victoire. » La prière de tout un peuple obtint alors de la miséricorde divine ce miracle qui porte dans l'histoire le nom de Jeanne d'Arc. Elle

fut vraiment « un de ces coups extraordinaires, comme dit Bossuet, où Dieu voulait que sa main parut toute seule. » Du haut du Ciel, l'héroïne, la sainte, prie toujours pour nous. Puissent notre prière et notre foi, unies à l'héroïsme et au sang de nos héros, être présentées à Dieu par la sainte du patriotisme et être agréées par Lui.

Elle fut, au XVe siècle, la libératrice de la France.

Comme alors la prière française supplie « Celui qui tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils, » [1] de maintenir en nous l'esprit de Jeanne d'Arc et sa protection sur notre pays, afin qu'il fasse toujours à travers le monde les « gestes de Dieu. »

(1) BOSSUET. *Discours sur l'Histoire universelle.*

Cahors, le 8 décembre 1917.

+ Pierre Célestin
Ev. de Cahors

NICE

LA MISSION DE JEANNE D'ARC

L'amour de la France puisé par Jeanne d'Arc au cœur de Jésus-Christ est quelque chose d'incomparable : c'est l'idéal même !

« Prédestinée de Dieu, disait en 1869 mon illustre maître l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, et admirablement fidèle à son élection, elle concentre dans son cœur, comme dans un pur foyer, toutes les angoisses tous les espoirs, toutes les vertus, tout l'héroïsme français ; elle rend du cœur à tout un peuple abattu, console la grande pitié qui était au royaume de France ; et puis, tout à coup, trahie, délaissée, elle disparaît dans les flammes d'un bûcher. »

Que Dieu est un grand artiste ! Comme il a réuni dans cette seule page d'histoire tous les éléments d'un grand amour et tout ce qui pouvait porter cet amour à son sommet le plus sublime !

Pour briser l'œuvre de la violence, il choisit non ce qu'il y a de plus fort, mais ce qu'il y a de plus faible et de plus délicat : une âme de jeune fille ; il l'appelle à dix-sept ans, à cette heure matinale où le cœur s'éveille plein d'ardeur et de pressentiments ; il la ravit en lui montrant dans une double vision l'agonie, puis la résurrection d'un grand peuple : de son peuple, et, quand il la voit émue de pitié et d'enthousiasme, il la pousse : « Fille de Dieu, va ! va ! » Il la conduit au milieu des contradictions, des périls, des combats, des victoires, des ovations populaires, de tout ce qui peut grandir l'amour en l'éprouvant.

Et quand elle a triomphé de tout, soudainement il l'arrache à la gloire humaine qui n'était pas digne d'elle et la précipite dans la douleur

et dans la mort, où elle achève, avec la beauté de son amour, la délivrance de son peuple, couronnée de toutes les gloires, vierge, soldat, libératrice et martyre.

Et, entre tous ces martyrs du patriotisme chrétien, nul ne rayonne d'une gloire comparable à la sienne. Plus que tout autre, elle fut prédestinée à montrer au monde quel patriotisme Jésus-Christ sait inspirer, car c'est bien lui qui l'inspire au pied de ses autels, à l'heure de la prière, par la voix de ses anges ; c'est à son commandement qu'elle se lève, en sa puissance qu'elle se confie, son nom sur les lèvres, son image sous les yeux qu'elle affronte la mort et souffre le martyre ; et cet amour de la France, puisé au cœur de Celui qui en mourant pour l'humanité tout entière, les deux bras étendus vers le monde, eut un regard particulier pour sa patrie, cet amour de la patrie passé du cœur de Jésus-Christ au cœur de Jeanne d'Arc est l'idéal même ; nos héros et nos martyrs d'aujourd'hui le contemplent encore et n'ont rien de plus inspirateur à regarder : c'est plus que jamais l'heure de l'évoquer et de le contempler.

Nice, le 6 janvier 1917.

NEVERS

JEANNE D'ARC ET LE NIVERNAIS

Jeanne d'Arc ! Quel nom synthétise plus de pureté, plus de vaillance, plus de sacrifice ? Enfant toute d'innocence et de piété, elle entre, à partir de sa treizième année, en colloque perpétuel avec les anges et les saints du Ciel ! Envoyée de Dieu, elle sauve sa patrie de l'ennemi, après une épopée merveilleuse de combats dont n'approchent pas les exploits des plus grands capitaines ! Hostie de souffrance, elle consomme la rédemption de son pays par sa mort sur le bûcher.

Il y a entre sa mission et celle du Christ des analogies frappantes. Son œuvre est toute enveloppée de surnaturel ; elle est de Dieu, et nous ne pouvons la contempler sans une admiration profondément émue ! *A domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris !*

L'Église a donné à Jeanne sa plus belle gloire et sa plus belle récompense en plaçant sur sa tête l'auréole des Bienheureux. L'histoire, aussi bien que les annales religieuses, gardera l'immortel souvenir de ce jour où la France, représentée par plus de cinquante mille pèlerins, acclamait sa libératrice dans la basilique de Saint-Pierre ; jour à jamais mémorable encore par le baiser paternel que Pie X donnait à notre Patrie, lorsque, prenant dans ses mains les plis du drapeau français, il les pressait avec amour sur ses lèvres, les mêmes lèvres qui venaient de proclamer la sainteté de Jeanne.

A l'exemple de l'Église, nous ne saurions trop exalter Jeanne d'Arc ! La chanter, la prier, lui dresser des monuments est pour nous un devoir de piété et de patriotisme. Jeanne fut notre Christ rédempteur.

Notre Nivernais, d'ailleurs, a des raisons spéciales de s'associer à tout ce qui glorifie Jeanne d'Arc. Notre petite ville de Saint-Pierre-le-Moutier fut le théâtre de sa dernière, et l'on pourrait dire de sa plus éclatante victoire. On sait qu'avec quelques soldats, mais aidée des milices célestes, comme elle le proclamait elle-même au moment du combat, elle emporta cette ville d'assaut avec une intrépidité sans égale. Hélas ! c'étaient les dernières lueurs de ce météore puissant qui avait jeté feu et flamme sur la France et qui était à la veille de disparaître.

Selon nous, le miracle de Jeanne d'Arc se manifeste à Saint-Pierre-le-Moutier plus que partout ailleurs. Le surnaturel de sa mission apparaît ici dans tout son éclat. Cette victoire de Saint-Pierre-le-Moutier doit figurer à côté des faits les plus merveilleux de son épopée guerrière. Jeanne n'a autour d'elle que cinq ou six soldats pour monter à l'assaut, et, cependant, elle proclame qu'elle a à sa disposition cinquante mille de ses gens et qu'elle ne se retirera pas que la ville ne soit prise. Et l'assaut est livré, et la ville est prise !

Cinquante mille de ses gens ! Mais d'où lui sont venus ces guerriers invisibles ? Quelle réserve mystérieuse les lui a fournis ? Ne sont-ce pas des troupes célestes descendues à son appel ? Les anges de la France qui, des hauteurs des cieux, « sont accourus au vol puissant de leurs ailes, pour s'enrôler un instant sous ses étendards, et qui, de là, la victoire gagnée », remontèrent tout poudreux, comme on l'a si joliment dit, de notre vieille poussière nationale ! (P. Barret et P. Perroy.)

Lisez encore cette relation du haut fait d'armes de Saint-Pierre-le-Moutier :

« La garnison étant très forte et composée de vaillants hommes de guerre, un premier assaut fut repoussé. Jean d'Aulon, écuyer de la Pucelle, blessé d'un trait au talon, s'était retiré du combat, quand soudain il s'aperçut que, loin de suivre la retraite, Jeanne était demeurée presque seule sous les murs de la place. Aussitôt, craignant pour l'héroïque jeune fille, que le roi avait spécialement confiée à sa garde, il oublie sa blessure, monte à cheval, court vers elle, et lui demande ce qu'elle fait là, et pourquoi elle ne se retire pas comme les autres. La Pucelle, qui semblait animée d'une ardeur extraordinaire, lui répond en ôtant son casque de dessus la tête : « Je ne suis pas seule : j'ai encore en « ma compagnie cinquante mille de mes gens ; je ne partirai point d'ici « que la ville ne soit prise. » « Elle n'avait pourtant avec elle, j'en suis

bien sûr, rapporte Jean d'Aulon, que quatre ou cinq hommes. » Le bon écuyer renouvelle ses instances. Pour toute réponse, Jeanne lui commande de faire apporter des fagots et des claies pour faire sur les fossés de la ville un pont où les assaillants pussent passer. Elle-même crie d'une voix forte : « Aux fagots, aux claies tout le monde, afin de « faire le pont ! » Les Français l'entendent ; ils reprennent courage ; ils accourent en foule. Le pont est aussitôt établi ; on arrive au pied des murs, on dresse des échelles, on escalade. La résistance cesse comme par enchantement, et voici que la ville est prise. Les vainqueurs se livrent au pillage ; leur cupidité ne recule pas même devant le sacrilège : ils pénètrent dans une église, et veulent enlever les vases sacrés. Mais Jeanne ne le peut souffrir : elle les réprimande avec une vigueur singulière, et, reprenant sur ces hommes farouches tout l'ascendant qu'elle exerçait sur eux naguère, elle préserve la maison de Dieu. Sa piété est toujours la même, aussi bien que son héroïsme. » [1]

Nous gardons pieusement et fièrement, en Nivernais, le souvenir de cette victoire de Jeanne. Chaque année, au commencement d'octobre, nous célébrons un triduum solennel, à Saint-Pierre, dans cette même vieille église où Jeanne vint rendre grâces à Dieu après la bataille. Les fêtes sont clôturées, le dimanche, par des offices pontificaux ; le panégyrique de la Bienheureuse est prêché par une voix éloquente.

Les cérémonies religieuses achevées, les fidèles quittent l'église et se rendent sur la place publique, où s'élève une belle et grande statue de Jeanne, et, là, après le chant de l'étendard, les foules acclament Jeanne et la France.

Grâce au zèle de son pasteur, Saint-Pierre-le-Moutier tend à devenir un centre de piété envers Jeanne d'Arc. Notre ambition serait qu'avec le temps, l'influence bienfaisante de cette dévotion debordât la petite cité et la région et rayonnât sur tout le Nivernais.

Pendant les années de la guerre, nos fêtes ont eu un caractère éminemment patriotique. On a prié avec une particulière ferveur pour la France, pour ses héroïques soldats, pour ses glorieux morts !

Dans la grande lutte que nous avons soutenue, Jeanne a été avec nous ; en pourrions-nous douter ? Elle ne faisait plus appel à ses gens pour aider les nôtres ; c'était sa vertu protectrice qui descendait d'en-

(1) Marius Sepet. — Procès Vallet de Viriville, Henri Martin.

haut et couvrait nos armées. Qui oserait dire qu'elle ne fut jamais à la tête de nos bataillons, au cours de cette guerre, et qu'elle ne les conduisit pas à des succès humainement inespérés ?

Ayons donc une ardente confiance en Jeanne d'Arc ; suppliante devant l'Éternel, elle plaide avec une particulière ferveur la cause de cette France dont elle fut la libératrice il y a cinq siècles, et qui lui reste infiniment chère. Soyons fidèles à l'aimer et à la prier.

Nos soldats « ont bataillé » depuis de longs mois ; « bataillons toujours, » nous aussi, par la prière assidue, par les sacrifices généreusement acceptés, par tous nos efforts dirigés vers un but unique : le salut de la Patrie.

« Et Dieu nous donnera la victoire, » qui aura coûté des flots de sang et de larmes, hélas ! mais qui, par cela même, sera une victoire vraiment méritée et glorieuse, et dont le fruit sera la paix, une paix forte qui permettra à notre chère France de reprendre ses grandes traditions nationales et chrétiennes.

Nevers, le 15 novembre 1916.

+ Pierre
évêq. de Nevers.

QUIMPER

LA VIERGE GUERRIÈRE

Avec Jeanne d'Arc, pour la première fois depuis l'Évangile, Dieu fait d'une vierge un chef de guerre.

Pourquoi pas ? C'est le droit de Dieu, j'oserai presque dire que c'est aussi son intérêt. Puisqu'il veut agir lui-même, c'est par la faiblesse de la vierge qui combat en son nom qu'apparaîtra le mieux l'action divine dans l'œuvre humaine.

Et même, qui vous dit, en vérité, qu'elle n'est pas mieux choisie que toute autre, la vierge, comme vierge, par ses qualités de vierge, pour remplir l'auguste mission ?

Et non seulement parce qu'elle sera compatissante et qu'elle pleurera à plein cœur sur les blessés et sur les morts, et plus encore sur les âmes exposées à la damnation — et, croyez-moi, il est bon que le chef de guerre ne soit pas insensible aux souffrances qu'il cause et ennoblisse l'exercice de son dur métier par la pensée des choses éternelles — mais parce que les vertus attachées à la virginité trouveront dans le cas unique de Jeanne d'Arc leur emploi exceptionnel et très fécond.

La guerre veut des âmes qui voient bien leur plan et qui l'exécutent hardiment. Bien voir ? Qu'est-ce qui pourrait bien l'en empêcher ? Le plan n'est pas d'elle. Il est de Dieu. Entre Dieu qui l'éclaire et elle qui voit, où peut être l'obstacle ? Elle est vierge, servante du Christ, épouse du Christ. Elle voit ce que Dieu veut, comme il le veut, quand il le veut. — Exécuter ? Elle a l'âme trop simple et trop droite pour ne pas bien accomplir la volonté divine qu'elle connaît. Napoléon contrô-

lerait, discuterait, en ferait sans doute à sa tête. Blanche de Castille demanderait à réfléchir. Anne de Beaujeu serait hésitante et inquiète. Voyez ce que fait le conseil de guerre du dauphin : il étudie, il calcule, et conclut contre les décisions du conseil de Dieu. Quant à Jeanne, elle s'en tient à l'ordre transmis par ses Voix. Elle comprend, elle obéit, en vierge éclairée, prudente, soumise. Dunois, La Hire, Xaintrailles, Alençon l'ont constaté et le répéteront aux siècles incrédules.

La guerre veut des âmes sans peur. De quoi peut avoir peur une âme de vierge ? Elle s'est donnée à Dieu seul. Elle n'aime que Lui. Elle ne craint que Lui.

Dieu d'abord, Dieu toujours ; car, la Pucelle l'a dit : « C'est Dieu qui doit tout faire. » En vain les Anglais, méprisant ses sommations, lui répondent par d'ignobles injures et de cruelles menaces qui la font pleurer. Jeanne a foi au Roi du Ciel qui protège le sang de France. En vain les capitaines français, inquiets de l'importance qu'elle prend et redoutant leur effacement dans sa gloire, s'efforcent de contrarier les plans qu'elle a conçus. « Vous avez été en votre conseil, dit-elle, j'ai été au mien, et croyez que le conseil de Dieu s'accomplira et tiendra ferme, et que cet autre conseil périra. » [1]

Des traîtres, des ennemis, des armées d'invasion, elle ne sait pas comment elle pourrait les craindre. Sa virginité la fait vivre au-dessus de tout cela. *Cujus conversatio in cœlis est.* Voilà de quoi faire des âmes sans peur comme sans reproche.

La guerre veut des âmes combatives. Quelle âme plus combative trouverez-vous, je dis combative pour Dieu, pour la justice de Dieu, pour le plein accomplissement de la volonté de Dieu sur son peuple, que l'âme qui n'a fait élection de virginité que pour devenir la volonté vivante de Dieu ; qui a horreur des batailles et du sang versé, et qui cependant, pour servir les vues providentielles, dominera ses répugnances, sacrifiera la famille lointaine et se résignera à ne plus revoir son hameau béni du Ciel, puisque Dieu la veut à la guerre, et elle veut ce que Dieu veut, et elle le veut avec un courage tout militaire.

La guerre veut des âmes qui aiment la patrie. Croyez-moi, les vierges aiment la patrie comme une mère, et j'en connais qui ne peuvent se consoler de n'y plus vivre. Quelle âme lui pourra être plus pieusement attachée que l'âme virginale, qui voit dans la patrie non seulement le

(1) R. P. Monsabré.

domaine du roi, le domaine du peuple, mais le domaine de Dieu lui-même, et qui ne peut comprendre l'invasion étrangère que comme la plus sacrilège des injustices ?

Vous m'entendez bien, tout ce que j'ai dit de la vierge en général, trouve son application parfaite en Jeanne d'Arc. Quelle vertu du chef ou du soldat vous semble lui manquer ? Dans ses hymnes, nous chantons qu'elle est une vierge au cœur d'homme : *Virilis pectoris virgo ;* est-ce trop dire ?

Tant de génie dans son art, tant de vigueur dans sa volonté, un si étonnant prestige sur les capitaines et sur leurs troupes, avec le talent de se faire obéir des plus grands comme des plus humbles, l'émotion du sang de France versé et de la misère de France chaque jour accrue, avec la force de ne pas se laisser arrêter dans son œuvre par de vains attendrissements ; et toujours tant de hardiesse et de prudence dans ses plans, tant d'impétuosité et de sang-froid dans l'exécution, tant de ténacité devant l'obstacle, et tant de confiance réfléchie même après l'échec ! Vertus de chef, mais, vous en conviendrez aussi, vertus de vierge et vertus de Jeanne d'Arc.

D'ailleurs, résistante à la fatigue au-dessus de son âge et de son sexe ; lasse, mais jamais arrêtée, manquant de nourriture, manquant de sommeil, mais toujours en marche, toujours dans l'action, toujours sur la brèche : huit jours, huit nuits dans son armure ; les coups noblement affrontés, jamais rendus ; les blessures connues d'avance et d'avance acceptées comme des lauriers de victoire. Vertus de soldat, mais également vertus de vierge. *Virilis pectoris virgo.*

Son secret ? Je viens de le dire : virginité. La méthode peut s'appliquer à d'autres. Les vertus militaires grandissent dans les âmes chastes. Les soldats de Jeanne en ont fait eux-mêmes l'épreuve. Elle les a pénétrés de sa propre pureté. La virginité perdue ne se recouvre pas ; mais la pénitence peut la suppléer. La vierge leur fait faire pénitence. Elle les purifie. Purifier, c'est une fonction virginale. Aussi, devant elle, les âmes les plus grossières sont stupéfaites de se sentir chastes. « C'était presque divin, » dira Dunois vieilli. Divin, assurément. Elle a le Ciel dans le cœur. Elle l'a par l'Eucharistie. Elle le porte partout où elle va, et partout l'Eucharistie pieusement reçue lui chante le même cantique : « Sois pure, sois humble, la Communion gardera à ton sourire l'austérité virile. Et, parce que tu es vierge, la jeunesse de la Cour et des camps ne

pourra pas arrêter sur toi des regards profanes. Tu marcheras dans le rayonnement d'une conscience sans ombre, comme à demi voilée sous les plis du drapeau qui rappelle tes deux patries et entraînant au parfum de ta vertu les vieux pécheurs des bandes militaires, chefs ou soldats. » C'est invraisemblable, peut-être. Ils y viennent tous. Ils abordent la pénitence comme la bataille, car la guerrière qui commande n'entend pas tolérer dans les âmes ces péchés d'hier ou de plus loin, qui feront manquer la victoire. Alors ces enfants perdus de la vraie France apprennent à prier, à se confesser, à communier, à parler et à se conduire en honnêtes chrétiens, et les pécheresses s'enfuient de leur camp sous le plat de l'épée, qui prêche à sa manière la virginité de celle qui la porte.

Quimper, le 10 octobre 1917.

+ Adolphe
Ev. de Quimper et de Léon

LANGRES[1]

JEANNE ET SES JUGES

Dans le procès qu'ils firent à Rouen, les pires ennemis de « l'envoyée de Dieu » se proposaient de rendre l'Église responsable de leur inique sentence et de couvrir d'infamie leur innocente victime. Ils avaient compté sans l'intervention de « Celui qui juge toutes les justices » et qui fait tourner à la gloire des siens les perfides desseins des méchants.

Le 23 mai 1430, vers six heures du soir, à la suite d'une vaillante sortie de Compiègne, et peut-être aussi par le fait d'une trahison plus que probable, Jeanne tombait entre les mains des Bourguignons.

Jetée bas de son cheval, accablée par les assaillants, elle avait dû se rendre au bâtard de Wandonne, qui la remit à Jean de Luxembourg, à la solde duquel il combattait.

La voie douloureuse s'ouvrait large devant elle.

Tandis que la France consternée se refusait à croire la nouvelle qui se répandait de la prise, à Compiègne, de la Pucelle vaincue, l'Angleterre commençait les négociations qui devaient lui livrer sa victime. Elle avait « à sa dévotion » l'homme capable de « telle besogne, » à la condition qu'elle y mît le prix ; elle fit des propositions qu'appuyèrent l'Université de Paris et même l'Inquisiteur de la foi marchanda la vierge captive et finalement l'acheta.

Vers la fin de décembre 1430, Jeanne, sous escorte anglaise, arrivait à Rouen. Derrière elle se refermaient les lourdes portes de la grande tour du château.

(1) Mgr de Durfort, évêque de Langres, a été transféré, le 3 septembre 1918 à l'évêché de Poitiers.

Prisonnière de guerre, elle devait être traitée comme telle, et même « admise à rançon. » Toutes les femmes de France eussent filé pour hâter l'heure de sa délivrance.

Non, ceux qui viennent de la payer ne sont pas susceptibles de ces nobles sentiments. Pour eux, Jeanne n'est pas prisonnière de guerre : c'est une sorcière qu'il faut déférer au jugement des hommes d'église.

Mais alors, elle doit être incarcérée dans une prison d'église, comme elle le réclame, et comme le droit en vigueur le prescrit. Non, le sort de l'innocente victime est fixé depuis longtemps. Elle doit être brûlée vive. Ainsi l'ont décidé ses implacables ennemis.

Aussi, ce n'est pas seulement un « beau procès » qu'ils attendent de l'astucieux évêque à leurs gages, c'est une sentence de mort ; ce n'est pas un arrêt de justice qu'ils exigent de lui, c'est un service largement payé.

Le mercredi, 21 février, dans la chapelle du château, s'ouvrent, avec une imposante solennité, les séances et les interrogatoires qui commencent le long et cruel supplice de Jeanne.

Elle est seule à la barre de ce prétendu tribunal dont elle avait le droit de récuser les juges, tous terrorisés ou vendus.

Elle n'a ni conseil, ni défenseur, elle ne sait ni A, ni B, mais elle est forte de la promesse du Sauveur. Il lui dira ce qu'elle doit dire : « *Dabitur enim vobis, in illa hora, quid loquimini !* » Ceux qui l'entendent sont émerveillés. L'un d'eux le reconnaît : « *In suis responsionibus faciebat mirabilia.* » Le dominicain Raoul Sauvage l'avoue : « Jamais il n'avait vu une aussi jeune fille donner tant de peine aux examinateurs et posséder une aussi surprenante mémoire. » Un de ceux qui l'interrogeaient, ajoute Jean Riquier, n'eût pas mieux répondu. « Sa défense, conclut Nicolas de Houppeville, ne s'explique que par une assistance surnaturelle. »

En effet, l'humble bergère se révèle, au milieu de ces dignitaires et de ces docteurs acharnés à sa perte, plus grande, s'il est possible, qu'aux plus belles heures de sa vie guerrière. Comme elle les domine tous par sa digne et noble attitude ! Et comme, fidèle à ses Voix, elle les rappelle hardiment au respect du roi de France en même temps qu'au respect d'eux-mêmes !

Il est de la dernière évidence qu'on veut la perdre par ses propres paroles. Les questions les plus difficiles, les plus délicates, les plus subtiles, les plus perfides, lui sont successivement et simultanément posées, avec une haineuse passion. « Beaux seigneurs, dit-elle avec un calme imposant, faites donc l'un après l'autre. » Elle ne dira que la vérité, mais, sur certaines choses, elle ne parlera point qu'elle n'ait « congé de le faire. » — « Ah ! la brave fille, s'écrie l'un des officiers présents, c'est dommage qu'elle ne soit pas Anglaise ! »

Cette énergie vraiment virile, surhumaine, ne se dément pas au cours de cet odieux procès, qu'on espérait n'être pour l'innocente pastourelle qu'une série de défaillances aboutissant à l'abattement total, à la désespérance finale. Cependant, écrit le notaire Manchon, les interrogatoires qu'on lui faisait subir duraient trois ou quatre heures le matin, parfois presque autant l'après-midi.

Ces longues et douloureuses séances à peine terminées, Jeanne, épuisée, était brutalement reconduite dans son cachot. Là, sans parler de la cage de fer construite exprès pour elle, une planche grossière, sur laquelle la fixaient une chaîne entourant son corps et deux entraves lui serrant les jambes et les pieds, constituait sa couchette. La nuit se passait dans la prière et les sanglots.

Les ignobles gardiens s'amusent de la terreur du supplice qu'elle redoutait et troublent son sommeil agité de leurs propos immondes et de leurs ordurières injures. Un instant même s'agita la question de la mettre à la torture pour arracher à son innocence des aveux qui l'eussent déshonorée.

Plus grande que l'épreuve, forte de sa confiance en ses Voix, elle résista sans faiblir.

Dans une dernière et solennelle audience, qui ne fut qu'une sinistre parodie de jugement, l'inique et capitale sentence fut prononcée : Jeanne sera brûlée vive !

Elle n'avait pas vingt ans !

L'éternelle justice se devait de châtier les auteurs et les complices de cette iniquité, l'une des plus grandes qu'ait enregistrées l'histoire.

Les juges sortent de leur tribunal à jamais flétris de cet indigne et lâche guet-apens, dont ils restent lourdement responsables devant la postérité.

Le vendu qui, moyennant finances, s'est chargé de ce crime pour le compte de ses généreux acheteurs, s'est à jamais déshonoré, mais il n'a compromis ni l'Église ni la France, disqualifié qu'il était pour les représenter.

Quant à l'héroïque martyre, sa pure et virginale mémoire sort immaculée de cette suprême épreuve. En effet, jusqu'à sa dernière heure elle ne cesse de répéter ses affirmations et de multiplier les preuves les plus convaincantes de sa mission surnaturelle.

L'Église, à laquelle si souvent elle en avait appelé, mais dont elle n'avait pu se faire entendre, ne devait pas tarder à reprendre sa cause. C'est elle qui devait la conduire du bûcher à l'autel, aux applaudissements unanimes et reconnaissants de la France.

Par un de ces retours des choses que ménage assez souvent dans l'histoire des peuples, le souverain arbitre de leur destinée, les pièces authentiques du « beau procès » de Rouen, providentiellement, sinon miraculeusement conservées, ont fourni les documents les plus irrécusables du procès de canonisation de Jeanne d'Arc. Dieu la vengeait ainsi lui-même.

Et bientôt la France, une fois de plus victorieuse, à la prière de sa libératrice, saluera dans la vierge martyre, non seulement la plus pure de ses gloires nationales, mais la Sainte de la Patrie.

Langres, le 30 mai 1918.

+ Olivier. Évêque de Langres

LA ROCHELLE

L'AME DE JEANNE D'ARC
ET L'AME DE LA FEMME FRANÇAISE

Je ne sais si nul orateur a jamais plus profondément pénétré dans l'âme de Jeanne d'Arc que l'illustre cardinal Pie. Voici l'immortel portrait où il condensa les résultats de son analyse. Ses paroles sont d'autant mieux à leur place qu'elles commencent par des souvenirs de victoire et des élans d'action de grâces.

« Un de nos rois, jadis, écrivait à sa mère : Veuillez mander partout pour faire remercier Dieu, car il a montré se coup qu'yl est bon François. » Quand Dieu se montra-t-il plus Français qu'aux jours de Charles VII ? Jeanne d'Arc, qu'il a donnée à la France, « est dans la loi nouvelle une des plus suaves et fidèles copies de Marie, comme Judith, Esther, Ruth, Déborah étaient ses ébauches figuratives. » Brave comme l'épée, elle est pudique comme les anges. Ardente comme un lion, elle est bonne et sensible comme un agneau. Timide et naïve comme une bergère qui ne sait ni A, ni B, elle a toute la sublimité du génie, toute l'autorité de l'inspiration. Au milieu des camps et dans l'arène de la guerre, elle est pieuse et recueillie comme une fille du Carmel. Elle est de Dieu, et son témoignage à ce sujet est magnifiquement confirmé par le témoignage de ses œuvres, de sa vie et de sa mort. [1]

Trois principaux traits me semblent se dégager de cette physionomie, qui tient de l'*ange*, du *lion* et de l'*agneau*.

Oui, l'âme de Jeanne d'Arc fut religieuse, vaillante et compatissante. Ce sont là les éminentes qualités du cœur que la femme est appelée à

(1) Cardinal Pie.

déployer et que la femme française a déployées avec plus d'éclat, tout le long de la guerre, en leur imprimant sa marque.

Ame religieuse. — La maison de famille de Domremy se dressait non loin de l'église. Autour de l'église, le cimetière, et, contigu au cimetière, le jardin familial. C'est dans ce jardin que, un jour de l'année 1424, vers midi, au son de l'*Ave Maria,* Jeanne, âgée de treize ans à peine, entendit, pour la première fois, les Voix du Ciel.

Ces voix de saint Michel et des anges, de sainte Catherine et de sainte Marguerite enveloppèrent sa vie de l'influence divine : « Mes frères du Paradis, disait-elle, me répètent ma leçon. » En contact perpétuel avec les Cieux, elle fit dès lors le vœu angélique de virginité. On trouvait qu'elle allait trop souvent et restait trop longtemps à l'église. Sans négliger aucun devoir domestique, d'autant plus ardente et plus fidèle à les accomplir, elle priait, elle se confessait, elle communiait fréquemment.

Sa devise était : « Dieu premier servi. » Sa confiance : « Je m'en attends à Notre-Seigneur. » Son autorité : « De par le Roi du Ciel, mon droiturier et Souverain Seigneur. » Ses décisions : « Vous êtes allés à votre conseil, je vais au mien, qui est celui de Dieu. » Sa science : « Il y a plus au livre invisible de Messire Dieu que dans vos livres de docteurs. » Sa conduite : « J'aurais mieux aimé mourir que de contrister Jésus. »

Et cet esprit surnaturel se traduisait en paroles qui sonnaient haut et clair, imprégnant notre langue française des sonorités du Paradis, en actes qui commandaient le respect, l'admiration, l'obéissance, même aux soldats et aux chefs de guerre, même à la majesté royale.

Un souffle religieux passa sur l'armée et sur le pays. Elle les mit en prières, et, bannissant des camps le blasphème et l'immoralité, elle y ramena la confession et la communion : « Vous êtes-vous confessés et avez-vous communié ? C'est le péché mortel qui fait perdre les batailles. » Elle réunissait les troupes dans les églises, à l'appel des cloches. Et l'on allait à la bataille, bannière au vent, en chantant le *Veni Creator.*

Ainsi fait, toute proportion gardée, avec les modifications que comporte la différence des époques, la femme française. La guerre a rapproché l'homme de Dieu, en le rapprochant des grandes idées de justice, de dévouement, de sacrifice, en le rapprochant du danger et de la mort acceptés comme d'héroïques formes du devoir. L'homme vient

davantage dans les églises, à la messe, au tribunal de la pénitence, à la sainte table. Il chante sa foi et son patriotisme, si bien faits pour fraterniser. Sans vouloir évaluer le nombre de ceux qui, sous le feu de l'ennemi, ont retrouvé le *Credo* avec le *Confiteor,* nous savons qu'il va se multipliant et que beaucoup invoquent Dieu en mourant pour la France.

Mais c'est toujours la femme qui tient le premier rang dans les manifestations de la piété, c'est elle qui remplit nos églises, récite presque sans interruption le « Je vous salue, » qui fait prier et communier les petits, qui demande des messes pour les combattants et les victimes, qui imprime au pays tout entier l'attitude de la prière. C'est elle qui obtient que, en partant, le soldat se réconcilie avec Dieu. C'est elle qui, de loin, entretient chez ce brave les saintes pensées. A son foyer et partout, travail, repos, lecture, éducation, c'est toujours de la prière. Et comment assez louer celles qui, suppléant à l'absence du prêtre, dans plus d'une paroisse privée de service dominical, groupent les fidèles au pied de l'autel, munies de l'agrément des autorités religieuses, pour les mettre par de pieux exercices en relation avec Dieu.

Ame vaillante. — On serait porté à ne voir en Jeanne d'Arc que la guerrière. Elle est avant tout la sainte.

Mais guerrière, elle le fut aussi. Elle avait à montrer que Dieu, pour vaincre, se sert avec préférence des plus humbles moyens. Les timidités, les pudeurs, la sensibilité de la femme protestèrent d'abord. Il fallut toutes les instances de ses Voix : « Va, fille de Dieu, va ! C'est par toi seule que viendra le salut ! » Elle, chef de guerre ! Elle, dans les ardentes chevauchées et dans les mêlées sanglantes, à la tête des hommes d'armes ! Elle, libératrice du pays ! Elle avait peur de sa vocation : « Va ! va ! » répètent les voix. « Pour coudre et pour filer, je ne crains aucune femme, pas même à Rouen... Mais je suis une pauvre fille ; je ne sais pas monter à cheval, ni faire la guerre. » « Va ! va ! reprenaient les voix, Dieu t'aidera ! » Elle comprit qu'il s'agissait de ramener et de garder à Dieu la France, et que sa mission guerrière était encore une mission religieuse. Elle partit. Sa première démarche fut un appel à la paix dans la justice et l'honneur. Puis, elle ne cessa de travailler à promouvoir l'union dans la patrie contre l'étranger, union des petites et des grandes passions, union du roi et de son féal révolté, le duc de Bourgogne ; union, à la Cour, de Richemont et de la Trémouille, de toutes les coteries et de tous les partis, union où réside un des principaux secrets de la force. Elle combattit ; mais si elle

semait partout l'ardeur guerrière, jamais elle ne tua un seul ennemi. Sous ses pas marchaient la vaillance et la victoire. Au pied des remparts d'Orléans, elle reçoit sa première blessure. Orléans est sauvé. Elle l'avait prédit ! En avant ! En avant ! Tout le long de la Loire. Jargeau, Meung, Beaugency, Patay ! Sonnez sur ces victoires, fanfares militaires et cloches des églises ! Troyes, Châlons, Reims ouvrent leurs portes. Noël ! Noël ! C'est le sacre. Elle l'avait prédit aussi. L'étendard fut à la peine : il est à l'honneur !

Alors surtout, quand vinrent les heures de lassitude, même pour les meilleurs, les divisions, les intrigues, les tentations de transiger, la trahison, la captivité, les séances d'un tribunal inique, sous l'hypocrite appareil d'une justice ecclésiastique faussée par l'ambition et le servilisme, alors rayonne le plus beau courage.

Chez la femme, c'est moins à la violence qu'à la ténacité que l'on reconnaît la vaillance. Elle a des énergies de tenue, d'endurance, de patience inlassable, des clairvoyances de droiture qui déroutent les louches manœuvres des pacifistes à outrance. On tend à pactiser avec le Bourguignon. On risque de perdre ainsi le fruit des labeurs dépensés. Jeanne voit juste. Elle dénonce les défaillances. Elle va jusqu'au bout : blessure, trahison, bûcher. Et, quand sa robe blanche ondule et prend feu, quand la grâce virginale de ses dix-neuf ans se consume en cendres, elle ratifie sa mission : « Non, non, mes Voix ne m'ont pas trompée ! »

Après avoir prophétisé que les ennemis perdraient tout ce qu'ils avaient pris à la France, elle lui laissa quelque chose de ses Voix et de ses exemples : ce qu'il fallait pour que notre Patrie expulsât l'étranger et entrât dans l'avenir, forte, indépendante, prête à demeurer la « Fille aînée de l'Église ».

Faut-il montrer la vaillance des Françaises d'aujourd'hui ? Oui, vaillance des épouses, des sœurs, des mères, des filles, des fiancées ; vaillance faite de lutte obscure, d'inquiétudes et de sacrifices. Comme elles soutiennent la foi, comme elles soutiennent le courage ! Ces cœurs qui aiment mettent dans leur amour la Patrie avant la famille. C'est une sorte de défi entre le foyer et le champ de bataille, à qui fera le mieux son devoir. A cette double école, l'enfant apprend que, au-dessus de la politique et des dissentiments de classes les plus aigus, il y a la France ; il apprend qu'il faut se dévouer pour elle, sans compter,

jusqu'au bout, jusqu'à la paix dans la victoire. Et les larmes, tantôt contenues, tantôt jaillissantes, soit au départ, soit quand surviennent les terribles nouvelles ou quand l'anxiété dévore les jours et les nuits, ne sont que le tribut payé par la sensibilité au courage.

Ame compatissante. — Jeanne s'apitoyait sur les maux de la guerre, au lieu d'en aggraver l'atrocité. Parmi l'horreur des tueries malheureusement nécessaires, elle trouvait le moyen de jeter des rayons de bonté. Elle ne pouvait voir couler le sang de France sans être secouée d'un frisson. Elle descendait de cheval pour panser la blessure d'un ennemi et le consoler. Elle songeait au salut des âmes de ceux qui tombent, et elle demandait que l'on bâtît des chapelles pour célébrer le Saint-Sacrifice à l'intention des victimes. Déjà, tout enfant, elle allait au-devant des pauvres, partageait son pain avec eux, quittait sa petite chambre pour aller coucher ailleurs et leur offrir le repos de la nuit. « Je n'ai jamais eu le cœur d'écarter de moi, disait-elle, les pauvres et les malheureux, car c'est pour eux que je suis née. » Elle était du peuple et elle l'aimait. Quand, après ses grandes victoires, elle traversait villes et campagnes, elle souriait à ce bon peuple qui accourait sur son passage, et, oubliant sa propre gloire, se penchait vers les plaintes de la misère ou les démonstrations de la joie populaire. Elle ne voulut pour sa part d'autre récompense que l'exemption des impôts pour son lieu natal.

Les redoutables répliques à ses juges, à ses ennemis, à ses bourreaux, vengeaient la vérité outragée, mais ne respiraient pas la haine. Elle pardonnait. Au moment de mourir, elle dit : « Vous tous qui êtes ici, je vous demande pardon des torts que j'ai pu avoir envers vous... je vous pardonne le mal que vous m'avez fait... et vous demande de vouloir bien prier pour moi. » La plupart des assistants pleuraient. Elle avait supplié qu'on lui apportât la croix de la paroisse voisine : « Tenez-la élevée, s'écria-t-elle, que je puisse la voir. » Et elle expira en regardant l'image de l'Homme-Dieu qui pardonne. Elle expira en prononçant trois fois ce nom de douceur et d'amour : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

Sur ce modèle, la femme française et chrétienne transfigure par sa bonté les horreurs de la guerre. Pendant que ce fléau de feu, de fer, d'abominable asphyxie, poursuit sa cruelle besogne de ruine et de mort, elle accomplit son œuvre d'assistance et de vie. Son aiguille ne va pas assez vite, à son gré, pour préparer les vêtements chauds de l'hiver. Elle quitte sa maison pour les hôpitaux, s'empresse autour des malades et des

blessés, soulage et réconforte les mourants, accompagne les morts à leur dernière demeure, recueille les orphelins, les veuves, les réfugiés. L'étendue des maux élargit son cœur. Leur atrocité l'attendrit. Elle pleure, s'indigne, juge sévèrement les hideuses, implacables et inutiles cruautés. Elle ne maudit point. Quand elle entre dans les ambulances et s'approche d'un lit pour panser une plaie ou encourager une douleur, elle ne demande pas si c'est un Français ou un ennemi. Il lui suffit que ce soit un malheureux.

O Jeanne, vous, la victorieuse, accordez-nous les victoires qui feront éclore la paix ; vous, la blessée d'autrefois, guérissez les blessures ; vous la prisonnière, adoucissez le sort des captifs et ramenez-les ; vous, la martyre, appelez et accueillez au Ciel ceux qui sont morts pour la Patrie ; vous, qui avez été suscitée pour sauver la France, préparez-nous dans la foi, dans l'union, dans le courage, par des femmes qui vous ressemblent, des lendemains nouveaux !

La Rochelle, le 30 mai 1917.

+ Jean-Auguste
Ev. de La Rochelle
et Saintes.

JEANNE D'ARC

SAINTE DE LA PATRIE FRANÇAISE

Jeanne d'Arc est la sainte de notre patrie française, Dieu l'a suscitée pour conserver à la France son indépendance nationale et sa vocation chrétienne.

Les Anglais avaient envahi notre pays et s'étaient rendus maîtres de la plupart de nos provinces. Charles VII n'était plus que le roi de Bourges. La France, déchirée par les factions intestines et accablée par ses ennemis, était sur le point de périr et d'être rayée du nombre des nations.

Mais l'archange saint Michel apparaît à une humble enfant des Marches de la Lorraine. Il lui parle de la « grande pitié qu'il y a au royaume de France ; » il lui annonce que Dieu l'a choisie pour sauver le pays, délivrer Orléans assiégée et faire sacrer le roi à Reims.

Et Jeanne quitte son village pour aller au secours de la Patrie. Elle qui ne connaissait ni A, ni B, ne savait ni monter à cheval ni conduire la guerre, elle fait lever en cinq jours le siège d'une grande ville à des généraux dont l'expérience égale la bravoure, à une armée habituée à vaincre.

Elle rappelle la victoire sous nos drapeaux qui ne la connnaissaient plus. Elle entraîne malgré lui un roi indolent de succès en succès, pour lui faire retrouver, avec l'onction sainte du sacre, la couronne de ses pères et ruiner à jamais par là les prétentions d'Henri d'Angleterre à la possession légitime du royaume de France. Quelques années après, il n'y

avait plus un étranger sur le sol de la Patrie ; la France avait recouvré sa dignité de nation libre et indépendante, et, de cette lutte d'un siècle, il ne restait que le souvenir d'un drame gigantesque dénoué par la main d'une enfant envoyée et inspirée de Dieu.

« Dieu gouverne les événements de ce monde par des voies mystérieuses et cachées ; mais il lui plaît quelquefois de sortir de son mystère et de découvrir son action providentielle. Il le fait alors de telle sorte qu'on ne peut le méconnaître. C'est ainsi qu'il se manifeste dans le salut de la France par Jeanne d'Arc. Il apparaît partout et toujours dans ses exploits ; l'idée, l'exécution, le succès lui appartiennent en propre. A lui seul doit donc être rapportée la gloire, comme ne cessait de le dire et de le faire Jeanne d'Arc. » [1]

En même temps qu'elle rendait à notre Patrie son indépendance nationale, Jeanne d'Arc lui gardait sa vocation chrétienne. Cette vocation, le pape Pie X la rappelait avec la complaisance d'un cœur qui aime notre pays, lorsque, après la promulgation du décret sur les miracles de la Bienheureuse, il citait ces paroles de Grégoire IX à saint Louis : « Dieu a chéri la France de préférence à toutes les autres nations de la terre pour la protection de la foi catholique et pour la défense de la liberté religieuse. Pour ce motif, la France est le royaume de Dieu même ; pour ce motif, Dieu aime la France qu'aucun effort n'a jamais pu détacher entièrement de la cause de Dieu ; Dieu aime la France où en aucun temps la foi n'a perdu la vigueur, où rois et soldats n'ont jamais hésité à affronter les périls et à donner leur sang pour la conservation de la foi et de la liberté religieuse. »

N'est-ce pas là ce que proclamait Jeanne d'Arc au cours de sa mission ? Pour elle, le vrai roi, le souverain légitime de la France, c'est « Messire Dieu », de qui Charles VII devait recevoir la couronne et n'être que le lieutenant. « Le royaume n'est pas en propre au Dauphin, mais à mon Seigneur, qui est Dieu. Mon Seigneur veut pourtant que le Dauphin soit fait roi et qu'il ait ce royaume en commende. » Et si la Bienheureuse fut envoyée pour arracher la France au joug de l'étranger, n'est-ce pas parce qu'au siècle suivant, ce joug fut devenu celui du schisme et de l'hérésie, et que Dieu voulait y soustraire la fille aînée de son Église ?

« Dieu pouvait-il laisser périr cette nation si noble, si généreuse, appelée par lui à une mission si grande dans le monde ? Elle serait

(1) L'abbé Deguerry.

condamnée à tourner comme un satellite dans l'orbite d'une puissance étrangère, à suivre comme une chaloupe le grand vaisseau de l'Angleterre, à devenir une Irlande, une Pologne ! Non, Dieu, après avoir baptisé les Francs à Reims, avec Clovis, voulait agir par eux : *Gesta Dei per Francos.* Quelle autre épée que la nôtre a protégé le Saint-Siège contre les Barbares, constitué temporellement la papauté, repoussé l'invasion musulmane, brisé le croissant ? Absorbée par l'Angleterre, la France eût été entraînée dans son schisme, elle eût manqué à l'Église, à l'Europe et au monde. » [1]

La France étant le royaume de Dieu, Jeanne veut qu'il y soit fidèlement aimé et servi. Avant de conduire son armée contre les Anglais, elle fait confesser ses hommes d'armes ; elle bannit des camps la licence qui y était coutumière ; elle condamne vigoureusement l'habitude du blasphème. Elle considère tout péché comme nuisible à la cause de la France ; elle prêche aux soldats et aux capitaines, au peuple, aux princes et au roi la pénitence, la pratique de la charité, de la pureté, de toutes les vertus qui font les nations chrétiennes et leur méritent les bénédictions divines.

« Jeanne est donc le symbole du patriotisme et de la foi, dans leur alliance indissoluble. Quand la France ressuscite les souvenirs de l'héroïne et l'applaudit partout, elle applaudit tout ensemble et la grande Française et la grande chrétienne ; mais applaudir ainsi, n'est-ce pas glorifier les idées que le rationalisme combat et qui ont fait notre puissance et notre grandeur passées ? N'est-ce pas demander le retour aux traditions chrétiennes, à notre vocation providentielle ? Oui, ce retour, la France le veut ; elle le veut d'une manière un peu inconsciente peut-être, mais sous l'impulsion d'un instinct qui ne trompe pas, de cet instinct que Dieu réveille au cœur des nations dont il prépare le salut. » [2]

Que la vierge libératrice continue à l'égard de notre pays l'œuvre qu'elle a accomplie il y aura bientôt cinq siècles ! Que du Ciel, où elle règne dans la gloire, elle conduise encore nos soldats à la victoire et obtienne à notre Patrie de sortir triomphante de la lutte terrible où elle est engagée ! Que son exemple et son intercession ramènent la « doulce France » au Dieu qui l'a aimée et lui fassent reprendre les traditions de foi, de piété, de vie chrétienne qui firent sa gloire dans le passé ! Ainsi,

(1) Mgr Lagrange.

(2) Mgr Pagis.

la France, fidèle à sa mission providentielle, restera le soldat du Christ et accomplira toujours dans le monde les « gestes de Dieu. »

Bientôt une nouvelle auréole ceindra le front de la glorieuse Lorraine. Jeanne la bienheureuse va devenir Jeanne la sainte. La prochaine canonisation de la triomphatrice d'Orléans et de Reims, de la martyre de Rouen autorise tous les espoirs. Sa protection se fera sentir plus efficacement que jamais sur la nation française qu'elle a délivrée du joug de l'étranger et maintenue fidèle à ses antiques croyances et au service du Roi-Jésus. La France est un « pays de résurrection. »

Grâce à la prière de Jeanne d'Arc, puissante comme autrefois son épée, aux heures douloureuses que nous traversons, succédera, nous en avons la confiance, une ère radieuse de paix, de grandeur nationale et de rénovation religieuse de notre Patrie bien-aimée.

Saint-Jean-de-Maurienne, le 30 mai 1918.

✝ A. Brien, évêque de Maurienne.

SAINT-DIÉ

Pro Domo

I

Qu'Orléans, jaloux de sa gloire,
Nous conviant sur le rempart,
Exalte en un chant de victoire
La Pucelle et son étendard ;

II

Que Reims en un joyeux cantique
Célèbre le jour fortuné
Où Jeanne dans la basilique
Salua son Roi couronné ;

III

Que Vaucouleurs dise sa joie
D'avoir fourni le destrier ;
Que sur l'Anglais, Patay la voie
Qui s'élance à franc étrier ;

IV

Si ma part peut sembler moins belle,
Je n'en ai pourtant nul ennui :
J'ai le berceau de la Pucelle
Et la maison de Domremy.

L'évêque de Saint-Dié.

AU PAYS DE JEANNE D'ARC

(1914 - 1919)

Le mouvement de dévotion chez les catholiques et d'admiration de la part des autres, qui s'est produit à l'égard de Jeanne d'Arc lors de sa béatification, ne s'est pas ralenti et semble, au contraire, prendre tous les jours une nouvelle intensité.

Le nom, les œuvres, la mission de la Pucelle n'ont cessé d'occuper la pensée et de solliciter la plume des esprits les plus éminents. Pour se rendre compte de ce prodigieux mouvement, il suffit de consulter la bibliographie publiée par M. Lanery d'Arc, dont un second volume, impatiemment attendu, nous mettra sous les yeux l'intéressant catalogue de tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour pour la glorification de notre incomparable héroïne.

Historiens, poètes, romanciers, dramaturges, orateurs sacrés ou profanes, tous ont trouvé les accents les plus vibrants pour célébrer la mémoire de Celle qu'on a si justement appelée la Sainte de la Patrie. Dans ce concert universel, tous les peuples ont élevé la voix.

De l'Angleterre elle-même sont venus à Jeanne d'Arc les plus sincères témoignages d'admiration, et ce ne fut pas sans émotion qu'on vît récemment les parlementaires anglais venir déposer aux pieds de la statue de la place des Pyramides la couronne de fleurs qui symbolisait les hommages de la nation anglaise.

Si quelques notes discordantes se sont fait entendre, il est juste de faire observer qu'elles sont venues d'Allemagne. C'est tout à la gloire de Jeanne d'Arc.

Mais parmi tant de chaleureux enthousiasmes, quelle a été l'attitude du pays même de la Pucelle ?

A Domremy donc, qui garde son berceau sur les pentes du Bois-Chenu, où s'élève en son honneur une basilique nationale, le mouvement qui attire les foules est-il toujours le même ?

Depuis la béatification, les pèlerinages se succèdent sans interruption pendant la belle saison, c'est-à-dire de mai à octobre. Dans les années qui ont précédé la guerre, on comptait, bon an mal an, les pèlerins par cinquante mille.

C'étaient les enfants de nos patronages, les jeunes filles de nos congrégations, les pèlerinages paroissiaux, les habitants des villages environnants, les touristes venus des points les plus opposés de la France. De là, dans la chère petite église de Domremy, les messes du matin avec des communions nombreuses et ferventes, et, le soir, les vêpres solennelles à la basilique, avec la procession du Saint-Sacrement sur la vaste esplanade.

Depuis la guerre, si l'affluence des civils a diminué forcément, le nombre des visiteurs militaires a considérablement augmenté. On a déjà

compté environ cent mille soldats accomplissant ce patriotique pèlerinage. M. le curé de Domremy, quoique absorbé par les multiples soucis d'une ambulance qu'il abrite dans sa maison, et dont il est l'infatigable gestionnaire, trouve le temps et le moyen de faire à tous les visiteurs le plus aimable accueil et d'organiser les cérémonies les plus touchantes en l'honneur de la Bienheureuse.

Au Bois-Chenu, le spectacle est extrêmement curieux. Le service de santé militaire y a installé un dépôt de cinq cents éclopés. La maison des Chapelains et le monastère des Carmélites [1] en ont logé un certain nombre. Les autres sont dans les baraquements, fort bien organisés, construits par le génie. Ce va-et-vient des soldats, les uns qui arrivent, les autres qui partent, donne à l'esplanade une animation à laquelle elle n'était pas habituée.

Nos chers éclopés ne restent pas oisifs. Comme les voies de communications n'avaient pas été prévues pour un ravitaillement aussi considérable, il a fallu élargir et solidifier les voies d'accès. Ce fut un assez gros travail, rapidement mené à bien, grâce à l'entrain de nos soldats. A travers tout le monde, le directeur de la basilique circule, félicitant, encourageant, distribuant de-ci de-là quelques cigarettes toujours bien accueillies, et revenant à son bureau pour enregistrer les adhésions à la confrérie, ou répondre à un courrier de plus en plus chargé.

Les lettres, en effet, ne sont pas moins nombreuses que les visiteurs, car c'est également à une centaine de mille qu'on peut évaluer, depuis la guerre, le nombre des inscrits, soldats vivants qui se mettent ou que l'on met sous la protection de Jeanne d'Arc, soldats morts pour lesquels on réclame le bénéfice de la messe quotidienne célébrée à la basilique.

Ajoutons que, sur mon invitation adressée à tous les soldats de mon diocèse, j'ai recueilli moi-même des milliers de signatures, par lesquelles nos admirables combattants (ceux du moins, hélas ! qui nous reviendront) s'engagent à se grouper autour de moi le jour où nous chanterons au pays de Jeanne d'Arc le *Te Deum* de la victoire.

Ce serait même déjà fait si nous n'avions dû attendre que la démobilisation soit complète pour permettre à tous nos chers soldats vosgiens de se rendre au Bois-Chenu. Mais voilà d'une part que l'hiver nous condamne à un retard facile à comprendre, et que d'autre part la crise des

(1) Les Carmélites, dès le début de la guerre, ont évacué leur monastère et se sont établies dans l'Isère.

transports nous oblige à attendre le moment où la Compagnie de l'Est, toujours si bienveillante pour notre œuvre, pourra mettre à notre disposition les wagons nécessaires. Disons enfin que la canonisation est annoncée pour le printemps et que, à mon retour de Rome, je m'empresserai d'inviter mes diocésains à visiter le berceau de l'héroïne, à venir remercier Dieu de la victoire dans la petite église si chère à notre piété, et à gravir les pentes du Bois-Chenu pour y redire à sainte Jeanne d'Arc notre reconnaissance.

Saint-Dié, le 12 octobre 1919.

† H. G. Foucault
Ev. de St Dié

LUÇON

JEANNE VIERGE SIMPLE

L'écu de Jeanne d'Arc représente une colombe volant à tire-d'aile sur un champ d'azur, et portant au bec une banderolle sur laquelle il est écrit : « De par le roi du Ciel. » C'est un symbole qui exprime la physionomie morale de la Pucelle, simple comme la colombe de son blason. Ce trait caractéristique a frappé l'Église, qui ouvre l'office consacré aux louanges de la Bienheureuse par ces mots : « Voici Jeanne, la vierge simple. »

La simplicité est l'opposé de la duplicité, dit saint Thomas. La duplicité est ainsi nommée parce qu'elle dédouble l'homme, divisant en lui ce qui doit rester uni, rompant l'harmonie entre sa pensée et sa parole, entre son intention et son acte, entre ce qui est au dedans de lui et ce qui paraît au dehors ; c'est elle qui met sur la perversité un masque d'honnêteté destiné à égarer notre jugement. Elle est un mensonge.

La simplicité, au contraire, toujours d'après le Docteur angélique, est une forme de la vérité. Elle montre l'homme vertueux tel qu'il est. Non pas qu'elle étale au grand jour toutes ses richesses intérieures — la modestie jette toujours sur la beauté de l'âme un voile de discrétion — mais tout ce qu'elle en laisse voir est marqué au coin de la sincérité.

« Voici Jeanne, la vierge simple » : Celle qui n'a rien à cacher de ce qu'elle est parce que son intention est droite et son cœur pur ; celle qui n'a pas à se composer un visage, à voiler sa pensée sous les artifices du langage ; celle qui est vraie en tout, ne connaissant ni les attitudes

embarrassées, ni les savantes équivoques, ni les habiletés humaines. Toutes les phases de sa vie se déroulent dans la clarté : elle s'y meut avec aisance et naturel.

A Domremy, elle ne se distingue pas des autres enfants, sinon par une plus grande piété. Elle aide sa mère aux soins du ménage, manie la quenouille avec dextérité ou garde les troupeaux de son père comme les autres pastourelles. Quand l'occasion s'en présente, elle partage les joies de ses compagnes, et elle n'est pas la moins gaie.

Le R. P. Monsabré disait d'elle, il y a plus de quarante ans : « Plus riche de bon sens que d'imagination, douée d'un esprit sain dans un corps robuste et bien portant, bonne, simple, franche, honnête, pure, courageuse au travail, joyeuse aux plaisirs innocents, soumise à ses parents, douce à ses compagnes, compatissante aux pauvres, à qui elle cédait sa place au foyer, et jusqu'à sa modeste couche, pieuse, assidue à la prière, amie de l'église, où elle goûtait une douceur extrême, dévote à Notre-Dame, aimée de tout le monde, n'ayant point sa pareille au village, elle allait à Dieu en toute simplicité et droiture, sans rechercher les faveurs du Ciel. Cependant, pendant trois années de sa vie des champs, elle en fut comblée. »

Un jour d'été, saint Michel lui apparaît dans le petit jardin de son père. Cet événement, gros de conséquences, va-t-il bouleverser cette enfant, compliquer sa vie, en troubler la limpidité ? Elle en éprouve sans doute quelque émotion, de l'effroi même, mais si vite dissipé ! Elle garde surtout de cette visite inattendue un sentiment de vif plaisir qui lui en fait ardemment désirer le retour. C'est que les cœurs purs, à qui l'Évangile promet qu'ils verront Dieu, sont en étroite affinité avec les Esprits célestes qui le contemplent face à face. Aussi, les apparitions se multipliant, l'enfant n'en est pas autrement surprise ; elle s'y habitue ; son naturel s'épanouit sous le charme des délicieuses rencontres. Quelles gracieuses révérences la petite paysanne fait à ses mystérieux visiteurs ! Quels affectueux merci elle leur adresse ! Puis, quand la ravissante vision s'est évanouie, elle rentre dans la vie normale. On ne remarque en elle rien de singulier ; on constate seulement qu'elle progresse dans les vertus de son état. Elle était bonne, elle devient meilleure, plus active, plus laborieuse, plus serviable. Elle met sa perfection à faire avec diligence et bonne humeur les actions les plus communes, de même qu'elle accomplira bientôt avec aisance les plus nobles et les plus héroïques. Elle reste la vierge simple.

La facilité avec laquelle elle s'adapte aux situations les plus diverses est remarquable. Elle marchera toujours dans le chemin que Dieu lui trace avec un courage tranquille, sans se laisser déconcerter par les obstacles qui surgissent devant elle. Elle sait qu'ils tomberont sous ses pas, car elle se sent dans la vérité ; elle est forte des certitudes qui s'attachent à la parole venue du Ciel.

Rebutée à Vaucouleurs, elle reprend paisiblement la quenouille, en attendant que le sire de Baudricourt se décide à lui donner un sauf-conduit, « toujours simple, dit la chronique, bonne fille et douce, filant avec la femme du charron qui l'héberge et se partageant entre ces travaux familiers et la prière. »

A Chinon, en présence du roi et de sa Cour, elle ne montre aucun embarras. Elle s'avance revêtue de cette simplicité qui est la plus haute des distinctions. Habituée à la société de ceux qui se tiennent devant le trône de Dieu, pourquoi se troublerait-elle devant les grands de la terre ?

Elle n'est pas plus empruntée en face des doctes théologiens de Poitiers. L'élève de sainte Catherine, la martyre philosophe, se dégage, avec une victorieuse ingénuité et non sans esprit, de leur savante dialectique, ce qui leur fait dire : Elle a bien répondu ; on ne trouve en elle que « bien, humilité, virginité, dévotion, honnêteté, simplesse. »

Saint Jean Chrysostome a dit de la simplicité qu'elle est le chemin qui mène à la sagesse. C'est la ligne droite, la voie des colombes qui volent à leur but sans détour, tandis que les vautours décrivent d'insidieux circuits pour surprendre leur proie.

Par cette voie, Jeanne est allée à Vaucouleurs, à Chinon, à Poitiers. Elle ira par la même route à Orléans et à Reims. Mais que deviendra sa simplicité sur le chemin de la gloire ?

Elle ne connaissait ni A, ni B, ne savait pas monter à cheval. Et, maintenant, elle commande une armée, elle chevauche avec grâce sur les chemins poudreux, toute blanche sous sa brillante armure. Quand l'heure presse, elle s'élance rapide et court si vite que le « sabot de son cheval fait jaillir des étincelles. » A ces qualités extérieures, elle joint celles qui distinguent les grands capitaines : la sûreté du coup d'œil, la décision, le courage, l'ascendant, l'habileté à rassembler les troupes, à ordonner les batailles ou à disposer l'artillerie. D'après le duc d'Alençon, on l'admirait surtout dans l'emploi de cette arme nouvelle.

Evidemment, la science prodigieuse dont témoignent ses succès militaires lui est venue de ses saintes éducatrices : « Dieu a pourvu à ce qui te manque, lui avait dit saint Michel ; je conduirai vers toi deux saintes, deux vierges et martyres, Catherine et Marguerite. Notre-Seigneur les a chargées de te guider ; tu n'auras qu'à suivre leurs conseils. » Elle les a suivis docilement, simplement, n'entreprenant rien d'important que sur leur avis et se recueillant dans le doute pour écouter leurs voix. « Ses Voix, » comme elle disait.

Jeanne est la faiblesse dont Dieu se sert ; mais avec quelle souplesse l'instrument s'ajuste à la motion divine ! Comme Dieu l'a bien en main ! Comme la force d'en-haut se superpose harmonieusement à l'activité humaine, sans lui rien ôter de son naturel ! Ici encore, Jeanne reste ce qu'elle est. « En toutes choses, dit le duc d'Alençon qui l'avait vue à l'œuvre, hors du fait de la guerre, elle était simple et comme une jeune fille. »

Oui ! simple et comme une jeune fille ! avec la fraîcheur d'une âme qui laisse transparaître la plus délicate pureté au milieu des camps, la plus exquise sensibilité parmi les horreurs de la guerre, l'humilité la plus vraie dans l'exaltation de la gloire.

A vivre auprès d'elle, les hommes d'armes n'ont éprouvé d'autres sentiments que l'admiration et le respect : ils « étaient comme enflammés de l'amour divin qui était en son âme et devenaient chastes et purs par la contagion de sa sainteté. » Et l'angélique pucelle pouvait s'endormir dans sa cuirasse de fer avec la même sécurité que la moniale dans son cloître. Tel était le prestige de sa chasteté que ses ennemis eux-mêmes, qui ont accumulé toutes les accusations pour la déshonorer, n'ont pu en articuler aucune contre sa vertu. Elle est la vierge simple et blanche comme la colombe de son écu.

Sa sensibilité ne s'est pas émoussée au spectacle des cruautés de la guerre. Elle ne voit jamais sans une émotion violente couler le beau sang de France. Atteinte elle-même d'une flèche, elle ne peut retenir ses larmes quand elle aperçoit le sang vermeil qui jaillit de sa blessure. Ses larmes pudiques sont sa seule réponse aux grossières invectives des ennemis, comme plus tard elles seront sa suprême protestation contre l'horreur du feu infligée à son corps « net et entier, qui ne fut jamais corrompu. »

Vraie et sincère, elle ne se refuse pas à elle-même la pitié qu'elle accorde aux autres, sans excepter ses ennemis. Rien ne met plus en

relief la simplicité et la droiture de son cœur que cette sensibilité de jeune fille restée intacte. En elle, la grâce a tout embelli sans rien détruire.

La gloire elle-même, la gloire militaire, de toutes la plus enivrante, la laisse humble et modeste. Sans doute, l'héroïne n'en est pas accablée ; elle porte ce noble fardeau avec la fierté qui convient aux champions des saintes et grandes causes. N'est-elle pas « fille de France » ? Ne marche-t-elle pas à la tête de la nation choisie par laquelle s'accomplissent les gestes de Dieu ? Elle s'avance donc sans confusion à travers les foules qui l'acclament, mais aussi sans orgueil ni vanité. Elle est la « vierge simple, » c'est-à-dire vraie, tandis que l'orgueil est le plus grossier comme la vanité est le plus ridicule des mensonges. Notre héroïne est guerrière comme elle a été bergère, avec simplicité, vérité et naturel.

Aussi, le roi une fois sacré, l'entendons-nous qui soupire après son village et la vie champêtre : « Que je voudrais qu'il plût à Dieu, mon créateur, que je m'en retournasse maintenant, quittant les armes, et que je revinsse servir mon père et ma mère à garder leurs troupeaux, avec ma sœur et mes frères, qui seraient bien aises de me revoir. » Avec quelle simplicité la colombe reviendrait à son nid !

Jusqu'ici, elle a volé dans l'azur, « de par le roi du Ciel ». Non qu'elle n'ait été combattue ouvertement ou sournoisement. Elle avait dû lutter contre le scepticisme, la légèreté, l'apathie, l'ambition, la jalousie et la ruse ; sa marche s'en était trouvée plus d'une fois gênée. Cependant, toutes les difficultés avaient fini par s'aplanir devant la simplicité de sa confiance ; dès qu'elle avait recouvré la liberté de ses ailes, la colombe reprenait dans l'azur la ligne droite qui lui ouvrait le chemin de la victoire.

Après le sacre de Reims, les oppositions deviennent plus violentes et les complots plus perfides. La Pucelle est comme la colombe poursuivie, qui voltige effarouchée ; elle ne connaît plus les hauts vols de la victoire : Incessamment guettée par d'habiles oiseleurs, elle tombe dans leurs filets.

C'est le douloureux calvaire qui commence avec la prison et ses fers, le procès et ses interrogatoires captieux, les longues nuits semées d'embûches, la perversité des gardiens, la partialité et la cruauté des juges. Enfin, c'est le bûcher, c'est la mort, c'est aussi la délivrance.

La souffrance, épreuve suprême de la vertu, met à nu le fond des âmes. Celle de Jeanne sort du creuset claire et transparente comme le cristal, simple et lumineuse comme la vérité.

Chaque jour de douleur l'épure et l'embellit jusqu'à ce que, libérée par le feu de ses entraves de chair, elle monte à tire-d'aile vers les hauteurs. De par le Roi du Ciel, Portes Eternelles, ouvrez-vous. Voici Jeanne, la vierge simple !

Luçon, le 1er octobre 1919.

MENDE

MISSION DIVINE DE JEANNE D'ARC

ET SON ACTION SURNATURELLE DANS LA GUERRE ACTUELLE

Dans ce siècle où le naturalisme s'efforce de régner en maître, n'est-il pas consolant de voir la France entière s'éprendre d'une jeune fille de dix-huit ans, dont la vie ne fut qu'un tissu d'actions surnaturelles ?

La vie et la mission de la Bienheureuse Pucelle se déroulent comme une incomparable épopée, où le merveilleux déborde et rayonne tour à tour, dans l'ordre moral, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre physique, pour lui donner l'authentique de Dieu lui-même.

Pour sauver la France, Jeanne ranima le patriotisme, l'union et la foi. Pour bouter dehors les barbares du XXe siècle, elle a renouvelé ce prodige.

Le patriotisme, force et gloire de nos aïeux, s'est montré vivace, ardent, malgré nos craintes fondées de le voir refroidi chez un grand nombre. Nous n'avons pas oublié le lugubre tocsin annonçant tout à coup à la France la mobilisation générale de ses soldats, que nous avons vus partir dans un élan, un enthousiasme admirables. Écrasés par le nombre à Charleroi, ils se replient en bon ordre, se ressaisissent soudain sur les bords de la Marne et, contre toute prévision, refoulent vers la frontière nos ennemis déconcertés.

Ensuite, dans les Flandres, dans la Meuse, dans la Somme, la chaleur du patriotisme n'a fait qu'augmenter sur tous les fronts.

De ce mouvement patriotique, de cette passion de vaincre est née l'union de tous les cœurs et de toutes les volontés. Dès le premier appel

aux armes, tous les regards se sont tournés vers la frontière ; toutes les passions, toutes les divisions se sont éteintes, et des hommes jusque là séparés par des intérêts et des opinions opposés sont partis, la main dans la main, à l'assaut de l'ennemi commun. Le parlementaire et l'homme des champs, le patron et l'ouvrier, le riche et le pauvre, le prêtre et l'instituteur, serrant leurs rangs, se sont prêté, à l'heure du danger surtout, un secours fraternel.

Mais nos soldats n'ont pas compté uniquement sur la valeur de nos grands chefs, sur l'abondance de nos munitions, sur la puissance de nos armements, sur la fidélité et le nombre de nos alliés : ils se sont appuyés aussi sur le secours du Ciel. C'est pourquoi ils priaient le Dieu des armées, ils assistaient au Saint-Sacrifice, ils se nourrissaient du « pain des forts », ils s'inclinaient sous la main bénissante et purifiante du prêtre.

Le réveil de ces nobles sentiments de patriotisme, de concorde et de foi, à qui le devons-nous ? Eh ! sans doute, pour une large part, à la grande Lorraine, à la fière guerrière, à la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

Grâce à elle, nous avons soutenu sans défaillance cette guerre qu'un grand général a appelée la guerre miraculeuse, et nous avons remporté la victoire finale.

Mende, le 1er novembre 1918.

+ Jacques
Ev. de Mende

LA GUADELOUPE

" JE SUIS NÉE POUR CELA... "

Quelle splendide figure que celle de Jeanne ! La Vierge de Domremy ! La Pucelle d'Orléans ! L'Héroïne de la noble France !...

Elle est toute auréolée de simplicité et de grandeur !
Elle est ravissante de tendresse et d'héroïsme !
Elle est éblouissante de candeur et de sainteté !
Elle est sublime de foi, d'espérance et de charité !

« La faiblesse a vaincu la force ! » s'écriait saint Paul à la vue du puissant et barbare paganisme fuyant devant la parole des apôtres, hommes faibles et dépourvus de tout ce qui fait grand et redoutable aux yeux du monde.

Cette faiblesse, toutefois, dont parle saint Paul, n'était pas dans sa pensée synonyme d'incapacité absolue, de manque d'aptitude et de qualités naturelles. Loin de là...

De son coup d'œil sûr et rapide, il avait constaté, en même temps que la disproportion frappante qui existait entre les forces des ouvriers apostoliques et le travail à fournir, la disparition de cette disproportion sous l'action de la toute-puissance divine, et, cette constatation faite, il pouvait dire en toute vérité : « La faiblesse a vaincu la force. » *Infirma mundi elegit Deus ut donfundat fortia.*

« La faiblesse a vaincu la force ! »

La faible Jeanne, elle aussi, a vaincu la force !

Quoi de plus faible, en effet, pour conduire des armées, élaborer des plans de bataille, prendre d'assaut des forteresses et des villes, faire couronner un roi et lui rendre son royaume avec sa couronne, qu'une jeune fille des champs, habituée à prier Dieu sur ses doigts et à garder les brebis de ses parents et de ses voisines ?

Et cependant, c'est ce qu'a fait Jeanne avec sa faiblesse, de cette faiblesse dont parle saint Paul ; car l'héroïne de tant de gestes extraordinaires était richement douée. Et c'est dans l'accomplissement de sa mission exceptionnelle qu'elle a mis en relief, avec l'aide de Dieu, l'étendue de sa fine intelligence, la ténacité pleine de douceur de sa volonté et les merveilleux à-propos de son bon sens !

Quelle splendide figure que celle de Jeanne !

« Un ange, a dit l'éminent cardinal Perraud, peut-être le même qui avait été envoyé à Gédéon, sous le chêne d'Ephra, le prince des milices célestes, celui dont le nom exprime la force suréminente de Dieu, saint Michel, va trouver près d'une vieille forêt lorraine une paysanne à peine adolescente. Il lui parle et il la persuade ; elle croit et elle obéit. Jeanne, envoyée de Dieu, ou, pour employer le langage encore plus expressif des contemporains, Jeanne, *Message de Dieu,* entre en scène. Pendant deux ans, tout sera rempli du bruit de son nom. D'abord discutée et contredite, elle deviendra bientôt la personnification sublime de la France combattant pour s'affranchir du joug de l'étranger. Des épreuves égales à ses triomphes marqueront au cachet d'une prédestination extraordinaire sa courte et glorieuse existence. Mais à travers les vicissitudes des fortunes les plus contraires, acclamée par les foules ou délaissée, entourée de l'admiration universelle ou indignement méconnue, Jeanne se montrera toujours fidèle à cette grâce du divin message qui fait l'unité de sa vie et la seule explication plausible des prodiges dont elle a été l'instrument. »

Mais c'est dans sa foi des plus sublimes qu'elle resplendit de toute sa beauté surnaturelle. Pour elle, le succès de son entreprise ne fait aucun doute. Elle en a la certitude. « Je suis née pour cela, » dit-elle. Paroles d'une profondeur émouvante, dont elle se sert pour prouver sa mission sans se douter que le Sauveur du monde avait employé les mêmes termes pour affirmer devant Pilate la raison d'être de sa venue en ce monde : « *Ego in hoc natus sum.* »

« Je suis née pour cela, » et cela, c'est la délivrance d'Orléans et le sacre du roi à Reims. « Je suis venue, répond-elle à ses interrogateurs, de par Dieu, et j'ai de par le Roi des Cieux deux mandats à exécuter : faire lever le siège d'Orléans et mener le dauphin à Reims pour qu'il y soit sacré et couronné. » C'est dit, et elle le fera. Rien ne pourra l'arrêter. N'a-t-elle pas d'ailleurs la puissance de cette foi dont parlait Notre-Seigneur, capable de soulever les montagnes ?

Elle est sûre de sa mission. Cette assurance, elle la tient de saints et de saintes du Ciel dont elle a entendu les voix.

A l'âge de treize ans, elle entend, en effet, des voix célestes, c'est-à-dire qu'elle entre en conversation avec de bienheureux habitants du Paradis — et c'est ce qu'elle appelle ses « voix. »

Elle ne peut douter ni de l'existence de ceux qui lui parlent, ni de la véracité de leurs paroles.

Doute-t-elle de l'existence de ses parents, de ses amis avec qui elle conversait tous les jours ?

Ses « voix » lui disent d'aller souvent à l'église, de prier et de communier.

Elle va à l'église, prie et communie.

Ses « voix » lui parlent de la grande pitié qui règne au beau pays de France. Aussitôt, son cœur si bon et si compatissant s'apitoie sur la grande pitié qui règne en France.

Ses « voix » lui disent d'aller faire cesser cette grande pitié.

Elle écoute et, après réflexion, elle expose candidement son embarras à exécuter pareille chose, car elle ne sait pas monter à cheval et n'a jamais quitté son hameau !...

Ses « voix » lui disent d'aller quand même, et elle va, accomplit simplement sa mission, et, cette mission accomplie, elle veut retourner à ses brebis. De fait, que pourrait-elle bien, à ses yeux, faire autre chose *puisqu'elle n'était née que pour cela* et que « cela » était accompli ?

« *Je suis née pour cela.* »

Quels sublimes enseignements se dégagent de ces paroles qui résument toute la vie de Jeanne !

Écoutons-les. Méditons-les.

L'heure est propice ! C'est l'heure des sanglantes hécatombes !

C'est l'heure des angoisses ! C'est l'heure de la plus grande pitié qui ait jamais déchiré le cœur de la noble France !

« *Je suis née pour cela.* »

Pouvons-nous, sans réclamations de la part de la conscience, redire les paroles de Jeanne ?

Avons-nous, avant la guerre, vécu *tous* en vrais chrétiens et en vrais Français ?

Vivons-nous, pendant cette terrible guerre, en vrais chrétiens, en vrais Français, réparant ainsi le passé et préparant la plus noble France ?

La Basse-Terre, le 30 mai 1917.

+ Pierre
Ev. de la Basse-Terre

VALENCE[1]

ORAISON DE LA FÊTE DE JEANNE D'ARC

« *O Dieu qui avez merveilleusement suscité la Bienheureuse Jeanne pour la défense de la Foi et de la Patrie...* »

Jeanne d'Arc apparaît, au seuil des temps modernes, comme une double incarnation, en une même personne, du surnaturel et de l'idée de Patrie. Sur ses traits viennent se fondre, en une incomparable figure, la sainteté religieuse et l'héroïsme militaire.

Sa sainteté a été solennellement reconnue par l'Église, qui, par la bouche de Pie X, l'a proclamée Bienheureuse, en attendant que bientôt elle soit inscrite au catalogue des saints.

Son *patriotisme* éclate à tous les regards en traits incomparables.

D'abord, elle a pour la France un respect religieux ; elle la vénère comme une chose sacrée, une terre sainte, un fief principal du Christ sur la terre.

L'amour qu'elle a pour la France est proportionné à la haute estime où elle la place, et cet amour lui fait accomplir des prodiges et la porte jusqu'au martyre.

Elle a pitié d'elle ; elle souffre de ses malheurs plus que de ses épreuves personnelles, quand des messagers apportent de sombres nouvelles à Domremy.

Malgré sa douleur, elle ne désespère pas de son pays ; au contraire, ses Voix lui soufflent un invincible espoir qu'elle s'en va semer à travers les campagnes dévastées, à la Cour du Dauphin, à Chinon, et dans l'armée

(1) Mgr de Gibergues, évêque de Valence, est décédé en décembre 1919.

qu'elle réorganise et entraîne. Un de ses premiers mots en abordant Charles VII exprime sa foi en la Patrie : « Donnez-moi des soldats et la Patrie sera bientôt sauvée. » C'est la première fois qu'on trouve dans un document historique le mot de Patrie appliqué à la France. Mais Jeanne fait mieux que d'inventer le mot : elle en précise le sens et, par ses actes, elle fait comprendre à ses contemporains quels éléments essentiels constituent la Patrie : homogénéité et indépendance du territoire en ses frontières naturelles et union de tous les Français, Bourguignons aussi bien qu'Armagnacs, sous le seul souverain légitime. Elle chasse l'étranger et elle unit les Français entre eux.

Pour accomplir de si hauts faits, elle se donne jusqu'à l'héroïsme. La jalousie et la trahison en font une victime, puis une martyre. Quelle preuve plus éloquente de son amour pour la Patrie ? Captive, elle souffre, non d'être privée de la gloire et des témoignages d'affection populaire dont on l'entourait jusque-là, non de mourir jeune dans les flammes du bûcher, mais de ne pouvoir « plus servir le noble royaume de France. » Elle se trompait : son immolation devait servir sa Patrie mieux que ses plus éclatantes victoires.

La *sainte* n'est pas moins admirable que la grande patriote. Mais comment séparer sa sainteté de son patriotisme ? Il n'y a pas en elle deux personnalités distinctes ; nulle cloison étanche entre ses vertus et ses actes publics. La religion chez elle est en fonction de sa mission sociale. Aussi l'Église, en mettant Jeanne sur ses autels, a-t-elle proposé solennellement à l'imitation des peuples ses vertus plus opportunes que jamais.

Son héroïsme sur les champs de bataille demeure le type le plus achevé et le plus pur de la bravoure chevaleresque française.

Ce n'est pas elle qui aurait donné l'ordre de massacrer des innocents ! Avant la bataille, elle sommait les ennemis de se rendre, pour épargner leur vie. Elle voulait surtout ménager le sang français, « qu'elle ne vit jamais couler sans que ses cheveux se dressent sur sa tête. »

Inexprimable mélange de droiture et de loyauté, de tendresse d'âme et de bonté, d'intrépide courage et d'insurmontable vaillance, elle entraînait les soldats aux assauts victorieux.

Mais c'était en Dieu surtout qu'elle plaçait toute sa confiance. A Blois, devant marcher à la délivrance d'Orléans, elle n'enrôlait sous sa bannière que les officiers et les soldats qui avaient rempli leurs devoirs

religieux. Elle écartait les autres, comme pouvant porter malheur à l'armée. « Dieu, s'écriait-elle, a coutume de punir les péchés des hommes par la perte des batailles. » Elle voulait la pureté des mœurs et chassait des camps les femmes de mauvaise vie ; et, un jour, on la vit briser son épée sur le dos de l'une d'elles.

Avant le combat, elle rassemblait les fidèles dans les églises, et elle les y ramenait après la victoire. « Les gens d'armes batailleront, disait-elle, mais c'est Dieu qui baillera la victoire ! »

Telle fut Jeanne : une sainte, une héroïne, une martyre de Jésus-Christ et de la France, la double cause qui explique toute la vie.

Passionnée pour son Dieu et pour son pays, elle fut providentiellement envoyée à la France afin de la délivrer dans le présent de la servitude politique, et, par là, de la préserver pour l'avenir de l'hérésie protestante qui devait s'abattre sur l'Angleterre et n'aurait sans doute pas épargné la France, dominée par sa rivale.

Dès lors, qui ne voit pas qu'au début du XX° siècle, le culte de Jeanne d'Arc est d'une actualité saisissante ?

Délivrée du péril de l'invasion étrangère, la plus redoutable que l'histoire ait enregistrée, mais en péril encore de divisions sociales et d'athéisme politique, les pires des fléaux pour une nation, la France a besoin d'apprendre de son immortelle libératrice, et l'amour de la patrie porté jusqu'au sacrifice de la vie, et l'amour de Dieu poussé jusqu'à la défense publique de ses droits suprêmes et à la proclamation de son autorité souveraine.

Lors de la glorieuse victoire de la Marne, le mot de passe n'était-il pas « Jeanne d'Arc ? » Et notre sainte héroïne n'a-t-elle pas soufflé, en ce jour mémorable, dans le cœur de tous nos soldats, l'ardeur de son patriotisme et la flamme de son intrépide confiance ? N'a-t-elle pas contribué à conduire nos armées aux victoires décisives ?

Combien la France était divisée quand Jeanne d'Arc apparut ! Combien elle l'était aussi lorsque la guerre éclata ! Mais l'union s'est faite devant l'imminence du danger. Devant le flot débordant des barbares, il n'y a plus eu que des Français.

Ne nous divisons plus : Nous serions à nous-mêmes nos pires ennemis. « Tout royaume divisé contre lui-même, dit l'Évangile, périra. »

Que Jeanne d'Arc, la grande Française, nous apprenne à nous aimer comme des frères !

Que Jeanne ramène à la religion de ses pères cette illustre nation qui est née d'un acte de foi catholique sur un champ de bataille et qui vient d'être conduite à la victoire par de grands généraux catholiques.

Qu'elle fasse comprendre à tous que Dieu doit être à la base de toute société, de tout État, de toute législation, de toute convention internationale, qui, sans lui, n'est plus que « chiffon de papier ! » Et que le monde civilisé se dresse tout entier, dans un acte solennel de foi, pour opposer à la religion barbare de la force, qui a causé tant de ravages en France et dans le monde, la religion du seul vrai Dieu et de Celui qu'Il nous a envoyé : Jésus-Christ !

Dans les plis de l'étendard de notre sainte guerrière, déployé à nouveau sur nous et nos vaillantes armées, cherchons tous le secret du relèvement national, que pourra seule produire l'union de tous les Français dans la reconnaissance et le règne de « Dieu premier servi ! »

Valence, le 8 septembre 1919.

+ Emmanuel
Évêque de Valence,
Die et Trois Châteaux

VERSAILLES

LA PIÉTÉ DE JEANNE D'ARC

La France est vraiment une nation à part. Elle est la servante du Christ, et elle a pour mission de protéger et de propager la foi chrétienne. C'est là toute son histoire, toute sa vocation, toute sa raison d'être. Dès les jours de sa naissance, elle se mit au service de la vraie religion. « Il m'ennuie, disait Clovis, de voir des hérétiques posséder les plus belles provinces des Gaules. En avant, avec l'aide de Dieu ! » Bientôt, les musulmans franchissent les Pyrénées et menacent de submerger le monde sous le torrent du sensualisme et de la force brutale ; mais les champs de Poitiers voient leur irrémédiable défaite et redisent à jamais la gloire de notre Charles-Martel.

Plus tard, la France organise les croisades. Elle semble seule à marcher contre l'Orient, et, malgré la participation des autres peuples, à la délivrance des lieux saints ; les croisés n'eurent qu'un nom : on les appela les Francs.

Et maintenant, nous voici au XIVe et au XVe siècles. L'interminable guerre de Cent Ans désole notre Patrie, et la France va mourir. Elle va perdre sa nationalité. Non, Dieu a besoin de la France pour le service de la civilisation chrétienne, et, au sein de la plus noire misère, il suscite pour nous sauver une humble fille des champs, la Bienheureuse Jeanne d'Arc. Jeanne d'Arc est vraiment une créature à part. Il n'y a pas dans l'histoire de l'humanité deux Jeanne d'Arc. Sans modèle dans les âges qui l'ont précédée, elle est restée sans copie dans les âges qui l'ont suivie. C'est une jeune villageoise des frontières de la Lorraine, du hameau de Domremy. Elle n'a que dix-sept ans. Soudain elle échange sa houlette contre une épée et elle conduit les Français

étonnés à la bataille et à la victoire. Il lui faut des mois pour triompher de l'incrédulité du lieutenant du roi, Baudricourt, du roi lui-même, de la Cour, des docteurs, des guerriers, et pour se faire accepter comme chef de guerre et libératrice du territoire. Trois jours lui suffisent pour faire lever le siège d'Orléans, qui durait depuis sept mois. Dans l'espace de huit jours, elle force Jargeau, Meung et Beaugency, et elle inflige à l'armée anglaise, réputée invincible, la désastreuse défaite de Patay. Puis elle prend le gentil dauphin comme par la main, et, à travers quatre-vingts lieues d'un pays ennemi, hérissé de forteresses et de garnisons anglo-bourguignonnes, sans coup férir, elle le conduit à Reims prendre son sacre et sa couronne.

Elle peut mourir. Et, en effet, sa vie qui a commencé par une idylle, qui s'est épanouie en épopée, s'achève comme une tragédie dans les flammes d'un bûcher. Mais cette vie, si merveilleuse en elle-même, est encore plus merveilleuse dans son lendemain. Pour Jeanne d'Arc, le bûcher de Rouen n'est pas une fin, mais un commencement. Du brasier où elle succombe, elle se relève dans les joies du Paradis, elle s'empare des hommages de la postérité ; elle rayonne sur sa Patrie ressuscitée. Elle avait dit que les Anglais seraient tous chassés de France, excepté ceux qui y laisseraient leurs os, et qu'avant sept ans, ils auraient perdu une ville plus importante qu'Orléans, et, six ans seulement après sa mort, en 1437, Charles VII entre dans la bonne ville de Paris ; il n'y a plus qu'une patrie, la France du XVe siècle a retrouvé enfin l'intrégrité de son territoire et l'union de tous ses enfants. Là, d'ailleurs, ne s'arrête pas l'influence posthume de notre héroïne. Bientôt, le protestantisme va se lever sur l'Europe et enlever à l'Église de puissantes nations. Que fût-il advenu si, à ce moment, la France eût été la vassale de l'Angleterre ? Elle eût été entraînée dans la Réforme, et l'Église perdait en Europe son dernier refuge et son suprême espoir. L'histoire ne la redira pas, cette défection de la France qui eût ébranlé le monde. Sauvés par Jeanne d'Arc au XVe siècle, nous avons sauvé l'Église au siècle suivant, en imposant à Henri IV l'obligation d'être catholique pour mériter l'honneur d'être roi... de sorte que, libératrice de la Patrie, Jeanne d'Arc mérita en même temps la reconnaissance de la religion.

Mais il ne suffit pas de contempler et d'admirer Jeanne d'Arc. Il faut tâcher de la comprendre. Elle a pratiqué, dans un degré héroïque, les vertus humaines de force, de tempérance, de justice, de prudence,

et les vertus chrétiennes d'humilité et de pureté. Comment s'expliquent de telles vertus dans une créature si jeune, si faible, si exposée aux tentations du dedans et aux sollicitations du dehors ? Elle a produit instantanément des faits de guerre, des plans de bataille, des coups d'épée, qui ont émerveillé les plus grands capitaines, qui ont stupéfié les Anglais, qui ont délivré la Patrie. Comment s'expliquent de tels exploits accomplis par une pauvre enfant de dix-sept ans et suivis de résultats si immédiats, si grandioses, si retentissants ? Ne nous contentons pas de voir l'éclat de son visage et de son glaive. Allons jusqu'à son âme pour en discerner le dernier secret, le plus profond ressort, la force intime et cachée.

C'est elle-même qui va se révéler tout entière dans la belle parole tombée de ses lèvres. Répondant à un des docteurs de Poitiers qui lui objectait que le seul plaisir de Dieu suffisait à mettre les Anglais en déroute et que l'intervention des armées était inutile, elle a dit : « Les hommes d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire. »

Saint Paul avait dit : « *Gratia Dei mecum,* Dieu avec moi et moi avec Dieu. » Les deux formules se valent, expriment la même idée : la nécessité de l'effort humain complété par le secours divin, la nécessité de la prière et de l'action. Certes, Jeanne d'Arc a agi : « Vive labeur ! » c'était sa devise. Qu'on se représente l'immensité du labeur accompli par elle en moins d'un an et demi, la prodigieuse accumulation de faits compris entre son départ de Vaucouleurs, le 14 février 1429, et le début de sa captivité, le 24 mai 1430. Elle a agi, elle a travaillé, elle a bataillé, elle a peiné. Mais, dans sa pensée, l'important, l'essentiel n'était pas là. L'important, l'essentiel, ça été la prière, la piété, la confiance en Dieu, l'amour de Notre-Seigneur, le culte de l'Eucharistie. Elle a été vaillante comme un chevalier, pure comme un ange et surtout pieuse comme une sainte.

La requête que présenta sa mère pour obtenir la revision du procès de Rouen commence par ces mots : « Jeanne était ma fille. Je l'ai élevée dans la crainte de Dieu. Elle fréquentait l'église, se confessait et communiait tous les mois. » Et ce qu'elle a fait à Domremy, elle n'a cessé de le faire jusqu'à son dernier souffle. Pieuse elle a été dans les vallées, pieuse elle est restée dans les batailles, dans les châteaux, dans les prisons, dans sa vie si mouvementée, si active et si tragique. Enfant et guerrière, sa pieuse pratique de dévotion était l'assistance à la messe ; la communion l'attirait et la visite au

Saint-Sacrement aussi. A Orléans, le matin de l'assaut des Tourelles, elle « reçoit en moult grande dévotion le précieux corps de Jésus-Christ. » Un chanoine de l'église de Saint-Aignan, Pierre Compaing, la voit « au moment de l'Élévation, pleurer à chaudes larmes. » Et le jour de sa mort, quand elle va de la prison au bûcher, elle fait sa dernière communion avec une telle émotion, avec de tels sentiments de piété, que Frère Martin Ladvenu, son confesseur, se déclare incapable de retracer un aussi touchant spectacle.

Voulons-nous donc comprendre Jeanne d'Arc ? C'est ici qu'il faut venir, dans la maison de Dieu, devant les autels, au pied du Tabernacle. Qu'on loue son génie militaire, son sens politique, son activité inlassable, ses admirables vertus, nous le voulons bien. Mais tous ces effets ont une cause, tous ces ruisseaux jaillissent d'une source, tous ces rayons émanent d'un foyer, toutes ces lumières et ces énergies surnaturelles sont les fruits de la foi de Jeanne, de sa ferveur ineffable, de son angélique piété surtout envers la Sainte-Eucharistie.

Versailles, le 8 mai 1918.

+ Charles
Evêque de Versailles.

BAYONNE

JEANNE D'ARC

SES GASCONS, SES BASQUES, SES BÉARNAIS

Le diocèse de Bayonne est formé de trois pays : le pays basque, le Béarn, une bonne lisière de la Gascogne.

On pourrait croire que ces régions, si éloignées du théâtre de la guerre au temps de Jeanne d'Arc, ont dû se désintéresser du drame national.

En vérité, ces régions ont pris une part capitale, décisive, à la lutte pour l'existence de la Patrie.

Alors que dans l'Est, dans le centre, dans le Nord, on discute, on se divise, on se combat ; alors que dans l'Ouest on diffame, on emprisonne, on brûle Jeanne d'Arc, du Midi surgit, accourt toute une armée dont Jeanne devient le capitaine incontesté, adoré.

On l'a écrit : pendant de longs siècles, la vocation spéciale des Méridionaux de France fut de guerroyer. A l'origine de notre histoire, à travers les âges, sur le sol français, aux croisades, en Italie, un peu partout, on les retrouve infatigables batailleurs, préférant à tout le métier des armes.

L'historien Florimond de Raymond écrivait vers la fin du XVe siècle : « Comme il se voit de certaines contrées qui produisent d'aucuns fruits en abondance, il semble que la Gascogne porte un nombre infini de grands et valeureux capitaines, comme un fruit qui lui est propre et naturel... Elle est un magasin de soldats, la pépinière des armées, la fleur et le champ de la plus belliqueuse noblesse de la terre et l'essaim

de tant de braves guerriers qui peuvent contester l'honneur de la vaillance avec les plus fameux capitaines grecs et romains qui furent oncques. »

Le pape Paul III Farnèse tenait ce propos rapporté par Brantôme : « Ces Français gascons paraissent de vrais instruments envoyés de Dieu pour faire la guerre. »

« Donnez-moi une armée de Gascons, s'écriait Napoléon, et je traverserai cent lieues de flammes. »

Les Basques, race aventureuse et hardie, multiplient, depuis des siècles, leurs prouesses sur mer. Les premiers, ils pêchent la baleine, la morue. Les notes d'un capitaine basque aident Christophe Colomb à découvrir l'Amérique. Eux-mêmes, en 1504, découvrent Terre-Neuve. Le Basque se plait au danger et le brave avec volupté, sur terre comme sur mer. C'est d'eux que l'on a pu écrire : *Bellicosus cantaber non pluribus impar.*

Un Béarnais, le général Latrille, devenu plus tard le comte de Lorencez, à la tête de son régiment composé de Béarnais, venait d'enlever avec un entrain endiablé un retranchement formidable. Napoléon, émerveillé, lui dit : « Je ne suis pas étonné si Henri IV a conquis la couronne à l'aide des Béarnais. Avec eux, je voudrais faire la conquête du monde. »

On ne sera donc pas surpris de voir accourir Gascons, Basques et Béarnais au premier appel de guerre : « *Qui me aymera si me suive,* » avait dit Jeanne à toute la France. Ce fut le mot de ralliement pour les Méridionaux.

Sous les murs d'Orléans, ils composent les deux tiers de l'armée nationale. Leurs chefs s'appellent le sire d'Albret, La Hire, le sire de Coarraze, Poton de Xaintrailles, Jean d'Aulon, Thibault d'Armagnac et cent autres dont l'histoire cite les noms avec admiration.

Commandés par le comte de Foix, vicomte de Béarn, trois mille Béarnais poussent une pointe hardie jusqu'à Jargeau, en 1425.

La Hire, qui est né dans les environs de Dax, pas loin de la patrie de saint Vincent de Paul, recrute des troupes, composées de Gascons et de Basques, restées fameuses par leurs exploits légendaires. La Hire, le capitaine que Jeanne chérit, par elle et pour elle accomplira des prodiges de valeur ; comme à Orléans, le 8 mai, lorsqu'il poursuit l'arrière-garde anglaise, et s'empare de plusieurs canons, après avoir, avec les siens, soutenu un instant tout l'effort de l'ennemi.

Et puis, le Basque, le Basque héroïque et têtu qui arrache des mains de Jeanne l'étendard, touche de la hampe le rempart d'Orléans, et ne s'en dessaisit, malgré les avis et les réclamations de Jeanne, que lorsqu'il a donné le signal de la victoire.

Aussi, au sacre de Reims, à côté de Jeanne et de son étendard, se place La Hire. Le sire d'Albret porte l'épée de connétable par ordre du roi.

Quand vinrent les jours d'abandon et de trahison, une troupe de braves s'immortalisa par sa vaillance et sa fidélité.

La Hire, avec ses Basques et ses Gascons, tenta plusieurs fois de surprendre Rouen afin de délivrer la Pucelle ; ses efforts restèrent infructueux. Mais ils sont tout à l'honneur du hardi capitaine et de ses braves.

S'étonnera-t-on si, dans nos régions du Sud-Ouest, le culte de Jeanne est en honneur ? Jeanne n'eut pas de soldats plus dévoués, plus vaillants, plus fidèles que les Basques, les Béarnais, les Gascons.

Les petits-fils n'ont pas dégénéré. De race guerrière, Gascons, Basques, Béarnais ont renouvelé pendant la grande guerre les prouesses de leurs pères sur les champs de bataille, de l'Yser à Verdun. Le premier corps d'armée mis à l'honneur est le XVIIIe, de Bordeaux, dans lequel servent nos compatriotes. Un régiment dans lequel combattaient Basques, Béarnais et Gascons a été décoré par le maréchal Joffre.

On sait que la reprise du plateau de Craonne par les troupes françaises est un des plus beaux faits d'armes de la dernière guerre. Les Allemands s'étaient solidement établis sur ce plateau. Ils y avaient accumulé de formidables moyens de défense. De là ils bravaient et défiaient les Français. Jamais, disaient-ils, on ne pourrait les déloger.

Un jour l'assaut fut donné par la 36me division, que commandait le général Hirschauer. Cette division comprenait les régiments de Bayonne, Pau et Mont-de-Marsan, recrutés presque exclusivement parmi les Basques, les Béarnais et les Gascons.

L'assaut fut sanglant. Le général, voyant ses soldats grimper et poursuivre leur course furieuse sous un feu d'enfer, ému jusqu'aux larmes, s'écriait : « Bravo ! Bravo ! mes petits écureuils ! »

Ils tombèrent par centaines. Mais les Allemands étaient délogés et pour toujours refoulés. Le plateau de Craonne était reconquis.

Dans ces vaillants, Jeanne reconnait et salue les frères des La Hire, des d'Albret, des Coarraze, de leurs compagnons.

Lorsqu'allait s'accomplir la prophétie de la Pucelle, que bientôt les Anglais seraient chassés de toute la France, un miracle s'accomplit à Bayonne, que Dunois et le vicomte de Béarn racontèrent au roi, et que les historiens de l'époque nous ont transmis : « Au moment où l'armée prenait possession du château de Bayonne, le 21 août, dans le ciel très clair, apparut sur la ville, du côté de l'Espagne, une nue où paraissait une grande croix blanche, et là s'est arrêtée, sans remuer, ni bouger, l'espace d'une heure ; elle était en forme d'un crucifix, la couronne sur la tête, laquelle couronne se tourna ensuite en une fleur de lys. Elle a été vue par tous les gens de l'armée où étaient de mille à douze cents hommes de guerre espagnols. » [1]

Les Anglais étaient boutés dehors. La France était libre. Le miracle qui annonçait sa délivrance eut lieu à Bayonne.

Bayonne, le 30 mai 1918.

(1) Beaucourt. — V. 5, 2. Cité par le R. P. Ayrolles.

✠ Th. Marie
Evêque de Bayonne.

VERDUN

JEANNE D'ARC A VERDUN

Comment ne pas unir ces deux noms ! Qui dira leurs liens mystérieux ! . . .

Jeanne d'Arc est la grande héroïne française, celle qui incarne toutes les vertus de notre race, toutes les gloires de notre histoire nationale, et dont le patriotisme, inspiré du Ciel, a fait une sainte, que la voix du Vicaire de Jésus-Christ, au lendemain de la victoire, vient de placer sur l'autel de l'Église universelle.

L'amour de la France et l'amour de Dieu ont été les deux flambeaux de sa vie, allumés au même foyer et jetant les mêmes flammes.

Du reste, ces deux amours, qui n'en font qu'un, se retrouvent toujours unis dans le cœur des bons Français. Par contre, qui n'aime pas le Christ aime-t-il vraiment la France ? Qui serait l'adversaire du Christ ne serait-il pas le pire ennemi de la France ? Nous en avons eu la preuve, hélas ! convaincante et terrible, à certaines heures de notre histoire. La plus sombre et la plus lugubre de toutes ne nous avait-elle pas donné une caricature odieuse et grimaçante de notre « vieille et douce France » avec le rictus sardonique de Voltaire et les faces sinistres et sanguinaires de Robespierre, de Danton et de Marat !

Au contraire, l'angélique Pucelle en est l'image la plus fidèle. Noble sans fierté, douce sans faiblesse, aimable sans mièvrerie, chaste et modeste sans raideur, chevaleresque sans orgueil, ardente et vive sans excès, elle est la personnification la plus authentique et la plus adéquate de la nation d'où elle est sortie.

Jeanne revit aujourd'hui pour sauver une fois de plus la Patrie menacée. Partout sa radieuse figure se dresse, bénie, acclamée, honorée. C'est une perpétuelle apothéose qui inspire tous les arts et provoque tous les enthousiasmes.

Elle vit, la gracieuse et puissante héroïne, mais ailleurs que dans le marbre et le bronze. Elle vit, devenue légion, dans ces admirables religieuses, femmes et jeunes filles de France, qui, partout et toujours, se donnent, s'immolent, essuient les larmes, pansent les plaies des cœurs et des corps meurtris, et font fleurir la vertu où règne le vice, la paix au sein de la discorde, la joie au milieu des pleurs. Ne sont-elles pas autant de Jeanne d'Arc qui, à leur manière, sauvent ou du moins servent la France? C'est Jeanne d'Arc aussi qui suscite des héros, comme autrefois, dans les rangs de la jeunesse française, les soutient et les enflamme sur les champs de bataille.

N'est-ce pas Jeanne d'Arc qui, en des journées particulièrement critiques, a sauvé Verdun ?

Verdun, que le kronprinz appelait « le cœur de la France » et que le kaiser lui-même qualifiait : « la première forteresse de notre principal ennemi ; » Verdun aux quinze bastions redoutables et « cuirassés » qui semblaient défier la puissance et l'ambition des barbares ; Verdun qui, pendant huit mois, a résisté aux assauts les plus formidables ; Verdun qui concentrait l'âme de la France, tous ses espoirs, toutes ses énergies dans ses murs démantelés et sous les ruines amoncelées par la rage impuissante des hordes maîtrisées et décimées ; Verdun où cette âme française a montré toute sa force, toute sa grandeur, toute sa bonté dans le génie des chefs, dans l'incomparable héroïsme de ses soldats ; Verdun enfin, nom illustre entre tous, honoré par toutes les nations alliées, qui lui ont composé un diadème avec leurs propres gloires ; Verdun que nos grandes cités inscrivent en lettres d'or sur leurs murailles, comme le symbole des chemins sanglants et glorieux et des grandes victoires !... Eh bien ! Verdun connut le danger. L'histoire dira-t-elle qu'il faillit succomber ? Dans tous les cas, l'ennemi eut l'audace, commit la folie d'attaquer Verdun, et il eut un instant, mais un instant seulement, l'espérance, l'illusion de le prendre. Ah ! quelles journées tragiques, quelles heures angoissées nous y avons vécues ! Nos lignes de défense rejetées, sinon brisées ; un ouragan de fer et de feu vomi par des milliers de bouches monstrueuses, s'abattant nuit et jour, avec un fracas épouvantable, sur toute la région, et

qui devait tout broyer, tout anéantir ; des vagues, des flots, des torrents humains, déferlant de tous les côtés à la fois, irrésistibles, inépuisables ; telle était la bataille titanesque engagée, et qu'eut à soutenir pendant cinq jours une faible armée française, on pourrait dire une poignée de braves. Encore un bond en avant, et la citadelle était prise. Ce bond ne fut point fait. Pourquoi ? Mystère. Qui arrêta l'élan de l'ennemi ? Qui opposa une digue à ses vagues se succédant sans arrêt ? On dit que, certain soir, elles n'avaient en face ni canons, ni soldats ; la route était libre, la porte ouverte ; elles n'avaient qu'à marcher. Bientôt, il ne fut plus temps : la minute avait passé.

Demain, l'histoire dira les noms glorieux des chefs, des armées, des légions qui firent des prodiges de valeur ; mais il faut porter son regard plus haut et plus loin.

On a raconté qu'au début de la guerre, à une autre heure critique où Verdun fut enveloppé, mais non attaqué, des soldats allemands avaient aperçu dans les airs Jeanne d'Arc protégeant la cité ; plus tard, d'autres auraient vu « une grande dame qui les empêchait d'avancer. » Ces visions ne sont probablement que des légendes ; mais pour nous, chrétiens et Français, qui croyons au monde surnaturel et à l'intervention mystérieuse et très efficace de Dieu, de ses anges et de ses saints, nous avons la ferme conviction que Jeanne d'Arc était là, veillant sur la Lorraine et sur la ville qui en est à la fois l'un des joyaux et des plus solides appuis. Verdun protège son berceau. Domremy et Vaucouleurs sont assis en amont sur les bords de la Meuse, dont il est tributaire. L'ennemi, franchissant le fleuve, n'aurait pas manqué d'en remonter le cours sur l'autre rive, et d'aller, suivant son instinct de barbare, semer la dévastation à travers les collines et les vallées que la sainte héroïne illustra.

Combien de défenseurs de Verdun eurent dans leur esprit et dans leur cœur la réconfortante vision de la Pucelle ! Son nom erra sur leurs lèvres ; sa douce image enflamma leur ardeur et dirigea leurs coups ; elle se pencha sur leurs corps meurtris et murmura à l'oreille des héros expirants les espérances suprêmes et la parole du sacrifice sublime et rédempteur : « Vive la France ! »

Aussi, glorifions Jeanne d'Arc. Faisons-lui fête ; dressons-lui des autels ; racontons sa vie ; redisons ses mots de victoire ; allons en pèlerins aux lieux qu'elle sanctifia ou qui furent le théâtre de ses hauts

faits, et... de sa mort : Domremy, Vaucouleurs, Orléans, Reims, Paris, puis Compiègne, Rouen, marquent les étapes de cette glorieuse épopée.

Le diocèse de Verdun s'appelle aussi le diocèse de Vaucouleurs. Ce double titre sera-t-il un jour inscrit sur le blason de l'évêque par l'autorité de l'Église ?

Dans tous les cas, si Domremy est le berceau de la vie et de l'enfance de Jeanne d'Arc, Vaucouleurs est le berceau de sa céleste et patriotique mission. C'est là qu'elle la fit reconnaître officiellement, qu'elle revêtit l'armure, monta sur son coursier et fut acclamée par le peuple. C'est là, dans la chapelle castrale, aux pieds de Notre-Dame des Voûtes, qu'elle pria et reçut la divine investiture. Faire revivre ces souvenirs, reconstituer dans sa forme primitive ce sanctuaire vénérable, telle est l'œuvre qui s'imposera demain à la piété et au patriotisme de tous les Français. Ce sera comme un des ex-voto les plus précieux offerts à Jeanne la Libératrice, après l'effroyable cataclysme, après la victoire définitive, et dans la paix glorieuse, par la France reconnaissante.

Bar-le-Duc, le 14 octobre 1916.

✠ Charles
Évêque de Verdun

VANNES

JEANNE D'ARC, GAGE D'ESPÉRANCES

Des esprits autorisés ont cru constater que, dans nos épreuves actuelles, nous ne prions pas assez la Bienheureuse Jeanne d'Arc. Peut-être est-il vrai, en effet, que nous ne semblons pas assez compter sur le secours que la Providence nous a donné dans cette alliée céleste ; nous ne sommes pas assez pénétrés de cette idée qu'exprime l'Église dans l'oraison de sa fête : « Vous l'avez suscitée, ô mon Dieu, pour la défense de la Foi et de la Patrie. »

Nous invoquons bien la sainte libératrice de la France ; mais sommes-nous assez convaincus que le salut nous viendra par elle ?

Ce n'est pas en vain que Dieu permit la béatification de Jeanne, il y a neuf ans. En contemplant alors l'unanimité d'un peuple qui se levait pour acclamer la gloire de la Bienheureuse dans des fêtes d'un éclat incomparable, dans des fêtes ininterrompues sur tous les points du territoire français, les esprits les plus superficiels eux-mêmes se disaient qu'une ère nouvelle se préparait pour la France. C'était l'unité de la patrie qui se reformait pour les jours de danger qu'on ne savait pas si prochains.

Déjà l'on saluait avec enthousiasme une seconde mission confiée à Jeanne pour le salut de la France. Que serait cette mission ? se demandait-on.

Dans les temps passés, Dieu avait donné Jeanne pour récompenser les gestes de Dieu par les Francs. La France moderne pouvait-elle attendre une récompense semblable ? Malgré bien des défaillances, la

France moderne accomplit encore les gestes de Dieu sur les champs de bataille de la charité et de l'apostolat. La France des missions catholiques, la France des œuvres, la France toujours généreuse et désintéressée, la France qui ne demande jamais à être payée, la France a continué de bien mériter de Dieu, et Dieu la paiera. Pourquoi Jeanne victorieuse ne serait-elle pas encore sa récompense ?

Jeanne a été une victime expiatoire pour les fautes du passé. Dieu la réservait-il pour une semblable mission ? Jeanne ne peut plus être victime, puisqu'elle est dans la gloire ; mais elle suscitera d'autres victimes en leur inspirant l'amour du sacrifice et de l'immolation.

Certes, jamais la France n'avait donné un plus beau spectacle d'abnégation et de générosité que celui qui nous fut offert, pendant cinq ans, par notre vaillante jeunesse française. Il n'est pas téméraire de dire que le culte de Jeanne d'Arc ne fut pas étranger à la formation de cet esprit de sacrifice. Ce culte a ravivé la flamme de l'idéal au cœur de beaucoup. Son nom a servi de drapeau à un grand nombre de nos groupements de jeunesse ; il prêchait à tous, avec l'amour de la Patrie, la nécessité de se dévouer pour sa cause. Leur sang s'est mêlé à celui de Jeanne, et devant Dieu il a obtenu le salut de la France.

Mais c'est en revivant la foi de notre pays que Jeanne a préparé plus de surnaturel qu'il n'en faut pour alimenter la foi de tout un peuple : « Quand je veux me démontrer Dieu, disait un général, je ne pense ni aux beautés de la nature et à son ordre, ni aux étoiles et au mouvement, je pense à Jeanne d'Arc. »

Le côté surnaturel de la vie de Jeanne d'Arc, tel qu'il nous a été montré depuis quelques années, a fait impression sur tout le monde. Ceux mêmes qui nient l'existence du divin se sont inclinés devant ce qui reste un mystère pour eux. Le peuple français croit, dans sa généralité, à l'envoyée de Dieu.

Il ne s'y était pas trompé lorsqu'il apprit que, le 3 septembre 1914, le général en chef avait donné le nom de Jeanne d'Arc comme mot d'ordre ; il attribua à sa protectrice le mouvement imprévu qui détournait, ce jour-là, l'armée allemande de sa marche sur Paris, et l'amenait à la défaite de la Marne.

En cette circonstance, Jeanne nous montrait la réalité et la force du secours qu'elle nous apportait.

Bien d'autres faits, que l'histoire enregistrera lorsque le silence et la paix permettront de mieux en voir la vérité, bien d'autres faits nous prouveront que Jeanne fut avec nous. Dans une multitude de lieux, sa statue, restée invulnérable aux coups de l'ennemi, c'était le symbole de la force qu'elle nous gardait.

Elle ne devait pas combattre elle-même ; elle n'a jamais frappé de son épée. Mais elle a fait *batailler* par ses exemples et par ses conseils. Elle nous a appris qu'on attire la victoire par la prière : « Les hommes bataillent, mais c'est Dieu qui donne la victoire. »

* * *

Jeanne est venue et elle nous a donné la victoire.

De nouveau Jeanne d'Arc a sauvé la France, restant fidèle à la mission qu'elle n'a pas cessé de remplir depuis cinq siècles, mission qui fut toujours de garder la France sauvée par elle une première fois au XVe siècle.

Les grands hommes, et les grands saints surtout, ne laissent rien d'inachevé. Jeanne nous conservera donc notre victoire. Jusqu'ici, la France a vécu de son sang rédempteur ; elle en vivra encore.

On ne remarque peut-être pas assez que la glorification de Jeanne d'Arc, telle que l'Église la fait en ce moment, en l'inscrivant au nombre de ses saints, coïncide avec la victoire de la France. Après cinq années d'épreuves, la France triomphe, et, après cinq siècles d'attente, la gloire de Jeanne d'Arc, trop longtemps voilée, va éclater dans le plus magnifique triomphe que puisse connaître une créature humaine !

A l'heure où la France peut espérer reprendre le cours de sa providentielle mission dans le monde, Jeanne d'Arc reçoit l'assurance de l'immortalité près des hommes !

Tant que l'Église durera, c'est-à-dire toujours, les hommes proclameront Jeanne bienheureuse en rappelant ce qu'elle a été, ce qu'elle a fait : toujours, par conséquent, la France en recevra une sorte d'immortalité.

Tant que Jeanne sera honorée, la France pourra compter sur la protection divine qu'elle lui a procurée aux jours d'épreuves.

Tant que les Français se souviendront de Jeanne (et son culte empêchera de l'oublier), elle restera pour eux un signe et un gage d'union qui effacera les divisions et fera cesser les luttes intérieures.

Dans la gloire où elle apparaîtra désormais, elle prêchera avec plus de force que jamais les vertus qui font les peuples heureux.

Nous aimions déjà à saluer en elle les qualités qui font notre caractère national : l'idéal et la vaillance, la gaieté et le désintéressement ; sur les autels où l'Église placera ses statues, elle sera plus que jamais l'image de la France.

Aux qualités traditionnelles de notre pays apparaîtront jointes en elles (puisque l'Église en a proclamé l'héroïcité) l'énergie de la foi, l'ardeur de la charité et la générosité du sacrifice. C'est tout un programme de vie nationale que le Ciel nous prépare par sainte Jeanne d'Arc.

Spes, nostra salve.

Vannes, le 31 octobre 1919.

+ Alcim., évêq. de Vann.

LAVAL

JEANNE D'ARC ET LE BAS-MAINE

La vocation prodigieuse de Jeanne d'Arc se déclara à Domremy et à Vaucouleurs : les Lorrains sauront célébrer sa constante fidélité aux Voix d'en haut, sa miraculeuse familiarité avec l'archange saint Michel et avec les saintes. A Chinon, à Poitiers, elle se montra, en présence du roi et de la Cour, au tribunal des théologiens et des docteurs, la voyante des secrets les plus cachés, l'ambassadrice de Dieu, rayonnante de clartés surhumaines : Tours et Poitiers applaudiront à ses lumières. Faut-il parler des hommages que lui décernera Orléans, la délivrée ; Reims, la cité du sacre ; Rouen, la station du martyre ? Bornons-nous, de peur d'une énumération trop longue, à rappeler ces noms illustres. Mais par quel endroit, par quel trait, l'épopée de Jeanne a-t-elle touché notre Mayenne ? Nos ancêtres ont-ils contribué à ses exploits, ont-ils bénéficié de ses faits d'armes et de ses vertus à d'autres titres que tous les Français ? Oui, et il nous est doux de signaler un des plus grands services que les Mayennais aient rendus à la Patrie, ainsi que leur précoce adhésion infiniment précieuse à la mission de l'héroïne.

Même quand Dieu sauve les peuples par des miracles évidents, il demande d'ordinaire au moins quelque effort et un commencement de coopération de la part de ses fidèles. En Israël, on le voit susciter Gédéon, Judith, Esther, pour accomplir la délivrance nationale. Elle s'opère, en effet, presque soudainement. Toutefois, autour des libérateurs, comme une protestation vivante contre l'abattement de tous les citoyens et des guerriers, Dieu plaçait quelques âmes dignes de comprendre et de suivre ses élus. Or, n'a-t-il pas de même destiné une place de choix auprès de la Pucelle d'Orléans à plusieurs de nos nobles aïeux ? Interrogez

l'histoire : ils furent des premiers à reconnaître l'envoyée du Seigneur ; ils l'acclamèrent sans crainte de se tromper.

A l'appel de Charles VII, les dames de la grande maison de Laval, Jeanne de Laval, veuve du connétable Du Guesclin, et Anne de Laval, avec un empressement exemplaire, au prix d'énormes dépenses, avaient levé de nombreuses troupes pour renforcer la petite armée du dauphin. Des chevaliers très renommés de notre Mayenne dirigeaient l'expédition. Dès leur arrivée près de Jeanne d'Arc, Guy de Laval et André de Lohéac, le futur seigneur de Montjean, montrent bien qu'ils lui appartiennent : ils la saluent comme des soldats saluent leur général, ils l'honorent comme une sainte. Guy de Laval écrit à sa mère que, parvenus à Selles, où se trouve la jeune guerrière, tous les deux sont allés la voir à son logis. C'est chose toute divine, dit-il, de la voir et de l'ouïr. Ils l'ont considérée montant à cheval, armée tout en blanc, sauf la tête, et maîtrisant son belliqueux coursier sans aucun effort, dès qu'elle l'eut conduit au pied d'une croix, devant l'église.

« A ce moment, continue le narrateur, elle se tourne vers la porte de l'église toute proche et dit d'assez bonne voix : « Vous, les prêtres et gens d'église, faites procession et prières à Dieu. » Puis elle partit, ayant commandé à tous de s'élancer sur la route. « Son étendard ployé que portait un gracieux page, elle avait la hache petite en la main, et un sien frère, venu depuis huit jours, partait aussi avec elle tout armé en blanc. »

Nos ancêtres ont donc servi Jeanne d'Arc et la France de tout leur pouvoir ; ils ont eu pleine confiance en la Bienheureuse ; ils l'ont révérée et soutenue comme la messagère du salut national. C'est le moment d'ajouter qu'elle aussi les a distingués authentiquement parmi les meilleurs auxiliaires. N'a-t-elle pas loué le seigneur de Château-Gontier, ce jeune duc d'Alençon, qui était son premier garde d'honneur ? Tant que dura la carrière militante de l'héroïne, il eut la gloire de combattre à côté d'elle et de veiller sur sa vie toujours exposée. Vingt-cinq ans après, il eut la gloire non moins enviable d'être l'un des principaux témoins de son innocence toute divine.

Au procès de réhabilitation, ordonné par le pape Calixte III, en 1455, quand il faudra, pour la première fois, venger avec autorité Jeanne d'Arc de toutes les calomnies et préparer pour l'avenir les fêtes de sa béatification solennelle, le duc d'Alençon se retrouva de garde, si l'on peut parler de la sorte ; son attestation comptera parmi les documents les plus

décisifs de cette noble cause. C'est que, pour l'éternelle renommée dont la Pucelle est digne, il a apporté l'appui de ses souvenirs, et qu'au sentiment des juges pontificaux comme des représentants les plus qualifiés de la France, sa voix est accréditée entre toutes les voix, son témoignage est d'une valeur hors de pair, et ce témoignage inaugure les panégyriques de la Bienheureuse.

Il proclame, en effet, qu'elle avait été assurément conduite par le Ciel, qu'elle était personne de très haute vertu, s'indignant de tout jurement, de toute offense de Dieu ; qu'il l'avait vue se confesser fréquemment, communier deux fois la semaine et verser des larmes en abondance lorsqu'elle contemplait le corps de Notre-Seigneur ; qu'il a été le témoin de beaucoup de prodiges accomplis par elle, et qu'il les atteste sous la foi du serment.

Le duc d'Alençon déclare que l'un de ces prodiges fut la levée du siège d'Orléans ; car, explique-t-il, d'après un examen attentif de la solidité des positions et des bastilles de l'ennemi, elles furent prises par miracle plutôt que par la force des armes.

Depuis la délivrance de la ville jusqu'à l'entrée dans Reims, Jeanne d'Arc ordonne les batailles sous la dictée de ses Voix, souvent contre l'avis des guerriers expérimentés, et il se trouve que ce sont de vrais ordres de victoires ; elle prédit, par inspiration surnaturelle, des incidents, des succès hors de vraisemblance, qui ont lieu selon ses vues.

Aussi résulte-t-il, de la déposition de son ami et témoin, qu'elle est non seulement une sainte, mais, en maintes circonstances, une prophétesse et une thaumaturge.

Ce trait d'histoire, tout à l'honneur de notre pays et de nos ancêtres, montre que l'une des régions de France qui reconnurent le plus tôt la mission de Jeanne d'Arc fut notre contrée appelée le Bas-Maine.

En le mettant en relief dans cet hommage de l'épiscopat français à la Bienheureuse, je fais des vœux ardents pour que le culte de la libératrice de la France s'étende parmi nos héroïques soldats, ses défenseurs d'aujourd'hui, aussi bien que dans toute la nation.

Aux pages précédentes on nous demande une conclusion en forme de louange et de remerciement à la Bienheureuse Jeanne d'Arc pour les services les plus récents qu'elle nous a rendus. Nous écrivons, en effet, sous l'impression de l'épouvantable guerre subie par la France,

de 1914 à 1918, et terminée par son immortelle victoire ; et ne devons-nous pas dire que la sainte de la Patrie s'est révélée à notre région avec un nouvel éclat ?

C'est le sentiment des soldats de la Mayenne. En très grand nombre, ils l'ont invoquée comme présente dans leurs rangs, sur les champs de bataille, au fond des tranchées, dans les ambulances et les hôpitaux. Les souvenirs de ses exploits, la contemplation de sa gloire au Ciel, la confiance en son secours ont inspiré un courage héroïque aux fils des guerriers mayennais qui suivirent autrefois son étendard. Leur noble conduite pendant toute la guerre et leur piété persévérante ont été le signe que la Bienheureuse écoutait leurs prières et qu'elle accueillait aussi en leur faveur les offrandes généreuses et les vœux empressés que tant de familles de notre contrée multipliaient au pied de ses autels.

Nous aimons à croire que ces faits d'un caractère local, cités seulement en exemple, peuvent obtenir une modeste place parmi tant d'autres événements illustres de ces dernières années pour justifier et compléter nos hommages à Jeanne d'Arc.

Laval, le 3 novembre 1919.

+ Eugène J. évêque de Laval

COUTANCES

JEANNE D'ARC MODÈLE DE PATRIOTISME

A l'heure où le patriotisme exige de tous les Français les plus sublimes efforts, quoi de plus salutaire que de porter nos regards sur celle qui personnifie chez nous le patriotisme et sa vertu ? Nous avons nommé Jeanne d'Arc, si justement appelée la sainte de la Patrie.

Nous la voyons quitter les Marches de Lorraine, briser les liens si doux qui la retiennent au foyer paternel, parce que des voix du Ciel lui ont appris qu'il y a grande pitié au royaume de France.

Mais qu'on veuille bien y prendre garde. Le patriotisme de Jeanne ne se traduit pas en paroles : il se manifeste par des actes. Patriote active et entreprenante, patriote désintéressée surtout, telle nous voyons la Pucelle à tous les instants de sa carrière. Sa gloire personnelle, elle n'en a cure ; ce qu'elle veut, ce qu'elle obtiendra, avec l'aide de Dieu, sans doute, mais grâce aussi à sa persévérante énergie, c'est la libération du sol français, c'est l'ordre et la paix rétablis en France, c'est la prospérité ramenée dans le pays par la reconnaissance du souverain légitime et le rétablissement du principe d'autorité, sans lequel les nations et les peuples s'en vont à la dérive et roulent jusqu'aux abîmes.

Aussi bien, à l'heure où paraît Jeanne, le patriotisme subit dans notre beau pays de France une crise des plus dangereuses. L'âme nationale elle-même semble péricliter. Armagnacs et Bourguignons en viennent constamment aux mains ; les luttes fratricides se succèdent sans trêve ; chacun, suivant son intérêt personnel ou son caprice, place l'autorité où il lui plaît : Celui-ci cherche le roi en Angleterre, celui-là se range du côté du dauphin. C'est partout la confusion et l'anarchie.

Mais patience. Voici venir la bergère de Domremy. Les hommes de guerre du dauphin, un instant humiliés et confus de servir sous ses ordres, subissent bientôt l'ascendant de sa vertu. Son patriotisme ardent les subjugue en même temps qu'il réveille en eux le sentiment de la grandeur nationale. Comme Jeanne, ils n'ont plus qu'une pensée : bouter l'ennemi et rendre le peuple à son roi. L'union sacrée s'établit entre tous, l'esprit et le cœur sont redevenus français, le pays est sauvé.

Si, pour tout chrétien, Jeanne d'Arc est un modèle achevé de foi, d'espérance et d'amour, pour tout Français elle est encore l'idéal le plus pur du patriotisme vainqueur. Au lendemain d'une paix glorieuse, supplions-la de continuer à sa Patrie d'autrefois sa bienfaisante protection en maintenant entre tous les Français l'union sacrée, la charité fraternelle qui garantira les fruits de la victoire. Et, comme symbole de cette union féconde, faisons des vœux pour que la France, purifiée par le sacrifice et régénérée par la souffrance, adopte enfin d'un cœur unanime, pour fête nationale, la fête de la libératrice de la Patrie !

Coutances, le 15 octobre 1919.

+ Joseph, Ev. de Coutances et Avranches

FRÉJUS

JEANNE D'ARC
PROTECTRICE ET PATRONNE DE LA FRANCE

Ce n'est pas sans un dessein de miséricorde envers la France que Jeanne d'Arc a été, il y a neuf ans, élevée sur les autels. Pie X, dans la bulle de béatification, s'exprimait ainsi : « Certainement, elle paraît devoir être appliquée directement à Jeanne, cette louange de l'Écriture à Judith : « Chez toutes les nations qui entendront ton nom, le Dieu d'Israël sera glorifié à cause de toi. » (Jud. XIII, 31)... A une époque où l'univers catholique est désolé par tant et de si grands malheurs... il nous plaît de célébrer les glorieux exemples de l'héroïque vierge, afin qu'ils nous rappellent qu' « agir et souffrir avec courage est le propre du chrétien. »

Nous avons l'espérance, presque certaine, que la vénérable servante de Dieu obtiendra à sa Patrie, dont elle a si bien mérité, la vigueur de sa foi antique, et à l'Église catholique, dont elle fut toujours l'enfant soumise, la consolation de lui voir revenir tant de ses fils égarés.

On saura plus tard, quand les bouleversements et les émotions de la guerre auront cessé, le concours que nos armées auront reçu de la Pucelle d'Orléans. Il en est qui chuchotent de mystérieuses interventions, lors de la grande affaire inattendue de la Marne. Ce serait splendidement beau ; mais il faut que ce soit bien vrai. Il n'est, du reste, pas nécessaire de constater que, ce jour-là, le nom de Jeanne d'Arc fut le mot d'ordre donné, ni de prétendre avoir vu au-dessus de nos troupes « une dame blanche, » l'épée à la main, jetant l'épouvante dans les masses allemandes, pour ne pas douter de l'assistance et des suffrages

de la sainte catholique et française, ardente entre tous les saints, nos protecteurs, familière avec le grand archange Michel, patron du pays comme elle, vengeur comme elle des droits de Dieu et de l'éternelle justice.

Quand, à Reims, saluant, sur le parvis inondé de décombres, la statue intacte de Jeanne, la France victorieuse rentrera dans ce qui nous reste de la cathédrale martyre pour chanter le *Te Deum* de la résurrection nationale, c'est dans l'acclamation triomphante de tout un peuple réconcilié que la fête de Jeanne d'Arc sera définitivement consacrée fête nationale de la France.

* * *

Jeanne d'Arc achèvera son œuvre de salut envers la France. Elle a aidé à la victoire ! L'année 1920 verra son exaltation définitive par la proclamation de sa canonisation. Qu'elle obtienne, au jour de son triomphe céleste, l'union des Français dans le culte de la religion qui a pétri et fait si généreuse l'âme française, et dans la fraternité vraie, que seul peut sceller notre Père qui est aux Cieux !

Fréjus, le 17 novembre 1919.

✠ Félix Guillibert
Évêque de Fréjus
et Toulon

POITIERS

JEANNE D'ARC ET POITIERS

En prononçant, le 8 mai 1844, à Orléans, le panégyrique de Jeanne d'Arc, celui qui devait être le cardinal Pie disait : « Souffrez donc que, du haut de cette chaire, je sois moins historien que prêtre, et qu'en face des autels, je proclame ces grands principes qui seront toujours compris en France : c'est que c'est la justice qui élève les nations, et que c'est le péché qui les fait descendre dans l'abîme ; qu'il est une Providence sur les peuples, et qu'en particulier, il est une Providence pour la France, Providence qui ne lui a jamais manqué, et qui n'est jamais plus près de se manifester avec éclat que quand tout semble perdu et désespéré ; que le plus riche patrimoine de notre nation, la première de nos gloires et la première de nos nécessités sociales, c'est notre sainte religion catholique, et qu'un Français ne peut abdiquer sa foi sans répudier tout le passé, sans sacrifier tout l'avenir de son pays. »

Que dirait aujourd'hui celui qui proclamait ces grands principes ? N'affirmerait-il pas, avec une nouvelle énergie, qu'ils sont vrais toujours, qu'il est encore une Providence pour la France, et que l'action divine transparaît sous le voile des événements contemporains comme sous l'armure de Jeanne d'Arc.

C'est à Poitiers, dont le grand évêque devait illustrer le siège, que la mission de Jeanne d'Arc obtint de l'Église l'autorisation officielle de s'exercer. Et, de ce fait, notre ville, que Dieu a voulu mêler à tous les grands événements de l'histoire du christianisme en notre pays, tient une place de premier rang dans la merveilleuse délivrance de la Patrie.

Elle était alors la vraie capitale du royaume, siège du Parlement et de l'administration du roi. Aussi, quand une jeune fille, venue des Marches de Lorraine, se présenta au malheureux Charles VII, disant qu'elle venait de la part du roi du Ciel pour reconquérir le royaume, le roi la conduisit à Poitiers, pour la faire interroger et examiner par les théologiens. Elle descendit à l'hôtel de la Rose. Le président du Parlement, Jean Juvénal des Ursins, et son fils, le futur président de la commission de réhabilitation, étaient vraisemblablement au nombre des examinateurs.

Jeanne pria dans nos églises ; elle y fut sans doute favorisée de grâces extraordinaires ; du moins Dieu ne l'abandonna pas au cours du procès. L'enquête fut minutieuse, et c'était nécessaire. Les juges devaient à la gravité de la cause d'être sévères et méfiants. Mais ils furent justes. La Pucelle les émerveilla par la vivacité et l'à-propos de ses réparties ; elle les édifia par son esprit de foi et de docilité.

Malheureusement, nous n'avons pas le texte du procès, mais seulement un résumé, ou plutôt la conclusion que Charles VII a dû faire publier. Nous avons aussi le texte de deux réponses de Jeanne d'Arc. L'une, piquante et maligne, fut adressée au frère Seguin : celui-ci était originaire du Limousin ; il en avait gardé l'accent et le dialecte. Un jour, il s'avisa de demander à Jeanne : « Dans quelle langue vous entretiennent les Voix ? » — « Dans une langue meilleure que la vôtre, » lui répartit vivement la jeune fille. Le bon frère dut être convaincu, du moins, il ne se froissa pas. A l'âge de soixante-dix ans, devenu doyen de la Faculté de théologie de Poitiers, il ne craignit pas de faire le voyage de Rouen, pour déposer au procès de la réhabilitation. C'est de lui-même que l'on tient ce fait. Il fit aussi connaître l'autre réponse de Jeanne d'Arc : celle-là est pleine de profondeur, résume d'un mot tout le programme de cette vie merveilleuse et peut servir d'encouragement à tous les hommes d'action. Guillaume Aimeri demandait donc : « Si Dieu veut, comme vous le dites, délivrer le peuple de France, qu'est-il besoin d'hommes d'armes ? » — « Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire ! »

Rien d'étonnant qu'une paysanne, ainsi armée pour les luttes de la procédure, ait emporté la conviction d'hommes de bonne foi. Les juges de Poitiers conclurent donc qu'on pouvait aussi l'armer pour le champ de bataille et la mettre en mesure de faire ses preuves. Ils déclarèrent,

« sans aucune contradiction, » qu'elle était « vraiment conduite par l'esprit de Dieu » et qu'on n'avait trouvé en elle que « bien, humilité, virginité, dévotion, honnêteté et simplesse. » Sans affirmer le caractère miraculeux de sa mission, ils conseillèrent à Charles VII d'user prudemment du secours que Dieu lui envoyait par cette jeune fille, où rien de mauvais n'avait pu être discerné.

C'est à Poitiers aussi que Jeanne dicta la sommation enjoignant, de par le roi des Cieux, aux chefs de l'armée anglaise, de retourner en Angleterre. Elle termina par ces mots : « Si vous ne faites raison à Dieu et à la Pucelle, on verra, aux horions, à qui est meilleur droit, et croyez que les Français accompliront le plus bel exploit qu'oncques fut fait en la chrétienneté. »

Cette énergique déclaration est datée du 22 mars 1429, mardi de la semaine sainte. Jeanne était entrée à Poitiers avec le roi le jeudi précédent, 17 mars.

Nous rappelons ces faits avec grande fierté, car ils attachent pour toujours notre vieille cité au souvenir de la bonne et vaillante Lorraine. C'est un honneur qui impose des devoirs et que nous ne saurions oublier. Quelles leçons pour le présent dans ce passé ! « Gentil Dauphin, disait Jeanne à Charles VII, j'ai nom Jeanne la Pucelle, et vous mande le Roy des Cieux par moi que vous serez le lieutenant du Roy des Cieux, qui est le Roy de France. »

Depuis son origine, quel peuple, autant que le peuple français, a vu le divin pénétrer son histoire ? Cette attention d'En-Haut, mais elle transparaît à chaque page de nos annales, depuis le baptême de Clovis jusqu'à nos jours. Pour ne parler que des événements dont notre génération a été le témoin, n'avons-nous pas vu se succéder sans interruption nos torts à l'égard de Dieu ? Aussi, quel terrible châtiment n'avons-nous pas éprouvé en 1870 ! Tout alors s'est tourné contre nous, et jamais l'habileté des chefs ou le courage des soldats n'ont pu ressaisir la victoire, qui, dès le début, avait déserté nos drapeaux. Dans la guerre actuelle, au contraire, nous constatons visiblement que nos orgueilleux ennemis ont manqué plusieurs fois de cueillir le résultat que semblaient leur promettre leur parfaite préparation militaire et l'impétuosité de leurs attaques. C'est donc que la miséricorde de Dieu veut vaincre notre infidélité et vient à notre rencontre. Mais craignons de la laisser

passer sans en recueillir le fruit. Prions donc avec ardeur et grande foi, et appelons à notre aide la sainte qui a déjà sauvé et libéré notre pays. [1]

Poitiers, le 31 mai 1918.

+ Louis
Évêque de Poitiers

(1) Ces pages ont été écrites quand nous étions encore évêque de Poitiers. Combien elles se sont réalisées glorieusement pour nous et pour la France ! Mais aussi, que de supplications sont montées vers le Ciel ! Quel esprit de sacrifice et de pénitence anima et nos soldats valeureux et les Français de l'arrière ! Elles allaient tour à tour au Sacré-Cœur de Jésus, à la Sainte-Vierge Marie, à l'archange saint Michel, à la Bienheureuse Jeanne d'Arc, à tous les saints de France. Nous le répétons donc : il ne faut jamais désespérer d'une nation que Dieu a consacrée fille aînée de l'Église, et dont l'histoire se résume en ces paroles : « *Gesta Dei per Francos.* »

Besançon, le 30 octobre 1919.

+ Louis
Archevêque de Besançon

DIJON

JEANNE D'ARC A REIMS

SOUS LES OBUS

Nous l'avions si bien fêtée en 1896 et en 1909 !

Mieux que toute autre cité de France, plus que Rouen, plus même qu'Orléans si fidèle au souvenir, Reims s'y sentait obligé.

A Orléans, Jeanne avait bataillé : « Vive labeur ! » et, régime de guerre, rudes combats, assauts héroïques, elle avait tout affronté pour culbuter l'obstacle, pour ouvrir la voie, pour frayer les chemins. A Rouen, elle avait souffert : Rouen, c'était le calvaire ! Mais, dans la vision divine, le point lumineux, n'était-ce pas la Cathédrale de Reims ?

Les Tourelles, Jargeau, Beaugency, Meung, Patay : noms resplendissants de victoires qui jalonnent les étapes de cette marche du Sacre !

Mais le but, c'était Reims !

Le 17 juillet 1429, elle entrait dans notre basilique comme une radieuse apparition de la victoire, comme une angélique incarnation de la Patrie, de la religion et de la paix.

Elle demeura quatre jours à Reims. Son père et sa mère vinrent l'y rejoindre ; et trois lettres écrites à ses « *très chers et bons amis, gens d'église, bourgeois et habitants de la ville de Reims,* » et signées de sa main, attestent qu'elle conserva, de ce séjour, le meilleur souvenir.

A Reims, on n'avait point oublié. On portait, — pourquoi ne pas le dire, — comme une souffrance, comme un remords, cet inexplicable silence qui s'était fait partout sur le nom de Jeanne d'Arc et que seul réveillait, chaque année, l'écho des fêtes d'Orléans.

On n'attendait, pour s'y mettre, que l'occasion, et l'on s'y mit avec d'autant plus d'ardeur que les cœurs étaient plus impatients.

* * *

En 1896, ce fut l'érection, sur la place du Parvis, de la statue de P. Dubois, si expressive et si délicate, où s'accuse, en un contraste saisissant, à l'ombre du portail majestueux de Notre-Dame, la disproportion du miracle opéré et de l'instrument choisi. D'aucuns déplorent ce voisinage écrasant de la cathédrale : il n'écrase pas ; il souligne l'idée : « *Et il plût à Dieu ainsi faire par une simple Pucelle !* »

Toute la France était là, je veux dire le gouvernement, l'armée, le peuple, l'Église !

Dans la tribune officielle : le président de la République, les présidents du Conseil, du Sénat, de la Chambre ; au premier rang, parmi les ministres, le cardinal-archevêque de Reims ; puis les diplomates, les grands chefs militaires, les dignitaires des grands corps de l'État, toutes les têtes illustres, tous ceux qui comptent, qui marquent, qui émergent !

Le canon tonne, les bourdons sonnent à pleine volée ; les troupes défilent devant la statue, au son des tambours et des cuivres ; la foule électrisée acclame, et Jeanne, frêle et gracieuse comme une enfant, sur son cheval de bataille, domine toute cette multitude.

Elle sort de Notre-Dame, l'action de grâces aux lèvres : « *Gentil Roy, maintenant est accompli le plaisir de Dieu qui voulait que vous vinssiez à Reims pour y recevoir votre saint Sacre !* » La fatigue des combats se lit encore sur son visage, et on dirait qu'un nuage de tristesse — pressentiment douloureux de l'avenir ! — en accentue la virginale gravité.

L'épée haute, le regard plus haut encore, l'âme très loin, dans l'infini, elle semble faire au Christ hommage de la France reconquise, qu'elle a ramenée à Reims, au Baptistère national, là où fut signé le pacte initial, afin qu'elle pût renaître où elle avait commencé de vivre.

* * *

En 1909, ce fut le Triduum de béatification. Les Rémois, accoutumés aux splendeurs royales de leur cathédrale, furent étonnés de l'incomparable majesté de ces solennités.

On bénit, le premier jour, la précieuse statue polychrome de P. d'Epinay, « *Jehanne au Sacre* » [1]. On l'avait installée dans le chœur, à l'endroit même où elle se tenait le 17 juillet 1429.

Et, dans ce cadre, à cette place, quand apparut tout à coup, à la chute du voile, cette figure idéale d'Orante, où transparaît, en dépit du casque et de l'armure, une âme de vierge, sœur des âmes mystiques du cloître, on aurait cru vraiment qu'elle était là, qu'elle allait lever les yeux, interrompre un moment sa prière et parler à ce peuple qui, tendu de tout son être vers elle, d'instinct, écoutait.

Lorsqu'on vit, à la cérémonie de clôture, la procession des reliques des saints de France, soixante-dix châsses, reliquaires et monstrances [2], à la suite de l'étendard de Jeanne, se frayer laborieusement un passage à travers la multitude tassée dans les nefs, encerclant presque la cathédrale, ce fut un spectacle grandiose.

L'évêque d'Orléans, quelques semaines plus tard, après avoir évoqué ce souvenir, avec la note chaude et vibrante qui donne tant de relief et de coloris à sa pensée, s'écriait : « *Non, non, qui a vu ce spectacle, qui a ouï ces chants, ne l'oubliera jamais !* »

***

En septembre 1914, pendant les jours d'occupation, on a revu des troupes campées sur cette même place : l'armée lourde et grise du kaiser, tout un appareil militaire, un mouvement incessant de soldats, un encombrement de matériel de guerre, des hommes, des chevaux, des caissons, des cuisines ambulantes, des fourgons, les pesantes machines du train ; et dans ce va-et-vient tumultueux, bruyant, passèrent, hautains, affairés, von Klück, von Bülow, les princes Eitel et Wilhem, le Kronprinz, ces maîtres de l'heure, qui se croyaient déjà les maîtres du monde.

Et cela faisait mal de voir notre Jeanne d'Arc esseulée, perdue au milieu de ce bivouac allemand, entourée de Prussiens, comme si elle était leur prisonnière.

Sa physionomie douce et grave, qui exprime à la fois la candeur de l'âme et une secrète anxiété du cœur, semblait refléter cette humiliation.

Pour ajouter à la mélancolie de cette vision, la scène se détachait sur le grand portail de Notre-Dame de Reims ! Les bourdons se taisaient ; mais le canon grondait au loin : le canon de la bataille de la Marne !

(1) Cette statue a été offerte à la cathédrale par M. Henri Abelé, de Reims.

(2) Ces châsses, reliquaires et monstrances dons des diocèses de France, appartiennent au Trésor de la basilique de Sainte-Clotilde, à Reims.

Lorsque, au lendemain de l'incendie, le 20 septembre 1914, je rentrai dans la cathédrale dévastée, souillée, mutilée, avec ses porches béants, ses verrières éventrées, ses nefs embuées encore d'une fumée âcre et puante, dans cette atmosphère lourde, sinistre, de cataclysme et de sacrilège, Jehanne priait toujours. Ni la flamme, ni la mitraille ne l'avaient effleurée !

Après 44 mois de siège et 857 jours de bombardement effectif, qui ont fait de la ville de Reims un effroyable monceau de cendres et de ruines, alors que la cathédrale a reçu, à cette date, 159 obus repérés, que la place et les maisons voisines en sont criblées — près de 400 points de chute autour de la statue, dans un rayon de cent mètres — l'autre Jeanne d'Arc, celle du parvis, est également intacte.

Les Rémois, qui n'ont pas lâché pied, qui ont tenu bon jusqu'au bout, la couvrent de fleurs.

Ils lui ont mis en main le drapeau de la France ! et, dans cette détresse des choses, adossée au portail calciné, ravagé, blindé de sacs de terre, avec son geste suppliant, son regard éperdu qui implore le Ciel, elle personnifie la Patrie, toujours debout, vaillante sous l'épreuve, qui lutte, qui souffre, qui prie et qui espère !

24 mars 1918.

+ Maurice
Ev. de Dijon

SAINT-FLOUR

LA BIENHEUREUSE JEANNE D'ARC

" FILLE AU GRAND CŒUR "

C'est le Ciel qui, par la voix de l'archange saint Michel, donna cette louange à la bergère de Domremy, libératrice de la France : « Va, fille au grand cœur ! »

Jeanne d'Arc, en effet — il faut des expressions cornéliennes pour parler d'elle — Jeanne d'Arc eut « toutes les grandeurs qui font une âme grande. »

Le premier trait de la grandeur morale, c'est un certain sens très délicat et très vif de l'honneur, c'est l'*amour du droit,* la « soif de la justice. » La Pucelle en a eu le souci, le culte, la passion. Son âme « droiturière » ne connut ni hésitation, ni faiblesse, ni repos quand il fallut servir ou défendre des droits sacrés.

Le respect de Dieu, de qui dérivent ces droits et vers qui, finalement, doivent remonter nos obéissances, prime tout pour elle. « Dieu premier servi ! » c'est sa loi suprême. Aussi, fait-elle flotter au vent un étendard qui porte, dans une image symbolique, la déclaration des droits de Dieu, roi du Ciel, roi du monde, roi de France !

Les droits du dauphin Charles, elle les soutiendra avec une fidélité chevaleresque et elle les fera proclamer solennellement dans le rayonnement de la basilique de Reims, qui fut jadis à l'honneur et qui, présentement, est à la peine, dans le deuil de ses ruines. La première fois qu'elle l'aborde, à Chinon, elle s'empresse de trancher, si l'on peut parler

ainsi, une question de « droit royal » qui trouble la conscience du dauphin : « Tu es vrai héritier de France et fils de roi ! »

Sa carrière achevée, quand elle entend les juges de Rouen insulter Charles VII, toute prisonnière qu'elle est, elle proteste avec indignation : « Par ma foi, révérence gardée, je vous ose bien dire et jurer, sur peine de ma vie, que c'est le plus noble chrétien de tous les chrétiens. » « Réclamer le sang royal, de la part de Dieu, c'est l'office de ce céleste justicier. »

Pareillement, elle est envoyée pour remettre en pays de France les choses et les gens « dans l'ordre et l'équité, » se faire rendre les clés « des bonnes villes prises et violées » par l'ennemi, le « bouter hors » du sol injustement usurpé. Quels cris libérateurs, quels gestes entraînants, quel élan irrésistible, quels appels frémissants sortent de son âme impatiente de délivrer de la domination étrangère la terre de France !

La conscience humaine est terre sacrée aussi. De ces droits immortels, le « grand cœur » de Jeanne a le sentiment très vif. Il ne fait pas bon toucher à son âme ! Quand on l'insulte, cette créature de douceur et de grâce candide se redresse ; si l'on doute de sa parole, elle fait irradier sa fière loyauté ; lorsqu'on la calomnie, elle cingle de ses railleries indignées les menteurs qui l'outragent, ou bien elle en appelle noblement à Dieu, à l'Église, au pape, « de tous les torts qu'on lui fait » ; enfin, lorsqu'on suspecté ou qu'on menace sa vertu, elle est terrible aux soudards ou aux geôliers insolents.

Comme son épée, sa parole a des éclairs.

Eclairs allumés au foyer d'une âme éprise d'honneur, de droiture et de justice.

La *vaillance* est une autre marque des âmes magnanimes. Le « courage de l'esprit » n'est rien sans le « courage du cœur. » Celui-ci ne recule devant aucun sacrifice.

« Au travers des périls, un grand cœur se fait jour » (Racine).

Jeanne d'Arc, la timide pastourelle, soulevée au-dessus d'elle-même par le souffle de Dieu, s'est montrée égale, supérieure même, aux plus héroïques champions des causes chères à la France et soutenues par elle le long des siècles.

Libératrice de son peuple, elle a connu et elle a subi toutes les épreuves familières à ceux qui ont une œuvre de délivrance à accomplir :

opposition familiale, scepticisme des uns, persiflage des autres, fatigues, combats, sanglants échecs, victoires plus sanglantes encore : elle a tout affronté avec un cœur intrépide.

Rédemptrice de son pays, qu'elle doit remettre dans la voie de sa providentielle vocation, elle pâtit et elle s'immole : c'est le sort de tous ceux qui ont le devoir de racheter les âmes, les peuples, le monde. « Il n'y a pas de rémission, dit le grand apôtre, sans effusion de sang. » C'est pourquoi le sien coule devant Orléans ; elle souffre pour le salut de la Patrie, elle meurt afin d'en être la rançon.

O Jeanne au cœur vaillant et fort, soyez encore la libératrice et la rédemptrice de la France ! Unis au sacrifice de ce Jésus que vos lèvres mourantes invoquaient si ardemment, votre vie et votre supplice ont de quoi racheter tous les siècles de notre histoire. Quel siècle eut, plus que le nôtre, besoin de vous ? Mais aussi, en quel siècle, ô Vierge, ô Fleur de France, en quel siècle fûtes-vous plus invoquée et plus aimée ?

Dernier trait. — Un cœur n'est grand que s'il est *bon*.

Jeanne est douce envers ses compagnes, aimante envers son père et sa mère, tendre pour les petits enfants, compatissante à l'égard des mères douloureuses, pitoyable aux pauvres, secourable aux soldats blessés, même à ses ennemis. Elle ressent toutes les émotions de l'âme humaine, elle est triste, elle est joyeuse, elle souffre, elle aime, elle pleure ; oui, elle pleure amèrement en quittant son village ou en voyant couler le sang français, elle pleure même sur la ville de son martyre et sur les bourreaux qui vont la brûler vive. Par là, disait Mgr Dupanloup, par là elle appartient à l'humanité. Par là elle appartient aussi au Ciel, car c'est du cœur de Dieu que la bonté vient s'épanouir dans les grands cœurs.

Par là, par sa bonté, par son courage, comme par sa passion de la justice, elle appartient surtout à la France.

Jeanne d'Arc vit toujours dans la France !

Pendant l'horrible guerre qui vient de s'achever dans la victoire, son âme palpitait encore au sein de nos armées.

La même ardeur pour le triomphe de notre juste cause, la même vaillance, la même bonté humaine et chrétienne les animaient et les enflammaient.

Le souvenir de la Pucelle d'Orléans clamant à ses compagnons d'armes : « En avant ! » exaltait leur courage.

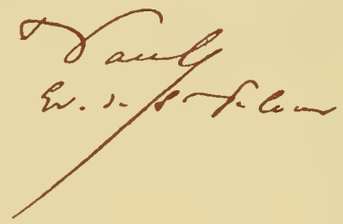
La vision de l'héroïque martyre du patriotisme, debout sur le bûcher de Rouen, d'où son âme va s'élancer dans le Paradis, les remplissait d'espérance. Enveloppée dans les plis de sa longue robe blanche, entre le ciel bleu de France et les rouges flammes qui montent vers elle, Jeanne d'Arc leur apparaissait comme l'image vivante de la France, éprouvée un jour, glorieuse le lendemain.

La pensée de cette protectrice priant pour eux Jésus et Notre-Dame, excitait leur générosité et avivait leur enthousiaste confiance.

Ces espoirs n'ont pas été trompés.

Grâce à eux et grâce à l'ange tutélaire qui planait sur leurs bataillons, grâce à notre Jeanne d'Arc, la France restera dans l'avenir, comme elle le fut dans le passé, la France « au grand cœur. »

Saint-Flour, le 17 novembre 1918.



NANTES

JEANNE D'ARC ET LE BON PLAISIR DIVIN

Le bon plaisir divin, c'est-à-dire la volonté de Dieu, ordonnant l'ensemble et le détail de notre vie : voilà notre grande règle morale.

Voulez-vous faire le bien ? Voulez-vous accomplir votre devoir, tout votre devoir ? Faites, en toutes choses, la volonté de Dieu. Ainsi, vous serez dans l'ordre et dans la règle. Ainsi, vous serez dans la paix ; puisque la paix, selon la belle parole de saint Augustin, c'est la tranquillité de l'ordre : « *Tranquillitas ordinis.* »

Les saints, d'ailleurs, n'ont fait que suivre l'enseignement de Jésus-Christ dans la grande prière : « Que votre volonté soit faite ! » Ils n'ont fait qu'imiter l'exemple du Sauveur, voulant en tout acquiescer à la volonté divine et en faire sa nourriture : « Oui, mon père, puisque tel est votre bon plaisir ! » Si leurs voies ont été multiples et variées, du moins n'ont-ils pu se sanctifier et être proposés par l'Église en exemple, que grâce à la perfection héroïque avec laquelle ils ont pratiqué la divine volonté.

Saint François de Sales nous a exposé lumineusement cette doctrine : « Ne regardez nullement à la substance des choses que vous faites, écrit-il, mais à l'honneur qu'elles ont, toutes chétives qu'elles soient, d'être voulues de Dieu, ordonnées par sa providence et disposées par sa sagesse... »

Et le saint docteur dit encore, élargissant cet enseignement : « O Dieu, que votre volonté soit faite non seulement en l'exécution des commandements, conseils et inspirations qui doivent être pratiqués par nous, mais aussi, en la souffrance des afflictions et peines qui doivent être

reçues en nous, afin que votre volonté fasse, par nous, pour nous, en nous et de nous, tout ce qu'il lui plaira. »

Or, toute la vie de notre Bienheureuse Jeanne d'Arc, notre douce héroïne, est une application de cette doctrine de sainteté.

Toute petite, Jeanne est élevée dans l'amour de Dieu et dans l'accomplissement de la volonté de son « droiturier » Seigneur. Avec quelle ferveur elle redit, dans le *Pater,* la demande : que votre volonté soit faite !

Bientôt, dans le calme d'un beau jour d'été, après les derniers tintements de l'Angelus, les voix célestes l'appellent : « Jeannette ! Jeannette ! » Elle est heureuse et troublée. Sa seule parole est celle-ci : « Seigneur, Seigneur, manifestez-moi votre volonté ! »

Il y a grande pitié au royaume de France, et saint Michel dit à la petite bergère : « Pars, va en France... il le faut ! »

Elle objecte bien, en pleurant, à l'archange : « Je ne suis qu'une pauvre fille ; je ne connais ni A ni B ; je ne sais ni monter à cheval, ni faire la guerre. »

Mais, elle ajoute, agenouillée et docile : « Je suis prête, indiquez-moi les moyens ; quand le moment sera venu, je partirai. »

Elle part, obéissante. A Vaucouleurs, on lui demande : « Quel est ton Seigneur ? » — Elle répond : « C'est le roi du Ciel. »

Et son obéissance à Dieu est non seulement joyeuse, mais immédiate : « Plutôt aujourd'hui que demain, plutôt demain qu'après. »

« Ce n'est pas de moi que j'agis, répète-t-elle... Je viens de la part du roi du Ciel. » Aussi, avait-elle eu soin de placer sur son écu, juste symbole de son programme de vie, la blanche colombe aux ailes déployées et portant une banderolle avec ces mots : « De par le roi du Ciel. »

Son obéissance au bon plaisir divin va lui permettre de chanter les plus belles victoires.

A Orléans, sa première parole aux ennemis renfermés dans le bastion des Tourelles signifie qu'elle est exécutrice de la volonté divine : « Noble chevalier, s'écrie-t-elle à Glasdall, rendez-vous au bon plaisir de Dieu, et vous aurez la vie sauve ! »

A l'assaut des Tourelles, elle est visée par les plus habiles d'entre les archers anglais. Elle tombe blessée dans le fossé. Héroïne, mais non insensible, elle pleure ; et, comme des hommes d'armes proposent de la

guérir par quelque sortilège, elle réplique aussitôt : « Plutôt mourir que de commettre un péché : la volonté de Dieu soit faite ! Si l'on sait à mon mal quelque remède permis, je veux bien qu'on l'emploie. »

Puis, de sa propre main, elle arrache le trait de sa blessure. Après la prise des Tourelles, les Anglais offrent le combat. Jeanne range ses troupes en bataille ; mais, fidèle à ses Voix, elle veut différer l'action. Écoutez comment elle ordonne ce retard : « C'est le plaisir et la volonté de Dieu qu'on permette aux Anglais de partir s'ils le veulent. »

En quatre jours, elle a pris Orléans, qui était assiégé depuis sept mois ; Orléans défendu par dix mille Anglais : Orléans aux treize forteresses défiant tous les assauts. La gloire ne la trouble pas. Son cœur, plus que jamais, cherche à se conformer au divin vouloir : « Je serais la plus désolée de l'univers, dit-elle, si je pensais n'être pas dans la grâce de Dieu. »

Au duc d'Alençon, qui paraît hésiter sur l'opportunité de l'attaque de Jargeau, elle redit le cri des croisades : « Ne craignez pas. Il faut savoir se mettre à l'œuvre lorsque Dieu le veut. Travaillez donc et Messire travaillera pour nous. »

L'heure est venue du sacre de Charles VII. La cathédrale de Reims offre un grandiose spectacle. C'est la victoire. C'est le triomphe. Les voûtes du temple retentissent du son des trompettes et des acclamations de la foule : « Vive le roi à jamais ! Noël ! Noël ! » Jeanne est là, heureuse et émue. Son souhait au roi évoque la volonté de Dieu : « Noble roi, maintenant est accomplie la volonté de Dieu, qui m'avait commandé de lever le siège d'Orléans et de vous amener en cette cité de Reims pour recevoir les saintes onctions du sacre. »

Plus tard, à l'entrée du cortège royal dans Crépy-en-Valois, le chancelier l'interroge : « Jeanne, en quel lieu croyez-vous mourir ? » — « Où il plaira à Dieu, » répond-elle.

L'horizon de Jeanne s'assombrit. Elle demande à ses saintes : « Dites-moi quand on me fera captive ? Au moins que je ne languisse pas en prison, mais que je meure bien vite ! » — « Prends tout en gré, » répondent les Voix. Et Jeanne prend tout en gré.

Elle est trahie, vendue ; elle est prisonnière, couverte de chaînes, exposée dans une cage de fer, comme une bête fauve : elle prend tout en gré, elle agit bien et selon Dieu.

Son procès, aux interrogations traîtresses, n'altère pas la sérénité de son âme. Tant de fois, nous l'entendrons répondre : « Je m'en rapporte à Notre-Seigneur, dont je ferai toujours le bon commandement. »

Son âme est abreuvée d'angoisses. Sur le bûcher, en face de l'écriteau qui l'accuse des crimes les plus honteux, dans les horreurs du supplice, elle souffre tout, jusqu'à la fin, en parfaite soumission à ce que Dieu a permis.

A chaque page de cette vie admirable, vous lirez comment Jeanne d'Arc a été l'humble et fidèle servante de Dieu.

O Jeanne, notre libératrice, apprenez-nous cette sublime sagesse qui consiste à faire, toujours et en tout, le bon plaisir divin !

Nantes, le 6 janvier 1919.

+ Eugène-Louis-Marie
Evêque de Nantes

ORAN

JEANNE D'ARC
ET LA VICTOIRE MORALE DE LA FRANCE

Cinq siècles après que Jeanne d'Arc l'eût magnifiquement libérée par ses victoires et ses immolations, notre France bien-aimée a vu se dresser contre elle les plus redoutables périls. Un double assaut a menacé et sa vie religieuse et son existence nationale. De ce dernier elle est sortie victorieuse ; en sera-t-il de même pour l'autre ?

Il semblait qu'au lendemain de nos désastres de 1870, tous les enfants de la France meurtrie, unis dans un même élan d'amour patriotique et d'affection mutuelle, eussent dû appliquer toutes leurs énergies intellectuelles, morales et physiques, au relèvement de la Patrie. Hélas ! pendant près de quarante ans, l'impiété n'a cessé de tramer dans l'ombre et de déchaîner au dehors une guerre atroce à notre foi catholique. Qui n'a vu passer à travers la France, tel un cyclone dévastateur, un souffle violent de haine anti-chrétienne ? Qui n'a craint de le voir tout emporter ?

Mais la voix de Celui qui tient ici-bas la place de Jésus-Christ s'est fait entendre. A la fois héritier de l'autorité suprême et du cœur magnanime de Martin V, qui, seul parmi les souverains, se refusa à confirmer la mise sous le joug anglais de la Fille aînée de l'Église, le grand pape Pie X, à son tour, l'a sauvée du joug dégradant de la libre-pensée. Comme autrefois les apôtres aux Césars, il a dit : « *Non possumus !* » à l'impiété triomphante. Certes, le père commun des fidèles savait à quelle pauvreté cruelle son refus vouerait l'Église de France, mais il savait aussi qu'elle n'hésiterait pas à préférer toutes les privations au bien-être dans l'esclavage et dans le schisme. Il savait qu'à sa voix l'âme catho-

lique de la France retrouverait, d'un bout à l'autre du territoire, les énergies que l'ennemi croyait disparues. — « Folie et désastre, qu'une telle politique ! » a clamé de toute part la horde impie. Dans l'excès de sa rage sectaire, ne pouvant s'élever jusqu'aux régions surnaturelles d'où viennent à l'Église ses lumières et sa force, elle fut frappée de stupeur. Ainsi avaient été confondus les courtisans de Charles VII par la politique toute surnaturelle de notre Jeanne d'Arc. Trompant toutes les prévisions humaines, mais puissamment aidée du secours d'En-Haut, elle délivra le pays du joug anglais. Et c'est par cette même vertu que sera définitivement brisé le joug de l'impiété persécutrice.

Elle est évidente à tout esprit éclairé des lumières de la foi, l'intervention de notre Jeanne dans la lutte de la France chrétienne pour son relèvement moral. Dieu, dont la Providence pourvoit à l'accomplissement des destinées des hommes et des peuples, a mis cette puissante intervention dans le plan du triomphe final que nous poursuivons. N'en doutons pas ! Celle qu'il y a neuf ans, Pie X a béatifiée, celle que le glorieux Benoît XV, qui aime tant la France — la France tout court — va canoniser cette année, était destinée à protéger et à sauver la France une seconde fois ; elle avait mission d'aider au triomphe de nos armes à la tête de nos alliés, de sauver le droit et la civilisation du monde et de confirmer à nouveau cette gloire de notre Patrie : « *Gesta Dei per Francos.* » L'histoire dira à tous les siècles à venir, que le 3 septembre 1914, notre général en chef arrêtait les Allemands dans leur marche sur Paris et remportait la victoire de la Marne avec le mot d'ordre « Jeanne d'Arc. » L'histoire dira que les obus ennemis ont épargné en maints endroits, par une sorte de miracle, la statue de notre héroïne nationale ; elle dira que nombre de faits remarquables de la grande guerre, encore peu connus, prouvaient que le bras de Jeanne combattait avec nous !

Mais le radieux triomphe de la France par les armes n'est pas l'œuvre unique de Jeanne ; la vierge de Domremy, l'Église le proclame, a été suscitée « pour la défense de la foi et de la Patrie. »

Elle a sauvé le sol de la France, elle doit, maintenant, sauver sa foi.

Nulle âme croyante ne saurait admettre que notre héroïne bornât son action aux succès matériels de notre pays. Sans doute, ils sont nécessaires et nous applaudissons de tout cœur aux efforts de ceux qui cherchent à refaire une France plus grande et plus forte qu'avant la guerre. Mais cela ne suffit pas ! Il faut que ce relèvement s'accomplisse dans la foi du Christ. L'heure est venue de travailler plus que jamais au

bien de la religion, et faillir à cette tâche serait une noire ingratitude envers Jeanne, notre alliée céleste, et envers Dieu qui nous l'a donnée. — La guerre a rapproché les âmes de Dieu, c'est incontestable. Les en a-t-elle rapprochées par une conversion sincère et durable ? Qui l'oserait affirmer ? Et cependant c'est dans le retour définitif de la France à la religion que réside le relèvement moral dont elle a besoin pour être à même d'accomplir, dans son intégralité, l'œuvre de son relèvement intellectuel et matériel, pour exercer réellement son action civilisatrice au dedans et au dehors. Et c'est dans Jeanne d'Arc que le peuple de France trouvera l'exemple des deux moyens indispensables de son retour à la foi : l'esprit de sacrifice dans l'accomplissement du devoir religieux et l'obéissance à la voix de ses chefs spirituels.

Jeanne se sacrifia jusqu'à la mort. A son exemple et sous son inspiration, les âmes, dès qu'a sonné le tocsin, se sont ouvertes à l'amour héroïque du devoir. Tandis que nos soldats le prouvaient dans les combats et dans la mort, ceux de l'arrière le prouvaient dans l'ardeur d'un travail incessant et dans la sublimité de leur courage devant la disparition des êtres chéris que la mort leur arrachait.

Hélas, au milieu des douceurs de la paix et des plaisirs faciles des lendemains de cataclysmes, les défaillances seront nombreuses. Qu'importe ! les âmes fortes seront le plus grand nombre. La preuve en est dans les résultats si pleins d'espoir de la dernière consultation nationale. Nous y trouvons avec joie la certitude que la très grande majorité des Français reste fidèle à son idéal de paix et de concorde. Tous savent qu'un jour prochain des relations officielles seront renouées entre le gouvernement de la République et le Vatican. Il est permis d'espérer que, de ce fait, l'Église de France retrouvera, avec les égards de la justice qui lui sont dus, une amélioration de son sort matériel et une plus grande liberté d'action. Faisons-en remonter le mérite jusqu'à Jeanne d'Arc, dont l'exemple et l'intervention surnaturelle ont produit dans notre pays le réveil catholique dont l'élan se poursuit encore.

A elle aussi, la France, revenue à son Dieu, demandera l'exemple de l'obéissance à la voix des chefs autorisés de l'Église et la force de l'imiter.

Son rôle a été une éclatante confirmation de la promesse de l'Écriture : « Les obéissants raconteront des victoires. » Après avoir entendu l'ordre du Ciel, Jeanne n'hésita pas. « Quand j'aurais eu, dit-elle, cent pères et cent mères, et que j'eusse été fille de roi, je serais partie ! »

Nous, nous n'avons pas à obéir à des ordres individuels surnaturellement révélés ; mais comme la douce Lorraine, nous devons obéir à Dieu dans la personne de ceux qui le représentent ici-bas. De même que Jeanne exerçait son autorité sur les bataillons qu'elle groupait et menait à la victoire, ainsi l'Église, société parfaite, « a reçu de son auteur le mandat de combattre pour le salut du genre humain comme une armée rangée en bataille. » Notre devoir est donc de combattre sous l'autorité des chefs et dans l'union la plus étroite ; à ce prix la France vaincra. Saint Paul exhortait ainsi ses fidèles : « Mes frères, je vous en conjure par le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il n'y ait pas de division parmi vous ; ayez entre vous le plus parfait accord de pensées et de sentiments. » Possédant, nous aussi, le même esprit de foi, nous posséderons le principe tutélaire d'où découlent, comme d'elles-mêmes, l'uniformité dans la conduite et l'union des volontés.

Courage et confiance !... Dans notre France bien-aimée, Jeanne a fait l'union des cœurs devant l'envahisseur et nous a conduits à la victoire. Jeanne fera aussi dans notre Patrie l'union des âmes dans la même foi catholique et nous conduira au triomphe contre l'impiété !

Oran, dans l'octave de l'Épiphanie 1920.

✠ Christophe Louis
Cr. d'Oran

BAYEUX

JEANNE D'ARC
ET LE DIOCÈSE DE BAYEUX

Il semble, de prime abord, que le territoire qui forme aujourd'hui le diocèse de Bayeux soit demeuré étranger aux événements de 1429-1431. Jeanne d'Arc n'est jamais venue chez nous, et, à l'heure où elle combattait pour la délivrance d'Orléans et de la France, la domination anglaise était solidement établie dans notre région.

En 1429, la région était tellement soumise que Salisbury n'hésita pas à envoyer devant Orléans les trois meilleurs capitaines anglais qu'il avait chez nous. Tous trois virent Jeanne de près, puisqu'ils furent faits prisonniers en la combattant.

Scales, capitaine de Domfront dès 1427, fut pris près de Patay, le 18 juin 1429, et ne revint qu'après la mort de Jeanne, comme capitaine de Vire et sénéchal de Normandie. Talbot, qui s'était distingué en 1417, au siège de Caen, fut pris le même jour et dans la même rencontre que Scales. Suffolk, lieutenant général du bailliage de Caen dès 1425, fut pris à Jargeau, dès le 12 juin 1429.

Nous n'avons le nom d'aucun chevalier de notre région qui ait combattu sous les ordres de Jeanne d'Arc. Mais, quand l'héroïne fut morte, il passa ici un grand souffle de patriotisme. En 1431, Ambroise de Loré attaque les Anglais en pleine foire de Caen. En 1434, Cantepie, avec 4000 hommes, se bat dans les faubourgs de Caen. En 1441, des complots éclatent partout, à Honfleur, à Lisieux, à Falaise, et ce soulèvement aboutit à la glorieuse journée de Formigny, le 15 avril 1450, qui marque le début de la définitive libération du territoire, dont nos églises, chaque année, célèbrent encore le pieux anniversaire.

Parmi les deux évêques qui s'honorèrent, en 1431, en refusant de souscrire aux conclusions des juges anglais, figure Zanon de Castiglione, évêque de Lisieux. Devenu plus tard évêque de Bayeux, pour laisser son siège à Pierre Cauchon, lequel était encore évêque de Beauvais en 1431 et mourut avant la réhabilitation, Zanon de Castiglione n'eut qu'à maintenir en 1455 son premier jugement pour soutenir la cause de la Bienheureuse Jeanne

Un autre souvenir nous relie à la Pucelle. En 1429, Charles VII anoblit Jeanne et sa famille, et décida que, par un privilège unique, cette noblesse se transmettrait par les femmes aussi bien que par les hommes.

Or, Pierre du Lys, propre frère de Jeanne, avait une fille, Catherine, qui épousa François de Villebresne, receveur des domaines à Orléans. De ce mariage naquit une fille, qui épousa à son tour Jacques Le Fournier, lequel devint receveur des tailles à Caen et acquit, en 1520, la baronnie de Tournebu. Leurs enfants et petits-enfants, très nombreux, s'unirent dans la région avec un grand nombre de familles bas-normandes.

Aujourd'hui encore, il y a, dans notre diocèse, bon nombre de familles qui se font gloire d'être de la parenté de la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

Enfin, ce diocèse est heureux d'avoir donné le jour au grand évêque qui a fait de la canonisation de Jeanne d'Arc la cause de sa vie.

Bayeux, le 15 novembre 1919. + Thomas, Ev. d. Bayeux et Lisieux

DIGNE[1]

JEANNE D'ARC
IDÉAL RADIEUX DE FIDÉLITÉ

Fidèle, elle l'a été dans les entraînements de la victoire, au milieu du camp, à la Cour, toujours.

Fidèle, elle le sera encore dans les plus effroyables épreuves qui puissent broyer un cœur de dix-neuf ans.

En quelques mois, du faîte de la gloire, elle est précipitée au fond de l'abîme.

Cette héroïne si pure, cette libératrice de son pays, cette sainte enfant est bientôt trahie, abandonnée, brûlée vive.

L'Angleterre l'ordonne, un évêque l'exécute, la France le laisse faire, Dieu le permet.

Et Jeanne d'Arc n'est pas déconcertée ; elle ne s'aigrit pas, elle ne se révolte pas, elle reste la même : lucide de pensée, précise de parole, douce et sereine d'âme, inébranlable dans ses sentiments, toujours fidèle à la France, à Dieu. Ah ! que c'est beau !

L'entendez-vous devant ses juges ou dans sa prison ? On veut lui faire dire qu'elle s'est trompée, que la France périra, que l'Angleterre sera victorieuse : « Non ! non ! s'écrie-t-elle. Vous pouvez bien m'enchaîner, vous n'enchaînerez pas la fortune de la France ! »

« Vous pouvez m'étouffer, moi, frêle petite colombe, dans la main qui m'étreint ; mais vous n'atteindrez pas l'oiseau de haut vol, l'aigle qui a son aire dans le cœur même de Dieu ! »

(1) Cette page nous a été envoyée par Mgr Lenfant, évêque de Digne, au retour de son voyage de conférences au Canada, en 1916 ; le distingué prélat est décédé en 1917.

« La France vous vaincra, elle vous chassera, barbares envahisseurs ; qui que vous soyez, la France n'est pas à vous ! La France est à Dieu ! »

« Guerroyer contre la France, c'est guerroyer contre Jésus-Christ. »

Jeanne d'Arc est encore fidèle à l'Église, et en quelles circonstances poignantes !

Les ennemis ont soudoyé des prêtres, un évêque, pour la condamner.

Mais Jeanne d'Arc ne s'y trompe pas !

De mauvais prêtres, un mauvais évêque ne sont pas l'Église, pas plus qu'un traître ne fut l'armée ou la marine françaises, pas plus qu'une marâtre ne donne l'idée d'un cœur de mère. Jeanne ne s'y trompe pas : « Vous, dit-elle, vous êtes mes ennemis ! Quant à l'Église, je la voudrais soutenir de tout mon pouvoir pour notre foi chrétienne. Je m'en rapporte à Notre Saint-Père le pape qui est à Rome. » Et quand on la conduit au bûcher, elle répète : « Si j'eusse été gardée par les gens d'église et non par mes ennemis, il ne me fût pas arrivé malheur ! »

L'Église a répondu à la confiance de Jeanne. Vingt-cinq ans après, le 7 juillet 1456, elle ordonnait que Jeanne fût solennellement réhabilitée à Rouen, à Orléans, dans la France entière, et, maintenant, elle vient de la béatifier à la face du Ciel et de la terre.

Fidèle à la France, fidèle à l'Église, l'héroïque enfant resta surtout fidèle à son Dieu. Ce n'est pas elle qu'on entendit répéter, ni dans sa prison, ni sur le bûcher : « Dieu n'est pas juste ! Dieu m'abandonne ! Dieu n'est pas bon ! » On veut lui persuader que Jésus l'a délaissée : « Ah ! s'écrie-t-elle indignée, que Jésus m'ait failli, je le nie ! » Et ailleurs : « Du moment qu'il a plu à Dieu, c'est le mieux que j'ai été prise. » Et ailleurs : « J'ai bon Maître, à savoir Notre-Seigneur, en qui j'ai confiance. » Et ailleurs encore : « De tout, je m'en remets à mon Créateur, je l'aime de tout mon cœur. »

Oh ! maintenant, il faut mourir à dix-neuf ans ! Et de quelle manière ! C'était le mercredi 30 mai 1431. Dès l'aube, on annonce à Jeanne qu'elle va être brûlée vive. « Brûlée vive ! brûlée vive ! s'écria-t-elle. Oh ! j'aurais préféré être décapitée sept fois ! » Mais aussitôt elle pense à son Jésus ! Elle demande à communier, ce qu'elle fit avec une ferveur extraordinaire, qui tirait les larmes des yeux de tous les assistants.

Puis, le cortège se met en marche. Entourée de 800 soldats et d'une foule immense de spectateurs, revêtue d'une longue robe blanche, portant

sur la tête une espèce de mître sur laquelle on avait écrit les titres mensongers de sa condamnation : « Hérétique, relapse, sorcière, » Jeanne s'avance debout sur son char d'ignominie. Elle pleure, elle prie, mais ne maudit personne. Elle n'a que des paroles de pardon, de foi, de charité pour tous, d'amour et de confiance pour son Dieu. L'émotion gagne la foule, les sanglots éclatent, les juges eux-mêmes versent des larmes ; les ennemis de Jeanne craignent de voir leur proie s'échapper : « Allons, crient-ils aux bourreaux, faites votre office ! »

La sainte victime est sur le bûcher ; à quoi, à qui pense-t-elle ? A son Dieu, toujours. « Une croix ! s'écrie-t-elle. Qu'on me donne une croix ! » Un Anglais en fait une à la hâte avec deux planches du bûcher destiné à la brûler, et qui vont servir à la réconforter. Jeanne la prend, la baise et la met sur son cœur ; mais ce n'est pas assez : « La croix de l'église ! s'écrie-t-elle. Qu'on aille me chercher la croix de l'église et qu'on la tienne devant mes yeux jusqu'à la mort. » Elle veut se rappeler comment Jésus est mort pour elle, afin de mourir pour Lui, avec le même amour. Soudain, elle pousse un cri : « Le feu ! Le feu ! » Il montait ; déjà les premières flammes arrivent jusqu'à Jeanne et on l'aperçoit les yeux au Ciel, murmurant : « Jésus ! Jésus ! » On ne la voit plus, des tourbillons de fumée l'enveloppent de toutes parts... et on l'entend toujours répéter : « Jésus ! Jésus ! » Sa chair virginale crépite sous la morsure du feu dévorant ; elle n'a plus qu'un souffle et on l'entend redire : « Jésus ! Jésus ! » Puis, soudain, c'est fini ! Jeanne d'Arc est morte !

Non ! Elle vivra toujours au Ciel et sur terre, où son âme se survivra pour jamais dans la fidélité à Jésus-Christ de la France immortelle !

Jamais la France n'a été plus digne, après Dieu, de tout notre amour. Sans se lasser, elle s'arme, elle lutte, elle répand son sang à flots pour garder notre sol, notre honneur, notre liberté, les traditions de nos ancêtres ; elle sauvegarde, en même temps, les principes les plus essentiels de tout droit, de toute vie nationale, de toute civilisation, de toute paix durable. Elle grandit, chaque jour, dans l'admiration du monde entier.

J'en ai été le témoin ému dans les prédications et les conférences que j'ai données en Amérique et spécialement à Montréal, la plus grande ville du Canada. Il me suffisait de rappeler quelques-unes des victoires de la France ou de ses glorieuses épreuves, ou simplement de dire son nom, pour susciter les sympathies les plus profondes et souvent d'ardents enthousiasmes.

Quels élans aurait eus, à une heure comme celle-ci, la Bienheureuse Jeanne d'Arc, elle qui frémissait en voyant passer près d'elle un blessé qu'on emportait !

« Ah ! s'écriait-elle, je n'ai jamais vu couler sang de Français sans que les cheveux ne se dressassent sur ma tête ! »

Ayons tous cette compassion profonde pour le sang français qui coule de toutes parts ; mais, comme la sainte héroïne, traduisons-la par des actes : prions sans cesse, devenons meilleurs, communions avec une ferveur grandissante. Quand vous aurez Jésus-Christ dans vos cœurs, souvenez-vous qu'il est le Dieu des armées, le maître de la victoire, l'arbitre des nations, le sauveur du monde ; redoublez de confiance ; répétez lui : « Jésus, Jésus, ayez pitié de nous ! Sauvez-nous ! Assistez nos admirables soldats ! Donnez-leur la victoire ! Envoyez-nous encore l'archange saint Michel, qui gagne vos batailles !... Qu'il nous aide à remporter un triomphe décisif et prochain ! »

Toute la France croyante priera sur terre avec nous, pendant que toute la France de nos catholiques ancêtres va prier au Ciel avec la Bienheureuse Jeanne d'Arc ! Confiance, courage, et persévérance invincible !

Digne, le 3 juin 1916.

+ Léon Adolphe
évêque de Digne, Riez
et Sisteron

LA MARTINIQUE

JEANNE D'ARC ET LA VIE SURNATURELLE

Il nous plaît d'admirer surtout en Jeanne d'Arc le plein épanouissement de la vie surnaturelle. C'est bien par là qu'elle est la grande sainte de la Patrie française.

Elle vit de cette vie supérieure, de cette vie divine de la grâce que le Sauveur nous a conquise au prix de sa mort et qui est le but de sa mission en ce monde : « *Ut vitam habeant !* » Elle la reçoit au Saint-Baptême, et elle a le souci de ne pas enfouir ce talent, mais de le faire valoir : « *Ut abundantius habeant !* » Cette vie, elle en connaît l'aliment : l'Eucharistie. Enfant, le lieu qu'elle préfère à tout autre, c'est l'église, où réside sacramentellement Celui qui est la vie des âmes, « Messire, » comme elle se plaît à l'appeler. Et, comme la maison est toute proche, l'enfant profite de ce voisinage pour se rendre auprès de son Dieu et lui offrir ses naïves, mais bien ferventes adorations. Si, dans les champs, elle entend sonner la messe, elle quitte son travail, quand cela se peut, pour venir à l'église assister au Saint-Sacrifice. Communier, c'est la grande fête, la grande allégresse de ses quatorze ans. Elle garde cette pieuse habitude dans les expéditions militaires auxquelles elle prend part. Autant que possible alors, comme à Domremy, elle entend la messe chaque jour et communie deux fois par semaine. Avant de courir sus aux Anglais, elle ne manque point de recevoir le pain des forts. Au milieu de ses fers, sa plus grande douleur est d'être privée de cet aliment divin. Le recevoir, à l'heure dernière, est sa suprême consolation. Dans ce pain céleste, elle puise la vie surnaturelle qui la rend capable de toutes les victoires : « *Pane cœlesti qui toties beatam Johannam aluit ad victoriam,* » comme le chante l'Église.

Cette vie de Dieu en elle, Jeanne ne se contente pas de la garder avec un soin jaloux, de la faire croître et d'y puiser le secret de sa force : elle brûle encore de la communiquer aux autres. C'est qu'elle en connaît la valeur et en apprécie la perte. Convaincue que, pour recouvrer la Patrie, il ne suffit pas de combattre avec une épée, mais qu'il faut offrir à Dieu les hosties pures, elle purifie les camps, elle réapprend la prière, la confession, la pénitence à ses soldats ; elle les fait agenouiller chaque matin devant Dieu ; elle les conduit à la Table Sainte. Elle a en horreur le péché qui tue les âmes. Et cette héroïne, qui inflige aux ennemis les pertes les plus sanglantes parce qu'il faut vaincre et sauver la France, dans le légitime orgueil de la victoire, trouve des larmes pour pleurer l'âme d'un ennemi qu'elle a vaincu !

Allons à l'école de Jeanne. Elle nous dira qu'à côté des morts que nous pleurons, il y a les cadavres spirituels que nous avons désappris à pleurer. Elle nous fera comprendre que la misère la plus atroce pour notre Patrie serait le manque de Dieu et la disparition du sens chrétien du milieu de la foule. Elle nous rappellera que la France n'est vraiment grande devant les hommes que quand elle est vraiment chrétienne devant Dieu.

La Martinique, le 19 décembre 1918.

+ J. Lequien
Ev. de la Martinique

BEAUVAIS

LA GRANDE DETTE DU DIOCÈSE DE BEAUVAIS ENVERS JEANNE D'ARC

Le 10 août 1429 — vingt-quatrième jour après le sacre du roi — Jeanne entra pour la première fois sur le territoire actuel du diocèse de Beauvais, et, ce mercredi-là, elle chassa la garnison anglaise du château-fort de Vez.

Le lendemain, elle arrivait à Crépy-en-Valois, chevauchant entre Dunois et le chancelier de France Regnault de Chartres. Au procès de réhabilitation, Dunois a raconté que Jeanne pleura au spectacle des foules accourues pour l'acclamer avec le roi et qui mêlaient le chant religieux des hymnes et du *Te Deum* au vieux cri de France : Noël ! Noël ! « Nulle part, dit Jeanne, je n'ai vu peuple qui se réjouit si fort de l'arrivée d'un si noble roi ! Eh ! puissé-je être assez heureuse, quand viendra mon dernier jour, d'être inhumée dans cette terre ! » — « Jeanne, reprit aussitôt le chancelier, en quel lieu croyez-vous donc devoir mourir ? » — « Où il plaira à Dieu, car je ne suis assurée ni du temps, ni du lieu, pas plus que vous-même. Aujourd'hui qu'est accompli l'ordre de Notre-Seigneur de faire lever le siège d'Orléans et sacrer le roi, ah ! plût à Dieu, mon Créateur, que je me retirasse maintenant, quittant les armées ! Avec quel bonheur je retrouverais mon père et ma mère, les servirais-je, garderais-je leurs brebis avec ma sœur et mes frères qui seraient bien joyeux de me revoir ! »

Une destinée plus haute commençait pour Jeanne. Sans qu'elle le sût, elle entrait sur la terre où l'infortune succéderait à ses miraculeuses victoires. Reims avait achevé la mission de l'héroïne ; Dieu, par le

plus douloureux des martyres, allait préparer la sainte. Celle que ses Voix avaient continué d'appeler « Fille de Dieu » devait maintenant justifier ce nom redoutable, par une étrange ressemblance avec le fils de Dieu méconnu, abandonné, trahi, vendu, condamné, supplicié.

Et celui-là même qui, avec une promptitude singulière, s'informait du lieu où elle croyait mourir, allait se faire dans les conseils du roi, de connivence avec La Trémoille, l'irréductible adversaire de Jeanne.

Il paraît avéré, en effet, qu'à l'égard de l'envoyée de Dieu, le chancelier de France se conduisit plus en politicien qu'en évêque. Si le résumé que nous avons de certaine lettre à ses diocésains de Reims est authentique, le moins qu'on puisse avouer, c'est que Regnault de Chartres a eu des yeux pour ne pas voir la mission surnaturelle de Jeanne ; et il faut l'avouer avec d'autant plus de confusion pour nous qu'il est né aux portes de Beauvais, et qu'il fut chanoine et douze ans doyen du chapitre de notre cathédrale.

Le 18 août 1429, Charles VII faisait son entrée à Compiègne. Parmi sa suite figurait La Trémoille, que le roi voulut nommer capitaine de la ville ; mais, sur la réclamation des bourgeois, il n'en garda que le titre, et les fonctions furent exercées par Guillaume de Flavy, « le protégé personnel de La Trémoille et de Regnault de Chartres. »

Jeanne chevauchait devant le roi, « tout armée de plein harnas, à estandard desployé. » — « C'est à peine, dit l'historien A. Sorel, si le beau cheval blanc qu'elle montait pouvait avancer ; les vieillards pleuraient, les femmes cherchaient à embrasser son armure, les enfants lui envoyaient force baisers et les jeunes filles jetaient des fleurs sur son passage ; aux cris de : Noël ! Vive le Roi ! succédaient ceux de : Vive la Pucelle ! Qui pouvait se douter que, neuf mois plus tard, la pauvre Jeanne d'Arc trouverait sa perte en voulant sauver cette même ville qui l'accueillait avec tant d'allégresse ?... »

Jeanne fut avertie par ses Voix, vers le 20 avril 1430, sur les fossés de Melun : « Tu seras prise avant la Saint-Jean, il le faut ainsi, ne t'en tourmente point ; prends tout en gré, Dieu t'aidera, » et, presque chaque jour, ses Voix lui prédirent le terrible événement.

Il s'accomplit à Compiègne, le 23 mai 1430, jour de deuil, jour de honte éternelle, puisque rien ne fut tenté pour secourir Jeanne par cette même garnison qui soutint ensuite victorieusement un siège de cinq mois. Cet abandon justifie tous les soupçons contre Guillaume de Flavy,

« routier dangereux, homme de sac et de corde, » et contre ceux dont il était la créature.

Abandonnée des Français, vendue par les Bourguignons, exécrée des Anglais, victime sans défense des trois partis qui se disputaient la France, mais qui s'accordaient pour vouloir sa disparition, Jeanne, dans sa prison et devant ses juges, lutte avec une surhumaine vaillance. « Fière comme un lion dans les périls de la bataille, » elle reste plus fière encore dans l'adversité. Prends tout en gré, Dieu t'aidera ! lui avaient dit ses Voix. Jusqu'au bout, jusqu'au bûcher, se confiant en son souverain et droiturier seigneur, Jeanne va souffrir, parler et mourir en vraie fille de Dieu.

Pourquoi faut-il que le crime de sa condamnation pèse sur un évêque de Beauvais ? Recteur de l'Université de Paris à trente-deux ans, réputé l'un des plus savants docteurs de son temps, chargé des plus difficiles négociations par les partis qu'il servit successivement, chanoine de Reims *auctoritate apostolica,* en 1409, chanoine et délégué du chapitre de Beauvais au concile de Constance en 1415, évêque et comte de Beauvais et pair de France en 1420, conseiller du roi d'Angleterre en 1423, Pierre Cauchon, à soixante ans, par ambition politique et parce qu'il croit rétablir d'un coup la fortune des Anglais, assassine juridiquement Jeanne d'Arc !

Quelle lourde dette d'expiation il a fait peser sur notre diocèse, avec plusieurs des nôtres qu'il entraîna ! Jean Dacier, abbé de Saint-Corneille de Compiègne ; André Marguerie, de la collégiale de Saint-Michel de Beauvais ; deux chanoines de notre cathédrale : Guillaume Erard, qui prêcha Jeanne d'Arc au cimetière de Saint-Ouen, et Jean d'Estivet, l'affreux personnage qui se rendit si odieux dans le rôle de promoteur ; et l'évêque de Noyon lui-même, Jean de Mailly, tous ses complices au procès de Rouen !

A ces tristes noms, nous opposons avec fierté notre savant chanoine Jean Lohier, qui, de passage à Rouen, eut le périlleux courage de prouver à Pierre Cauchon l'illégalité de sa procédure. Opposons surtout les premiers artisans de la réhabilitation : Guillaume Bouillé, doyen de notre cathédrale de Noyon, et Jean Juvénal des Ursins, évêque de Beauvais, avant d'être archevêque de Reims.

O Jeanne ! plus que tous les autres, mon diocèse vous doit réparation ! Mais vous savez sa piété envers vous, depuis que Pie X vous a

proclamée Bienheureuse ? Dans laquelle de nos plus modestes églises n'êtes-vous pas honorée ? Toutes nos jeunes filles se sont mises sous votre patronage. A l'envi, vous êtes célébrée dans mes trois cathédrales, et à Saint-Jacques de Compiègne, où vous avez pleuré, et à Crépy, où vous vouliez être inhumée, et dans les paroisses de Lagny-le-Sec, de Montépilloy, de Baron, de Clairoix, d'Élincourt-Sainte-Marguerite, où vous êtes jadis venue. A Margny, au lieu même où vous fûtes trahie, une église s'achève qui vous est dédiée ; à Beaulieu-les-Fontaines, où Jean de Luxembourg vous tint deux mois prisonnière, se dressait votre statue de bronze, enlevée cette année par nos ennemis, mais que nous remplacerons ! Noyon, dans sa cathédrale, vous a érigé un monument qui commémore votre réhabilitation. A Beauvais, mon prédécesseur, de vénérée mémoire, vous préparait, dès 1904, un monument de réparation et de gloire. Puisse-t-il m'être donné de vous le consacrer bientôt !

O Jeanne ! de toute la puissance de votre intercession, hâtez ce jour heureux ! J'ai mis mon diocèse sous votre garde dès le premier jour de mon épiscopat. Vous avez aidé nos soldats à le libérer du joug allemand, aidez-moi à le ramener de plus en plus à Dieu.

Beauvais, le 15 décembre 1918.

+ Eugène
Évêque de Beauvais

RODEZ

Ce que nous devons demander a Jeanne d'Arc

Les saints, dans le Ciel, conservent avec la plus entière perfection les qualités qui, sur la terre, les ont rendus aimables à Dieu et aux hommes. Ils continuent à donner leur prédilection et leur très puissante protection aux causes qu'ils ont défendues, aux pays pour le salut desquels ils se sont dévoués, aux familles qui gardent leurs traditions.

C'est donc avec la plus absolue confiance que, nous adressant à notre bien-aimée Patronne française, nous lui demanderons de continuer à défendre la cause de notre Patrie.

Parmi les dangers dont elle nous préservera, il en est un qui menaçait grandement la France du temps de Charles VII, et qu'à tout prix il faut encore éloigner de nous. C'est celui que nous ferait courir une lassitude énervante en face des calamités inséparables d'une guerre dont la durée dépasse toutes les prévisions.

Avec le secours de Jeanne d'Arc, nos chers soldats, toujours vaillants, reprendront sans faiblir la troisième campagne d'hiver ; Jeanne d'Arc inspirera aussi à nos compatriotes restés au foyer l'ardent patriotisme des âmes courageuses et confiantes.

Lorsqu'elle parvint à Chinon, elle trouva un peuple découragé, près de subir les plus honteuses défaites, parce qu'il ne croyait plus à la victoire. Son premier soin fut de relever les caractères, et, Dieu aidant, de leur rendre, avec tout leur idéal, une invincible confiance.

Cette confiance ne l'abandonna jamais, même durant sa captivité, même sur son bûcher. Et c'est au moment où tout semblait perdu qu'elle annonça avec le plus d'assurance la délivrance définitive du pays.

A l'heure actuelle, lorsque, du haut du Ciel, elle vient inspecter nos soldats dans les tranchées, nos familles dans leurs cités ou au fond de leurs villages, elle répète à tous : « En haut les cœurs ! »

Les grandes immolations, comme celles qui mettent en deuil la plupart des familles françaises, préparent les splendides compensations de l'avenir ; gardez-vous de tout pessimisme déprimant ; rivalisez de générosité, d'activité, de fidélité à chacun de vos devoirs ; offrez à Dieu vos épreuves et comptez sur le salut.

Le Seigneur ne vous donnera jamais tort. Il fera providentiellement tourner au bien de ceux qu'il aime les événements les plus douloureux : « *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* »

Et, après nous avoir rassurés, Jeanne d'Arc combattra pour nous. Et, grâce à elle, nos douleurs actuelles aboutiront à procurer la gloire de Dieu, la sanctification de nos âmes et le triomphe de la Patrie.

Rodez, le 7 décembre 1916.

✠ Charles Ev. de Rodez

ARRAS [1]

JEANNE D'ARC LA MARTYRE

Le mercredi 30 mai 1431, la porte de la prison où Jeanne d'Arc était retenue captive fut ouverte. Le bourreau attendait la condamnée ; il conduisait une charrette, où Jeanne monta. Cent vingt hommes de guerre, armés de glaives, de bâtons et de lances, formèrent l'escorte.

Pendant la marche, Jeanne pria, elle pleura ; de temps à autre, elle disait : « Rouen ! Rouen ! Est-ce ici que je dois mourir ? »

On arrive à la place du Vieux-Marché : quatre échafauds y sont dressés. Sur les deux premiers se tiennent les juges et leurs assesseurs ; sur le troisième la condamnée prend place, en attendant qu'on la conduise au quatrième, où le bûcher s'élève à une effrayante hauteur.

Il est neuf heures.

Jeanne entend un discours, d'abord ; sa sentence, ensuite ; après quoi, tombant à genoux, elle fait à haute voix ses lamentations, ses prières.

Peu à peu, le peuple qui l'entend se laisse gagner par l'émotion ; les yeux se baignent de larmes ; l'air s'emplit de gémissements et de sanglots. Beaucoup de spectateurs s'enfuient, ne pouvant supporter plus longtemps la vue d'un si triste spectacle.

Jeanne demande une croix. Un Anglais compatissant en fait une avec quelques morceaux de bois et la lui donne ; elle la met sur son cœur ; et, comme elle désire celle de l'église, on lui apporte le grand crucifix des

(1) Mgr Lobbedey, évêque d'Arras, dont la mort, survenue à la fin de 1916, fut causée par les souffrances qu'endura l'éminent prélat pendant l'occupation de son diocèse, nous avait envoyé cette belle page quelques semaines auparavant.

processions : « Ayez bien soin, dit-elle, que je l'aie toujours devant les yeux jusqu'à ma mort. »

Cependant, le temps presse ; il y a dans la foule des mouvements d'impatience. Deux sergents montent avertir Jeanne qu'il est l'heure de descendre. Elle descend, mais pour monter au bûcher.

Son confesseur l'y suit et ne cesse de l'exhorter. Elle est liée à un poteau ; elle regarde la foule et, soudain, elle s'écrie : « Maître Martin, prenez garde... le feu ! » Le bourreau venait, en effet, de l'allumer.

La fumée s'élève, le bois pétille, la flamme enveloppe la martyre, sans lui cacher le crucifix.

On dirait qu'aux lueurs sinistres qu'illuminaient ses derniers instants, elle voit plus clairement que jamais la divine réalité de sa mission : « Saint Michel ! saint Michel ! Non, mes Voix ne m'ont pas trompée, ma mission était bien de Dieu. Jésus ! Jésus ! » A plusieurs reprises, et toujours avec plus d'énergie, elle redit ce nom sacré, et meurt en le prononçant.

Le bourreau écarte les flammes et montre à tous que c'est bien la Pucelle qui vient d'être brûlée ; puis, rapprochant les fagots, il attise l'incendie avec de l'huile et du soufre ; il achève son œuvre. Après avoir jeté dans la Seine les restes de la Vierge, il raconte, comment, malgré tous ses efforts, le cœur de Jeanne n'avait pu être entamé par le feu.

Un témoin du supplice avait fait le pari qu'il jetterait du bois dans le bûcher. Il s'approchait pour exécuter son dessein, quand on le vit pâlir, chanceler, tomber à terre ; quelque temps, il resta sans connaissance ; puis, revenu à lui, il dit : « Jeanne expirait, et comme elle disait : Jésus ! j'ai vu une colombe sortir de la flamme et monter au Ciel. »

Ce martyre de notre Bienheureuse héroïne, nous aimons à nous le représenter planant sur cet immense champ de bataille où, depuis si longtemps, tant de nos héros sont immolés. Il nous apparaît comme le symbole de ce que nous voyons, le gage céleste de ce que nous espérons.

Qui a parlé à nos héros de France, pour les faire aller des foyers où ils vivaient dans la contrée où ils devaient mourir ? La voix de la Patrie et, avec elle — puisqu'il s'agit de défendre nos justes libertés et notre existence elle-même, — la voix de Dieu, la voix des saints et des saintes, qui ont mission de veiller sur notre pays.

Et ils se sont rendus là où le devoir les appelait ; et, jusqu'au sein des plus effroyables tourments que les hommes aient jamais subis, leur cœur

n'a pas faibli un instant ; il n'a jamais été entamé ; il est resté entier, gardant jusqu'à la fin l'amour de la Patrie et la joie de lui sacrifier ce qu'ils avaient de plus cher : la vie.

Et de tous les lieux consacrés par l'holocauste de nos héroïques soldats, nous croyons voir s'élever l'espérance, plus belle à contempler qu'un vol de colombe : l'espérance d'une France plus forte, parce qu'elle aura triomphé de l'épreuve ; d'une France plus unie, parce que toutes les classes sociales auront été soudées à la flamme des mêmes combats ; d'une France plus chrétienne, parce que, dans les mains qui lui auront assuré l'honneur de vaincre, elle aura reconnu la main de Dieu.

C'est à Arras, dans l'église de Saint-Vaast, en l'année 1435, qu'eut lieu la cérémonie mettant fin aux divisions funestes qui avaient livré notre pays à la domination étrangère : « Le 21 septembre, une grande cérémonie religieuse eut lieu dans l'église de Saint-Vaast. Le duc de Bourgogne, entouré des princes de sa famille et de ses conseillers, chevaliers et écuyers, occupait la droite du chœur. Les ambassadeurs de France prirent place à gauche. Au milieu, on avait disposé un petit autel, sur lequel était placé, entre deux chandeliers d'or, le livre des Evangiles, avec un crucifix. Une messe du Saint-Esprit fut dite par le cardinal de Chypre, assisté de l'abbé de Saint-Vaast et de l'abbé de Saint-Nicaise, officiant comme diacre et sous-diacre. Laurent Pinon, évêque d'Auxerre, fit un « très notable sermon ; » il prit pour texte ces paroles : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* Pierre Brunet, chanoine d'Arras, lui succéda : il donna lecture du texte des bulles du pape et du concile investissant les cardinaux de leur mission, et lut ensuite le texte du traité qui venait d'être signé, ce qui dura plus d'une heure. Ensuite, Philippe Maugart, maître des requêtes de l'hôtel du duc de Bourgogne, lut une lettre par laquelle les cardinaux promulguaient le traité : cet acte contenait, avec les pouvoirs du roi, le texte du traité. Cette lecture était à peine achevée, que les assistants, ne pouvant contenir leur joie, poussèrent des acclamations. Les cris de : « Noël ! Noël ! » retentirent sous les voûtes de la basilique avec une puissance que, dit un témoin oculaire, on n'eust pas ouy Dieu.

Puis, Jean Tudert, doyen de Paris, ambassadeur du roi, conformément à la formule arrêtée d'avance, prononça à haute et intelligible voix, les paroles suivantes :

La mort de Mgr le duc Jean (que Dieu absolve !) fut uniquement et mauvaisement faite par ceux qui perpétrèrent le dit cas, et par

mauvais conseil ; le roi en a toujours eu déplaisir et à présent le regrette de tout son cœur ; et s'il avait su le dit cas et qu'il eût eu alors le même âge et entendement qu'il a maintenant, il s'y fût opposé autant qu'il l'aurait pu ; mais il était bien jeune alors et avait petite connaissance, et ne fut pas assez avisé pour y pourvoir. Il prie donc à Mgr de Bourgogne que toute rancune ou haine qu'il peut avoir contre lui, à cause de cela, il l'ôte de son cœur et qu'il y ait entre eux bonne paix et amour. (1)

Ce traité enlevait du même coup à la domination étrangère tout espoir de se maintenir, préparant ainsi cette complète délivrance pour laquelle Jeanne avait combattu, et qu'avait méritée son martyre.

Puissions-nous, dans notre ville épiscopale, libérée de tout ennemi, dans notre cathédrale de Saint-Vaast, relevée de ses ruines, chanter bientôt l'hymne de la victoire, qu'auront méritée les sacrifices de nos soldats !

Dieu et sa martyre Jeanne nous soient en aide !

Boulogne-sur-Mer, le 11 novembre 1916.

+ Emile, Evêque d'Arras,
Boulogne et St Omer

(1) *Histoire de Charles VII*, de Beaucourt, t. II, pp. 553 et suiv.

SAINT-CLAUDE

Admirables Analogies de JEANNE D'ARC et de la France de 1914

I. La Pucelle d'Orléans a sauvé de la ruine et de la mort la nation fille aînée de l'Église. Elle a protégé la foi catholique de l'erreur anglicane.

La France de 1914 a renouvelé le miracle de Jeanne d'Arc. Elle a reconquis par la victoire son patrimoine héréditaire. Elle a fait mieux : elle est rentrée dans la pureté de son génie natal.

Nos braves soldats ont préservé la Patrie à tout jamais des barbaries guerrières qui ravagent le sol, détruisent les cités et les industries. Ils lui ont rendu un plus grand service encore : ils ont mis la pensée française à l'abri de ces théories kantiennes dont des milliers de petits Français, à tous les degrés de l'enseignement, avaient été saturés depuis 1870 ; ils ont délivré à tout jamais les jeunes intelligences françaises de ce couvercle teuton qui pesait sur elles depuis quarante-quatre ans, en les assservisant à des méthodes pour lesquelles elles n'étaient pas faites.

Et, de même qu'ils ont dit aux hordes ennemies qui se ruaient sur Paris : « Vous ne passerez pas, » ils auraient pu dire de même : « Vous non plus, philosophes allemands, vous ne passerez plus. Désormais, nos écoliers ne se rangeront plus sous votre férule de pédants : nous ne laisserons plus à l'avenir germaniser nos intelligences, nos sciences et nos arts. »

* * *

II. Le miracle de Jeanne d'Arc consiste en partie à rallier autour du dauphin le plus de bons Français qu'elle peut trouver. « Jamais, dit-

elle, il n'y aura trop de bons Français autour de ma bannière. » Union sacrée autour du drapeau. C'était une promesse de victoire. De tous ces soldats plus ou moins mercenaires, qui soutenaient la cause du dauphin de France, Jeanne sut par son ascendant faire de véritables volontaires.

La France de 1914 fit mieux pendant les cinquante mois de guerre où la Patrie était en danger. Non seulement elle mit sur pied une immense armée, mais elle tout entière ne fut plus qu'une armée. Tout s'unifia, tout se confondit dans l'universel resplendissement du patriotisme. Pour qui connaît l'humanité et tous les mouvements mauvais de sa nature, une si soudaine, si unanime, si affectueuse fraternité paraissait un vrai prodige. Prodige si l'on veut. En tout cas, il fut réalisé ; et c'est au plus redoutable des fléaux que nous l'avons dû. Parce qu'il a mis au jour les couches ignorées de l'âme française, on a eu raison de comparer ce fléau « à l'orage des montagnes dont les torrents emportent avec les obstacles les couches de terrains superficielles et laissent voir le sous-sol avec le granit de ses assises. »

Des citoyens abdiquant leurs ambitions et leurs rancunes personnelles, tel fut le spectacle que présenta la France pendant toute la guerre. Si nous maudissons la lutte pour tout ce qu'elle a exercé de ravages et entassé de ruines, nous admirons sans réserve l'immense fusion des âmes dont cette lutte est devenue le principe.

* * *

III. Le martyre final a servi la mission de la Pucelle, autant et plus que ses premiers succès. Jeanne prisonnière, Jeanne vendue à ses ennemis, Jeanne condamnée et brûlée vive, c'est toujours Jeanne victorieuse, quoi qu'en aient pu penser alors ses juges et ses bourreaux, et quoiqu'elle-même en ait pu douter un moment. Elle a compris depuis lors comment sa patience dans l'épreuve était nécessaire à son triomphe.

Dieu nous a donné la victoire, mais comme à Jeanne d'Arc il nous a demandé d'accepter généreusement les plus douloureux sacrifices. Et c'est encore par son admirable acceptation des épreuves de la guerre que la France rappelle de fort près la sublimité de son modèle. Le peuple de France s'y soumit avec une spontanéité si résolue, si ferme, si universelle, qu'il excita l'admiration de tous. Sans effort, nobles et ouvriers, hommes de carrières libérales et paysans, tous sont partis si

décidés, qu'on n'eût pu deviner à leur marche affermie s'ils partaient pour un jour ou pour l'heure infinie.

Au long supplice des blessés, aux deuils innombrables des morts, se sont ajoutées les horreurs de la captivité. Qu'est-ce qui a jeté sur de si lamentables choses de la noblesse, de la beauté ? Rien autre que l'esprit de sacrifice dont nos soldats étaient animés, à l'exemple de Jeanne d'Arc, leur modèle, et dont tous, à l'arrière comme à l'avant, nous étions pénétrés.

En récompense de nos sacrifices si chrétiennement supportés, et par la protection de Jeanne d'Arc, Dieu nous a accordé, avec la victoire de nos armes, le triomphe de la justice et du droit.

Nous avons payé la victoire d'un sang précieux et d'un long martyre ; restons dignes d'elle.

Au nom de notre victoire, travaillons ; au nom de notre victoire, restons unis, faisons la paix religieuse. La canonisation de Jeanne d'Arc est proche. En canonisant Jeanne d'Arc, l'Église attestera devant l'univers catholique qu'elle a pratiqué les *vertus* chrétiennes à un degré non seulement ordinaire, mais véritablement *héroïque.* Combien se montrent téméraires et injustes ceux qui réduisent aux proportions ordinaires de la puissance humaine la vie, les actes de la *Pucelle d'Orléans,* et lui refusent toute inspiration divine ! En vérité, ce que fut Jeanne d'Arc : le caractère particulier de sa manière de vivre et d'agir jusqu'à l'âge de seize ans ; puis les entreprises aussi glorieuses qu'inouïes par lesquelles elle restaura les destinées de sa patrie ; enfin, ce que furent ses derniers moments, alors que, lâchement trahie par les siens, prisonnière de ses ennemis, condamnée au supplice le plus cruel, mais réconfortée par la Sainte-Eucharistie, implorant, les yeux fixés sur la croix du Sauveur, en présence d'une foule immense, le pardon pour les auteurs de sa mort, elle expirait au milieu des flammes. De tels faits et les circonstances, pour qui les examine tant soit peu sans passion ni opinion préconçue, la font reconnaître et honorer comme une héroïne chrétienne.

L'*héroïcité* des vertus de Jeanne d'Arc a été, depuis sa béatification, corroborée par deux guérisons miraculeuses sur lesquelles s'appuyèrent les promoteurs de la cause pour solliciter la canonisation de la Bienheureuse. La reconnaissance de ces deux miracles fut l'objet de quatre jugements successifs. Le premier eut lieu dans une congrégation antépréparatoire ; le second et le troisième dans deux congrégations prépara-

toires ; le quatrième dans une congrégation générale, tenue le 18 du mois de mars dernier, en présence de notre Saint-Père le pape Benoît XV.

Rendons grâce à Dieu et aussi à la Très-Sainte-Vierge, car, comme le disait le Souverain-Pontife dans son allocution du 6 avril : « Si, dans tous les prodiges, il convient de reconnaître la médiation de Marie, par laquelle, selon le vouloir divin, nous arrivent toute grâce et tout bienfait, on ne saurait nier que, dans un des miracles précités, cette médiation de la Très-Sainte-Vierge s'est manifestée d'une manière toute spéciale. Nous pensons que le Seigneur en a disposé ainsi afin de rappeler aux fidèles qu'il ne faut jamais exclure le souvenir de Marie, pas même lorsqu'un miracle semble devoir être attribué à l'intercession ou à la médiation d'un bienheureux ou d'un saint. »

Benoît XV décernera donc bientôt à Jeanne d'Arc les honneurs de la canonisation. Puisse notre héroïne française glorifiée devenir réellement le trait d'union entre la patrie et la religion, entre la France et l'Église, entre la terre et le ciel !

Saint-Claude, le 8 décembre 1919.

+ François Alexandre
évêque de Saint-Claude.

BELLEY

JEANNE D'ARC ET LA SAINTE COMMUNION

L'Eucharistie est la source divine où Jeanne d'Arc a puisé l'héroïque courage de remplir sa mission.

D'instinct, Jeanne encore enfant est attirée vers le tabernacle. Elle aime à se tenir devant l'autel, à assister à la célébration de la messe.

Les délices de sa première communion lui sont si douces qu'elle a hâte de revenir souvent à son Dieu. Combien furent fécondes ces ferventes communions de la pieuse bergère pour former son âme à la vertu !

Vivant de ce Pain qui fait les forts, elle est prête, la courageuse enfant, à répondre à l'appel des voix d'En-Haut.

Elle part, rien ne peut la retenir, elle renversera tous les obstacles à sa mission sainte, elle ira jusqu'à l'immolation suprême sur le bûcher de Rouen.

En route vers Chinon, Jeanne fait halte dans les églises qu'elle rencontre. A son entrée victorieuse dans Orléans, elle se rend tout d'abord à la cathédrale.

Dans les camps, par ses ordres, la messe est célébrée ; on la voit pleurer d'amour à l'élévation. Même au jour de bataille, elle ne peut se passer d'entendre la messe et de communier. Au soir des rudes journées de combat, parfois elle passe une partie de la nuit en adoration devant le tabernacle.

L'Eucharistie est pour Jeanne la lumière dans ses décisions et ses plans de guerre, la sauvegarde de sa virginité, son réconfort dans les épreuves. En un mot, l'Eucharistie est toute sa vie.

Aussi la privation de la communion fut-elle la plus terrible torture qu'ait soufferte la noble captive dans sa prison. S'il lui échappe un gémissement, c'est pour exprimer la faim de son âme. En vain elle réclame son Dieu ; on l'écarte cruellement de la Table Sainte, même le jour de Pâques.

Voici l'heure du supplice. La sentence est signifiée à Jeanne ; dans un sursaut de la nature, elle éclate en sanglots. Au milieu de sa détresse, sa pensée va à la Sainte-Eucharistie. Ah ! si elle pouvait communier ! Elle en fait la demande d'une façon tellement attendrissante que les bourreaux y cèdent. Jésus vient, et la pauvre victime lui dit tout haut son amour et sa résignation dans un épanchement si touchant que les témoins de cette scène ne peuvent retenir leurs larmes. L'Eucharistie au cœur, Jeanne monte intrépide les marches du bûcher, continuant son action de grâces qui s'achèvera au Ciel. A l'instant où les flammes l'étouffent, elle jette dans un cri suprême le nom de Celui qui avait été tout l'amour de sa vie : Jésus ! Jésus ! Jésus !

Comme notre idéale héroïne, faisons de la Sainte-Eucharistie l'aliment habituel de nos âmes, et puissions-nous achever notre tâche terrestre l'hostie au cœur et le nom de Jésus sur les lèvres.

Belley, le 10 novembre 1919.

+ Adolphe
Ev. de Belley

MEAUX

JEANNE D'ARC
CHRÉTIENNE ET FRANÇAISE
ELLE NOUS PARLE, ÉCOUTONS-LA

Rien ne nous fera mieux connaître Jeanne d'Arc que de l'écouter. Elle-même nous dira ce qu'elle fut. Bien gravés dans la mémoire et les cœurs, ses paroles et ses actes seront un puissant stimulant pour tous.

La Bienheureuse nous apparaît comme le vivant exemple de toutes les vertus chrétiennes, comme le parfait modèle du plus pur patriotisme.

Dans cette vie si courte (Jeanne ne vécut ici-bas que dix-neuf années, quatre mois, vingt-quatre jours : née à Domremy le 6 janvier 1412, elle mourut à Rouen le 30 mai 1431) et cependant si bien remplie, il n'est rien qui ne puisse servir à l'édification des âmes. Tous et chacun, quels que soient leur âge, leur condition, leur carrière, peuvent trouver dans ce grand exemple le modèle à suivre pour accomplir ici-bas la mission confiée par Dieu à toute créature raisonnable.

Au foyer de la famille, à l'abri du clocher de sa paroisse, au milieu de ses compagnes du hameau ou de la ville, parmi les gentilshommes, les soldats ou les chefs militaires, elle apparaît toujours semblable à elle-même, fidèle à sa mission. A l'heure de la prospérité et des victoires, comme à celle de l'épreuve, de la prison, de l'injustice des tribunaux, devant la trahison, la calomnie, l'abandon, le supplice et la

mort, toujours et partout on la voit comme le type achevé de la Française sans peur, parce qu'elle est la chrétienne sans reproche.

§ I

A la base de toute vie chrétienne se trouve la *VERTU DE FOI :* sans elle, aucune vie surnaturelle n'est possible. La foi de Jeanne était vive, ardente, d'une fermeté inébranlable.

Je crois fermement n'avoir pas failli en notre Foi, et, pour rien au monde, je ne voudrais y faillir. — Il n'y a rien dans ma pensée de contraire à l'Église. S'il y avait quelque chose contre la foi chrétienne, je ne le voudrais pas soutenir, mais le bouterais hors ! — Non, non, je ne suis pas hérétique, ni schismatique ; je suis une bonne chrétienne. Je veux obéir à l'Église comme une bonne chrétienne. J'aime Dieu, je le sers. Je voudrais aider la sainte Église de tout mon pouvoir. — Je m'en rapporte à Dieu qui m'a envoyée, à Notre-Seigneur, à tous les saints et saintes du Paradis. Et m'est avis que c'est tout un : Dieu et l'Église.

Aussi, s'en rapportant à l'Église universelle, elle fait appel au pape :

Conduisez-moi devant le pape et je lui parlerai ! — Tout le clergé de Paris et de Rouen ne saurait me condamner s'il n'y a droit. Je ne crois qu'au pape qui est à Rome. Je m'en rapporte à Dieu et à notre Saint-Père le pape.

§ II

Et cette foi inébranlable la conduisait à une *GRANDE CONFIANCE EN DIEU :*

Jhésus, mon droiturier et souverain Seigneur ! Je me fie de tout à Dieu. — Mon très doux Dieu, en l'honneur de votre Sainte-Passion, je vous requiers, si vous m'aimez, que vous me révéliez ce que je dois répondre. — Si je ne suis en état de grâce, Dieu veuille m'y mettre. Si j'y suis, Dieu veuille m'y garder ! — Si je puis pécher mortellement, je n'en sais rien, et, du tout, je m'en rapporte à Notre-Seigneur ; c'est pour moi un grand trésor. — Mes œuvres et mes faits sont tous en la main de Dieu ; du tout, je m'en attends à Lui. — Je serais la plus dolente du monde si je savais n'être pas dans la grâce de Dieu. — En nom Dieu, il faut combattre ; seraient-ils pendus aux nues, nous les aurons ! — En nom Dieu, les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. — Il faut besogner quand Dieu veut. Travaillez, et Dieu travaillera. Si des ennemis sont sur mon chemin, Dieu y est aussi. — En avant, en nom Dieu, je passerai !

Avec une telle confiance en Dieu, comment Jeanne n'eût-elle pas été *soumise en tout abandon et résignée jusqu'au bout à la volonté divine ?*

Jeanne, lui dit l'archevêque de Reims, où pensez-vous donc mourir ?

Où il plaira à Dieu. Je ne sais ni le lieu, ni le temps. Plût à Dieu que je pusse retourner garder les troupeaux près de ma mère et de ma sœur. — Je m'en rapporte à Notre-Seigneur, qui fera sa volonté. J'eusse mieux aimé être tirée à quatre chevaux que d'être venue en France sans congé de Dieu. — J'aurais eu cent pères et cent mères, Dieu commandait, je serais partie. Dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux, j'irai où Dieu m'appelle. — Je ne réponds rien que je prenne dans ma tête ; ce que je réponds est du commandement de mes Voix. Dieu premier servi ! »

« Dieu premier servi ! » Voilà bien la devise de Jeanne. Aussi est-ce sans hésiter qu'elle a répondu à sa mission d'En-Haut, vocation sublime qu'elle a toujours hautement affirmée.

Fille de Dieu, va, je serai à ton aide. Va, va, va !

J'ai vu mes saintes comme je vous vois ; je n'ai rien fait que par leur conseil ; leurs voix m'ont dit tout ce qui m'est arrivé et elles ne m'ont jamais trompée. Je crois en elles aussi fermement qu'en la Passion de Notre-Seigneur, et mon seul désir est d'aller les retrouver en Paradis. Elles me parlent tous les jours et plusieurs fois par jour. Si elles ne me réconfortaient, je serais morte. — Sur toutes choses, saint Michel me disait que je fusse bon enfant et que Dieu m'aiderait : Jeannette, sois bonne, sage et pieuse, aime Dieu, fréquente l'église. Il me racontait la grande pitié qui était au royaume de France. — Je suis venue de par Dieu. Je n'ai rien à faire ici ; qu'on me renvoie à Dieu d'où je suis venue. — Je ne crains pas de vous déplaire, à vous, mais je crains de déplaire à mes Voix.

Et quand on l'interroge : On déplaît donc à Dieu en disant des choses vraies ?

Oui, répond-elle, si on les dit à qui il ne faut pas les dire. — C'est Messire qui m'a envoyée. C'est à son conseil que j'ai appris l'art de la guerre. Ce n'est ni mon épée, ni mon étendard qui ont gagné les batailles, c'est Jésus-Christ Notre-Seigneur ; tout a été fait de par le Roi du Ciel. — Vous avez été à votre Conseil et moi au mien. Et croyez que le Conseil de mon Seigneur s'accomplira et tiendra, au lieu que le vôtre périra. — Rendez à la Pucelle, envoyée de par Dieu, les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez prises et volées en France. Elle est toute prête à faire la paix si vous lui voulez faire raison. Croyez que le Roi du Ciel enverra plus de forces à la Pucelle, et qu'on verra

lesquels auront meilleur droit, de Dieu ou de vous. — Quand vous me feriez arracher les membres et tirer l'âme du corps, je ne vous dirais pas autre chose. Et si je disais autre chose, après, je vous déclarerais que vous me l'auriez fait dire par force. — Si je voyais le bûcher allumé devant moi et les bourreaux prêts à me précipiter dans les flammes, je ne dirais pas autre chose. — Renvoyez-moi à Dieu, de par qui je viens... Moi, je vous dis de prendre garde... Vous, vous dites que vous êtes mon juge; c'est une grande charge que vous assumez, et vous me chargez trop. — Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait du commandement de Dieu. Mes Voix ne m'ont pas trompée. Priez Dieu pour moi, saint Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite, priez pour moi. — Mes Voix me disent que j'aurai secours et que je serai délivrée. Et elles ajoutent : « Prends tout en gré; ne te chaille (soucie) pas de ton martyre; tu viendras finalement au Paradis. » La mort va m'ouvrir le Paradis : c'est la délivrance dont me parlaient mes Voix.

Docile instrument entre les mains de Dieu, elle reste *humble* et ne songe nullement à se glorifier :

Je ne sais ni A, ni B, mais je sais que je viens de la part de Dieu. — Il a plu au Roi du Ciel de se servir d'une simple pucelle pour sauver la France. — Que je voudrais qu'il plût à Dieu que je n'allasse pas plus loin et que je quittasse les armes. J'irais dans mon pays servir mon père et ma mère, garder leurs brebis avec ma sœur et mes frères qui seraient si heureux de me revoir !

§ III

Cette *confiance* si grande en la Providence divine, cette *docilité* entière à répondre à l'appel divin, cette *humilité* profonde s'expliquent par le *GRAND AMOUR DE DIEU* si vivant dans le cœur de Jeanne. Sa vie toute de dévouement et de sacrifice, que le martyre devait couronner, nous montre à quel point Jeanne aima son Dieu : « *Je l'aime de tout mon cœur,* » disait-elle. Elle portera sur son étendard sa devise : « *Jhésus ! Maria !* »

Mon étendard, il avait été à la peine, c'était raison qu'il fût à l'honneur.

Je ne durerai guère, il faut donc me bien employer. Vive labeur !

Elle réclame une croix avant de mourir :

Je vous en prie, dès que le feu sera allumé, tenez-la devant mes yeux et continuez à me la montrer jusqu'à la mort.

Elle mourut en invoquant le nom de Jésus : « *JHÉSUS ! JHÉSUS ! JHÉSUS !* »

L'*amour de Dieu* ne va pas sans l'*amour du prochain.*

Jeanne aime le prochain qui souffre :

Les pauvres venaient à moi volontiers, disait-elle, parce que je ne leur faisais pas déplaisir et qu'au contraire j'aimais à les supporter.

Elle aimait jusqu'à ses ennemis même :

Pardonnez-moi, vous tous gens d'ici, comme je vous pardonne.

Elle aimait surtout ses parents, ses bienfaiteurs, ses amis ; et ses regrets de quitter le foyer de sa famille, le sanctuaire de sa paroisse, le clocher de son village, comme ses ardents désirs de les retrouver, disent assez combien elle les chérissait.

Elle aimait enfin, et par-dessus tout, sa Patrie, cette grande famille pour laquelle elle sacrifia toutes ses autres amours.

Jeanne aimait ses soldats, les nobles fils et défenseurs de la France :

Jamais je n'ai vu couler de sang français que les cheveux ne se dressassent sur ma tête. — Le sang de nos gens coule par terre ! Au nom de Dieu, c'est mal fait ! Pourquoi ne m'a-t-on pas éveillée plus tôt ? Nos soldats ont bien à besogner devant une bastille. Mes armes, apportez-moi mes armes ; amenez-moi mon cheval ! Ah ! sanglant garçon, crie-t-elle à son écuyer, vous ne me disiez pas que le sang de France est répandu !

En ses soldats, elle aimait avant tout leurs âmes :

« Il faut convertir nos soldats. Procurez-vous une bannière représentant Notre-Seigneur Jésus en croix, avec la sainte Vierge Marie et saint Jean à ses côtés. Puis, ordonnez à tous les prêtres de Blois de se réunir avec vous, matin et soir, en plein air autour de cette bannière. Que pas un, dit-elle à ses soldats, ne se joigne à nous qu'il ne soit confessé : les prêtres qui m'entourent entendront de suite les confessions. Allons d'abord aux églises, rendons gloire à Dieu de l'avantage qu'il nous a donné. Si nous étions ingrats, il ne serait plus avec nous et nous n'aurions plus la victoire. Si nous pouvions ouïr la messe, ce serait bien. »

Son patriotisme, inspiré de Dieu et s'élevant sur les ailes de la foi à la hauteur d'une vertu sublime, nous apparaît comme le mobile de sa vie tout entière, qu'elle a consacrée à la France jusqu'au suprême sacrifice.

Aussi l'Église, en la plaçant sur les autels, nous l'offre-t-elle comme le type et le modèle accompli de l'âme française de son temps et de tous les temps.

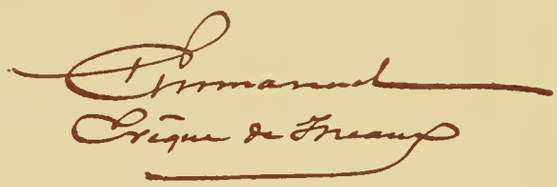
O Bienheureuse Jeanne d'Arc, patronne, libératrice et gardienne de la France, obtenez de Dieu, pour le pays que vous avez tant aimé, l'union sacrée qui peut seule assurer dans le présent et l'avenir son triomphe et la paix ! Que tous suivent votre étendard ; qu'ils restent fidèles aux traditions de la Fille aînée de l'Église, afin de mériter que toujours : « Dieu protège la France ! »

Aujourd'hui Jeanne d'Arc vient d'être exaucée. Méritons que Dieu l'exauce toujours !

En la fête de saint Martin, soldat, apôtre et évêque.

Meaux, 11 novembre 1918.

Au jour glorieux de l'armistice, de la victoire et de la paix.



PAMIERS

JEANNE D'ARC
ET SA MISSION AU XXe SIÈCLE

Jeanne d'Arc est d'une sublime actualité. C'est vers elle, la protectrice indispensable et sainte, que se portent, en ces moments d'indicible angoisse, tous les regards, tous les cœurs, toutes les espérances.

Tout nous la rappelle, tout nous la rend présente : l'invasion, les horreurs de la guerre, nos divisions intestines, l'infidélité de la France à sa vocation providentielle.

Au XVe siècle, Jeanne d'Arc, instrument miraculeux et fidèle de Dieu, nous sauva, en chassant l'envahisseur, en réalisant l'union des âmes, en rendant la France aux Français et Jésus-Christ à la France.

De Jeanne, nous attendons aujourd'hui le même secours, les mêmes bienfaits, les mêmes miracles : ils nous sont aussi nécessaires. Saurons-nous les obtenir en écoutant ses leçons et en suivant ses exemples ?

Il y a aujourd'hui, comme au XVe siècle, « grande pitié sur la terre de France. » Sur elle sévit depuis quatre ans le fléau dévastateur de la guerre, de l'invasion la plus gigantesque, la plus inhumaine, la plus sauvage qu'ait enregistrée l'histoire. C'est une perpétuelle rafale de fer, de feu, de gaz, qui brise, blesse, déchire, brûle, étouffe, tue.

Cruelle épreuve ! N'est-ce pas notre châtiment ? Séduite par le mirage des fausses doctrines et les utopies révolutionnaires, la France du XXe siècle s'est éloignée de Dieu. Elle a dénoué les liens séculaires de son alliance avec Jésus-Christ, son Église, son évangile. Que dis-je ? La France officielle a livré à Dieu une bataille désespérée, s'efforçant

« d'exiler » le Créateur du monde, son ouvrage, rêvant une sociéte qu'elle appelle, on ne sait pourquoi, « laïque, » mais dont l'essence est de vivre et mourir sans Dieu. Crime et folie tout ensemble. La France a été bien coupable... C'est l'heure de la réparation, de l'expiation rédemptrice. La nation l'accepte, humble, généreuse, repentante.

Depuis quatre ans, sur tous les champs de bataille de l'Occident et de l'Orient, coulent des fleuves de sang, le sang des meilleurs de nos fils, le sang de nos prêtres, qui s'offrent à Dieu en holocauste pour la rançon de leur Patrie. Qu'est-ce que notre France aujourd'hui, sinon un immense autel arrosé de sang ? Et les larmes des veuves, les larmes des mères, les larmes de millions de petits orphelins, n'est-ce pas encore du sang, un sang expiatoire ?

La France se retourne vers Dieu. Elle prie, elle souffre, elle espère : n'est-ce pas déjà là un miracle de la protection de notre Jeanne, qui fait pressentir qu'elle nous sauvera, comme au XVe siècle, au moment où tout, humainement, semble désespéré ?

Comment, en vérité, ne pas remarquer que Dieu a voulu, à la veille de la crise suprême, par une grâce incomparable — celle de la béatification de Jeanne — nous rendre la grande libératrice ? N'est-ce pas pour accomplir de nouveau sa mission ?

Et ne nous a-t-elle pas déjà donné des signes et des preuves de sa présence, de son secours, de sa volonté ?

« Pour l'union des âmes françaises, » moyen essentiel de victoire : n'est-ce pas là un vrai miracle, que Jeanne a commencé de réaliser parmi nous et qu'elle saura maintenir et achever ?

« Pour la libération du territoire : » son nom n'était-il pas le mot d'ordre, en 1914, le jour où s'est déclarée la victoire de la Marne ?

« Pour le renouvellement de la vocation chrétienne de la France : » par la persécution religieuse et par la séparation impie de la France d'avec son Dieu et d'avec l'Église, nous avions perdu « l'esprit du sacre de Reims ; » l'esprit du sacre, c'est l'adoration publique, sociale, nationale de Dieu ; c'est l'obéissance publique, sociale, nationale à la loi de Dieu ; c'est le respect public, social, national pour Jésus-Christ et pour l'Église... Ne serait-ce pas pour cela que Dieu a permis l'effroyable attentat des barbares contre la cathédrale de Reims, baptistère de la France, sanctuaire du sacre, théâtre du triomphe de

Jeanne ?... Jeanne nous rendra l'esprit du sacre, œuvre difficile, mais déjà accomplie en partie dans beaucoup de cœurs. Appelons-la à notre aide avec un indomptable espoir, une invincible confiance !... Mettons-nous surtout à son école, pour devenir avec elle et comme elle les sauveurs de la Patrie, par les mêmes moyens : prière, travail, sacrifice.

Jeanne priait sans cesse, avant, pendant, après la bataille, jusqu'à organiser des processions au chant du *Veni, Creator,* et des litanies de la Très-Sainte-Vierge. « Dieu premier servi ! » C'était son mot d'ordre. Et, comme elle savait que seule monte droit au Ciel la prière qui sort d'un cœur pur, elle entretenait dans son âme de vierge la haine du péché. « J'aimerais mieux mourir, disait-elle, que de commettre un seul péché. » — « C'est le péché, répétait-elle aux hommes d'armes, qui fait perdre les batailles. » Et elle avait juré une guerre implacable au blasphème, à l'intempérance, à la débauche. Lorsque, blessée aux Tourelles, on lui propose de la guérir en « charmant » ses blessures : « Mourir plûtot, s'écrie-t-elle, que de rien faire contre la volonté de Dieu ! » Et sa robuste piété s'alimente dans la fréquentation des sacrements et se révèle par la pratique de toutes les œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde.

Jeanne priait, Jeanne travaillait : « Vive labeur ! » c'était sa devise. Elle sait que, dans la guerre comme partout, Dieu n'assiste que ceux qui ont commencé par faire leur devoir, et, s'il le faut, plus que leur devoir. Aux juges de Poitiers qui objectent que : « Si Dieu veut délivrer le peuple de France, il n'est pas besoin de gens d'armes, » elle réplique avec le bon sens chrétien : « En nom Dieu, les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. »

Les Voix ont ordonné : « Va, Fille de Dieu, va ! » Et Jeanne va, intrépide, infatigable. « Je ne suis qu'une pauvre fille, murmure-t-elle, je ne sais ni A, ni B. Je ne sais ni monter à cheval, ni faire la guerre ; mais puisque Dieu le veut, me voici. » Quand on lui demande à quel moment elle veut partir : « Mais plutôt aujourd'hui que demain, » répond-elle. Et elle endosse un justaucorps, chausse des éperons, saute en selle, prend la lance et part comme le plus alerte et le meilleur des chevaliers. Elle va de Domremy à Vaucouleurs, à Chinon, à Poitiers, à Orléans, à Reims. Elle parcourt quatorze ou quinze cents lieues en quelques mois, la vaillante écuyère, avant d'atterrir au funèbre bûcher de Rouen ! ...

Jeanne priait, Jeanne travaillait, Jeanne souffrait. Son cœur connut les déchirements et les amertumes de la séparation, de l'isolement, de la suspicion, de la jalousie, de la noire calomnie. Mais il n'y a pas de

rédemption sans souffrance et sans immolation ; et Jeanne accepta tout en silence, résignée.

Elle eut, comme le divin Jésus, sa Passion douloureuse. Comme lui, Jeanne fut trahie, vendue, abandonnée, livrée, condamnée par des juges iniques. Attachée enfin à un bûcher elle fut brûlée vive : « Jésus ! Maria !... » Avec ces mots sur ses lèvres, elle exhala sa belle âme et la rendit à Dieu.

Par la prière, le travail, le sacrifice, Jeanne remplit la mission que le Ciel lui avait confiée, et sauva la France. Comprenons ses leçons et imitons ses exemples.

Au XXe siècle, comme au XVe, au même prix, même assistance divine et même bienfait : la victoire glorieuse ! l'envahisseur chassé, la France aux Français, et Jésus-Christ à la France ! Ce sera le nouveau et prochain miracle de Jeanne d'Arc...

Mai 1918.

+ Pierre
Evêque de Tarbes.

MONTAUBAN

LA BÉATIFICATION DE JEANNE D'ARC
SIGNE DE SALUT POUR LA FRANCE
(18 AVRIL 1909)

C'est par un manifeste dessein de la divine miséricorde que Jeanne d'Arc, béatifiée après un silence plus de quatre fois séculaire, est apparue au commencement de ce XXe siècle, ainsi qu'elle s'était levée au commencement du XVe, comme un signe de salut, un arc-en-ciel dans les nuages.

Dieu, autrement, l'aurait béatifiée plus tôt, car elle avait fait pour cela d'assez éclatants miracles, ou il l'aurait laissée comme enfermée dans la gloire mystérieuse de son Ciel. Il l'a envoyée quand tout allait nous paraître désespéré, à son heure à Lui, quand l'étranger disait : « Où est donc le Dieu de ce peuple ? »

« Notre Dieu est avec Jeanne, qui nous amène secours meilleur qui jamais arriva à général ou à cité. » Si pour nous sauver il faut encore des miracles, elle en fera !

Mais ces miracles, elle ne les fera ni par l'épée toute seule, ni seulement par le drapeau de la France ou même par sa bannière qu'elle aimait tant. Comme sous les murs d'Orléans, il faudra la prière des prêtres et la croix de Jésus-Christ.

Et, le lendemain de la victoire, quand tous les ennemis auront été boutés dehors, qu'adviendra-t-il ? Que sera la France ? Il n'est pas malaisé de le prédire, car les mêmes causes ont coutume de produire les mêmes effets.

L'apôtre saint Jean a résumé dans trois mots d'une psychologie universelle et immuable toutes les causes de déchéance individuelle et sociale. *Concupiscentia carnis ; concupiscentia oculorum, superbia*

vitae. Les appétits innommables, la faim de l'or et l'orgueil impatient de toute autorité, toutes les révolutions et toutes les ruines d'empires et de peuples sont là !

Vous pensiez que les hommes tristement fameux qui ont persécuté l'Église, au cours des siècles aimaient la justice et la liberté ? C'étaient des corrompus, des cupides, des superbes. Ne cherchez pas d'autres explications de toutes les injustices, de toutes les impiétés, de tous les sacrilèges, de toutes les violences, de tous les crimes qui se sont commis ailleurs et chez nous contre la religion et la Patrie.

Je vous le dis, il n'y en a pas d'autres.

Il n'y a pas non plus d'autres causes des catastrophes de nations tombées avec fracas les unes sur les autres ! Qui donc a jeté dans la mort tant de peuples puissants et orgueilleux qui dorment dans la poussière des siècles ? N'en doutez pas, c'est la corruption de l'esprit et celle du cœur !

C'est elle qui avait préparé l'agonie de la France au XVe siècle. C'est elle encore qui a failli, pendant l'orgie révolutionnaire, étouffer la Patrie dans la boue et dans le sang. C'est elle enfin qui, hier, nous conduisit aux portes du tombeau. Nous n'étions pas prêts quand l'étranger est apparu à nos frontières. Je le crois bien ! Nous étions tant occupés à chasser de partout la croix, symbole du sacrifice détesté !

Ah ! de grâce, Français, prenez garde ! En vérité, il en est temps ! Le sang coule ! La Patrie vous implore ! Si les trois puissances ennemies allaient régner encore en souveraines, en l'absence de la croix, elles entreraient dans le cœur et dans les veines de la France, pour tarir les sources sacrées de l'idéal, de la vertu, de la vie même ! Plus redoutables que les épées les mieux aiguisées, que la poudre la plus sèche et que les canons les plus formidables, elles tueraient notre malheureux pays.

La France sera catholique ou elle ne sera pas ! Rappelez donc la croix. Ramenez-la partout d'où elle a été chassée. Faites cela, non pas demain, mais aujourd'hui. Et tous, debout sous l'étendard de Jésus-Christ, comme le demandait Pie X, de sainte et immortelle mémoire, tous unis dans une même foi patriotique et religieuse, bataillez, chacun à votre manière, au poste de combat qui vous est assigné par Dieu, maître souverain de la France !

Et cela fait, ne craignez pas ! Ouvrez vos âmes toutes grandes à l'espérance !

L'Allemand aura beau faire, il aura beau être sauvage et puissant : vous le bouterez dehors ! Nos drapeaux iront flotter sur les clochers reconquis de Metz et de Strasbourg !

Et, demain, la France ne vivra pas seulement, elle redeviendra grande. Une vertu descendra de la croix, qui nous rendra toutes nos gloires anciennes.

Il le faut ! Il faut que s'accomplisse tout entière la prophétie de Reims, que notre Patrie reprenne dans le monde sa fonction de soldat de Dieu, de sergent du Christ, de défenseur des nobles et saintes causes. Il faut qu'elle redevienne, comme aux beaux jours d'autrefois, le plus beau royaume du monde après celui du Ciel.

Pour cela, ô bienheureuse Jeanne, entendez notre prière. Vous n'êtes plus une bergerette ignorante. Vous êtes une béatifiée glorieuse. Vous disposez de la puissance même de Dieu. Verriez-vous donc aujourd'hui, sans pitié, couler le sang de France ? Supporteriez-vous surtout de voir périr les âmes de France ? Et votre Christ Jésus, votre « droicturier, » ne voudriez-vous donc plus qu'il fût Roi de France ? Enfin, ne vous souviendriez-vous pas qu'il y a une France qui prie, qui aime et qui ne veut pas mourir, mais servir encore Dieu et son Église ?

Unissez-nous donc à l'ombre de la croix et ressuscitez dans toutes nos âmes l'ardente foi de nos pères, afin que partout, non seulement dans nos églises, mais jusque dans les conseils de ceux qui gouvernent, dans les assemblées politiques et savantes, dans les universités et dans les écoles, dans le palais des grands et la mansarde des pauvres, dans l'atelier des ouvriers et la chaumière des paysans, sur les grandes places de nos villes et jusque dans les chemins les plus éloignés de nos campagnes retentisse le vieux cri de la France chrétienne et invincible :

« Vive le Christ, qui aime les Francs !... »

. . . . . .

J'écrivais les lignes qui précèdent le 15 mai 1915.

Déjà l'étranger orgueilleux et brutal foulait la terre sacrée de notre chère France. Je n'hésitais pourtant pas à affirmer que nos drapeaux victorieux flotteraient un jour sur les clochers reconquis de Metz et de Strasbourg.

C'est chose faite maintenant. La victoire nous a coûté beaucoup de sang. Elle n'en est que plus glorieuse. Metz et Strasbourg sont redevenus français.

Le mérite en revient, sans doute, à l'héroïsme de nos soldats et à la science de leurs chefs.

Mais Jeanne n'y est pas étrangère. Elle a sûrement uni sa prière à celles des autres saints de la Patrie. La preuve en est que les hommes de guerre croyaient eux-mêmes, dans les premiers jours de juillet 1918, que Paris allait tomber aux mains de l'ennemi, et que, le 11 novembre, au contraire, l'ennemi était « bouté hors » de France !...

Il y a là quelque chose qui ressemble singulièrement au miracle. Il y a, du moins, l'intervention évidemment providentielle de Celui « qui fait la victoire. »

Autour de cette victoire si chèrement acquise, il ne devrait y avoir que des rayons de gloire.

Hélas ! et des ombres s'y mêlent, douloureuses, menaçantes. C'est que la France, tant aimée de Dieu, s'obstine officiellement, devant le monde scandalisé, à ne pas même parler de Dieu !

Blasphème impie qui ferait tôt ou tard ce que n'ont pu faire les monstrueux canons allemands.

Douce vierge de Lorraine, priez pour nous ! Et que votre prière qui nous a sauvés de l'étranger, nous sauve de nous-mêmes !

Montauban, le 11 novembre 1919.

+ Pierre, évêque de Montauban

BLOIS

LA VEILLÉE DES ARMES

Je suis d'autant plus heureux de rendre ici mon hommage à Jeanne d'Arc, que le nom de ma ville épiscopale est pour jamais associé au sien.

Blois se trouve comme au seuil de la glorieuse épopée de Jeanne. On a cru que Gérard Machet, confesseur de Charles VII, qui donna au roi un avis favorable au message divin de la Pucelle, était un prêtre blésois. Ce sont, du moins, deux capitaines du château de Blois, le seigneur de Villars et Jamet du Tillay, qui furent envoyés à Chinon par Dunois, frère du comte de Blois, puis devinrent les compagnons d'armes de Jeanne et se distinguèrent, à ses côtés, dans toute la campagne de la Loire. C'est la duchesse d'Alençon, fille de notre comte, qui devint l'amie et la confidente de Jeanne. C'est vraiment chez nous que la libératrice a trouvé ses amis de la première heure.

Ainsi, Blois était allé, en quelque sorte, au-devant de Jeanne ; Jeanne devait venir jusqu'à Blois. Elle y vint, en effet, de Tours, et y fit son entrée le 24 avril 1429.

Dernier rempart du parti français, notre ville était alors le principal centre de ravitaillement pour Orléans assiégé ; elle était toute désignée pour devenir le point de concentration des troupes. Jeanne y demeura deux ou trois jours, adressant de là aux Anglais un message de paix ; y faisant exécuter la bannière qu'elle remit aux prêtres pour être portée à l'avant-garde, aux chants des hymnes d'église ; organisant cette chose inouïe : une retraite spirituelle au camp, et faisant se confesser et

communier tous ces pillards de soldats ; y revêtant pour la première fois son armure de combat à « blanc harnais », qu'elle offrira plus tard à Saint-Denis ; faisant bénir solennellement, dans l'antique et illustre collégiale de Saint-Sauveur, son étendard de guerre, celui qu'elle tiendra à la main en guise d'épée et qu'elle arborera fièrement au sacre, voulant, puisqu'il avait été à la peine, qu'il soit aussi à l'honneur. Ne peut-on pas dire en toute vérité que Jeanne la guerrière, Jeanne le pur et héroïque chevalier de Dieu et de la France, fit à Blois sa « veillée des armes » ?

Je n'ai pas à suivre Jeanne, quittant Blois le 27 avril, avec sa petite armée marchant, en forme de procession religieuse, à la victoire, à la libération d'Orléans, ni à raconter la seconde campagne de la Loire, bien que la concentration de la nouvelle armée fût opérée sur un autre point de notre territoire, à Selles-en-Berri, et bien que, parmi les seigneurs groupés alors autour de la Pucelle, il s'en trouvât un qui était nôtre : Louis de Bourbon, comte de Vendôme, lequel suivit Jeanne jusqu'au bout et, après la trahison de Compiègne, voulut la venger.

Nul Blésois, d'ailleurs, ne trahit la Pucelle. Le comte de Blois lui demeura fidèle, et il se montra généreux envers certains membres de sa famille qui s'étaient fixés dans notre pays. Jeanne ne fut pas chez nous davantage oubliée après sa mort. Des Blésois déposèrent avec bonheur pour elle au procès de réhabilitation. Et l'on trouve, dans le *Processionnal* de Mgr de Crussol d'Uzès (1741), évêque de Blois, la preuve d'une cérémonie publique et religieuse traditionnelle qui semble bien n'avoir eu d'autre objet que le reconnaissant souvenir de la vierge guerrière. Trois orateurs blésois furent appelés à prononcer, à Orléans, le panégyrique de Jeanne : l'abbé Morisset, en 1829, au quatrième centenaire de la libération de la ville ; le Père Monsabré, en 1877 ; le chanoine Gaudeau, en 1910. Depuis vingt ans, des fêtes religieuses et populaires sont célébrées à Blois en l'honneur de la Pucelle ; un livre érudit a été écrit par un de mes prêtres sur Jeanne d'Arc à Blois et à Selles ; des œuvres musicales de valeur y ont été composées et s'y chantent ; et, depuis la béatification surtout, la gloire de notre héroïne nationale rayonne chaque jour avec plus d'éclat dans mon diocèse. Comme Blésois, n'avons-nous pas le droit d'être fiers de la part de notre ville dans l'histoire de la libératrice de la France ? N'est-ce pas de Blois que l'armée de la Pucelle, purifiée et sanctifiée, a pris son sublime élan vers la victoire ?

Le « Mystère de Jeanne d'Arc à Blois » méritait d'être tout au moins noté dans cet ouvrage consacré à sa mémoire ; et je serais heureux si la libératrice daignait recevoir ici, par ma plume, le juste hommage de la ville qui fut témoin, avant le combat glorieux, de la sainte veillée des armes.

A l'heure ou j'achève d'écrire ces lignes, l'atroce guerre est terminée ; le soleil de la grande victoire a lui aux yeux des peuples alliés pour la défense de la justice et du droit.

Or, on s'en souvient, c'est le nom de Jeanne d'Arc qui a providentiellement signalé, au début de septembre 1914, la première approche du triomphe. C'est elle encore, elle toujours, qui fut la libératrice. Nous n'avons pas oublié la voie frayée par elle à la victoire, et nous l'avons suivie fidèlement et pas à pas.

C'est en procession religieuse, au murmure des prières et aux chants des cantiques sacrés, que sa petite armée, sanctifiée par la retraite et la communion, partit de Blois pour la libération d'Orléans et la victoire nationale.

Dès le début de la guerre, ma ville épiscopale s'est mise en mouvement, sur un signe de Jeanne, et à sa suite.

Enfants, porteurs de petits drapeaux tricolores, jeunes filles, dames et religieuses, hommes, clergé ont afflué vers le faubourg de Vienne, vers l'antique sanctuaire de Notre-Dame des Aydes, où la Pucelle était venue elle-même s'agenouiller, lors de ce passage à Blois qui fut, pour son armée et pour la France, d'une si heureuse et si magnifique fécondité.

C'est là que nos aïeux la virent prosternée dans la prière aux pieds de la Vierge ; là qu'elle implora de Dieu et de sa sainte Mère la conversion de ses hommes et la victoire de la Patrie ; là qu'elle fit avant les grands combats la suprême veillée des armes. Après elle, et avec elle, nous avons franchi la Loire, veillé et prié en ce même sanctuaire consacré à Marie. Et nous y avons invoqué Jeanne elle-même de toute notre foi et de tout notre cœur.

Durant les cinq automnes de guerre, chaque dimanche du mois de septembre, ce fut un empressement régulier et édifiant des fidèles de Blois, ayant à leur tête leur évêque, vers la Madone protectrice de la cité. Nous eûmes là des pèlerinages de guerre dont nous ne perdrons plus l'émouvant souvenir.

Puis, la victoire acquise et la paix signée, plus heureux que Jeanne d'Arc, nous avons pu reprendre le chemin de notre sanctuaire blésois. Au mois de septembre 1919, nous fîmes, les dimanches, par groupes encore, les pèlerinages de l'action de grâces. Les enfants et les jeunes filles déposèrent, en hommage de reconnaissance, aux pieds de Notre-Dame des Aydes, les fleurs et les branches de lauriers qu'ils portaient à la main. La clôture des pèlerinages, avec les jeunes gens et les hommes, parmi lesquels se trouvaient des soldats et des officiers du plus haut grade, fut imposante et triomphante.

Ce que Blois a fait en petit, la France tout entière l'a fait en grand. Mais pour nous, Blésois, le chemin glorieux avait été tracé par Jeanne elle-même : il va de Blois a Orléans, je veux dire de la prière chrétienne à la victoire française.

Blois, le 31 octobre 1919.

+ Alfred J.
Evêque de Blois

TULLE [1]

LE MARTYRE DE JEANNE D'ARC

Il était donné à Jeanne d'élever encore jusqu'aux sublimités de l'héroïsme l'enseignement de la souffrance rédemptrice. C'est un sentiment universel et comme infus dans les âmes, une vérité acceptée de tout temps par tous les peuples, avant comme après le sacrifice du Calvaire, qu'une victime peut, par l'héroïsme de son dévouement, se substituer à la nation prévaricatrice, et, pourvu que celle-ci ait le repentir de ses fautes, diminuer l'intensité comme la longueur de son expiation.

Là, sans doute, est l'explication du long martyre de la Pucelle. On a cru trop généralement que sa mission finissait à Reims, et que, pour avoir voulu continuer une œuvre personnelle après l'achèvement de celle de Dieu, Jeanne fut victime de sa faute. J'ose dire que c'est là une grave erreur. Si la souffrance n'apparaissait pas dans l'œuvre de Jeanne, comment oserions-nous affirmer que cette œuvre est divine ? N'est-ce pas l'illustre cardinal Pie qui observe que, depuis le sacrifice du Calvaire, toutes les œuvres divines sont marquées du cachet de la Croix ? C'est aussi le grand évêque de Poitiers qui a dit que « le baptême du sang est inséparable de la mission divine. » O Jeanne, vous avez été jugée digne non seulement d'être l'instrument de Dieu, mais encore de lui être offerte en holocauste pour racheter la France. Une victime pure, voilà ce que Dieu cherche : il faut des vertus sans tache pour être un martyr. Tel est le rôle douloureux de Jeanne. Elle boira le calice jusqu'à la lie, mais dans son supplice je vois trois triomphes : le triomphe de la France, de la Foi, de Jeanne elle-même.

(1) Mgr. Métreau, évêque de Tulle, est décédé peu de temps après nous avoir envoyé cette page impressionnante.

Jésus, Maria, ce sont les deux noms gravés sur l'étendard de la Pucelle ; ce sont les deux amours de son cœur de vierge. Comme Jésus et Marie furent heureux de souffrir pour le monde, Jeanne sera heureuse de souffrir pour la France. La leçon la plus féconde et, tout ensemble, la plus consolante qu'elle nous donne, commence au retour du sacre.

Je passe donc sans m'y arrêter sur les premières souffrances de Jeanne : craintes de la petite paysanne qui ne se sent préparée, ni par son éducation, ni par ses habitudes, ni par ses goûts, au grand dessein que lui demandent de remplir ses Voix ; frémissement douloureux de la nature, que cette fille bien équilibrée ne peut pas ne pas éprouver en s'avançant vers l'inconnu ; contradictions dont elle était continuellement l'objet à la Cour, dans les conseils du roi et dans les conseils de guerre, où des voix tout humaines l'empêchaient souvent d'obéir à ce qu'elle savait très bien être la voix de Dieu. La Pucelle, si douce, si joyeuse, si pleine d'esprit et de bonhomie, a toujours souffert. Mais laissons cela. Arrivons droit au martyre.

* * *

Trahie et prise, la voilà donc captive des Bourguignons. Ceux-ci la vendent à nos ennemis qui l'emmènent aussitôt à Rouen, en plein pays leur appartenant, et bien loin de ceux qui pourraient tenter de délivrer la prisonnière. Prisonnière étrange que redoutent encore ceux qui la tiennent enchaînée ! Ils ont hâte d'instruire un procès où ils espèrent arriver à faire tomber du front de Jeanne la double auréole de sainte et d'envoyée de Dieu, qui fait à la fois sa force et leur faiblesse !

Avertie par ses Voix toujours fidèles, notre Bienheureuse sait qu'elle doit préparer son âme à de grandes douleurs. Une de celles-ci, la plus cruelle peut-être, lui est dévoilée dès le premier jour de sa captivité. Dieu voulait sans doute, pour la rédemption plus complète de la France, que l'héroïque victime savourât plus longuement l'amertume de son sacrifice. Cette douleur de choix est la trahison de ceux-là mêmes en qui la bonne Pucelle a mis toute sa confiance. Malgré, d'ailleurs, la torture d'une telle pensée, Jeanne, dès qu'elle est avertie par ses Voix, se dispose humblement à tout accepter avec courage pour la France.

Pour la France ! C'est précisément parce que la Pucelle a conscience que sa mission patriotique n'est pas finie et que dans les fers elle

travaille encore à la rédemption du pays, que sa résignation fera place un jour à la révolte. Il est vrai qu'il ne s'agit plus d'elle-même, mais de son roi, et par conséquent de la France. Un des juges de Rouen, dans un discours public, que Jeanne est obligée d'entendre, ose avancer que le roi est hérétique. A ce mot, la courageuse Pucelle bondit, et, interrompant l'orateur : « Non, s'écrie-t-elle, le roi Charles n'est point hérétique ; il est, au contraire, le plus noble chrétien que je connaisse. »

* * *

J'ai parlé de la résignation de Jeanne. Elle fut d'autant plus admirable que ses tortures furent plus longues, plus contenues et plus cruelles. Être pure comme elle, et se voir obligée d'accepter dans son cachot le contact sans trêve des soudards qui ont mission de la garder et dont il faut subir les grossièretés ! Avoir si soigneusement veillé à conserver intacte cette fleur de virginité que la Pucelle a promis de donner à Jésus dans sa première fraîcheur, et se voir attaquée jusque dans son honneur de femme ! Chrétienne fermement attachée à sa foi, n'avoir quitté la paix de Domremy et les douceurs du foyer paternel que pour obéir à l'appel de Dieu ; dans les camps, dans les palais, dans les prisons, avoir cherché sans cesse à étendre le règne de ce Dieu et voir, par ceux-là mêmes qui se disent les représentants du Christ, sa foi de chrétienne suspectée ! S'entendre accuser de n'avoir pas le respect de l'Église pour laquelle elle est prête à mourir ! Enfin, quand de s'agenouiller chaque jour à la Table Sainte ç'avait été pour elle, pendant des années, non seulement une exquise douceur, mais la consolation de toutes ses tristesses et la force même de sa vie, être privée maintenant, durant cinq longs mois de captivité et d'incessantes tortures, du réconfort eucharistique, au point que ses juges ne lui permettront la communion qu'une seule fois : le matin même de sa mort ; ah ! voilà un martyre dont Dieu seul peut dire l'héroïsme, car l'acuité des souffrances qu'endure Jeanne se mesure à la bonté, à la pureté, à la générosité de son cœur.

* * *

Le bourreau peut venir maintenant. Il peut entraîner la pauvre condamnée sur le bûcher et l'attacher au poteau d'infamie. Les flammes crépitantes peuvent envelopper le chaste corps de la Pucelle. Celle

qui, hier, à l'annonce de l'horrible supplice, a frémi un instant comme son Maître à Gethsémani, sourira maintenant à cette mort qui n'est plus pour elle qu'une délivrance. Pour elle, et pour la Patrie aussi, car notre Bienheureuse sent bien que son sacrifice est accepté. En face du bûcher, elle prophétise la délivrance prochaine du pays. Puis — car elle doit défendre jusqu'au bout l'honneur de celle qui meurt pour la France — elle proteste de son innocence, elle affirme son inébranlable fidélité à sa mère, l'Église, elle en appelle une dernière fois au pape du jugement inique qui la condamne. Le devoir de sa mission rempli, elle monte courageusement sur l'amas de bois que ses ennemis ont disposé pour sa mort, et inconsciemment pour leur défaite. Arrivée sur ce degré qui la rapproche du Ciel, elle demande un crucifix. Passionnément, elle le colle à ses lèvres. Puis les flammes entourent la Bienheureuse martyre : elles attaquent sa chair virginale. Jeanne pousse par deux fois le cri : « Jésus ! Jésus ! » Et elle rend à Dieu son âme très pure de catholique et Française.

Tulle, le 31 décembre 1917.

+ Joseph Marie
evêque de Tulle.

TROYES

JEANNE D'ARC
ET LE DIOCÈSE DE TROYES

Le culte de Jeanne d'Arc nous a toujours été très cher depuis vingt ans ; chaque année, on célèbre à Troyes, en son honneur, une fête pleine d'enthousiasme, au milieu d'une assistance magnifique.

Jeanne est née à Domremy, sur une terre champenoise, et nous ne saurions oublier qu'elle conduisit le roi Charles VII dans notre cathédrale, le 10 juillet 1429, en se rendant à Reims.

C'est de Saint-Florentin que Charles VII se dirigea sur Troyes. Ses conseillers voulaient l'éviter, mais Jeanne, interrogée, répondit au roi : « Gentil roi de France, si vous voulez demeurer devant votre ville de Troyes, elle sera en votre obéissance dans deux jours, soit par force ou par amour ; et n'en faites nul doute. » Deux jours après, l'évêque Jean Léguisé, les bourgeois et les gens de guerre traitaient avec Charles VII, dont l'autorité était ainsi rétablie dans la capitale de la Champagne.

L'histoire ne rapporte aucun détail sur l'entrée de Jeanne et du roi dans notre vieille basilique.

Ce que nous savons, c'est que notre cathédrale actuelle, consacrée en 1430, était achevée jusqu'au transept inclusivement.

L'honneur qui en rejaillit sur notre cité est un des motifs de la singulière dévotion des Troyens pour Jeanne, et les a déterminés à l'honorer par des fêtes religieuses et populaires dix-huit ans avant la béatification.

En terminant l'allocution qu'il adressait au Saint-Père, à l'occasion de la promulgation du décret reconnaissant les miracles opérés par Jeanne d'Arc, l'évêque d'Orléans exprimait le souhait que l'intercession de la sainte Pucelle nous obtint une ère de liberté et de paix.

Et Pie X de répondre : « Mon vénérable frère, ce n'est pas un rêve que vous avez énoncé, mais une réalité ; je n'ai pas seulement l'espérance, j'ai la certitude du plein triomphe. Je suis affermi dans cette certitude par la protection des martyrs qui ont donné leur sang pour la foi, et par l'intercession de Jeanne d'Arc, qui, comme elle vit dans le cœur des Français, vit aussi dans le Ciel, où elle répète sans cesse la prière : « Grand Dieu, sauvez la France ! »

Oui, supplions avec confiance la nouvelle bienheureuse de nous obtenir le secours dans les douloureuses circonstances que nous traversons. Mais aussi, imitons-là. Pour le salut de son pays, elle a su agir, souffrir et mourir. Comme elle, travaillons de toutes nos forces, chacun dans notre sphère et selon nos moyens, à la régénération religieuse et morale de notre bien-aimée Patrie ; soyons prêts à tous les sacrifices pour atteindre ce noble but ; la Providence sera avec nous et, dans l'avenir comme dans le passé, la France chrétienne fera dans le monde entier et écrira dans l'histoire : « Les Gestes de Dieu : *Gesta Dei per Francos !* »

Troyes, le 30 mai 1918.

SAINT-BRIEUC

JEANNE D'ARC ET LA FRANCE

Ce fut une grande joie par toute la France le jour où ses fils purent s'écrier : « Nous avons au Ciel une bienheureuse de plus. » C'est une fleur de France que Jeanne d'Arc, la plus belle, la plus virginale, la plus parfumée. Poussée sur les Marches de Lorraine, grandie à l'orée des bois, au flanc de ces collines dont la Meuse, aujourd'hui sanglante, baise le pied, non loin de l'église natale où elle aime à prier, en face d'une nature grandiose qui lui parle de Dieu ; puis transplantée par la volonté divine, qui lui est manifestée par un archange et des saintes, dans le milieu bruyant et corrompu des camps, plus tard dans le fracas des armes et des assauts, où sa belle vaillance entraîne chefs et soldats ; puis, dans l'enivrement des triomphes et d'un sacre inespéré ; puis, son œuvre achevée et la France libérée, enchaînée au fond des cachots, livrée tour à tour aux effrois de l'isolement, aux humiliations de l'insulte, à la cruauté des bourreaux ; enfin expirant sur un bûcher, les yeux sur la croix et les noms de Jésus et de Maria sur les lèvres, elle ne perdit, dans aucune de ces situations, si diverses, si opposées, rien de son éclat, rien de son parfum.

Fleur de France, Jeanne prit de son sol sacré tant de sève qu'elle devint l'incarnation même de cette France dont elle fut le sauveur et la libératrice. Ne fut-elle pas, dans les temps les plus calamiteux que notre histoire ait connus, la réserve et le salut de la Patrie ? Son épée, vierge de sang, comme son âme le fut de toute cruauté, ne bouta-t-elle pas dehors l'envahisseur ? Son cœur de femme ne garda-t-il pas, dans une poitrine de guerrière, toutes les délicatesses et toutes les sensibilités de son sexe, jusqu'à mettre des larmes dans ses yeux quand

coulait le sang de France, jusqu'à lui rendre insupportable le spectacle des défaillances morales de ses troupes ? Le sens surnaturel était chez elle très affiné, et elle avait le sentiment que, quand il tire l'épée contre la justice ou qu'il la prostitue dans le brigandage, un peuple ne saurait mériter les bénédictions de Dieu qui présagent la victoire. Quel idéal à opposer à la barbarie teutonne et au culte de « son vieux Dieu, » que cette pure et lumineuse figure ! Elle est si séduisante que, devant elle, tout homme qui a le sens des nobles passions qui grandissent le cœur humain s'incline, et qu'à ses pieds les vieilles querelles de race s'oublient. Ne voyons-nous pas aujourd'hui Anglais et Français fleurir d'une main unanime sa statue ?

Je viens de dire que Jeanne fut, à une époque tragique de son histoire, le sauveur de son pays. Ai-je dit assez ? Ne fut-elle pas quelque chose de plus ? Nest-ce pas à elle que la France doit d'exister encore, et comme nation autonome, et comme peuple catholique ? Si elle ne s'était pas levée des champs de Domremy ; si elle n'avait enfourché son coursier de guerre ; si, la flamme patriotique dans son regard de dix-sept ans, son étendard d'une main, sa vaillante épée de l'autre, elle n'eût couru sus à l'ennemi et ne l'eût bouté hors d'Orléans, puis finalement hors de France ; si elle n'eût mené le roi dépouillé Charles VII au sacre de Reims, et ne lui eût rendu, avec sa couronne, son royaume, que serions-nous aujourd'hui ? Que serions-nous au point de vue confession religieuse ? Que serions-nous au point de vue existence nationale ?

Et ce qu'elle fut comme libératrice de son pays et inspiratrice du sentiment national, elle ne le fut pas à la manière humaine. Elle fut sans doute une guerrière habile à monter un cheval de guerre, à rallier ses troupes, à les discipliner, à manier l'épée, à combiner l'attaque ou la défense, à foncer sur l'ennemi et à le mettre en fuite. Mais elle fut tout cela par vocation divine, par inspiration surnaturelle, par vocation d'En-Haut. Elle fut le grand miracle historique de nos annales. Ce n'est pas d'elle-même que, tout enfant simple et sans lettres, ne sachant ni A ni B, elle souffre dans son cœur de patriotiques angoisses au-dessus de son âge ; qu'elle conçoit le désir de sauver son pays et le plan de campagne qui le délivrera ; qu'elle s'arrache au foyer de son père et de sa mère, à l'église natale, à ses compagnes, à son troupeau, et se fait équiper par le sire de Baudricourt ; qu'elle discerne Charles VII, qu'elle n'avait jamais vu, charme la foule de ses courtisans, et lui révèle des secrets connus de lui seul ; qu'elle mène dans la plus grande austérité, dans la prière, dans la mortification et dans une pureté au-

dessus de tout soupçon la vie des camps, où elle fait régner le respect du nom de Dieu et la moralité ; qu'elle ranime le courage des guerriers et les espoirs du roi ; en un mot, qu'elle accomplit la tâche la plus surhumaine et la plus glorieuse que jamais homme de guerre, élevé dans les écoles et rompu au métier des armes, ait remplie ; c'est par la vertu d'En-Haut qu'elle a fait ce miracle historique qui n'a eu son semblable chez aucun peuple. Le Christ l'a prédestinée à sa mission ; des voix célestes la lui ont révélée ; la grâce divine l'a soutenue ; sa correspondance à la grâce a fait, de la bienheureuse d'aujourd'hui, la sainte de demain.

A quoi « passe-t-elle son Ciel » ? pour me servir de l'expression charmante d'une autre fleur de France, exquise, la petite Thérèse de l'Enfant Jésus. A quoi, si ce n'est à penser à la France ? Ce chef-d'œuvre qu'elle a fait quand elle n'était, pour parler comme elle, qu'une « pauvre fille » ici-bas, estimez-vous qu'il doive lui être indifférent maintenant que son titre de bienheureuse vous est garant de sa puissance là-haut ? Elle n'abandonne pas dans la gloire ce qu'elle a conçu et enfanté dans l'angoisse et la lutte. Et, tandis que son souvenir hante toutes les mémoires, que son nom vole sur toutes les lèvres, dans la chaumière, au château, dans la tranchée, qu'il frissonne au vent avec le drapeau et qu'il domine le tumulte de la bataille ; tandis que sa vertu passe du chef au soldat, inspirant l'un, soutenant l'autre, je la vois au Ciel, s'inquiétant de sa patrie terrestre, conversant avec les bienheureux qui l'ont connue et aimée, et intéressant à son sort les saints de France ; et Reims qui la baptisa, et Clovis à l'invincible francisque, et Clotilde qui fut marraine de la France, et Martin le thaumaturge des Gaules, et Geneviève la bergère, et Bathilde et Radegonde, et Charlemagne à la barbe de fleuve, et saint Louis sous le chêne de la justice. Mêlés aux origines de notre pays ou sortis de ses entrailles, comment n'uniraient-ils pas leurs efforts à ceux de Jeanne pour fixer à nos drapeaux les ailes capricieuses de la Victoire ?

Quand un peuple a au Ciel de pareils parrains, quand il a sur la terre des chefs aussi avisés et des troupes aussi aguerries ; quand il a dans son histoire de pareilles interventions divines ; quand il se bat pour la justice, la religion et la liberté ; quand il s'appelle le peuple de Jeanne d'Arc, il peut regarder sans trembler les hordes barbares déferler sur lui : le granit défie la vague furieuse et séculaire, et la vertu de Jeanne d'Arc est le granit de la France ! *(Juin 1916).*

J'ai écrit une prophétie en 1916, car, à ce moment où je relis ces lignes, écrites au bruit des batailles, la réalisation s'est produite. La guerre est gagnée, la plus grande guerre que vit le monde. Qui l'a gagnée ? Nos chefs et nos soldats, sans doute, mais aussi, et avant tout, ce Dieu des batailles qui du haut du Ciel tient dans sa main le sort des peuples. Mais qui a aidé la France suppliante à obtenir son intervention victorieuse ? Jeanne, à la tête des saints de France.

Dans quelques mois, au signal du Souverain-Pontife, qui la canonisera, la France entière, la France reconnaissante se lèvera tout entière dans sa foi et dans sa fierté, acclamant sa sainte. A celle qui a fait la Patrie, elle lui demandera de la conserver. A celle qui lui a valu la victoire des armes, elle demandera la victoire de la paix dans la fraternité des cœurs français. Et ce don de joyeux avènement dans la sainteté officielle, sainte Jeanne d'Arc ne le refusera pas.

Saint-Brieuc, 8 novembre 1919.

SOISSONS

SOISSONS A JEANNE D'ARC

HOMMAGE ET CONFIANCE

C'est Soissons, la ville martyre, toute pleine de ruines, toujours gémissante sous la mitraille ennemie, qui élève aujourd'hui vers Jeanne d'Arc des regards suppliants, et, à genoux devant son image, lui offre le tribut de ses hommages et implore avec confiance sa protection.

Soissons n'est-elle pas, plus que toute autre ville, unie à Jeanne par de précieux souvenirs ? Ne peut-elle pas faire valoir des titres capables de se la rendre propice ?

Si la France entière a de puissants motifs de glorifier celle qui l'a arrachée aux mains de ses ennemis, qui lui a rendu son indépendance et l'a aidée à constituer son unité nationale ; s'il n'est pas une ville française, pas un village perdu dans la montagne, pas un cœur patriote qui n'aient frémi de joie en la voyant placée sur les autels ; si son nom révéré vole de bouche en bouche comme un gage de victoire, Soissons a un droit particulier de jouer son rôle dans cet universel concert et de compter sur son aide dans la calamiteuse période actuelle.

Jeanne, en effet, aux jours de sa vie mortelle, a chevauché à travers notre fertile contrée ; elle y a combattu, elle y a prié, elle y a souffert, elle y est tombée aux mains de ses ennemis, elle y a enduré les douleurs d'une longue captivité.

Dès qu'elle a réussi à faire lever le siège d'Orléans et sacrer le Dauphin, elle quitte Reims avec son roi, l'accompagne dans son pèlerinage à Corbeny, au tombeau de notre saint Marcoul, pour le toucher des écrouelles, le suit à Vailly-sur-l'Aisne, où les bourgeois soissonnais

viennent lui présenter les clés de leur ville et protester de leur parfaite soumission ; traverse à sa suite Sainte-Marguerite, Bucy, et entre à ses côtés dans Soissons, où Charles est reçu, dit la chronique, « par les gens d'église, bourgeois et autres citoyens le plus honorablement qu'ils le peuvent faire. »

Trois jours durant, Jeanne réside dans nos murs, et on l'y voit avec édification agenouillée sous les voûtes de notre cathédrale et s'y répandant en prières, suivant sa pieuse habitude.

Quand le cortège royal quitte Soissons, Jeanne, qui n'a pu l'entraîner droit sur Paris par Compiègne, le suit à Château-Thierry, aux confins de notre diocèse, et c'est dans cette ville que Charles VII, à sa prière, accorde les lettres patentes qui exemptent de tout impôt, à perpétuité, les deux bourgades dont se composait sa paroisse natale : Domremy et Greux.

A Soissons, le roi lui a fait don d'un superbe destrier, sur lequel, pendant plus de quinze jours, elle chevauche dans toutes les villes du voisinage, qui quittent le parti des Bourguignons et se rangent avec empressement sous la bannière fleurdelisée. La fête de l'Assomption la trouve encore à Crépy, où la cité de Compiègne, alors du diocèse de Soissons, vient faire sa soumission au roi légitime et lui apporter ses clés.

Partout, le pays en liesse se porte à sa rencontre, comme autrefois les juifs au-devant de Judith, lui baisant les mains, chantant des cantiques et redisant sans fin : Noël ! Noël ! « Voilà, disait-elle, un bon peuple, dévot, et, quand je devrai mourir, je voudrais que ce fût en ce lieu. »

Ainsi Jeanne parcourait nos contrées, ainsi elle en connaissait les paisibles populations et enchaînait leurs cœurs par sa bonté et ses douces manières.

Et, cependant, ce pays doit lui être funeste : c'est à Soissons et à Compiègne que commencent ses malheurs.

Trahie par le gouverneur de Soissons, Guichard Bournel, qui a secrètement livré la ville à l'ennemi, et qui lui en refuse le séjour par crainte de son influence sur les habitants, Jeanne ne peut traverser la rivière, et s'éloigne « triste et songeuse », forcée d'abandonner son plan. Elle tente toutefois de porter secours à Compiègne menacé ; mais elle est faite prisonnière, enfermée dans la forteresse de Beaurevoir, puis vendue aux Anglais, et conduite enfin à Rouen, où l'attend une fin tragique.

Puisque Jeanne nous tient d'aussi près, puisqu'elle a eu dans sa merveilleuse épopée d'aussi étroites relations avec la ville et le diocèse de Soissons, puisqu'une notable partie de sa courte existence a été mêlée à notre vie régionale et qu'elle a sanctifié notre terre par les souffrances de sa captivité, quoi de plus naturel que nous nous tournions vers elle, maintenant que l'Église a cassé son procès, flétri ses juges prévaricateurs, réhabilité sa mémoire et l'a placée sur ses autels ? Quoi de plus juste que nous soyons des plus ardents à lui rendre les hommages de notre vénération et à appeler sa protection sur nos contrées malheureuses ?

Depuis longtemps, nous l'avons fait ; déjà son nom décore nos rues et nos places ; déjà nos œuvres se groupent sous son vocable ; déjà sa statue se dresse à Beaurevoir ; mais, à l'heure présente, notre confiance croît avec nos besoins, et nous nous précipitons à ses genoux, pour nous réfugier sous son patronage.

Soissons, qui acclamait Jeanne aux jours de sa gloire et la portait en triomphe, est aujourd'hui plongée dans la détresse et abîmée dans sa douleur. Ses maisons s'écroulent sous les coups de la mitraille, ou sont dévorées par la flamme des incendies ; sa cathédrale et ses églises, ouvertes au vent, menacent ruine ; ses habitants se sont enfuis, mendiant au loin un abri ; l'herbe pousse dans ses rues et il plane au-dessus d'elle un silence de tombeau qui n'est troublé que par le mugissement du canon.

Au loin, la vallée est déserte, le sol retourné, les maisons éventrées, les fermes rasées, la circulation interdite, l'industrie et le commerce anéantis, et les églises détruites. Plus de prière publique, le prêtre est absent, soldat sous les armes, obligé de verser le sang et de tuer.

Sur les collines voisines, dans les carrières profondes et dans les anfractuosités des rochers, se cache le Teuton barbare, solidement retranché; depuis trois ans il vomit par la bouche de ses canons le fer et le feu sur toute la contrée. Ne croirait-on pas entendre de loin le bruit des chaînes qu'il forgeait depuis un demi-siècle et qu'il voudrait imposer à la France asservie ?

O Jeanne, bienfaisante vierge, qui avez une première fois sauvé notre Patrie et qui avez si heureusement reparu sur notre horizon à l'heure où l'orage s'amoncelait contre elle, tournez donc vos regards vers nous: c'est le moment ou jamais de nous montrer votre amour et votre puissance ! Vous voyez à quel péril est exposée la France : secourez-la de nouveau comme aux jours de votre vie mortelle. Elle a foi en vous, elle croit que Dieu vous a suscitée pour la sauver ; elle vous honore et vous invoque ;

implorez donc pour elle le secours du Ciel, soutenez le courage de ses enfants, conduisez ses soldats à la victoire, et vous aurez conquis un nouveau titre à notre éternelle reconnaissance !

Ainsi écrivions-nous à l'heure de nos patriotiques angoisses. Ainsi levions-nous vers vous, ô puissante Protectrice, nos regards suppliants. Ainsi espérions-nous en votre prochain secours. Et voici que, cette fois encore, notre espoir ne nous a pas trompés ! Vous êtes de nouveau venue à notre aide, comme à Orléans et à Patay ; vous avez brisé la puissance formidable de notre ennemi ; vous avez sauvé une fois encore notre indépendance nationale ; vous avez conduit la France repentie, dévouée et reconnaissante au Cœur sacré de Jésus, et lui avez obtenu de reprendre son rôle glorieux à la tête des nations civilisées. Aussi nous exalterons votre nom avec plus d'amour encore, et, au jour prochain de votre canonisation, vous obtiendrez pour nos villes et nos contrées, qui ont si noblement payé la rançon de la France, les vertus morales et les ressources matérielles qui leur permettront de relever promptement leurs ruines et de faire refleurir les déserts de leurs champs.

Soissons, le 16 novembre 1919.

+ Pierre-Louis,
Évêq de Soisson, Laon, & St Quentin

METZ

JEANNE D'ARC ET METZ
PENDANT LA GUERRE

Pendant la grande guerre, prêtres et fidèles du diocèse de Metz ne cessaient d'élever leurs regards suppliants vers Jeanne d'Arc.

De Metz même, quand le temps était tant soit peu clair, nous apercevions à l'horizon, dans la direction du sud, la côte de Mousson, avec la statue de Jeanne d'Arc qui la surmonte.

Ni les obus des Allemands ne réussirent à l'abattre, ni leurs armées à s'emparer de Pont-à-Mousson. Ce fait qui, vu la faible distance séparant les forts de Metz de la côte de Mousson, a quelque chose de merveilleux, inspira confiance aux Messins sur l'issue finale de la guerre.

« Les Allemands, disait le bon sens populaire, veulent prendre Paris, et ils n'arrivent même pas à prendre Pont-à-Mousson. »

« C'est Jeanne d'Arc, disaient les croyants, qui monte la garde à la frontière, et l'ennemi ne passera pas. »

L'événement a justifié cette confiance. Messins et Lorrains rendent hommage à la puissance de Jeanne d'Arc et attendent avec impatience le moment où il leur sera donné de lui dédier un temple.

Il est peut-être à propos de rappeler que, pendant la guerre, le culte de Jeanne d'Arc était soumis à des restrictions et qu'il y eut à ce sujet des erreurs regrettables répandues par la presse.

Les Allemands voyaient naturellement d'un mauvais œil ce qui était une glorification de celle qu'ils appelaient : la Vierge de la Revanche.

D'autre part, les lois de l'Église ne permettant pas d'exposer les statues ou images d'un bienheureux dans les églises, ni de célébrer sa fête, à moins d'une permission spéciale du Saint-Siège, le diocèse de Metz avait besoin de cette permission pour honorer Jeanne d'Arc d'un culte public. Or, cette permission, demandée déjà en 1913, ne fut accordée, sur une demande réitérée après le retour de Metz à la France, qu'en janvier 1919.

Quand donc, en avril 1915, Mgr Benzler, alors évêque de Metz, avisa confidentiellement son clergé — non pas, comme on l'a dit à tort, qu'il fallait enlever des églises les statues et images de Jeanne d'Arc, car il n'y en avait pas — que le culte public de la Bienheureuse n'était pas permis, il se conforma aux prescriptions de l'Église et fit en même temps acte de prévoyance paternelle, voulant épargner à son peuple les suspicions et les persécutions que tout hommage rendu à Jeanne d'Arc lui aurait values de la part des autorités allemandes.

Aujourd'hui, *laqueus contritus est et nos liberati sumus* (Ps. 123), et désormais, comme toute la France et avec autant et, si c'est possible, plus d'enthousiasme que partout ailleurs, Metz fêtera, glorifiera et remerciera Jeanne d'Arc, la libératrice de la France et de la Lorraine.

Metz, le 18 octobre 1919.

+ Jean Baptiste
Évêque de Metz

MOULINS

UN PÈLERINAGE A DOMREMY

AU LENDEMAIN DU XIVe CENTENAIRE DU BAPTÊME DE CLOVIS, A REIMS, EN OCTOBRE 1896

Tous les grands enseignements que m'avaient donnés, à Reims, les fêtes superbes célébrées en l'honneur du XIVe centenaire du baptême de Clovis, du baptême national de la France, je les ai retrouvés, moins solennels, plus intimes, mais non moins profonds, dans mon pèlerinage à Domremy, au hameau de la libératrice nationale.

Là, ce n'étaient plus le déploiement des pompes sacrées, les chants magnifiques, l'affluence des foules enthousiastes. J'arrivai seul, à six heures du matin, à la maison de Jeanne d'Arc et à la petite église de son village. Mais dans cette solitude et ce silence, quelle impression ! Cette chaumière est, dans son ensemble, telle encore qu'au temps de Jeanne d'Arc ! Cette pauvre chambre qui fut la sienne est restée absolument intacte, avec ses poutres noircies, avec cette même petite fenêtre qui donne sur l'église et à travers laquelle elle pouvait, à la lueur de la lampe du sanctuaire, adorer le Saint-Sacrement !

L'église aussi, sauf la modification regrettable qui a fait de l'ancien porche le sanctuaire actuel et transformé réciproquement l'ancien sanctuaire, est restée la même. Aussi, quel saisissement à chaque pas, là plus encore que dans sa maison paternelle ! Voici, dès l'entrée, le bénitier où sa main virginale s'est plongée si souvent. A gauche, c'est l'autel du conseil de Jeanne d'Arc, dont cette inscription évoque le souvenir de tant de pieux épanchements et de merveilleuses extases.

Adossée à un des piliers de l'église, la vieille statue de sainte Marguerite s'offre au regard du pèlerin, telle que Jeanne d'Arc l'a contemplée dans ses prières aux pieds de la chère sainte qui devait, avec saint Michel et sainte Catherine, lui révéler sa mission divine.

Je pus passer là une heure ; j'y aurais passé, si j'en avais eu le temps, des jours entiers, sans me lasser, tant il y a de charme à respirer ce parfum des siècles, et surtout ce parfum virginal d'une grande âme, dont on se sent imprégné au milieu de telles reliques, de tels souvenirs ! On baise ce sol avec une émotion aussi profonde, aussi sacrée que celle qui ravit le pèlerin, collant ses lèvres, à Lourdes, sur le rocher foulé par la Vierge Marie.

En effet, la Vierge Marie, le Sauveur Jésus, ne sont-ils pas venus en personne conforter intérieurement celle à qui les messagers célestes communiquaient extérieurement les ordres d'En Haut ?

Après cette première station, je me dirigeai à pied, par le sentier que la sainte bergère a suivi si souvent avec ses troupeaux, vers le lieu de l'apparition, à l'entrée du Bois-Chenu. C'est là que s'élève, inachevée encore, mais déjà très belle, la basilique nationale érigée, grâce au zèle des évêques de Saint-Dié, avec les offrandes de la France entière, et dans laquelle des missionnaires voués spécialement à cette œuvre prieront, prient déjà pour l'armée française, tout en propageant la gloire et en préparant la canonisation de notre héroïne destinée à devenir la patronne de la France.

J'ai eu le bonheur d'offrir le Saint-Sacrifice dans la crypte, de prier devant le groupe de saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite, vers lesquels Jeanne, à genoux, lève son regard à la fois plein d'angoisse et plein d'espérance. L'artiste a su donner à cette scène une expression si vivante qu'on se croit vraiment transporté au jour où cette radieuse vision vint illuminer tout à coup l'agonie de la France. En entendant expliquer par le distingué supérieur des missionnaires le développement du plan grandiose déjà en partie exécuté, je pouvais pressentir les manifestations de patriotisme et de foi qui se déploieront un jour sur ce coin de terre sacrée, quand des foules y viendront de tous les points de France. En ces jours de grande affluence, on célébrera le Saint-Sacrifice dans la chapelle ménagée au-dessus du groupe de l'apparition et constituant avec lui un portique original unique au monde, vraie église extérieure ouverte au regard des multitudes que l'intérieur de la basilique ne saurait contenir.

Quel spectacle alors quand la Patrie entière sera représentée là par toutes ses forces vives, par sa belle armée surtout, avec ses drapeaux inclinés devant le Dieu des batailles, avec ses fanfares jetant à tous les échos les accents éclatants de la reconnaissance nationale envers son incomparable libératrice !

Car il faudra bien un jour que l'athéisme officiel tombe sous les révoltes du bon sens et de la conscience populaire. Il faudra bien qu'un jour, et bientôt, l'armée française puisse venir glorifier devant Dieu celle qui a reçu de Dieu la mission de sauver la France.

En formulant ce vœu en 1896, en présence de son archevêque, qu'il avait été chargé de représenter aux fêtes du XIVe centenaire du sacre de Clovis, le vicaire général d'Aix, aujourd'hui évêque de Moulins, espérait, comme tous les Français, une réalisation de nos espérances nationales plus prochaine et moins sanglante que celle qui vient enfin de s'accomplir il y a un an par l'héroïsme de nos soldats et des armées alliées, dans la plus effroyable guerre que le monde ait jamais vue.

Mais l'immensité même des sacrifices que la France a eu à accepter la première, et dans la plus large mesure, avec la sublime Belgique, entre toutes les nations liguées contre la barbarie teutonne en cette lutte grandiose, n'offre-t-elle pas un trait de ressemblance de plus entre Jeanne d'Arc et le peuple dont elle est le vivant symbole ?

C'est par le martyre couronnant ses exploits guerriers que Jeanne d'Arc a achevé sa mission miraculeuse et préparé la délivrance finale, la libération complète de la Patrie contre nos ennemis du XVe siècle, nos vaillants alliés d'aujourd'hui.

C'est par le martyre de nos provinces et de nos villes de l'Est et du Nord, sauvagement saccagées au mépris des lois de la guerre et par une régression vers les pires excès des barbaries païennes, martyre commencé avec les premières épreuves et la résistance héroïque de nos soldats, continué en dépit de leurs étonnantes et, plus d'une fois, miraculeuses victoires, que s'est préparé douloureusement le triomphe définitif de la cause de la France, qui fut souvent dans son histoire, mais qui est plus que jamais à cette heure la cause de Dieu même, de son Église, de la civilisation chrétienne tout entière.

Qu'il soit donc permis à l'évêque de Moulins d'ajouter au récit de son pèlerinage déjà lointain de Domremy une prière qu'il a faite bien souvent dans son cœur, et surtout depuis la grande guerre, en sa

cathédrale, au pied de l'image vénérée et séculaire de Notre-Dame de Moulins, que Jeanne d'Arc est venue prier lorsqu'elle traversa le Bourbonnais, après sa victoire de Saint-Pierre-le-Moutier. Cette victoire, nous devons le remarquer ici, fut la dernière, mais la plus évidemment miraculeuse de toutes : Avec six hommes d'armes, elle prit d'assaut une place forte qu'avait victorieusement défendue jusque là une garnison ennemie, frappée en ce jour d'une terreur mystérieuse par la vue d'une multitude de guerriers surnaturels que Jeanne avait appelés à son secours.[1] Or, dans la guerre récente, le recul soudain et inespéré de l'ennemi devant le génie de nos généraux et la vaillance de nos soldats, en des circonstances où la supériorité du nombre était contre nous, ne peut-il pas être attribué aussi à la miraculeuse puissance des prières de Jeanne d'Arc? On le vit à la bataille de la Marne, le jour où le mot d'ordre de l'armée française était le nom de Jeanne d'Arc, et plus récemment, en cette longue et immense bataille de Verdun, dans la région même où Jeanne d'Arc était montée à cheval pour s'en aller, à dix-sept ans, seule, sans appui humain, sauver la France ?

Animés, exaltés par les espérances dont ces prodigieuses victoires du passé et celles du présent sont pour nous le gage, nous pouvons, nous devons, à cette heure angoissante encore, mais illuminée par nos triomphes militaires, nous adresser à la libératrice nationale, devenue sur nos autels la patronne de la France, en lui disant avec plus de confiance que jamais : « O notre Jeanne bien aimée, trait d'union vivant entre la Patrie de la terre et celle du Ciel, vous dont le culte grandissant et ralliant tous les esprits et tous les cœurs a préparé naguère, au milieu même de nos discordes, cette union sacrée qui a éclaté si complète, si magnifique, au premier jour du grand péril, et que vous prêchiez déjà aux Armagnacs et Bourguignons du XVe siècle, leur disant de s'aimer tous puisqu'ils étaient tous Français, achevez votre œuvre en maintenant, en consolidant parmi nous cette union des cœurs, en nous rendant, après nos provinces reconquises, les frontières que l'histoire et la nature ont assignées à notre Patrie ! Qu'il vienne bientôt le jour où éclatera, comme récompense finale du sang de nos martyrs, le *Te Deum* de la délivrance nationale, le *Te Deum* de l'Unité nationale ! Il a retenti

(1) Le souvenir historique du passage de Jeanne d'Arc à Moulins et de sa prière aux pieds de Notre-Dame de Moulins, dont l'antique statue était alors dans une chapelle de la ville, d'où elle a été portée plus tard dans la cathédrale actuelle, est rappelé par une très belle statue due à l'initiative de Mgr Lebledey, évêque de Moulins, de 1906 à 1911, et à la générosité des fidèles du Bourbonnais. Cette statue représente Jeanne d'Arc à genoux, appuyée sur son épée, devant Notre-Dame de Moulins, au fond du chœur de la cathédrale, ancienne chapelle des ducs de Bourbon.

C'est à Moulins et dans la chapelle de Sainte-Claire que Jeanne d'Arc, tertiaire elle-même de l'ordre de Saint-François, rencontra sainte Colette, la grande réformatrice des Clarisses au XVe siècle. C'est de Moulins aussi qu'elle adressa aux habitants de Riom un appel dont on a retrouvé naguère, dans les archives de celle ville, le texte authentique.

le premier *Te Deum,* à Montmartre, dans la dédicace solennelle, en présence de tous les évêques de France, de l'église du Vœu National au Sacré-Cœur de Jésus ! Il retentira à Lourdes, pendant la longue série de pèlerinages où tous les diocèses de France viendront accomplir, aux pieds de Marie-Immaculée, le vœu solennel de l'épiscopat français ! Puisse le second retentir au bruit du canon de la victoire et de la paix, des fanfares triomphales de l'armée française, en la basilique du Bois-Chenu de Domremy ! Qu'elle devienne, elle aussi, un sanctuaire national, un centre de pèlerinage, sur le sol même où, par l'organe de saint Michel, patron de l'Église et de la France, vous avez reçu, bienheureuse Jeanne d'Arc, du Cœur sacré de Jésus, du Cœur immaculé de Marie, avec votre mission, la devise sublime qui doit être celle de toutes les âmes chrétiennes, mais, par-dessus tout, de toutes les âmes françaises : Vive labeur ! Jésus ! Maria ! »

* * *

Au moment où va paraître cet ouvrage, voilà réalisée — et avec quel éclat incomparable ! — la première et la principale des espérances patriotiques ; voilà accompli, en une solennité sans précédent, le premier des vœux solennels de l'Église de France, rappelés, à une date déjà lointaine, dans les pages qu'on vient de lire.

Elle est fermée — et pour toujours — la grande plaie qui était restée saignante pendant quarante-sept ans au flanc de la Patrie mutilée !

Elle est devenue définitive, la consécration au Cœur sacré de Jésus de la France repentante, dévouée et reconnaissante, par la dédicace de la basilique du Vœu National, à Montmartre, le 16 octobre dernier, sous la présidence du légat de Sa Sainteté le pape Benoît XV, en présence des cardinaux, archevêques et évêques de France.

Il va s'accomplir bientôt, le vœu de l'épiscopat français à Notre-Dame de Lourdes, en cette série de pèlerinages diocésains ouverte déjà par le vénéré doyen d'âge du clergé français et du Sacré-Collège, le cardinal-évêque de Montpellier.

Mais ne reste-t-il pas un autre vœu, ou du moins une solennelle promesse, à faire encore au nom de la Patrie tout entière ?

Voici que le ciel de notre victoire, si radieux au lendemain de l'armistice, il y a un an, s'est déjà assombri. Et si nous n'étions soutenus par de surnaturelles espérances, qu'ils paraîtraient menaçants, l'un pour le présent et planant sur le monde entier, l'autre pour un avenir lointain

encore et planant surtout sur les destinées futures de la Patrie, les deux grands nuages accumulés d'un côté par la révolte organisée de toutes les passions meurtrières, et de l'autre par la présomption qui prétend régler le sort du monde et y établir la paix universelle en dehors de Dieu et de son Christ, le vrai, le seul *Prince de la Paix : Princeps Pacis !*

N'est-ce pas l'heure de recourir plus que jamais à Celle qui fut et qui restera pour nous l'arc-en-ciel de l'espérance, et de réaliser de plus en plus, par l'action courageuse, par la prière inlassable, sa double devise : *Vive labeur ! Jésus ! Maria !*

Il n'est donc pas téméraire de penser, d'espérer que, comme prélude et comme suite à la canonisation prochaine de Jeanne d'Arc, coïncidant avec celle de Marguerite-Marie, et laissant entrevoir dans l'avenir celle de Bernadette, dont la cause est déjà introduite à Rome, se complétera, en même temps que la trilogie de nos grandes *Voyantes nationales,* la trilogie de nos grands pèlerinages nationaux, par un mouvement de pèlerinages de toutes les régions de France à la basilique du Bois-Chenu, à Domremy. Ce serait, après la dédicace de Montmartre et le pèlerinage de Lourdes, un bel épilogue de la grande guerre et de la victoire mondiale.

Moulins, le 11 novembre 1919.

Jean-Baptiste, Evêque de Moulins

LE MANS[1]

JEANNE D'ARC, NOTRE MODÈLE

A l'heure si grave que nous vivons, parmi tous les exemples qui s'offrent à nous dans le passé de notre France, où donc surtout irons-nous chercher un modèle de calme vaillance et de confiance intrépide en des voix mystérieuses ? Si elles ne sont pas celles qui ont illuminé l'âme de Jeanne, elles sont aussi pour nous des voix célestes : voix du devoir, voix du sacrifice, appels de la famille et de la Patrie ! Nous irons au pied d'une statue, d'une image de Jeanne, et là, humblement agenouillés, nous lui dirons :

« O Jeanne, vous qui avez si bien aimé le toit paternel et la famille paroissiale, les lis de France et les soldats de notre armée, apprenez-nous à nous déprendre de ce qui nous abaisse, à rechercher ce qui élève, à aimer comme vous ce qui s'appelle : courage, honneur, pureté ! Nous sommes de bien pauvres écoliers, mais nous venons à vous, parce que vous êtes notre modèle ! »

Que fut la glorieuse héroïne française, la Pucelle d'Orléans, et, pour l'appeler par son nom catholique, la bienheureuse Jeanne d'Arc ?

D'abord elle s'est montrée toujours la fidèle, la docile, l'obéissante enfant de l'Église.

Au moment le plus douloureux de sa carrière, en face de ses indignes juges, elle voulut porter sa cause devant la souveraine autorité de l'Église, devant le pape ! Et cet appel a été entendu, puisque, vingt-

(1) Mgr de la Porte, évêque du Mans en 1917, a depuis démissionné. Il est actuellement évêque titulaire de Berisa et réside à Rome.

cinq ans après, le sage Calixte III réformait l'inique jugement porté contre elle.

Ensuite elle a dit, toujours à ceux qui combattaient sous son étendard, qu'elle ne voulait être ni Armagnac, ni Bourguignon, mais pour la France et pour le Roy ! Elle a prêché, elle a voulu l'union étroite de tous les soldats dans une même pensée, avec un seul mot d'ordre !

Enfin, et surtout, elle a eu confiance !

Confiance non pas certes en elle-même, car, disait-elle, elle serait restée bien volontiers à Domremy, auprès de ses parents, à filer la quenouille, à garder les moutons, à vaquer aux soins du ménage, et surtout à prier Dieu !

Mais une fois investie de sa mission par ceux qui venaient vers elle de la part de Dieu, saint Michel et les saintes, elle n'a jamais su ce que c'est que de reculer. Elle est allée jusqu'à la bataille, jusqu'au martyre, jusqu'à la mort !

« Vive labeur ! » c'était sa devise. « Mes Voix ne m'avaient pas trompée ! » ce fut une de ses dernières paroles. « Jésus ! Maria ! » c'est avec ce cri qu'elle a exhalé vers Dieu son âme généreuse.

Le Mans, le 30 mai 1917.

+ Raymond
Evêque du Mans

LIMOGES

JEANNE D'ARC
ET LA VICTOIRE DE LA FOI

Dès l'âge de douze ans, elle attire les communications d'En-Haut. Un jour de l'été 1424, comme elle récitait l'*Angelus,* voici que Saint Michel se montre à ses regards ravis, et lui demande d'être bonne, d'aimer Dieu, de fréquenter l'église qui se dresse là, en bordure du verger.

L'enfant n'hésite pas. Quand Dieu parle, la créature n'a qu'à obéir. Jeanne a compris que l'ange lui demande d'être toujours la « petite servante de Dieu ». Elle le sera, et dès lors, elle consacre à Dieu sa personne et sa vie, dans la promesse d'une perpétuelle virginité.

Les apparitions se succèdent. St Michel, Ste Catherine et Ste Marguerite, s'en viennent l'exhorter aux vertus qui font les saints et les instruments dociles de la Providence. Son cœur s'émeut au récit des misères du pays, car « il y a grande pitié au royaume de France ». Les Voix lui révèlent sa mission : Dieu entend se servir d'elle pour sauver le pays : « Va, Fille de Dieu, va en France, il le faut ! » Tout doit l'effrayer, soutenue par la grâce, elle est prête. Il faut se séparer de ce qu'elle aime ? Qu'importe ! S'il faut « se rendre à Chinon sur les genoux et s'y user les jambes », elle ira : c'est l'ordre de Dieu, et, pour Dieu, elle est disposée à tout, à quitter même « cent pères et cent mères » aussi aimés que les siens ! Elle part, fidèle à Dieu jusqu'à l'immolation totale. Bénie soit-elle d'avoir cru ! Par elle, va s'accomplir le miracle du salut de la France.

Les voix divines nous poursuivent aussi, nous Français.

C'est la voix de l'histoire. Elle dit : « Les libertés humaines s'agitent et se pressent ; c'est Dieu qui les mène et réalise par elles et au-dessus

d'elles ses plans de justice et de bonté. » Nos esprits sont-ils assez attentifs et nos regards assez purs, pour découvrir cette naturelle Providence ?

C'est la voix de l'Église qui atteste l'intervention, dans sa vie, de la Providence surnaturelle de Dieu. Malgré l'usure du temps, des hommes et des choses, malgré les passions conjurées, l'Église, debout, continue toujours la tâche du Maître. Sa permanence est la voix qui répercute, devant les générations qui passent, l'écho des Voix de Jeanne : « Écoutez l'Église. Qui ne l'écoute pas est un vrai païen. »

C'est la voix de la France. La Providence est entrée de façon si évidente dans sa vie nationale, que ses actes sont apparus comme les gestes de la Toute-Puissance par le monde. Observant de ce point de vue son glorieux passé, la Patrie proclame que Dieu « n'a pas traité de même les autres nations. » Pourquoi donc l'hésitation des Français à adorer la divine bonté ?

C'est la voix de la victoire que Dieu nous a donnée. Dans et par la guerre, c'est lui qui règle les comptes des nations, relève ou abat les peuples. Oui, les hommes ont bataillé ; mais Dieu a donné la victoire.

Dans la paix, écoutons toujours nos voix pour la maintenir durable. Dans une telle œuvre, les hommes sont inévitablement les collaborateurs de la Providence. O Jeanne, sainte de la Patrie, veillez pour qu'ils nous gardent la paix de Dieu !

Limoges, le 3 novembre 1919.

+ Hector Raphaël
évêque de Limoges.

STRASBOURG

JEANNE D'ARC ET L'ALSACE

Quelle joie de chanter Jeanne d'Arc en Alsace, à Strasbourg ! Hier, c'était sévèrement défendu. L'Allemand avait peur d'une femme, d'une enfant, morte en 1431 ! Il craignait d'apercevoir sa statue, il redoutait jusqu'à son nom, lui qui se vantait de ne reculer jamais !

L'Allemand avait raison ! Car l'histoire de Jeanne d'Arc disait sans cesse à l'Alsace ces deux mots : *Courage ! Confiance !*

Courage ! Moi aussi, j'ai été livrée à mes ennemis. J'ai connu une dure captivité, j'ai subi les contacts douloureux, les grossières injures et les arrêts iniques. Mais il fait bon souffrir pour la France ! *Courage !* Jamais vous ne devez perdre confiance en la Patrie et en Dieu ! *Courage !* Souffrez en songeant au pays qui vous aime toujours alors même qu'il paraît vous abandonner ! Souffrez en contemplant le Ciel où toute victime trouve un père, où le droit possède un vengeur éternel ! *Courage !* L'heure en apparence la plus critique est celle que la Providence choisit pour se manifester avec le plus d'éclat. Pour ma Patrie comme pour mon âme, mon supplice hâta l'heure de la délivrance et du triomphe !

Et *confiance !* Notre pays peut être abattu par des revers passagers, il se relève toujours ! La France fut-elle jamais plus petite, plus divisée, plus appauvrie qu'au temps du roi de Bourges ? Et un an suffit alors pour la sauver. Dieu l'aime mieux que toute autre nation, s'il faut un miracle pour lui rendre sa prospérité, le prodige est décidé. En ce pays de merveilles, les ressources en énergie sont telles qu'à l'instant où tout semble perdu, le libérateur peut être une paysanne de dix-neuf ans, pourvu qu'elle soit une sainte et l'envoyée de Dieu. A sa voix tous les courages renaissent, tous les obstacles, tous les ennemis sont vaincus !

La *confiance,* non seulement l'exemple de Jeanne d'Arc la soutient, mais son intercession la justifie. Plein de foi, l'Alsacien catholique croit que les saints sont nos amis au Ciel. Il est persuadé qu'au Paradis Jeanne d'Arc demande sans cesse la victoire de son pays et continue sa mission. Que voulait-elle ici bas ? Rêvait-elle de conquêtes injustes aux dépens de l'Anglais ? Nullement, elle désirait que la grande pitié prît fin sur la terre de France, que la Patrie retrouvât ses frontières, que le droit de son peuple fût pleinement restauré. L'Alsacien le savait, et il concluait naturellement que Jeanne d'Arc était, au cours de la dernière guerre, la patronne la plus autorisée de la France violemment attaquée contre toute justice, de la France piétinée par des Barbares, de la France brutalement menacée de perdre ses plus authentiques provinces, ses meilleurs enfants, les compatriotes de la vierge lorraine. L'Alsacien apercevait Jeanne d'Arc inspirant les généraux, dirigeant les armées, faisant passer son âme dans l'âme des soldats de France. L'Alsacien se disait que, tôt ou tard, Dieu donnerait la victoire puisque Jeanne bataillait.

Ainsi, grâce à la sainte de la patrie, l'Alsacien tenait, tenait toujours. Il savait que, fussent-ils pendus aux nues, Jeanne les aurait. Aujourd'hui, il tombe à genoux devant elle, il lui dit sa reconnaissance, il acclame la libératrice d'Orléans, la libératrice de Strasbourg !

Strasbourg, le 15 février 1920.

+ Charles
Evêque de Strasbourg

ANGERS

JEANNE D'ARC
DON DE DIEU A LA FRANCE

C'est Dieu qui fait les nations et qui les gouverne. Il règle leur marche à travers les siècles et les appelle à une vocation.

Cette conduite de la Providence ne parut jamais plus attentive que dans les miracles de protection, sans cesse renouvelés dans le cours des âges, en faveur de la nation française.

Au nombre de ces prodiges, l'un des plus éclatants est le don que le Ciel lui fit de Jeanne d'Arc. C'est un don que tous les peuples pourraient envier : « *Non fecit taliter omni nationi.* » Oui, Jeanne d'Arc est le don de Dieu : c'est là l'idée fondamentale qui résume sa vie et explique sa mission.

Elle fut l'inspirée de Dieu ;
Elle fut l'envoyée de Dieu ;
Elle fut l'instrument des triomphes de Dieu ;
Elle fut la victime d'expiation choisie par Dieu.

Tous ses « dits et faits », comme elle s'exprimait elle-même, furent bien de Dieu, et c'est ainsi qu'elle apparut comme un miracle vivant.

Instruisons-nous aux leçons du passé.

De tels événements ne sont-ils pas faits pour projeter sur le présent et l'avenir une éblouissante lumière ?

Pauvre France ! Elle agonisait alors, écrasée sous le talon de l'étranger.

Aujourd'hui, sans parler des désordres moraux et des secousses sociales qui sont le signe des pires décadences, elle a subi les horreurs d'une guerre sans précédent. C'était la justice de Dieu qui passait, c'était aussi sa miséricorde qui purifiait et régénérait. Les marques de sa protection, de la Marne à Verdun et de Verdun à la Somme, ont été si éclatantes, que la France, nous ne pouvons en douter, demeure son peuple de prédilection.

Serait-il téméraire de penser que ce bienfait, couronné par une glorieuse victoire, nous en sommes redevables principalement à l'intercession de Jeanne d'Arc?

L'apostolat des saints ne finit point avec leur vie terrestre ; et si l'Église, qui a reçu d'En-Haut le discernement des heures opportunes, a mis au front de notre angélique héroïne l'auréole des bienheureux ; si elle se prépare à y ajouter le nimbe des saints, c'est sans doute parce que son crédit auprès du Souverain Maître est appelé à renouveler ce que firent ses exploits et ses douleurs. Oui, j'en ai l'invincible espoir, la France, triomphante de ses ennemis du dehors, vaincra ceux du dedans et elle devra son salut, une fois encore, à la miraculeuse intervention de la sainte de la Patrie.

Angers, le 1er novembre 1919.

+ Joseph Cardinal d'Angers

AGEN

JEANNE D'ARC
ET LE SAINT ROYAUME DE FRANCE

Quand Jeanne parle de la France, c'est avec une religieuse admiration. « Notre beau pays, dit-elle à son oncle Laxart, notre beau pays que la reine Isabeau a perdu, voilà qu'une vierge de ces contrées va le sauver. Beau pays, mieux que cela, saint royaume ! » Cette expression lui plaît, elle l'affectionne parce que sa pensée s'y reflète exactement et l'emploie dans quelques-unes de ses lettres les plus solennelles, par exemple en écrivant aux habitants de Troyes, pendant la glorieuse chevauchée d'Orléans à Reims ; au duc de Bourgogne, le jour même du sacre. Saint Royaume ! Est-ce la fierté instinctive de son âme, est-ce une confiance présomptueuse dans le succès, ou le désir ardent de protester contre la violation du territoire national, qui lui dicte ce langage en apparence audacieux ?

Non, non, car la France appartient à Dieu comme pas une autre portion de la terre. Le Souverain Maître l'a choisie pour être son royaume et celui de son fils Jésus-Christ. Jésus est l'invisible roi de France. Le dauphin Charles, que le successeur de saint Remi va oindre avec la mystérieuse ampoule, sera tout simplement le lieutenant du roi du Ciel. N'est-il pas admirable que le Ciel et la France aient le même Seigneur et Maître ? Quel peuple Dieu a aimé et exalté autant que la nation française ? Quelles destinées sont semblables aux nôtres ?

J'ai prononcé le mot de destinées. En effet, si le Christ a choisi la France pour son royaume privilégié, c'est qu'elle doit accomplir quelque dessein de l'éternelle sagesse. Notre Patrie a reçu une mission, et cette mission explique pourquoi, au XVe siècle, elle n'a pas été rayée de la carte du monde ; pourquoi la bergère de Domremy l'a délivrée du joug anglais.

Or, quelques années avant la grande guerre, le Souverain Pontife la plaçait sur les autels. Par là même, il approuvait les sentiments d'admiration, de confiance et d'amour que tous les Français, sans distinction d'idées politiques ou même religieuses, professent pour Jeanne d'Arc. N'était-ce pas dire que notre pays, malgré ses fautes, restait l'objet des préférences divines ? La béatification de notre Libératrice n'est pas autre chose qu'une seconde mission, analogue à la première, voulue par le Christ, pour continuer l'œuvre du XVe siècle. Sa canonisation prochaine aura la même signification.

Aussi bien croyons-nous qu'il y a un rapport providentiel entre ces glorieux événements et l'état présent de la France. Il nous est permis de penser, sans enfreindre les règles de la sagesse, que nos succès de la Marne et ceux qui les ont suivis, enfin l'incomparable victoire qui a terminé la lutte, ne sont pas dus seulement à des causes humaines.

Après la Sainte-Vierge et avec sainte Geneviève, Jeanne a été, au moment le plus critique, la messagère de la bonté de Dieu pour la France.

Celle-ci est toujours le saint royaume, le royaume du Christ, celui que Dieu sauve à l'heure où il semble tout près de la mort.

Agen, le 13 novembre 1919.

+ Charles Paul
évêque d'Agen

AJACCIO

LA VRAIE FORCE DE JEANNE D'ARC

La justice et la reconnaissance nous font un devoir de proclamer la gloire de Jeanne d'Arc ; mais il est encore un devoir plus sacré que nous devons remplir pour nous conformer à la vérité : c'est celui de proclamer la gloire de Dieu et son amour pour notre Patrie.

Jeanne d'Arc a sauvé la France ; mais elle ne l'a pas sauvée d'elle-même et par ses propres forces. Elle n'a accompli cette grande mission que par la puissance et la volonté de Dieu, qui l'a choisie, qui l'a envoyée et qui lui a donné à cette fin une lumière et une force supérieures à son âge, à son sexe et à son éducation.

Jeanne d'Arc était une jeune fille absolument semblable aux autres. Pauvre, faible, ignorante, elle etait incapable, comme toutes les jeunes filles de sa condition, de faire ce qu'elle a fait.

Jamais on n'a vu et jamais on ne verra une paysanne ignorante s'imposer à une nation, donner des ordres à des généraux cent fois plus instruits et plus habiles qu'elle, et diriger elle-même l'infanterie, l'artillerie et la cavalerie.

Vous représentez-vous à l'heure actuelle une enfant de la campagne, ne sachant ni lire, ni écrire, n'ayant rien appris et allant s'installer à l'état-major de nos armées pour commander au général en chef et à tous les généraux ? Vous comprenez que c'est là une supposition invraisemblable et impossible à admettre.

De même il était impossible à Jeanne d'Arc d'imposer sa volonté à Charles VII, à tout son entourage, aux hommes politiques, aux évêques

et aux docteurs qui formaient son Conseil. Il a fallu pour cela qu'elle affirmât qu'elle ne se présentait pas d'elle-même, qu'elle avait reçu du Ciel une mission divine et qu'elle le prouvât par des connaissances et des révélations qui ne pouvaient venir que de Dieu.

Il était impossible qu'une paysanne, ignorante des choses de la guerre, imposât à des généraux, à des chefs braves, expérimentés, rompus au métier des armes, des idées et des projets qui n'étaient pas conformes aux leurs. Pour cela, il a fallu qu'elle soutînt de la manière la plus formelle que ses connaissances sur la direction de la guerre lui venaient directement de Dieu et qu'elle prouvât, par des faits, la vérité de ses affirmations.

Il était impossible enfin à une jeune fille, sans instruction et sans expérience, d'annoncer avec certitude les succès qu'elle remporterait au milieu des circonstances les plus critiques et les plus défavorables.

Les grands génies militaires ne savent jamais ce que leur réserve le hasard des batailles. Voyez nos ennemis aujourd'hui. Les Allemands avaient tout étudié, tout prévu, tout calculé. Ils avaient annoncé que dans trois ou quatre semaines ils seraient à Paris. Plusieurs années se sont écoulées depuis le début de la guerre, et, au lieu de rentrer en triomphateurs dans notre capitale, ils ont été vaincus et refoulés dans leur pays.

Pour prédire les succès qui se sont réalisés, malgré tous les obstacles et toutes les difficultés, il a fallu à Jeanne d'Arc des lumières supérieures aux lumières naturelles et contre lesquelles les forces humaines ne pouvaient absolument rien.

Elle a délivré Orléans, comme elle l'avait dit ; elle a battu les Anglais à Jargeau, à Beaugency et à Patay, comme elle l'avait assuré ; elle a traversé cent cinquante lieues de pays ennemis, comme elle l'avait annoncé ; elle a fait couronner Charles VII dans la cathédrale de Reims, comme elle l'avait promis.

Vouloir dire que ces événements ont été accomplis par les seules forces de Jeanne d'Arc, c'est de la folie. C'est vouloir attribuer des faits merveilleux et surhumains à une cause qui était incapable de les produire.

Entre la faiblesse naturelle d'une paysanne de dix-sept ans et la grandeur de l'œuvre accomplie par Jeanne d'Arc, il y a une telle disproportion que l'œuvre ne peut s'expliquer autrement que par

l'intervention d'une puissance supérieure à celle de Jeanne d'Arc et à celle de l'armée française comme à celle de l'armée ennemie.

La seule force capable de produire de tels effets, c'est celle que Jeanne d'Arc, qui connaissait sa propre faiblesse, a proclamée mille fois, avec sa parole franche, pleine de bon sens, claire comme le cristal, lumineuse comme le soleil, et que toutes les explications prétendues rationalistes n'affaibliront jamais.

Cette force, c'est la puissance même de Dieu.

C'est Dieu et Dieu seul qui a appelé Jeanne d'Arc, qui lui a confié la mission de faire couronner le roi et de sauver la France, et qui lui a donné les moyens d'accomplir une tâche aussi belle et aussi grandiose.

Ne rougissons pas de proclamer cette vérité, que personne ne peut contester.

Notre honneur national n'est pas diminué par cette intervention de Dieu en faveur de notre pays. C'est au contraire notre plus beau titre de gloire de pouvoir dire que Dieu est avec nous et qu'il a été lui-même le libérateur et le sauveur de la France. Jamais aucun pays n'a été protégé, aimé de Dieu comme l'a été le nôtre.

Soyons fiers de penser qu'une jeune fille française a été assez pure et assez belle pour attirer le regard de Dieu et pour mériter d'accomplir ses grands desseins sur notre pays.

Soyons fiers de penser que, par sa foi et son courage dans les croisades, par son admirable dévouement à toutes les nobles causes, la France avait mérité cet amour particulier de notre divin Sauveur.

Dieu n'avait pas oublié que les Français ont été les premiers à pousser le cri de « Dieu le veut ! » et qu'ils n'avaient cessé de combattre pour Lui. Il a voulu montrer qu'il combattait pour eux au moment où Il les a vus dans le plus grand danger.

Ce qu'Il a fait une fois, nous avons la conviction qu'Il a voulu le faire encore aujourd'hui.

Dans les circonstances tragiques et angoissantes que nous avons traversées, Dieu n'a pas oublié que la France, depuis Jeanne d'Arc, a toujours souffert et travaillé pour sa gloire.

Il savait qu'elle a été et qu'elle reste la première des nations à donner, avec son or, le sang et la sueur de ses enfants, afin de répandre dans le monde la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il aime toujours la France, et Il n'a pas voulu qu'elle fût écrasée par ses cruels ennemis.

Il a déjoué les plans de ceux qui avaient juré sa perte, et, comme aux temps de Jeanne d'Arc, grâce à l'héroïsme de ses soldats, au génie de ses chefs et à la protection manifeste de Dieu, la France est sortie de l'épreuve, plus glorieuse et plus belle, plus dévouée que jamais au Christ qui aime les Francs. *Vivat Christus qui diligit Francos !*

Ajaccio, le 20 décembre 1919.

+ Augustin, Évêque d'Ajaccio

MISSION PROVIDENTIELLE
DE JEANNE D'ARC

On se rappelle « la grande pitié qui était au royaume de France » à l'heure où Jeanne d'Arc, avant de devenir l'héroïque guerrière des champs de bataille, n'était que l'humble et douce fille des champs, assidue à la prière, filant sa quenouille et gardant les troupeaux !

Lorsque Charles VII succède à son malheureux père, il n'a plus pour royaume que quelques provinces en deçà de la Loire, des débris d'armée, des conseillers découragés, des populations ruinées ; et lui-même, accablé de tant d'infortunes, se prend à désespérer. Est-ce la fin de la France, du plus beau royaume après celui du Ciel ? La sagesse humaine pouvait le croire. Cependant, Dieu avait résolu son salut : la nation très chrétienne ne saurait périr. Mais quel sera l'instrument de la résurrection nationale ? Un grand capitaine ? Un diplomate de génie ?

Non, c'est une jeune fille, une petite paysanne, simple, honnête, pure, obéissante à ses parents, courageuse au travail, douce à ses compagnes, charitable envers les pauvres, le sourire et l'édification de sa paroisse ; Jeanne d'Arc, enfin, si connue maintenant de l'histoire.

Pour elle, Jésus-Christ est le vrai roi de France ; Charles VII n'est que son lieutenant.

A Vaucouleurs, elle dit au sire de Baudricourt : « Le royaume n'appartient pas au Dauphin, il appartient à mon Seigneur. Mais mon Seigneur veut que le Dauphin soit roi, tienne le royaume et commande. »[1]

(1) H. Wallon. *Jeanne d'Arc*. Didot, 1876, p. 37.

A Chinon, elle dit au roi lui-même : « Gentil Dauphin, j'ai nom Jeanne la Pucelle, et vous mande par moi le Roi des Cieux que vous serez sacré à Reims et que vous serez le lieutenant du Roi des Cieux, qui est le roi de France [1] ». Jeanne est au service du Christ avant d'être au service de Charles VII.

Vivre en union avec Jésus-Christ, le servir, assurer sa royauté sur la France, proclamer et remettre en honneur, pour tous les temps et pour tous les pays, ce principe vital : que l'autorité véritable vient de Dieu, et qu'elle vaut uniquement au regard de la conscience humaine par la sublimité de cette origine, voilà l'objet principal, trop souvent mis en oubli par les historiens de la mission de Jeanne.

Elle réussit dans sa mission : si l'ennemi fut contraint de s'éloigner de la France, c'est qu'elle l'a « bouté dehors », selon ce qu'elle avait promis. Le bûcher de Rouen avait consumé son corps ; mais son esprit ne cessa d'animer la France et ses défenseurs. En toute vérité, elle a restitué la France à son vrai roi, Jésus-Christ, et à Charles VII, son lieutenant.

Bienheureuse Jeanne, priez pour la France et pour ses défenseurs !

(1) Quicherat. *Procès*. T. III, p. 103.

Lourdes, le 11 novembre 1919.

CHÂLONS

LA DIVINE MESSAGÈRE

Le vingtième siècle allait s'ouvrir en France, presque face à l'ennemi, sur un mal de division nationale si pareil à celui du temps de Jeanne, qu'invinciblement les souvenirs publics et les miséricordes célestes se rejoignirent en elle. Car, je ne crains pas le dire, il y a, dans le retour actuel de la pensée française et de l'amour populaire vers la Pucelle, quelque chose de profondément providentiel.

Sous les influences de l'Église, occupée à l'exalter, au bruit du culte patriotique qui remontait si doux et si confiant vers elle, ses voix mystérieuses lui avaient peut-être dit de revenir encore... Je ne sais... Elle était déjà, depuis quinze ans en particulier, le seul nom autour duquel les luttes sociales s'étaient un peu apaisées, les partis politiques arrêtés dans leurs combats, les ambitions suspendues, les haines adoucies. La Patrie, qui s'entredéchirait, ne connaissait plus, chaque année, avant la trêve de la guerre, que la trêve de Jeanne.

Quand la guerre allemande éclata, elle réapparut tout à fait, et fut de nouveau vraiment *l'Envoyée...* Comme nous l'avions eue pour rétablir l'unité territoriale au temps de Charles VII, elle s'est trouvée là, réalité toujours active, à l'aurore du XXe siècle, pour refaire l'unité morale du pays, plus divisé peut-être hier sur les idées qu'autrefois sur les provinces.

C'est le nouveau miracle contemporain de notre vierge. Singulier privilège que celui de cette femme toujours ressuscitée par l'amour de tous, ou plutôt si divinement vivante, qu'elle n'a jamais plus laissé mourir en France l'amour du pays qu'elle y avait rapporté !

L'Allemand nébuleux, qui n'entend rien, en sa culture, à la psychologie des êtres invisibles, et qui demeure réfractaire aux délicatesses cachées de l'amour, comme aux forces morales profondes, non moins nécessaires aux victoires que les réserves d'obus et de canons, s'est grossièrement trompé en nous attaquant, aux tempêtes de nos surfaces, aux apparences de nos divisions. Il a compté sans notre vocation providentielle, qu'il voudrait usurper ; sans le sursaut du sentiment national déposé par Jeanne au cœur de nos pères, et qui, dans les mêmes circonstances angoissantes, opère « en nom Dieu » les mêmes prodiges.

Oui, nous devions succomber sous la formidable puissance germanique, bousculant nos troupes en formation et tombant presque sans coup férir sur les murs de Paris tant rêvé ! Comment comprendre et expliquer cet arrêt et ce renversement subit de la marée montante, au flot irrésistible, retournant sur elle-même à toute vitesse au moment de toucher le but ?... Je pourrais vous dire fièrement — des historiens profanes l'ont écrit sans échoppage — que le jour de la victoire de la Marne, qui vaut Bouvines, Orléans et Denain, et sauva tout autant, était le jour spécial de Jeanne. Son nom, quelle coïncidence ! n'était-il pas, en ce jour fameux, la consigne des armées ?... Je pourrais alléguer que Dieu, le nôtre, éternellement jeune, s'est ni plus ni moins déclaré pour nous, contre l'autre, le vieux, celui que leurs doctrines ont dénaturé... au constat manifeste de notre juste cause, au spectacle de tant de soldats intrépides, joignant à leur naturelle bravoure le courage plus dur des longues patiences, aux prières de tant de saintes femmes, versant sans réserve aux blessures leur tendresse, donnant généreusement à la Patrie, pour qu'elle vive, le sang tout chaud de leurs enfants. Cette divine intervention, qui n'exclut pourtant ni le génie des chefs, ni la bravoure des hommes, semblerait peut-être trop le miracle direct dont il ne nous est pas permis de préjuger.

Mais n'est-il pas aussi magnifique en ses causes secondes, dans cette union sacrée du commencement qui nous a permis, oubliant nos ressentiments et nos rancunes politiques, de nous serrer tous, cœur contre cœur, autour du drapeau menacé ; dans cette ruée épique de tous les hommes de France à la frontière pour faire au pays de leurs poitrines un rempart ; dans cette exaltation de toutes nos vertus guerrières natives, explosant partout en gerbes de dévouement sublime ; dans cette passion exquise et tragique de tous les héroïques sacrifices ; dans cette persévérance ineffable aux immolations suprêmes ; dans cette

confiance universelle au triomphe définitif ; dans cette croyance absolue aux destinées immortelles de la race ? Car tout cela a une source et n'en a qu'une : l'esprit national, créé, personnifié et rénové par Jeanne. Il a rendu par elle la victoire, d'abord inespérée, possible, et, la montrant chaque jour plus certaine et plus proche, il demeure, avec la grâce de Dieu, le facteur inspiré de nos énergies indomptables. C'est la perpétuité mystérieuse de son miracle.

Pour qu'elle l'achève, n'avons-nous pas tous autre chose à faire qu'à l'applaudir en nos discours : ce qui est en l'espèce une façon trop simple de chanter notre propre victoire, avant qu'elle soit acquise ? Quand Jeanne — divine messagère pourtant — n'était encore que la Pucelle, au lieu d'être la Bienheureuse, elle achetait ses triomphes, au matin des batailles, dans le silence des églises, posternée au pied du crucifix, abrégeant son sommeil pour prier plus longtemps, car elle ne s'attendait qu'à Dieu, bien loin comme nous de penser toujours se suffire. Le Ciel, où elle est aujourd'hui, a multiplié son crédit, mais n'a pas changé, que je sache, sa méthode surnaturelle de vaincre. Pour qu'elle vienne batailler avec nous, en avons-nous, par son intercession, assez prié le Maître des armées qui peut seul l'envoyer recommencer l'histoire ?

J'entends bien dire qu'on forge des canons de plus en plus lourds ; qu'on entasse au front des munitions de plus en plus abondantes et meurtrières ; qu'on lève chaque jour de nouvelles recrues d'hommes ; que nos soldats légendaires versent à plein cœur, sous les rafales de mitraille, leur sang prodigue ; que les alliés qui nous viennent des bouts du monde autorisent pour demain tous les espoirs. Mais personne ne m'apprend, hélas ! que la France officielle, enfin agenouillée, réclame le seul allié qui lui manque et sans lequel, dans un pays tout plein de surnaturel comme le nôtre, on ne peut vraiment rien de décisif. Pensons pourtant que l'heure du *Te Deum* pourrait bien être retardée dans les secrets divins jusqu'après le chant du *Credo* des aïeux ; et soyons du moins tant de Français volontairement assemblés autour des autels, que le Ciel même s'y méprenne et y reconnaisse toute la France. Jeanne elle-même n'attend peut-être que nos humbles supplications à son Christ pour reprendre son divin ministère, pour brandir au front des armées son victorieux étendard, pour reconquérir nos provinces envahies, pour retracer de son épée, en les agrandissant, nos frontières ; pour faire revivre à la France, unie et purifiée par tant d'épreuves, les jours radieux du temps où l'Europe chrétienne marchait à son soleil. *(Novembre 1917).*

. . . . . .

. . . . . .

Une fois encore, le miracle français s'est renouvelé ; et, sans que nous ayons accompli vis-à-vis de Lui toute notre tâche de foi, le Christ de Jeanne, dans sa tendresse privilégiée, a voulu, par une victoire vraiment providentielle, en son heure inspirée comme en sa maîtrise souveraine, accomplir vis-à-vis de la *fille ainée* de son Église toute la sienne.

La France, aimée de Dieu, sort de la guerre meurtrie, mais plus glorieuse que jamais, rajeunie dans le sang de ses héros. Puisse-t-elle, reconnaissante et fidèle, reprendre dans l'union de tous ses enfants, la tradition séculaire de ses grands gestes! Je ne sais quels destins nouveaux lui réserve l'avenir. Mais n'est-ce pas le symbole de toutes les espérances que de voir se dresser demain les autels de la sainte de la Patrie comme pour ranimer toutes ses ruines ? La France de Jeanne est immortelle...

15 juillet 1919.

† Joseph Marie
Évêque de Chartres,

ORLÉANS

LA CANONISATION
DE SAINTE JEANNE D'ARC

Sainte Jeanne d'Arc !... Quatre mots, qui nous ont fait rêver, espérer, travailler, discuter, lutter, parfois souffrir un quart de siècle juste.

Quatre mots qui se seraient rencontrés pour la première fois, pensent d'aucuns, sur les lèvres de l'illustre Mgr Dupanloup, ou sur celles de Mgr Freppel, cet autre illustre. Quatre mots qui réellement sont beaucoup plus anciens que cela, étant contemporains du supplice de Jeanne.

Jeanne périt le 30 mai 1431, sur la place du Vieux-Marché, à Rouen. Avant de la subir, elle avait goûté l'horreur de la mort par le feu : « J'aimerais mieux être décapitée sept fois », avait-elle dit. La perspective de ne pas reposer en terre bénite lui était insupportable. Cependant elle avait gravi jusqu'au sommet de son bûcher, comme elle allait jadis à la bataille, sans forfanterie et sans défaillance. Lorsque le feu eut commencé sa cruelle besogne, il se fit un silence lourd, même parmi les gens d'armes. Plusieurs de ces brutes se demandaient s'ils n'allaient point voir la sorcière se sauver des mains du bourreau Thierrache. Les bourgeois de Rouen, que Bedford avait grand'peine à défendre contre l'esprit national, trouvaient que c'était beaucoup de cruauté dépensée contre une pauvre petite fille de dix-neuf ans quatre mois et vingt-quatre jours. Les juges, en écoutant ses *ultima verba,* avaient pleuré.

Après l'extinction de la dernière bourrée, les Anglais retournèrent à leurs casernements, fort troublés, tête basse. L'un d'eux, pas des moindres, maître Jean Tressart, secrétaire du petit roi Henri VI, s'ouvrit

de ses sentiments intimes à son ami, Jean Cusquel : « Nous sommes tous perdus, dit-il, nous avons brûlé *une sainte* ». [1]

Lors du procès de réhabilitation, deux témoins, une veuve respectable, Jeannette Thiesselin, marraine de Jeanne, et le prêtre Jean Lefumeux, chanoine de Notre-Dame de Vaucouleurs, exprimèrent la même opinion : « Jeanne, à Domremy, vivait comme une sainte », [2] dépose la veuve. — « Je l'ai vue, dit le prêtre, quand j'étais jeune et enfant de chœur à Notre-Dame des Voûtes. Elle y venait souvent, avec une dévotion extrême. Elle y entendait plusieurs messes chaque matin, y faisait de longues stations, les genoux pliés, le visage enflammé, les yeux ardents, devant la statue de Notre-Dame. Ah ! vraiment ! je le jure, c'était une sainte jeune fille ! » [3]

Ce premier mouvement d'opinion publique fut habilement contrarié par l'expédition, aux souverains, aux cardinaux, au pape, du procès de Pierre Cauchon. Les mensonges qu'il y avait accumulés firent impression. Était-elle, cette Jeanne, ce que prétendait l'évêque de Beauvais : une hérétique, une apostate, une simulatrice, une sorcière ? Était-elle une martyre de sa mission ? On demeurait en suspens.

La sentence de réhabilitation du 7 juillet 1456 remit les choses d'aplomb. Elle déclarait Jeanne absolument innocente des scélératesses que lui avait imputées l'évêque de Beauvais, bonne et chaste chrétienne. C'était beaucoup ; ce n'était pas une déclaration de sainteté.

En un seul lieu on crut toujours à cette sainteté ; parce qu'on s'y souvint toujours : à Orléans. « Au milieu des oublis et des aberrations de l'esprit public, dit M. Lecoq de la Marche, le culte de Jeanne d'Arc garda chez les Orléanais sa ferveur première... C'est ainsi que l'on voit quelquefois une petite source née dans une riante prairie traverser heureusement un marais fangeux, sans perdre de la pureté de ses ondes. »

Ce résultat est attribuable à la fête commémorative de la Délivrance, jamais interrompue depuis 1429. Les panégyristes qui y faisaient, chaque année, l'éloge de Jeanne la traitèrent souvent de sainte. Ainsi sauvèrent-ils sa mémoire de l'océan d'oubli dans lequel elle succombait ailleurs et son caractère moral des déformations que les littérateurs tentèrent plus que maladroitement de lui infliger.

(1) Cusquel. — O. II. T. II, 307.
(2) Thiesselin, Ibid. 404.
(3) Jacques Lafumeux, Ibid. 460, 461.

Ce vocable finit par trouver sa place dans un ouvrage liturgique : *Le Martyrologe gallican,* de du Saussay, mort évêque de Tulle. Jeanne y est inscrite avec le titre de *vierge et martyre.*

Un curé de Saint-Victor d'Orléans prévint avec la même audace le jugement de la Cour romaine, dans son hagiographie de notre diocèse. Pour lui aussi, Jeanne était « vierge et martyre. »

Appels à l'avenir, ces paroles et ces écrits.

Ils trouvèrent une première expression canonique dans un acte émané de Mgr Dupanloup, le 8 mai 1869. Ce jour-là, assisté de douze de ses collègues, [1] il présenta requête au pape Pie IX en vue d'être autorisé officiellement à instruire la cause Jeanne d'Arc.

Le prélat s'engageait à établir que Jeanne avait chez plusieurs réputation de sainteté, qu'ils l'invoquaient dans leur privé, qu'ils lui attribuaient des grâces par eux obtenues, peut-être des miracles, et qu'aucun nuage n'obnubilait vraiment la haute moralité de la jeune et pure héroïne. Pie IX acquiesça. Mgr Dupanloup et son successeur, Mgr Coullié, se déchargèrent sur deux prêtres éminents, Mgr Rabotin et M. l'abbé Branchereau, de la conduite effective des procédures. Celles-ci durèrent vingt-cinq ans, avec, il est vrai, des interruptions assez longues. Elles finirent en 1914. La cause fut alors *introduite* : ce qui signifie que le siège apostolique consentait à la traiter. De ce chef, Jeanne fut proclamée vénérable. Ce fut déjà une grande joie pour la France catholique.

En 1894, le signataire de ces pages était nommé évêque d'Orléans. La première communication qu'il reçut de Rome fut l'ordre d'informer sur ce point préjudiciel : un culte religieux n'avait-il pas été rendu à Jeanne au cours des siècles ? Si oui, c'était peut-être la fin de la cause. Urbain VIII a, en effet, défendu dans un décret connu, que soit poursuivie la béatification d'un personnage qui aurait reçu publiquement les honneurs sacrés, sans l'aveu du suprême Pontife. Nous examinâmes la question personnellement, — au reste, nous avons conduit personnellement tous les procès, — et notre conclusion fut, le 7 janvier 1895, qu'aucun culte ecclésiastique n'avait été publiquement rendu à Jeanne. Le 5 mai, la congrégation des Rites approuvait notre sentence, et, le 7, Léon XIII, validait cet acte.

(1) NN. SS. de Bonnechose, archevêque de Rouen ; Guibert, archevêque de Tours ; Caverot, évêque de Saint-Dié ; Pie, évêque de Poitiers ; du Parc, évêque de Blois ; Meignan, évêque de Châlons ; Foulon, évêque de Nancy ; Hacquard, évêque de Verdun ; de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges ; Gignoux, évêque de Beauvais ; de Las Cases, évêque de Constantine ; Lacarrière, évêque de Basse-Terre.

Frappé de ce fait que sept cent soixante cardinaux, patriarches, archevêques, évêques, abbés, recteurs d'universités, chefs d'ordres et de congrégations, avaient postulé, avec nous, la béatification de la vénérable, le grand pape nous dispensa du procès de réputation de sainteté.

Nous reçûmes donc la mission de faire le procès apostolique des *vertus* et des *miracles.*

C'était nous convier à fournir à Rome les éléments d'un jugement motivé sur la foi, l'espérance, la charité, la prudence, la force, la tempérance, la justice, l'humilité, la chasteté de la vénérable.

Si des miracles avaient été obtenus par son intercession, nous devions les étudier en même temps que les vertus. Pour ce long et délicat travail, on nous donnait deux ans à partir du 20 juin 1896. Nous le clôturâmes le 22 novembre 1897, après 122 séances de six à sept heures chacune.

Mgr le promoteur de la foi, dont c'était le devoir, ne nous épargna aucune difficulté, ni théologique quant aux vertus, ni médicales quant aux miracles. La lutte dura dix ans, de 1898 à 1908. Éteinte sur un point, elle se ranimait immédiatement sur un autre.

Cependant, le 6 janvier 1904, dans le 492e anniversaire de la naissance de Jeanne, Pie X, successeur de Léon XIII, le vieux témoin des premières péripéties de la cause, son indéfectible soutien, celui qui avait aimé Jeanne en poète et en grand homme d'Église, mort le 20 juillet 1903, à quatre heures quatre minutes du soir, — Pie X, disons-nous, proclama que Jeanne avait pratiqué héroïquement les vertus divines et humaines qui font les saints. C'était le premier mollissement de l'attaque.

Le saint pape était destiné de même à reconnaître la valeur des trois miracles que nous avions soumis à son suprême jugement. Il le fit le 24 janvier 1909.

Enfin, le 18 avril de cette même année, ce fut à Saint-Pierre de Rome, parmi les exultations des airains, des marbres et des ors de la basilique sublime, en présence de tous les évêques de France et d'une multitude accourue de partout, la fête inoubliable, on pourrait écrire inouïe, de la béatification.

Jeanne était montée du bûcher à l'autel. Cest pourquoi nous prenions, ce jour même, la liberté de dire au pape, dans une adresse de remercîment :

« Ah ! Saint-Père, « cette petite fille du bon Dieu, » qui a dix-huit ans trois mois quatre jours, met la main sur l'épée de la France et la

manœuvre de si puissante façon ; « cette petite fille du bon Dieu » qui, d'un autre geste, saisit la couronne des antiques Capétiens et, la posant sur le front d'un dauphin, sauve la dynastie en sacrant un roi ; « cette petite fille du bon Dieu » quelque chose de très simple et de très faible en apparence, de tout candide, de tout blanc et de si puissant, de si imposant néanmoins, que, devant « cela, » un grand peuple recule, océan qui reflue vers son île, tandis que, derrière « lui, » un autre grand peuple se reconstitue, océan qui réoccupe ses rivages ; « cette petite fille du bon Dieu » véritable ostensoir dans lequel resplendit notre Père des Cieux avec sa providence, sa bonté, sa maîtrise des événements, des hommes, du destin des empires ; « cette petite fille du bon Dieu, » une bergerette et une évangéliste de la royauté du Christ, un lys, un chevalier, la foi, l'honneur, la vaillance, avec, au front, le rayon des prophètes, et, sur ses épaules, la pourpre de son sang ; « cette petite fille du bon Dieu, » vous l'avez prise dans vos mains augustes, et, de votre Vatican, le lieu le plus élevé et le plus illuminé qui soit, vous la montrez à l'univers, à la France surtout ! Saint-Père, Merci ! »

Dès lors, s'il entrait dans le dessein providentiel, nous marchions vers la canonisation. Il suffit, en effet, pour déclaration du suprême magistère que, depuis la béatification, deux miracles reconnus comme tels et attribuables à l'intercession du bienheureux aient été opérés.

Mais les miracles sont exclusivement l'œuvre et le signe de Dieu. Comment obtenir le consentement de Dieu ? Un seul moyen : le prier ardemment. Nous fîmes appel à toutes les contemplatives, et leur demandâmes à nos intentions une communion mensuelle, plutôt le 30 du mois ; une multitude de fidèles entra dans cette croisade. Nous fîmes appel aux actives, hospitalières, enseignantes ; il fut convenu qu'elles nous céderaient pour la cause une part de leurs mérites ; un nombre notable de religieux et de prêtres séculiers d'Europe et d'Amérique s'associèrent et récitèrent *prime* chaque matin afin de faire violence au Ciel ; enfin les *triduums* de la béatification furent très ardents. Ce fut une tempête de supplications qui battit le trône de Dieu.

Le Tout-Puissant se laissa toucher. Ses deux miracles furent accordés, l'un quatre mois après la béatification, l'autre huit : le premier, d'après le décret rendu sur l'ordre de Sa Sainteté Benoît XV, le 6 avril 1919, fut la guérison instantanée et parfaite d'une tuberculose péritoniale et pulmonaire avec lésion organique de l'orifice mitral ; le second fut la guérison instantanée et parfaite d'un mal perforant plantaire.

On n'imagine pas que les poursuivants de la cause aient réussi, sans coup férir, à faire accepter ces merveilles. Ce furent, de 1910 à 1918, de nouveaux combats : parfois ils furent assez cruels.

Il plut à Notre-Seigneur et à la Vierge Marie de les dénouer par la victoire de leur incomparable servante : Jeanne d'Arc.

Benoît XV daigna nous en dire sa joie personnelle.

Marguerite Marie sera canonisée en même temps que Jeanne d'Arc. Louise de Marilhac sera béatifiée. La consécration du temple de Montmartre vient de s'accomplir au milieu des actions de grâce et des supplications, ce qui est préférable aux pompes les plus fastueuses : autant de signes, pensons-nous, que Dieu veille sur la France.

Ces astres qui se lèvent dans le Ciel de la sainteté n'éclaireront pas des ruines. L'œuvre de salut commencée dans la guerre se continuera dans la paix.

Orléans, le 5 février 1920.

+ Stanislas Ev. d'Orl.

NANCY[1]

LA SAINTE FRANÇAISE

Jeanne d'Arc est, par excellence, la sainte française.

Bien qu'elle soit née en pays lorrain, elle appartenait à la France, non seulement parce que Domremy était sous la suzeraineté du roi de France, mais elle est de nationalité française. Les Lorrains, séparés des possessions de la royauté française par le démembrement de l'empire de Charlemagne, abandonnés de ses successeurs, s'efforcèrent souvent de se rattacher à la mère-patrie. Au temps de Godefroy de Bouillon et au temps de Jeanne d'Arc, les Lorrains étaient Français comme l'étaient les Bourguignons et les Bretons gouvernés par leurs ducs, comme le sont aujourd'hui les Alsaciens-Lorrains au-delà des frontières tracées par l'épée des vainqueurs. Jusqu'au Xe siècle, la Lorraine est appelée Francia, et, depuis lors, on a encore appelé les Lorrains Franci ou Lorrains français, Lotharin-Geuses Franci.

La grande patrie que les chevaliers doivent aimer, disent les vieux chants de guerre, c'est la « vraie France, » celle qui s'étend de Saint-Michel-du-Péril, ou du Mont Saint-Michel, jusqu'à Cologne, et de Besançon jusqu'au Pas de Calais.

Sans doute, la Lorraine a lutté souvent contre la royauté française, comme la Bretagne, la Bourgogne, la Normandie, le Dauphiné et toutes les autres provinces qu'a réunies plus tard le pouvoir royal. Et, certes, nous n'admettrons jamais que les défaites ou les victoires, les vicissitudes

(1) Mgr Turinaz, évêque de Nancy, décédé en 1918, nous a envoyé cette page intéressante quelque temps avant sa mort.

de la guerre ou de la politique, la séparation ou l'annexion d'une province décident de sa nationalité.

C'est la voix des siècles, ce sont les traditions populaires de la France, qui ont nommé Jeanne d'Arc *la bonne Lorraine.*

D'ailleurs, une prédiction circulait depuis bien des années dans notre infortuné pays ravagé par la guerre et opprimé par l'étranger : cette prédiction annonçait que la France serait délivrée par une femme des Marches de Lorraine.

Jeanne a les grandes qualités de l'âme française et du caractère national. Elle est ardente et bonne, douce et vaillante ; elle s'émeut aux souffles d'en-haut ; elle tressaille de loin au bruit des batailles ; elle a l'enthousiasme des grandes causes ; elle est intrépide dans les combats. Elle pleure sur les morts ; et, descendant de cheval, elle soigne et console un soldat anglais mourant. Elle est de la race de nos chevaliers bardés de fer et de nos admirables religieuses. Elle protège les petits, les pauvres et le peuple. Quand on essaie d'écarter d'elle la foule qui l'entoure et la presse, écoutez ses admirables paroles : « Je n'ai jamais eu le cœur de les écarter de moi, car c'est pour eux que je suis venue. »

Dans ses réponses aux docteurs de Poitiers, au dauphin, à ses juges, elle a le ferme bon sens, la droiture, la simplicité, la noblesse et l'énergie ; elle a les élans du cœur et les réparties promptes et étincelantes de l'esprit français. Son langage a je ne sais quoi de naturel et de décisif, de primesautier, de naïf et de vibrant qui rappelle le langage de Joinville, de Henri IV et de saint François de Sales.

Oui, Jeanne d'Arc est l'image de la France, fidèle à elle-même et à ses providentielles destinées. Elle est le fruit béni de nos traditions et des hautes aspirations nationales ; elle est la fleur de nos champs, le lis de nos vallées ; elle est la fille au grand cœur, la fille de Dieu et la fille d'un grand peuple.

Jeanne est, par excellence, la sainte française, parce qu'elle est la sainte du patriotisme français.

Aucune sainte de notre pays, ni Geneviève, ni Clotilde, n'ont donné à la France de telles preuves d'amour et de dévouement.

Ce pays, c'est la patrie. Jeanne l'a dit au Dauphin. Dès qu'elle accomplira l'œuvre pour laquelle elle est envoyée, la patrie sera soulagée, délivrée. *Patria statim alleviata.*

L'amour de la patrie est une vertu naturelle. C'est l'amour de la famille agrandie, le trésor des pures affections, des traditions vénérables, des précieux souvenirs.

Cet amour, les bénédictions de Dieu l'ont consacré dans l'*Ancien Testament,* et il a rayonné dans les luttes d'Israël, dans les chants des prophètes, dans le cantique de Deborah, dans le courage de Judith, dans l'héroïsme des Macchabées. Le Fils de Dieu a sanctifié cet amour en pleurant sur les malheurs de Jérusalem ingrate et infidèle.

Les nations chrétiennes, baptisées dans l'eau et l'esprit de Dieu, ont été les héritières de cet amour. Cet amour s'alluma au foyer de la foi la plus vive et de la plus tendre piété. C'est saint Michel et ce sont ses saintes qui ont enseigné à Jeanne ce patriotisme sans égal. Le dialogue qui, pendant quatre années, se poursuit entre le Ciel et cette enfant n'a pour objet que les malheurs, les périls et le salut de la France.

La patrie française était la « vraie France, » la grande terre, le doux pays.

Sur les rivages de l'Orient, les chevaliers si terribles dans les combats ouvraient leurs lèvres et leurs poitrines au vent qu'ils croyaient venir de France, et l'un d'eux disait : « Quand le doux vent a soufflé du côté de mon pays, m'est avis que je sens une odeur de paradis ».

La patrie, ce n'est pas seulement le sol qui a porté nos premiers pas, le ciel qui répand sur nous ses clartés et ses ombres, la langue nationale, les vallées gracieuses, les plaines fécondes, les hautes montagnes. Tout cela, sans doute, entre dans la notion de la patrie, mais n'est pas la patrie elle-même. Plus haut que le sol que nous foulons aux pieds, plus près que le ciel qui nous abrite, entre des frontières qui ne sont pas immuables, au-dessus des autels, des berceaux et des tombes, il est un foyer de sentiments qui constituent le patriotisme, un foyer de traditions vénérables et de grands souvenirs, une puissance intime, essentielle, vivante : l'âme d'un peuple, l'âme de la patrie.

Ce que Jeanne a surtout aimé dans la France, c'est son âme, « c'est le royaume du Christ », dont le roi n'est que le lieutenant ; elle l'appelle « Le Saint Royaume de Jésus-Christ. »

Et cette âme de la France, comme Jeanne l'a aimée !

O Jeanne ! de cette capitale de la Lorraine, où pour la première fois vous avez trouvé un appui auprès des princes de ce monde, allez,

poursuivez à travers la France, dans ces manifestations qui se multiplient, votre marche triomphale, jusqu'à ces fêtes qui convoqueront à vos pieds, dans une gloire céleste, l'univers catholique : *Intende, prospere procede et regna !*

Faites que la France soit la messagère et le soldat de Dieu, l'apôtre de la vérité, de la charité et de la paix, mais aussi le bras de la Justice, contre laquelle rien ne peut jamais prescrire : *Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam !* Que votre bannière nous guide dans le chemin de la vaillance, du dévouement et de l'honneur : *Et deducet te mirabiliter dextera tua !* O Jeanne ! libératrice de la France ! Jeanne ! fille de Dieu ! conduisez-nous à l'union parfaite, à l'espérance et à la victoire !

Nancy, le 8 Janvier 1918.

✠ Charles-François Évêque de Nancy

MONACO[1]

JEANNE D'ARC ET LA FRANCE

La France a dans le passé d'illustres enfants.

Depuis ce Franc qui en trois coups d'épée transformait sa tribu en un grand peuple, dont il faisait à Reims le premier né des peuples chrétiens, combien, dans notre histoire, de belles et héroïques figures !

C'est ce Charles, dont le bras tombe comme un marteau sur l'islamisme et l'arrête d'un seul coup à Poitiers ; c'est cet autre Charles, plus grand que le premier, qui relève un moment l'Empire romain et fait luire sur le monde un rayon de civilisation naissante entre deux âges de barbarie ; c'est, après deux siècles de recueillement, Godefroy et ses croisés, qui se lèvent au cri de : « Dieu le veut ! » se jettent sur l'Orient, et laissent de leurs prouesses un souvenir qui hante encore là-bas l'imagination populaire. C'est le héros de Bouvines, c'est son petit-fils, le fier chrétien qui fait asseoir la France comme une reine au milieu des nations, et les force à s'incliner devant la science de ses docteurs, les chefs-d'œuvre de ses artistes, la vaillance de ses chevaliers, et surtout devant la magnanimité et la sainteté de son roi.

Ce sont les Du Guesclin, les Bayard, les Henri IV, et, pour arriver enfin à cet âge d'or qui marque la maturité de la France et l'apogée de l'esprit humain, ces rencontres de grands hommes que le monde n'a pas vu deux fois : Vincent de Paul donnant des conseils à Richelieu, Condé pleurant aux vers de Corneille, et Bossuet convertissant Turenne.

(1) Cette belle page a été écrite par Mgr Vié, évêque de Monaco, en 1917, et nous a été envoyée à la fin de cette même année quelque temps avant sa mort.

Quel tableau que celui de notre France entourée de ces nobles enfants, qui tous ont travaillé pour elle et mis sur son front quelque chose de leur vertu, de leur vaillance ou de leur génie !

Mais, parmi ces glorieuses figures, il en est une devant laquelle un Français s'arrête avec plus de fierté et d'émotion : c'est la figure de Jeanne d'Arc ! Elle apparaît au déclin du moyen âge et à la veille des temps modernes, et, par un contraste qui la fait ressortir encore, c'est à l'heure la plus sombre de notre histoire qu'elle passe comme une apparition lumineuse, c'est à la porte du tombeau où la France va descendre qu'elle se tient debout comme l'ange de la Résurrection !

Nul n'a fait plus qu'elle pour la Patrie : d'autres l'ont embellie et défendue ; elle l'a sauvée et rachetée ; d'autres lui ont donné leurs veilles, leurs talents, leur vie ; elle lui a donné son cœur de dix-neuf ans, avec tout ce qu'il contenait d'héroïsme et de tendresse.

Je trouve en elle tout ce qu'il y a de meilleur dans le caractère français : la pureté, la douceur, le dévouement, la tendre piété qui m'attirent dans nos Geneviève et nos Clotilde ; l'élan, l'intrépidité, le sang-froid devant le danger, en un mot, la bravoure qui m'enthousiasme dans nos Bayard et nos Lamoricière ; le langage net et incisif, le bon sens étincelant qui déconcerte les subtilités, les mots naïfs qui me charment dans Joinville, les cris sublimes qui m'étonnent dans Pascal ; et avec tous ces dons, d'autres qui les rehaussent encore : la jeunesse, l'inspiration, la gloire, le martyre.

Dieu réunit en elle tous les traits qui peuvent embellir une âme ; il les fond avec un art divin, et il met, dans le développement de sa beauté, une gradation qui la rend plus belle encore : *Pulchritudinem ampliavit.*

Il la fait briller d'un premier rayon, pur comme le matin, dans l'idylle de Domremy. Il lui donne la splendeur du soleil de son midi, dans l'épopée triomphante d'Orléans et de Reims.

Enfin, au soir de cette vie, courte comme une journée, dans le drame tragique de Rouen, il achève sa beauté par un dernier resplendissement qui n'est plus de la terre.

Si je cherche à analyser cette beauté de l'âme de Jeanne d'Arc, partout, dans la grâce naïve et les entretiens célestes de son enfance, dans ses combats et ses triomphes, dans ses souffrances et son martyre,

je trouve deux traits qui se mêlent et sont devenus inséparables : elle est fille de Dieu et fille de la France.

Effacez un seul de ces traits, vous la défigurez.

Otez-lui son entrain, sa hardiesse, sa franchise, sa naïveté, sa gaieté, sa droiture, ce n'est plus une Française, mais aussi ce n'est plus Jeanne d'Arc.

Otez-lui sa pureté, sa piété si tendre, son humilité, ôtez-lui son archange et ses saintes, ôtez-lui Jésus-Christ et la sainte communion, ce n'est plus une chrétienne, mais aussi ce n'est plus Jeanne d'Arc. Pour retrouver sa physionomie si belle et si originale, il faut réunir tous les rayons de ces deux faisceaux lumineux et les faire jaillir du même foyer.

Chrétiens et Français, soyons-en fiers ; chez aucun peuple, dans aucune histoire, il n'y a de figure qui lui soit comparable. Nous pouvons le dire sans orgueil, puisque tout ici est l'œuvre de Dieu ; mais disons-le à l'honneur de notre foi et de notre Patrie : cette fleur exquise n'a pu s'épanouir que sur la terre de France et au soleil de l'Évangile. Elle est chrétienne, elle est Française. Elle aime l'Église et elle aime la France. Qui donc voudrait séparer ce qu'elle a de si bien uni ? Personne n'y pense, d'ailleurs, devant cette figure douce et glorieuse comme la Patrie elle-même : *Suavis et decora sicut Jerusalem.*

Jeanne d'Arc avait rêvé d'unir toutes les nations chrétiennes pour les faire marcher ensemble à la civilisation du monde ; à défaut de cette union des peuples, elle en a réalisé une autre, celle de tous les enfants de la France autour de sa bannière. Auprès d'elle, Armagnacs et Bourguignons ont oublié jadis leurs vieilles discordes ; auprès d'elle, aujourd'hui encore, nos divisions, ou plutôt nos malentendus s'effacent. Quand il s'agit de Jeanne d'Arc, il n'y a plus parmi nous de dissentiments, toutes les forces vives de la nation s'unissent : peuple et magistrats, soldats et prêtres, en vérité, nous ne faisons plus qu'un cœur et qu'une âme.

Il est une dernière union qu'elle a voulue passionnément, qu'elle a faite pendant sa vie, et qu'elle fera encore du haut du Ciel. Un cardinal anglais le disait l'autre jour : Jeanne d'Arc est le trait d'union de la religion et du patriotisme. O Jeanne, soyez encore ce que vous étiez jadis au milieu de votre armée, que par vous tous les Français fassent comme vos soldats et redeviennent chrétiens ! Tous, ils demandent au chef de l'Église de mettre sur votre front l'auréole des saints. Vous, là-haut, demandez à Dieu de leur rendre la foi religieuse de leurs pères.

Notre prière sera entendue par le Vicaire de Jésus-Christ ; la vôtre sera exaucée par le Christ, qui aime les Francs.

Et quand l'Église vous placera sur les autels, la France entière, nous n'en doutons pas, se mettra à genoux devant votre image.

Ce jour-là, nos voix françaises acclameront en vous la protectrice de la Patrie ; ce jour-là marquera l'aurore d'une nouvelle ère de grandeur nationale ; ce jour-là, dans notre beau pays de France, il n'y aura qu'une seule foi, qu'un seul amour, l'union sera complète et la joie sans mélange dans la patrie de la terre comme dans la patrie du Ciel !

Ce jour-là ce sera la victoire définitive sur nos ennemis. Dieu ne la refusera pas aux prières de Jeanne et à la vaillance de nos armées.

Et puis, demain, ce sera la canonisation de l'immortelle libératrice et l'Église ne la refusera pas non plus aux supplications d'un peuple redevenu le peuple très chrétien et le soldat de Dieu.

Monaco, le 25 décembre 1917.

Vie. a. m. Monaco

AMIENS

JEANNE D'ARC ET LA PICARDIE

Trois actes révèlent le génie inspiré de Jeanne : la marche sur Orléans, le sacre de Reims, la lutte sous Compiègne. Par le premier, elle rend au roi de France la liberté de ses mouvements; par le second, elle affirme sa légitimité et son droit héréditaire; par le troisième, elle prétend briser l'alliance du duc de Bourgogne avec l'Angleterre et arrêter leur marche sur Paris. A ce troisième stade, elle échoue. Humainement la voilà vaincue; divinement, elle monte à la gloire. Or, remarquez-le bien, elle ne se rapproche de la Picardie que dans son échec. Son martyre commence à nos portes, et nous la verrons, pendant quelques jours, les mains chargées de chaînes, belle dans son cachot comme sur les marches du chœur de Reims, quand elle conduisait à l'honneur l'étendard qui avait été à la peine.

L'abandon de Charles VII, le roi de France ; la vilenie de Jean de Luxembourg, qui la vend à ses ennemis avec la complicité du duc de Bourgogne; le pharisaïsme cupide et bas avec lequel les docteurs de l'Université de Paris, et Cauchon, l'évêque de Beauvais, servent, dans un procès politique, les haines des partis, nous valent l'attitude héroïque, la sérénité sublime, les réponses immortelles de notre Bienheureuse.

Prise à Compiègne, enfermée à Beaulieu, puis à Beaurevoir, ensuite à Arras et à Drugy, elle vint enfin au Crotoy, où, mieux qu'ailleurs, elle se trouva comprise et aimée. Qu'on nous pardonne cette complaisance en nous-mêmes ! Elle nous appartint peu de temps, mais si bien !

Les femmes d'Abbeville se rendirent dans sa prison, car la nouvelle de sa présence arriva vite jusqu'au centre de ce pays.

Comment manquer l'occasion opportune de la voir, de lui parler, de découvrir en sa parole, en son regard et, mieux encore, dans son âme, le secret de son extraordinaire action ?

Elles venaient pour la consoler. Notre chère cité d'Abbeville mérita souvent, au cours de son histoire, son titre de *fidelis* ; mais jamais mieux elle ne conquit le droit de le porter qu'au jour où elle déposa aux pieds de Jeanne vaincue un hommage qui aurait eu moins de prix au jour de sa victoire.

Le geste des femmes d'Abbeville honore à jamais leur patrie. Au milieu du déchaînement des passions violentes de partis, elles se montrèrent vraiment humaines, parfaitement chrétiennes.

Aussi, selon la tradition, « Jeanne fit ses derniers adieux en les baisant amicalement. » Ce baiser de la guerrière aux femmes d'Abbeville reste pour la capitale du Ponthieu un titre de gloire qu'aucun autre ne surpassera.

Cependant cette pitié humaine et cette charité chrétienne ne restèrent pas leur monopole. Le clergé séculier et régulier ne montra pas moins d'empressement à consoler la Bienheureuse. Le chancelier de l'église d'Amiens, Nicolas Quierdeville, qui se trouvait dans le château, lui porta le secours de son ministère ; il l'entendit en confession, lui permit d'assister à la messe, bien qu'elle fût revêtue de l'habit militaire, et lui donna la sainte communion. A cette heure tragique de son histoire, aucune consolation humaine ne pouvait égaler celle qui lui venait de ce prêtre avec la sainte absolution et la divine Eucharistie.

Déjà l'abbé de Saint-Riquier, Hugues Cuillerel, avait fait à la Bienheureuse l'honneur d'une visite et lui avait apporté des paroles de réconfort. « De son temps, écrit le Père Ignace, en 1646, dans l'*Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, la courageuse amazone Jeanne d'Arc, pucelle d'Orléans, envoyée du Ciel pour le bien de la France, fut conduite à la ville de Saint-Riquier. Elle passa la nuit dans le château de Drugy et fut visitée, par honneur, des principaux de la ville et des anciens religieux de Saint-Riquier, à savoir de dom Nicolas Bourdon, prévost, de dom Jean Chappelain, aumônier, et de plusieurs autres religieux qui en avaient grande compassion, d'autant qu'elle était très pure et très innocente. »

Cet hommage d'Hugues III Cuillerel, 46me abbé de Saint-Riquier, a d'autant plus de prix qu'il appartenait au parti bourguignon. M. Hénoc-

que, l'historien de l'abbaye, pense même qu'il était attaché à la maison de Bourgogne par un office de chapelain ou d'aumônier. Sa démarche révèle donc, dans le fond de son âme, une secrète admiration pour l'étonnante jeune fille qui, par son intervention, avait trompé tous les calculs des politiques et des diplomates. Sa vertu éprouvée lui rendait plus facile une impartialité qu'il ne faut point chercher parmi les hommes de médiocre caractère.

Celui que le Père Ignace appelle dom Jean Chappelain se nommait en réalité Jean de La Chapelle. Son homonyme, peut-être son neveu, curé d'Oneux, raconte, en 1492, le passage de Jeanne d'Arc au château de Drugy. Il ajoute même ce mot en guise de conclusion : « On parlera d'elle éternellement, parce que la haine des Anglais était injuste ». Sa parole se vérifia, et l'Angleterre elle-même, éclairée par les événements, se montra la plus empressée à lui rendre justice.

Aussi convient-il de saluer avec respect, sur les quais du Crotoy, la statue, sculptée par le maître picard Tassé, qui représente Jeanne d'Arc prisonnière. Habillée en paysanne, les mains chargées de chaînes, elle contemple avec tristesse la mer qui fut le chemin de nos ennemis et qui sert aujourd'hui à nous porter des alliés. Elle avait rêvé de bouter dehors l'envahisseur, et son épée tombe brisée à ses côtés. Belle dans son ardeur guerrière sous les murs d'Orléans ou sur le champ de bataille de Patay, elle porte ici le rayon d'une autre beauté : la majesté de la douleur.

Nous ne la suivrons pas en dehors du Crotoy. Bientôt une barque montée par des Anglais la transportera sur les eaux de la Somme, grossies de celles de la marée, jusqu'au port de Saint-Valéry, où s'embarqua Guillaume le Conquérant : saisissant contraste !

Ecoutez bien, gens de Picardie, vous qui aimez ardemment votre terre et votre race. Jamais vous n'entendîtes éloge plus flatteur, ni témoignage plus réconfortant. Ils furent formulés au Crotoy, où elle reçut pour la dernière fois la visite de saint Michel. « Que voicy un bon peuple ! s'écria Jeanne d'Arc. Pleust à Dieu que je fusse si heureuse, lorsque je finirai mes jours, que je puisse être enterrée en ce pays ! »

Le corps de la Pucelle, réduit en cendres par le feu du bûcher de Rouen, ne repose en aucune terre française. Les eaux de la Seine emportèrent à la mer les cendres du foyer éteint. Si nulle province ne nous montre ses reliques, nous, du moins, nous pouvons dire avec un sentiment

de regret et de fierté, que Jeanne nous avait désignés, en ses prédilections, pour les recevoir. La guerre a laissé sur notre terre de Picardie des milliers de tombes glorieuses. L'empire britannique peuple à lui seul d'immenses cimetières. Le sépulcre de Jeanne d'Arc nous manque, mais sa sainte figure domine nos rivages, elle bénit du haut du Ciel les armées des morts de la grande guerre et sourit au triomphe de la Patrie dont elle incarne la bravoure et la foi.

Amiens, le 30 mai 1919.

+ André
Evêque d'Amiens

LILLE [1]

SUR JEANNE D'ARC

Les saints, quoiqu'ils soient au-dessus de nous, ou plutôt parce qu'ils le sont, nous sont donnés pour être nos modèles. Une Française doit faire plus que de s'enthousiasmer pour Jeanne, ou de pleurer sur elle. Elle doit imiter, autant qu'elle le peut, je ne dis pas la mission de la Pucelle — grâce gratuite et personnelle à cette enfant du miracle — mais son esprit.

Et de quoi est-il fait? D'un amour de la France, ardent, confiant, intrépide ; d'une foi si vive qu'elle est le ressort de toute la vie de l'héroïne; d'une générosité d'âme qui prévoit la souffrance et qui se livre à son pouvoir de transfiguration. Voilà les trois éléments dont la fusion a fait le métal précieux de la couronne de sainte qui va être posée par l'Église au front de Jeanne.

Ils me paraissent plus beaux encore et plus utiles à considérer que sa glorieuse chevauchée à travers la France délivrée. Nous eussions aimé, certes, à la voir marcher de victoire en victoire jusqu'à Reims, où elle mène, dans les plis de sa bannière qui monte à l'honneur après avoir été à la peine, le petit roi de Bourges. Il a grandi par ses victoires, il devient par l'huile sainte, qui peut maintenant couler sur son front auréolé, le roi de France ! Quel Français, si l'antimilitarisme n'en a point fait un dégénéré, ne se laisserait prendre ici à notre goût héréditaire des faits d'armes prodigieux et des frissons de la victoire électrisant un peuple entier dans une acclamation triomphale ?

(1) Mgr Charost n'ayant pu écrire ces pages, vibrant et éloquent écho de son allocution aux Dames de Lille pendant l'occupation allemande, qu'en février 1920, nous n'avons pu les donner qu'à la fin du volume et non dans l'ordre alphabétique.

Mais « les victoires aux ailes embrasées » sont bientôt emportées, par leur vol même, au-delà de notre horizon. Elles ne laissent guère plus de trace que le passage de l'oiseau qui fend les airs. L'esprit de Jeanne, lui, se survit dans sa race. C'est lui qui a rendu à la France d'aujourd'hui l'offensive irrésistible et soudaine que cette guerrière qui crie toujours : « En avant ! » réapprit à sa nation envahie.

Je n'en veux esquisser ici que le premier des traits marqués plus haut : le patriotisme ardent et superbe de confiance intrépide. Un vrai miracle moral m'a frappé plus que tout le reste dans cette histoire merveilleuse. Jeanne, avant de reconquérir la France sur l'Anglais, l'a reconquise sur elle-même. La nation s'abandonnait ; elle était lasse d'être toujours battue, piétinée par les hommes d'armes, tous ses villages flambant comme des torches. Elle se résignait à son destin d'humiliation, d'annexion. Avant de reconquérir le royaume, Jeanne dut aussi conquérir le roi. Ayant perdu le sentiment de la fierté royale, il perdait aussi et gaiement, son royaume. Ainsi parlait un chroniqueur.

Nul désastre n'égalait cette double abdication de la conscience publique et de la conscience monarchique. La défaite n'est rien, tant que vit le désir de ressaisir la victoire. La fortune capricieuse revient, en fin de compte, à celui qui la dompte et l'enchaîne à son drapeau. Mais accepter la défaite, bien plus, la déchéance, mais laisser tomber la foi même au destin de la patrie, voilà ce qui fait d'un peuple entier un déserteur. Voilà ce par quoi il est et il reste à la merci de son ennemi. Celui qui est vaincu, disait Napoléon, est celui qui croit l'être. Ceux-là le savaient bien, disais-je souvent à Lille, qui cherchent avec tant de persévérance et de méthode à nous le faire croire. On est toujours vaincu dans son cœur, ajoutais-je, avant de l'être sur le champ de bataille.

Or, c'est devant cette France, épave morale ; c'est devant nos vieux et expérimentés guerriers, les La Hire, les Dunois, les Xaintrailles, tous abattus, n'ayant plus de flamme dans le regard en face de leurs hommes d'armes, plus prompts de leur côté à jouer des éperons que de la lance ; c'est devant ce débris d'armée et devant cette Cour que la frivolité dissipe, que l'intrigue paralyse, que Jeanne, enfant de dix-sept ans, apparaît.

Son patriotisme est si radieux et si pur, et sa faiblesse si intrépide ; la bergère d'hier est si chevaleresque, et sa voix, qui ne chantait

que des cantiques de village, émeut si bien comme un clairon qui sonne, tout enfin en Jeanne est si français : l'allure primesautière, la gaieté spirituelle, le geste qui prend au collet la victoire, que le Dauphin se relève, que les capitaines à barbe grise sont domptés, que les docteurs cessent leurs subtilités et les conseillers leurs tergiversations, que l'armée marche en bataille et que, sous le tissu léger de la bannière blanche et bleue qui se détache en tête et qui monte à l'échelle d'assaut appliquée aux tourelles, nos troupes se sentent plus fortes que par les hauberts et les cuirasses d'acier ; enfin qu'Orléans, quand Jeanne entre dans ses murs investis, est déjà réconforté, et comme « désassiégé », écrit un témoin oculaire. On redevient Français en France et l'enthousiasme pousse sans fin les vagues d'assaut qui vont jeter les Anglais à la Loire d'abord, à la mer ensuite.

O Jeanne, c'est beau à vous d'avoir rendu à votre roi la couronne qui avait roulé à terre sous les voûtes funèbres de Saint-Denis, et qu'avait relevée d'un geste orgueilleux Henri de Lancastre, acclamé par le héraut roi de France et d'Angleterre ! C'est beau à vous, d'avoir rendu à la France sa terre aux doux et clairs horizons, sa terre belle et riche, toujours convoitée ! Mais c'est plus beau encore de lui avoir rendu la volonté de vivre et le courage de vaincre ! Ce don-là préparait et enveloppait déjà tous les autres !

Mesdames, voilà votre exemple et votre programme ! Rien ne pousse plus sur le sol opulent de la Flandre. Il n'est plus ensemencé que des éclats d'obus et des explosifs qui demain feront éclater la mort dans nos champs, quand le laboureur essaiera enfin d'y faire à nouveau germer la vie. Mais vous, soyez des semences d'énergie, de confiance, de courage. Parlez avec l'autorité et la délégation de Jeanne, la sainte de la Patrie et de votre Ligue patriotique, devant ceux qui défaillent, devant ceux qui doutent, devant ceux qui sont las ! Il y en a moins peut-être parmi le peuple, qui est habitué à se réduire et à faire à l'inévitable souffrance sa part dans la vie, que parmi les anciens heureux de cette terre fortunée qui n'ont plus qu'une carte si étrangement simplifiée d'aise et de bien-être. Mais ils n'oseront plus soutenir leur désarroi, devant une vision féminisée de patriotisme, celui-ci illuminant votre regard et faisant sonner votre parole.

Ainsi, les chefs de guerre du dauphin Charles, réunis en conseil, cédaient la place et la salle à Jeanne parce qu'ils se sentaient, à son approche, en état d'infériorité. La Pucelle, quand elle heurtait de sa lance

la porte de leur assemblée, faisait pâlir les Gaucourt et les Xaintrailles : « Vous avez été à votre conseil, messires, disait-elle d'un ton bref ; moi j'ai été au mien. En nom Dieu, le conseil de Notre-Seigneur est plus sûr et plus habile que le vôtre ! » A sa voix, un flot de sang plus bouillant leur montait au visage, comme aussi au duc d'Alençon, faiblissant, et que Jeanne souriante éperonnait en pleine mêlée de ce mot railleur : « En avant ! gentil duc, à l'assaut ! Ah ! gentil duc, as-tu peur ? Ne sais-tu pas que j'ai promis à la duchesse de te ramener sain et sauf de la bataille ? » [1]

(1) Allocution à la Ligue patriotique des Françaises, prononcée à Lille, par l'évêque de Lille, le jour de la fête de Jeanne d'Arc, au cours de la troisième année de l'occupation allemande (1917).

Lille, le 12 février 1920.

Alexis-Armand
Evêque de Lille

PAGES FINALES
D'HOMMAGES ÉPISCOPAUX

Dix de nos NN. SS. les évêques, par suite de maladie ou de circonstances tout à fait indépendantes de leur volonté, n'ont pu nous adresser, en temps utile, leur collaboration dans le cadre et avec le développement de notre ouvrage en l'honneur de Jeanne d'Arc. Ils ont tenu, néanmoins, à nous faire parvenir, avec leur gracieuse adhésion, une pierre intéressante, soit sous la forme d'une pensée pieuse et patriotique, soit sous celle de notes historiques, en associant leur province ou leur pays à la glorification de la Pucelle d'Orléans.

Nous reproduisons ci-après ces notes et ces pensées qui nous sont chères et qui couronnent dignement notre œuvre laborieuse, mais combien douce et agréable.

Nous sommes heureux d'ajouter ainsi les noms de ces dix vénérés évêques, dont sept sont depuis décédés, à ceux qui ont daigné nous apporter un concours, sinon plus empressé, du moins plus large, plus important et plus en rapport avec notre but. Cela porte à 98 le total des membres de l'épiscopat français qui ont collaboré à notre monument érigé à la gloire de la *Sainte de la Patrie*. Ce chiffre dépasse, par suite des décès survenus, le nombre des titulaires de sièges épiscopaux en France.

A. R.

Gloire à Jeanne d'Arc, illustre Française et honneur de l'Église ! C'est une pieuse pensée que les femmes de France la prennent pour leur patronne et se consacrent à elle sous sa toute-puissante bannière.

† J. V. Cardinal DUBILLARD, archevêque de Chambéry
(depuis décédé).

Par la Bienheureuse Jeanne d'Arc, proclamée patronne de la France, nous reprendrons les traditions de nos ancêtres, et la nation continuera à travers les siècles son rôle de soldat de Dieu et de fille aînée de l'Église.

† CLAUDE, évêque de Séez
(Mgr BARDEL).

Par sa vie pieuse et pure, par sa devise : *Jésus-Maria,* Jeanne d'Arc a sauvé la France, en apprenant à ses soldats et à leurs chefs à vivre en chrétiens. Tel est l'idéal seul capable aujourd'hui de lui conserver sa grandeur et sa puissance civilisatrice.

† PIERRE-MARIE, évêque de Clermont
(Mgr BELMONT).

La France tient à justifier de plus en plus ce mot de Bossuet à propos de la Bienheureuse Jeanne : « Le peuple suit, pourvu qu'il entende seulement son nom. »

† HENRY-JOSEPH, évêque de Périgueux et Sarlat
(Mgr BOUGOUIN), depuis décédé.

Je suis heureux d'acclamer notre Bienheureuse, qui sera bientôt notre Sainte ! Prions, agissons, soyons unis pour Dieu et pour la France. Vive Jeanne d'Arc !

† PIERRE-FIRMIN, évêque d'Oran
(Mgr CAPMARTIN), depuis décédé.

Nous espérons bientôt acclamer la Bienheureuse comme sainte et la placer sur nos autels. Tous ceux qui l'honorent comme patriote et comme bienheureuse font une œuvre utile à la Patrie et agréable à Dieu.

† MARIE-CHARLES, évêque d'Aire et de Dax
(Mgr DE CORMONT).

Prier la Bienheureuse Jeanne d'Arc, c'est nous remettre devant les yeux, pour y conformer notre vie selon nos moyens, un admirable idéal de foi robuste, de patience soutenue, de courage invincible.

† LOUIS-JEAN, évêque d'Évreux
(Mgr DÉCHELETTE), depuis décédé.

Notre Bienheureuse, demain notre Sainte, est tellement fille de Dieu qu'elle reflète tous les rayons du cœur de Jésus : l'amour du Pape, l'amour de la Patrie... l'Eucharistie.

† HENRY-RAYMOND, évêque d'Autun
(Mgr VILLARD), depuis décédé.

JEANNE D'ARC
EN
PICARDIE [1]

On ne saurait assez dire de la Pucelle, et je loue votre projet consistant à mettre en relief, plus encore s'il est possible après les articles, études, brochures et livres déjà parus, cette saisissante, très puissante et très sainte figure.

Elle me semble prendre place dans les grandes étapes de l'histoire religieuse à côté des femmes magnanimes célébrées par l'Écriture : Judith, Déborah, et les autres, — mais, comme évêque d'Amiens, voici ce qu'il me plaît d'en écrire pour votre recueil.

Jeanne d'Arc en Picardie (décembre 1430)

Notre héroïne nationale, prisonnière, passa un jour dans le donjon de Drugy-Saint-Riquier, cinq jours au plus aux prisons du Crotoy et de Saint-Valéry de Picardie.

C'est dans le cachot du Crotoy que, visitée par les bien françaises et compatissantes dames d'Abbeville, elle s'écria : « Que voici un bon peuple ! Plût à Dieu que je fusse si heureuse lorsque je finiray mes jours que je puisse être enterrée en ce pays ! »

Ces douces paroles, je les retiens pour la Picardie et pour moi.

Pour la Picardie, parce qu'elles l'honorent.

Pour moi, parce que, après Jeanne, je dirai des fidèles confiés à mes soins : que voici un bon peuple ! quand je finirai mes jours, je veux reposer, par la grâce de Dieu, en ce pays, près de ceux qui jadis l'évangélisèrent, près de ceux qui le régirent avant moi. *Dormiam cum patribus et fratribus meis.*

Amiens, le 24 décembre 1914.

+ Léon, Ev. d'Amiens

(1) Page envoyée par Mgr Dizien, évêque d'Amiens, décédé en mars 1915.

JEANNE D'ARC
ET
MONACO [1]

Je suis très flatté et très heureux d'être invité à joindre l'hommage de ma respectueuse vénération à celui de mes vénérés collègues de l'Épiscopat de France. Ce n'est pas seulement l'évêque français de Monaco qui s'incline devant la glorieuse sainte française, c'est aussi la population française de notre Principauté qui salue avec respect et amour la libératrice de la France. A Monaco, les Français constituent la moitié de la population résidante.

Il y a en outre un souvenir particulier qui fixe le nom de Jeanne d'Arc au nombre des meilleurs au point de vue monégasque. Le prince Albert Ier, souverain actuel de Monaco, est un des descendants directs du célèbre Dunois, le fidèle compagnon d'armes de la grande guerrière, par le mariage d'une fille de Dunois avec un Matignon-Grimaldi ; et il est le neveu du cardinal d'Estouteville qui, en 1452, entreprit la réhabilitation de Jeanne d'Arc en dirigeant la révision de son procès. C'est ce cardinal qui institua la procession annuelle de la délivrance d'Orléans.

L'histoire et la gloire de Jeanne d'Arc intéressent donc beaucoup non seulement la colonie française de Monaco, qui est très patriote et parmi laquelle il faut compter le plus grand nombre des fonctionnaires et magistrats de la Principauté, mais aussi la famille souveraine du pays, et toute la population monégasque elle-même.

Monaco, le 8 décembre 1914.

+ Th. Mr du Curel

(1) Ces lignes ont été écrites pour notre publication par Mgr du Curel, évêque de Monaco, décédé en 1915.

SOMMAIRE

Amédée RICHARDET	AVANT-PROPOS	
Mgr BAUDRILLART, de l'Académie Française.	PRÉFACE — Un monument.	
LETTRE DE SA SAINTETÉ LE PAPE BENOIT XV		PAGES
Cardinal LUÇON, archevêque de Reims	Jeanne d'Arc et Reims	1
Cardinal ANDRIEU, archevêque de Bordeaux	Prière, travail, sacrifice	5
Cardinal AMETTE, archevêque de Paris	La Vierge de Domremy	7
Cardinal de CABRIÈRES, évêque de Montpellier	Jeanne d'Arc et la Liturgie	11
Cardinal DUBOURG, archevêque de Rennes	Jeanne d'Arc, libératrice de la France	15
Cardinal DUBOIS, archevêque de Rouen	Jeanne d'Arc et l'Eucharistie	19
Cardinal MAURIN, archevêque de Lyon	Jeanne d'Arc et le Dauphiné	21
* Cardinal SEVIN, archevêque de Lyon	Jeanne d'Arc, protectrice et gardienne de la Patrie	25
Cardinal BILLOT, à Rome	Jeanne d'Arc et la paix fondée sur le rétablissement du droit	29
Mgr BONNEFOY, archevêque d'Aix	Hommage à Jeanne d'Arc	37
Mgr CHESNELONG, archevêque de Sens	Béatification de Jeanne et réveil du patriotisme en France	39
Mgr CHOLLET, archevêque de Cambrai	Jeanne d'Arc et le Peuple	45
Mgr COMBES, archev. d'Alger (act. de Carthage)	L'œuvre de Jeanne, œuvre d'union	49
* Mgr FUZET, archevêque de Rouen	Jeanne d'Arc et Rouen. — Sa mort, son souvenir, son culte	51
* Mgr GAUTHEY, archevêque de Besançon	La mission de Jeanne d'Arc	55
Mgr GERMAIN, archevêque de Toulouse	*Patriæ decus*	59
Mgr IZART, archevêque de Bourges	Jeanne d'Arc à Bourges	61
Mgr LATTY, archevêque d'Avignon	Le martyre de Jeanne	67
* Mgr MIGNOT, archevêque d'Albi	Jeanne, la grande Française	73
Mgr NÈGRE, archevêque de Tours	Jeanne d'Arc et la Touraine	77
Mgr RICARD, archevêque d'Auch	Jeanne d'Arc et ses chevaliers gascons	79
Mgr ARLET, évêque d'Angoulème	Espérances qui s'attachent au culte de Jeanne d'Arc	85
Mgr de BEAUSÉJOUR, évêque de Carcassonne	Jeanne d'Arc et ses contemporains	89
Mgr BÉGUINOT, évêque de Nîmes	La Bienheureuse Jeanne d'Arc	93
* Mgr BERTHET, évêque de Gap	Jeanne d'Arc et l'archevêque d'Embrun	97
Mgr BERTHOIN, évêque d'Autun	Jeanne d'Arc et Notre Seigneur Jésus-Christ	99
Mgr BIOLLEY, évêque de Tarentaise	Nos motifs de confiance en l'intercession de Jeanne d'Arc	103
Mgr BONNET, évêque de Viviers	Notre libératrice d'hier et notre libératrice de demain	105
* Mgr BOUISSIÈRE, évêque de Constantine	Jeanne d'Arc et la Patrie	107
Mgr BOUQUET, évêque de Chartres	Jeanne d'Arc et le pays chartrain	111
Mgr BOUTRY, évêque du Puy	Vertus de Jeanne d'Arc à Domremy	115
Mgr CAMPISTRON, évêque d'Annecy	La piété de Jeanne d'Arc	119
Mgr de CARSALADE du PONT, év. de Perpignan	La foi et la Patrie unies dans Jeanne d'Arc	123
Mgr CÉZÉRAC, év. de Cahors (act. arch. d'Albi)	Jeanne d'Arc et Notre-Dame de Roc Amadour	127
Mgr CHAPON, évêque de Nice	La mission de Jeanne d'Arc	131
Mgr CHAROST, évêque de Lille (1)	Sur Jeanne d'Arc pendant la guerre	321
Mgr CHATELUS, évêque de Nevers	Jeanne et le Nivernais	133
Mgr DUPARC, évêque de Quimper	La Vierge guerrière	137
Mgr de DURFORT, év. Langres (act. év. Poitiers)	Jeanne et ses juges	141
Mgr EYSSAUTIER, évêque de La Rochelle	L'âme de Jeanne d'Arc et l'âme de la femme française	145
* Mgr FODÉRÉ, évêque de St-Jean-de-Maurienne	Jeanne d'Arc, sainte de la Patrie française	151
Mgr FOUCAULT, évêque de Saint-Dié	*Pro domo.* — Au pays de Jeanne d'Arc	155
Mgr GARNIER, évêque de Luçon	Jeanne, vierge simple	159
Mgr GÉLY, évêque de Mende	Mission de Jeanne d'Arc et son action dans la guerre actuelle	165
Mgr GENOUD, évêque de la Guadeloupe	« Je suis née pour celà. ! »	167

* Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des prélats décédés depuis l'envoi de leur collaboration.

(1) Cette collaboration parvenue en dernier lieu, n'a pu trouver place qu'à la fin des pages encadrées.

* Mgr DE GIBERGUES, évêque de Valence	Oraison de la fête de Jeanne d'Arc	171
Mgr GIBIER, évêque de Versailles	La piété de Jeanne d'Arc	175
Mgr GIEURE, évêque de Bayonne	Jeanne d'Arc, ses Gascons, ses Basques, ses Béarnais	177
Mgr GINISTY, évêque de Verdun	Jeanne d'Arc et Verdun	183
Mgr GOURAUD, évêque de Vannes	Jeanne d'Arc, gage d'espérance	187
Mgr GRELLIER, évêque de Laval	Jeanne d'Arc et le Bas-Maine	191
Mgr GUÉRARD, évêque de Coutances	Jeanne d'Arc, modèle de patriotisme	195
Mgr GUILLIBERT, évêque de Fréjus	Jeanne d'Arc, protectrice et patronne de la France	197
Mgr HUMBRECHT, év. Poitiers (act. arch. Besançon).	Jeanne d'Arc et Poitiers	199
Mgr LANDRIEUX, évêque de Dijon	Jeanne d'Arc à Reims sous les obus	203
Mgr LE CŒUR, évêque de Saint-Flour	La Bienheureuse Jeanne d'Arc, « fille au grand cœur »	207
Mgr LE FER DE LA MOTTE, év. de Nantes.	Jeanne d'Arc et le bon plaisir divin	211
Mgr LÉGASSE, évêque d'Oran	Jeanne d'Arc et la victoire morale de la France	215
Mgr LEMONNIER, évêque de Bayeux	Jeanne d'Arc et le diocèse de Bayeux	219
* Mgr LENFANT, évêque de Digne	Jeanne d'Arc, idéal radieux de fidélité	221
Mgr LEQUIEN, évêque de la Martinique	Jeanne d'Arc et la vie surnaturelle	225
Mgr LE SENNE, évêque de Beauvais	La grande dette du diocèse de Beauvais envers Jeanne d'Arc.	227
Mgr de LIGONNÈS, évêque de Rodez	Ce que nous devons demander à Jeanne d'Arc	231
* Mgr LOBBEDEY, évêque d'Arras	Jeanne d'Arc, la martyre	233
Mgr MAILLET, évêque de Saint-Claude	Admirables analogies de Jeanne d'Arc et de la France de 1914.	237
Mgr MANIER, évêque de Belley	Jeanne d'Arc et la Sainte-Communion	241
Mgr MARBEAU, évêque de Meaux	Jeanne d'Arc, chrétienne et Française. Elle nous parle, écoutons-là.	243
Mgr MARCEILLAC, évêque de Pamiers	Jeanne d'Arc et sa mission au XXe siècle	249
Mgr MARTY, évêque de Montauban	La béatification de Jeanne d'Arc : signe de salut pour la France	253
Mgr MÉLISSON, évêque de Blois	La veillée des armes	257
* Mgr METREAU, évêque de Tulle	Le martyre de Jeanne d'Arc	261
Mgr MONNIER, évêque de Troyes	Jeanne d'Arc et le diocèse de Troyes	265
Mgr MORELLE, évêque de Saint-Brieuc	Jeanne d'Arc et la France	267
Mgr PÉCHENARD, évêque de Soissons	Soissons à Jeanne d'Arc : hommage et confiance	271
Mgr PELT, évêque de Metz	Jeanne d'Arc et Metz pendant la guerre	275
Mgr PENON, évêque de Moulins	Un pèlerinage à Domremy	277
Mgr de LA PORTE, év. Mans (act. év. tit. de Berysa)	Jeanne d'Arc, notre modèle	283
Mgr QUILLIET, évêque de Limoges	Jeanne d'Arc et la victoire de la foi	286
Mgr RUCH, évêque de Strasbourg	Jeanne d'Arc et l'Alsace	287
Mgr RUMEAU, évêque d'Angers	Jeanne d'Arc, don de Dieu à la France	289
Mgr SAGOT du VAUROUX, évêque d'Agen	Jeanne d'Arc et le royaume de France	291
Mgr SIMEONE, évêque d'Ajaccio	La vraie force de Jeanne d'Arc	293
Mgr SCHŒPFER, évêque de Tarbes	Mission providentielle de Jeanne d'Arc.	297
Mgr TISSIER, évêque de Châlons	La divine messagère	299
Mgr TOUCHET, évêque d'Orléans	La canonisation de Jeanne d'Arc	303
* Mgr TURINAZ, évêque de Nancy	La sainte Française	309
* Mgr VIÉ, évêque de Monaco	Jeanne d'Arc et la France	313
Mgr de LA VILLEBAREL, évêque d'Amiens	Jeanne d'Arc et la Picardie	317
* Mgr DIZIEN, évêque d'Amiens	Jeanne d'Arc en Picardie	327
* Mgr du CUREL, évêque de Monaco	Jeanne d'Arc et Monaco	328
NOTE		329
Cardinal DUBILLARD *, NN. SS. BARDEL, BELMONT, BOURGOIN *, de COURMONT, CAPMARTIN *, DÉCHELETTE *, VILLARD *	Hommages à Jeanne d'Arc	330

Le présent ouvrage
a été décoré par
A. BUGNIOT
et imprimé par
KAUFFMANN
—— PARIS ——

Jhesus
Maria
Non
deficiet
laus tua
de ore
hominum!